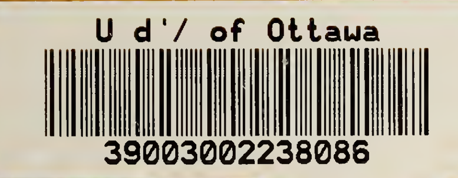
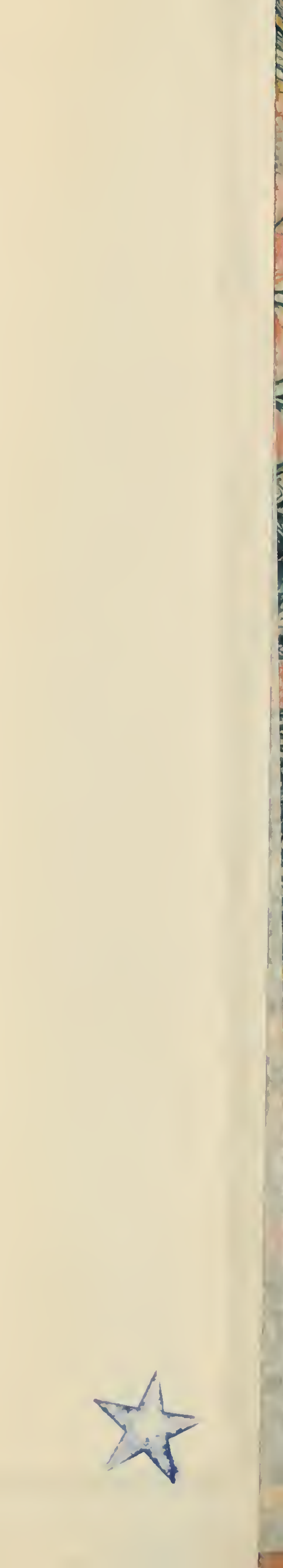



U d'/ of Ottawa
39003002238086



LES SOUPERS

DE

la Maréchale de Luxembourg.

DÉDIÉS

A Mr. LE VICOMTE DE LAROCHEFOUCAULD,

Par Mme la Comtesse de Genlis.

Je ne mêle point la politique à la littérature.

M. de VOLTAIRE, cité par M. Clément

PARIS,

ROUX, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

PÉRYSTILE VALOIS, EN FACE LA GALERIE DES BONS-ENFANS,
ci-devant galerie de bois;

ET CHEZ
PONTHIEU, Libraire, au Palais-Royal;
DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal;
LECOINTE et DUREY, quai des Augustins;
ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille, n°. 23.

1828.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MONSIEUR LE VICOMTE DE LAROCHEFOUCAULD.

MONSIEUR LE VICOMTE,

Il me semble que, dans un moment où l'on est forcé chaque jour de lire et d'entendre tous les lieux communs de la politique, on éprouve une sorte de satisfaction, lorsqu'en ouvrant un livre, on est assuré d'avance de n'y point trouver de dissertations sur le gouvernement, sur l'esprit d'opposition et de parti, ni de satires sur les ministres, et le *côté droit* ou le *côté gauche*, etc. Un auteur anglais, justement célèbre (Pope), a dit qu'une des choses qui vieillit et qui enlaidit le plus une femme, c'est la politique : ce n'est point par *coquetterie*, dans ma quatre-vingt-troisième année, que je m'abstiens de parler sur un si grave sujet; mais, en me livrant à cette fureur épidémique, comment pourrais-je me flatter de me soustraire au radotage, quand je vois tant de gens de lettres jeunes encore y tomber régulièrement tous les matins,

en s'arrogeant le droit de juger en dernier ressort les gouvernemens, les publicistes et les hommes d'État passés, présens, futurs, et de tous les pays du monde?

Vous trouverez, M. le Vicomte, dans cet ouvrage, des doctrines morales et par conséquent religieuses, que vous avez toujours suivies, et qui obtiendront sûrement grâce à vos yeux pour quelques principes littéraires qui, depuis quelques années, doivent, en général, paraître bien gothiques; car ce sont ceux de Corneille, de Racine, de Molière, de La Fontaine, de madame Deshoulières, de Boileau, de Bossuet, de Pascal, de Bourdaloue, etc., et de nos jours, de Massillon, de J.-B. Rousseau *, immortel par ses odes sacrées et profanes; de Crébillon, dont le génie, sans rien devoir à personne, sans piller les anciens et les modernes, nous donna la tragédie de *Rhadamiste;* de l'auteur plein de verve et d'originalité auquel nous devons la *Métromanie*. Et parmi plusieurs autres qui mériteraient aussi cet honneur, je citerai seulement encore Gresset, auteur de l'excellente comédie du *Méchant* et des plus charmantes poésies fugitives que nous possédions **; M. de Buffon, si répréhensible comme savant, mais le plus parfait de nos écrivains en prose; enfin, nos deux fameux historiens, l'abbé de Vertot et M. Gaillard ***.

* M. de Voltaire, qui n'a jamais pu faire une ode passable, écrivait à madame du Châtelet : *Rousseau est retourné à Bruxelles faire de mauvaises odes.*

Voyez ces lettres imprimées.

** *Épître à ma sœur sur ma convalescence, la Chartreuse, Vert-Vert*, etc.

*** Le premier fut auteur d'un véritable chef-d'œuvre de sagacité, de précision sans sécheresse et de l'art de narrer, la *Révolu-*

Ainsi, leur genre, qui est le vrai genre, n'est point épuisé, puisqu'on n'a pu les égaler encore.

Après cet ouvrage, fait pour servir de suite aux *Dîners du baron d'Holbach*, on sera quitte de mes critiques sur la prétendue philosophie moderne. Non-seulement mon âge s'y oppose, car il ne promet plus que le silence, et le plus profond de tous!... mais d'ailleurs, quand on a tout dit, ou du moins à peu près, il faut savoir s'arrêter. Je puis dire ici, avec une parfaite vérité, que dans cette controverse, que j'ai soutenue pendant plus d'un demi-siècle, ma plume n'a jamais été conduite par le moindre sentiment de rancune ou d'animosité : dans tous les temps, je n'ai été guidée que par l'intérêt de la jeunesse. Il est un faux héroïsme qui, s'il existait, ne serait que de l'impassibilité. Puisqu'il est doux d'être aimé, il est cruel d'être haï, et l'injustice, loin d'atténuer ce malheur, l'augmente encore. Je crois que la grandeur d'âme consiste à sentir l'offense dans toute son étendue, à en gémir, et à ne jamais balancer à la pardonner. Ce qu'il y a de certain, c'est que si les auteurs, dont, pour l'intérêt public, j'ai si constamment attaqué les ouvrages, m'eussent, durant le cours de cette longue querelle, demandé secrètement des preuves non équivoques du pardon de leurs injures et de leurs calomnies, je n'aurais pas hésité à le leur accorder, et je ne m'en serais jamais vantée.

Vous montrez dans la conversation, M. le Vicomte, un si bon goût littéraire, que je suis sûre que vous aimerez les critiques de M. Clément : elles sont calmes, toujours rai-

tion de Portugal; le second, qui conçut l'idée d'un ouvrage historique aussi instructif qu'intéressant, et qui l'exécuta avec autant de talent que d'impartialité, *la Rivalité de la France et de l'Angleterre.*

sonnables, et d'une justesse qui a été généralement reconnue. Il en fit dans plusieurs maisons un grand nombre de lectures, qui eurent le plus éclatant succès. Lorsque je donnai *Adèle et Théodore*, je fis dans cet ouvrage l'éloge des *Lettres* (par l'abbé Guenée) *de quelques juifs à M. de Voltaire :* ces lettres, d'un ton si parfait, mais qui montraient à la fois tant de modération, de lumière et de science, étaient alors complètement oubliées; on en fit sur-le-champ une nouvelle édition, et leur réputation s'est toujours soutenue depuis. Je voudrais avoir le même honneur pour les lettres de M. Clément; ce serait rendre à la jeunesse un service inappréciable.

J'ai dû peindre la maréchale de Luxembourg sous les traits les plus nobles et les plus brillans; c'est ainsi que je l'ai vue depuis mon entrée dans le monde jusqu'à sa mort. Comme elle avait beaucoup de bontés pour moi, et qu'elle était devenue l'oracle du goût et le modèle le plus exemplaire de la charité chrétienne, qu'enfin ses égaremens dataient du temps de la régence, je n'ai connu de sa vie que ce qu'on en pouvait louer, et je n'ai écouté qu'avec beaucoup de peine et de distraction ce qu'on disait de sa première jeunesse.

Agréez, M. le Vicomte, l'expression des sentimens si vrais que je vous ai voués, et qui vous sont dus à tant de titres, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Vicomte,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

DUCREST, COMTESSE DE GENLIS.

INTRODUCTION.

Je crois que, de tous les siècles de notre histoire, le dix-huitième a été le plus favorable aux *vieilles femmes*, sans même en excepter ceux de la chevalerie. Dans ces derniers, les jeunes personnes reçurent de la galanterie des rôles éclatans; la jeunesse et la beauté exercèrent un empire presque souverain : cet empire exigeait des mœurs et de la vertu, qui en assurèrent long-temps la durée; mais il était fondé aussi sur des agrémens frivoles; il dut nécessairement dégénérer et finir. Il n'y avait nulle exaltation dans l'espèce de domination que les vieilles femmes du dix-huitième siècle s'étaient arrogée dans la société, ou, pour mieux dire, qu'on leur accordait d'un consentement unanime, et qui tenait surtout au respect filial, dont les démonstrations étaient

générales alors. On n'aurait point vu s'établir cet ordre de choses, si les jeunes personnes non mariées eussent été dans le monde et aux spectacles, et si elles eussent, ainsi que leurs frères, tutoyé leurs père et mère, grand-père et grand'mère. Les jeunes gens introduits chez les parens de leurs amis, recevaient d'eux, à cet égard, l'exemple d'un profond respect, et le suivaient *.

On a donné une telle extension aux idées d'*égalité*, qu'on a trouvé simple et naturel de les appliquer aux pères, mères et enfans. Cependant c'est une chose impossible; un jeune homme ne peut jamais regarder comme son

* Ce respect était poussé si loin, que les personnes les plus riches et les plus grands seigneurs se trouvaient toujours convenablement logés, lorsqu'ils l'étaient chez leurs parens. M. le comte de Boulainvilliers, prévôt de Paris, était immensément riche; il possédait l'un des plus beaux hôtels de Paris; il maria l'une de ses filles à un homme de la cour qui avait de la fortune et un très-beau nom (M. le baron de Crussol). Il logea les nouveaux mariés, et ce fut dans une petite chambre meublée de l'indienne la plus commune, et sans garde-robe. Il y avait dans un coin de la chambre un rideau toujours tiré qui cachait les meubles nécessaires en ce genre; et cet établissement, qui scandaliserait tant aujourd'hui, n'étonna personne et ne fut nullement critiqué.

égal l'homme qui a communément trente ans de plus que lui, et qui a supporté avec affection l'imbécillité de son enfance. S'il avait un frère plus âgé que lui seulement de douze ou quinze ans, il aurait pour lui des égards particuliers; à plus forte raison, pour un père dont il a reçu tant de leçons utiles! Une mère ne deviendra jamais la *compagne* de sa fille; son âge s'y oppose. La mère a beau mettre comme elle des fleurs, des plumes et des rubans couleur de rose, elle ne sera point Minerve déguisée sous le nom de Mentor; elle ne paraîtra à tous les yeux qu'un *chaperon* en mascarade *, ce qui n'inspirera ni la reconnaissance ni la gaîté. Les femmes, parmi nous, autrefois quittaient la danse, les fleurs et les plumes à trente-quatre ou trente-cinq ans au plus tard, et presque toutes prenaient à qua-

* Je ne suis pas sûre qu'aujourd'hui comme autrefois, tout le monde, sans exception, connaisse la signification du mot *chaperon* : ainsi, je crois devoir dire ici qu'un *chaperon* était jadis une mère ou une parente d'un certain âge, qui introduisait une jeune personne dans le monde. Cette dernière, pendant les deux premières années de son début, n'y pouvait décemment paraître seule, quoique mariée, car on n'y entrait point sans cette condition.

rante ans une coiffe noire. De nos jours, à cet âge, elles se couronnent de roses. Il est de certains visages qui supportent fort mal ce genre de constance; on s'en moque, ce qui ne dispose pas à respecter ces mêmes personnes lorsqu'elles ont atteint la vieillesse.

Depuis la révolution, j'ai entendu souvent des mères répéter que le tutoiement rend les enfans plus tendres *, et qu'ils deviennent ainsi de vrais amis. Si cela est, on fait là un mauvais marché; car la piété filiale vaut mieux que la simple amitié. Pourquoi vouloir dénaturer ce sentiment, si beau, si élevé, qu'il est le seul auquel on ait donné le nom de *piété?* Par conséquent, on peut dire sans exagération que les devoirs, les hommages rendus à nos parens sont si sacrés, qu'ils forment une sorte de culte.

* Un jour que j'avais du monde chez moi, cette thèse y fut soutenue avec beaucoup de vivacité : un de mes élèves, présent à cette discussion, et qui était alors âgé de vingt ans (Casimir Baecker), y mit fin par un mot qui fut justement remarqué. Il commença par convenir que la différence est en effet très-grande entre l'enfant qui tutoie et celui qui ne se permet pas cette familiarité. Le dernier, poursuivit-il, avoue ses faiblesses à sa mère; le premier lui *conte ses fredaines*. Cette distinction est juste et charmante.

Voici l'espèce de prépondérance que les *vieilles femmes* avaient jadis dans la société. Il fallait, en général, pour l'acquérir, de l'esprit et une bonne maison. Avec ces deux avantages, qui, réunis, n'étaient jamais communs, on devenait véritablement les oracles de la société. On citait particulièrement de mon temps madame la marquise de Puysieux-Sillery, née Louvois *, et la maréchale de Luxembourg. Ces deux dames étaient cousines germaines, nées le même jour et dans le même hôtel; mais leur jeunesse s'était écoulée d'une manière bien différente. Toutes deux avaient eu la beauté la plus remarquable; on trouvait même quelque ressemblance entre leurs figures. Il n'y en eut aucune dans leur conduite : celle de madame de Puysieux fut, à tous égards, un modèle de perfection; la maréchale de Luxembourg fit oublier les erreurs de sa jeunesse par une piété exemplaire, une charité sans bornes, et enfin l'éducation de madame la duchesse de Lauzun, sa petite-fille. Tous les étrangers de distinction se faisaient présenter chez ces deux personnes, ainsi que tous les débutans à la

* Petite-fille du grand Louvois.

cour et dans le grand monde. Il fallait, pour y réussir, obtenir préalablement leur approbation. Elles n'attaquaient ni l'honneur ni la réputation ; mais elles jugeaient en *dernier ressort* l'esprit, le ton et les manières. Des gens d'un âge mûr les consultaient souvent sur des usages, des procédés tenant à la délicatesse des sentimens, et sur diverses expressions du langage. On faisait très-souvent des lectures chez la maréchale ; elle connaissait et recevait beaucoup de gens de lettres. Elle était, sur ce point, en rivalité avec la marquise du Deffant ; mais elle avait sur elle l'avantage d'avoir été protectrice de Jean-Jacques Rousseau, quoiqu'elle eût toujours été bien éloignée d'adopter tous ses principes. Elle avait d'ailleurs des amis et des parens d'un mérite supérieur. Elle était intimement liée avec la comtesse de Boufflers et M. le prince de Beauveau, et le chevalier de Boufflers était son neveu.

J'ai eu avec cette femme justement célèbre à beaucoup d'égards, une liaison si suivie durant un si grand nombre d'années, qu'il me semble que je puis donner dans cet ouvrage l'idée la plus juste de son esprit et du ton de cette société qui servit avec raison de modèle

à toutes les autres. La maréchale mourut un peu avant la révolution; j'étais déjà depuis long-temps à Belle-Chasse. Je n'ai point voulu représenter la maréchale octogénaire, afin de la peindre avec toute sa force dans le *tribunal social* dont elle était le juge suprême. J'ai choisi l'époque de ma jeunesse, et cette époque n'était pour elle que celle d'une vieillesse affranchie encore de toute infirmité. J'ai été chez elle pendant plus de douze ans avec une grande assiduité; suivant ma coutume, j'écrivais des notes de tout ce que j'y voyais de remarquable. J'ai fidèlement conservé toutes ces notes, et comme j'ai toujours eu l'idée d'en faire un ouvrage particulier, je n'ai mis aucun des traits qu'elles contiennent dans *les Souvenirs de Félicie*, *le Dictionnaire des étiquettes*, et dans mes *Mémoires;* il m'a paru que l'exactitude chronologique était inutile à ce genre de peinture; je n'ai eu aucun égard à l'ordre des dates; de sorte que j'ai souvent placé dans un seul souper ce que je n'avais recueilli que dans quinze ou seize.



Des personnes dont j'estime infiniment le jugement m'ont blâmée d'avoir, dans les dîners du baron d'Olbach, présenté sous leurs

noms les gens du monde que j'y introduis ; tous ceux que je désigne y allaient en effet, et je fais toujours l'éloge de ceux-là *; plusieurs d'entre eux admiraient l'esprit et les talens des philosophes, mais sans admettre tous leurs principes ; cependant, comme cette *nomenclature* a été critiquée, je voulais la supprimer ici ; mais c'était une chose impossible par la confusion qui résultait du mélange des différens personnages désignés seulement par les titres semblables de marquis, de comte, de chevalier, etc.

Il existe encore quelques-uns de mes contemporains qui pourront se reconnaître dans ces réunions si célèbres jadis, et qui trouveront certainement que tous les traits de ce tableau sont d'une parfaite ressemblance. On faisait des lectures chez la maréchale ; M. de La Harpe y a lu une grande partie de ses ouvrages, et M. Le Mierre plusieurs tragédies ; j'ai entendu plus d'une fois la maréchale leur donner d'excellens avis ; beaucoup d'autres

* J'ai cependant un peu profité de cette critique en ne nommant que ceux qui sont morts, en taisant les noms du peu de personnes qui existent encore.

auteurs lui ont rendu cet hommage. Elle avait la mémoire ornée d'un prodigieux nombre d'anecdotes, toutes tirées de l'histoire de France, et même des temps les plus reculés. C'étaient alors, dans les grandes maisons, des traditions de famille; par exemple, elle nous contait les faits les plus curieux du temps des croisades et de la chevalerie; elle nous expliquait des étymologies intéressantes, et des armoiries qui nous paraissaient ridicules et bizarres, et que de certains faits et leur origine simplifiaient, et rendaient quelquefois ingénieuses et belles.

La maréchale, d'ailleurs, avait peu d'instruction; elle ne connaissait l'histoire grecque et romaine que par les romans historiques de la Calprenède et de mademoiselle de Scudéri *.

J'ai entendu dire à l'impartial et savant

* J'ai été la première, dans *les Chevaliers du Cygne*, qui ait imaginé de placer à la fin de chaque volume de ces sortes d'ouvrages, des notes véritablement *historiques*, qui empêchent le lecteur de confondre les inventions de l'auteur avec les faits de l'histoire. On a sur-le-champ imité cet exemple, qu'on a même étendu jusqu'aux poëmes épiques; et c'est ainsi qu'on peut retirer quelqu'instruction solide, d'ouvrages qui, par eux-mêmes, sont naturellement frivoles.

M. Gaillard * que l'esprit, le bon goût naturel, la longue expérience de la maréchale de Luxembourg, et l'espèce d'instruction qu'elle avait puisée dans les parchemins de son illustre maison, et dans les conversations de ses parens, de ses amis et des étrangers; enfin l'étude singulière qu'elle avait toujours faite, relativement aux usages, aux étiquettes de la cour et de la ville, afin de se rendre compte des motifs pour lesquels on les avait établis; que toutes ces choses réunies devaient faire rechercher son entretien par tous les gens de lettres, les historiens, les personnes du grand monde et même les savans. J'ai tâché de la représenter exactement telle qu'elle était et ce qu'on était avec elle, et je crois y avoir réussi. Ce tableau nous manquait, et je me féliciterais de l'avoir tracé, s'il pouvait contribuer à rappeler parmi nous ce ton, ces usages, cette urbanité qui donnèrent jadis à la société française une prééminence si incontestable sur toutes celles de l'Europe.

On verra dans cet ouvrage combien la con-

* Auteur de *l'Histoire de François Ier.; de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, etc.

versation du grand monde a perdu de grâce, de bon goût et de légèreté; ces femmes qu'on y voyait dominer par l'expérience et de sages réflexions, ne tenaient point (comme du temps de Molière) *bureaux d'esprit;* leur empire était infiniment plus respectable et plus utile aux mœurs; elles *siégeaient* sans pédanterie dans de véritables *tribunaux* où l'on jugeait et punissait des torts et des procédés que les lois ne pouvaient atteindre; là, on n'envoyait ni en prison, ni à l'échafaud, mais on terrassait les coupables, en déclarant à l'unanimité qu'ils méritaient d'être bannis de la bonne compagnie. Cette sentence, toujours exécutée, paraissait toujours terrible, foudroyante, et produisait mille fois plus d'effet que nos petites amendes de 3 et 500 francs constamment imposées pour des délits infiniment plus graves. On ne voulait point alors de joueurs d'une probité suspecte, de mauvais fils, de mauvais frères; on vengeait les protecteurs qui trouvaient des ingrats, et les maris dont les femmes se séparaient *de corps* et de biens, même juridiquement; quant aux autres époux malheureux ou mécontens, on ne se mêlait point de leurs affaires, tant qu'elles n'entraînaient point de

séparation, 1°. parce que le nombre en est trop considérable; 2°. parce que les preuves en ce genre ne peuvent s'acquérir avec certitude sans procédure ou sans brouillerie publique; 3°. parce que tant que les époux vivent ensemble et se supportent mutuellement, on ne doit pas être plus difficile qu'eux, et l'on n'a rien à dire.

Quelle délicatesse on devait trouver dans une société qui réprimait ainsi les vices, et qui même réprimait avec soin la médisance; car on n'y permettait jamais celle qui attaque l'honneur et la réputation; on ne tolérait que la médisance piquante et spirituelle; elle ne se répandait qu'à l'aide d'un bon mot, condition qui n'est nullement exigée aujourd'hui; il faut seulement, pour être répétée dans tous les cercles (quelque puisse être son invraisemblance et son absurdité) qu'elle soit d'ailleurs une calomnie bien noire et bien atroce. A quel point est bienfaisante l'influence de l'observation de toutes les convenances sociales! Par exemple, celle des grands deuils, si négligée aujourd'hui; dans les six premières semaines du deuil, les hommes portaient sur la manche de leur habit une petite bande de

batiste qu'on appelait *des pleureuses;* et, durant tout ce temps, ils ne pouvaient, ni paraître aux bals, ni aller aux spectacles, ni se mettre à une table de jeu, etc.; et cette continuelle représentation d'amour filial, ou fraternel, ou conjugal, en donnait de perpétuelles leçons à tous ceux qui avaient besoin d'en recevoir. Il régnait dans le grand monde une finesse de tact et un bon goût qui s'étendaient à tout, et jusqu'au testament et à la littérature.

Lorsqu'on laissait par testament à un parent ou à un ami une somme assez forte, et qui n'était cependant point assez considérable pour faire un grand achat, on ne croyait pas pouvoir convenablement spécifier ce legs en argent, on le désignait sous la forme d'un diamant de dix, douze, quinze, vingt-cinq ou trente mille francs, et même plus; l'exécuteur testamentaire entendait ce langage, et distribuait toujours cet argent en réalité.

Le seul sentiment des bienséances donnait aux femmes un jugement presque toujours juste et sûr qui étonnait les gens de lettres. Il serait bien à désirer que l'on pût nous rendre cette brillante société, ce ton parfait,

ces manières élégantes qui causaient jadis tant d'admiration aux étrangers, et l'on n'y parviendra point sans commencer par rétablir les espèces de tribunaux présidés par de vieilles femmes; il faudrait aussi retrancher totalement et sans retour l'indécent et irréligieux tutoiement des enfans *, et remettre les deuils dans toute leur antique sévérité **. Les deuils sont l'expression d'une honorable et juste douleur; c'est un hommage touchant

* Ce n'est point un intérêt *personnel* qui me fait désirer si vivement de voir les *vieilles femmes* reprendre leur ancienne considération; je sais qu'avec quelque célébrité, fondée ou non, et malgré les libelles et les détracteurs, elles en obtiennent toujours une très-marquée dans le monde; c'est uniquement l'intérêt public qui me fait parler · les vieilles femmes conviennent beaucoup mieux que les jeunes, au rôle imposant de *juges*, quand elles ne chercheront point à dissimuler leur âge, qui forme le meilleur titre de *la légitimité* de leur empire, en assurant l'autorité de leurs décisions. Le tutoiement est en effet *irréligieux*, puisqu'il est contre les préceptes de l'Évangile, qui ordonnent formellement *d'honorer* père et mère, et même la seule vieillesse. On poussait si loin, autrefois, la délicatesse à cet égard, que jamais les jeunes gens bien élevés ne tutoyaient leurs amis, lorsque ces derniers se trouvaient en présence d'une mère, d'une sœur, d'une épouse.

** Toutes les veuves, jadis, tant que durait leur veuvage, ne paraissaient à la cour, *en grand habit*, qu'avec un voile,

rendu à la mémoire de ceux que nous avons dû chérir; c'est donc un grand mal moral d'en abréger la durée, et c'est ce qu'on avait déjà fait en France peu d'années avant la révolution, sous le prétexte de l'intérêt des manufactures ; mais nous croyons que, même politiquement, une nation fera toujours une bien grande faute, lorsqu'elle sacrifiera les mœurs, et par conséquent la morale, à un intérêt commercial ou pécuniaire; et c'est ce que toutes les nations ont fait, et constamment depuis trente-six ans; on en voit les résultats qui ne sont certainement pas favorables à la prospérité générale (toujours inséparable de la paix) et au bien du peuple. *Des entrepreneurs, pour gagner de l'argent,* ont inventé des machines qui rendent inutiles des millions de bras; ainsi la mécanique a mis à l'aumône une multitude d'ouvriers! et nos toiles, nos perkales, nos mousselines, sont devenues infiniment inférieures à ce qu'elles étaient autrefois.

et elles ne quittaient ce voile que si elles se remariaient. Les mœurs sont remarquablement bonnes en Hollande, et les deuils y ont une plus longue durée qu'ils ne l'ont jamais eue en France.

Pour gagner de l'argent, on a inventé un or tout-à-fait trompeur, et des pierreries tout aussi belles que les véritables; ce qui établit une parfaite *égalité* entre le faux et le vrai, et ce qui met le luxe à la portée des fortunes bornées qui n'y pouvaient atteindre, et c'est assurément un très-grand mal.

Pour gagner de l'argent, on ne réfléchit point assez sur d'autres inventions qui pourraient être utiles, l'éclairage par le gaz, les bateaux à vapeur; et avant de produire une découverte, il faudrait faire une infinité d'essais, et ne la publier que lorsque le temps et l'expérience auraient permis de remédier à tous les inconvéniens, et de la porter à toute sa perfection. Mais le désir de *gagner de l'argent* et l'esprit novateur ne permettent pas cette bienfaisante prudence *.

Pour gagner de l'argent, on bâtit des maisons qui n'ont aucune solidité; on les rend

* On aime tant tout ce qui est nouveau, qu'on est toujours sûr d'être bien accueilli du public, en lui offrant quelque chose de ce genre, et même la mode *des manches en gigots*, qui est certainement la plus monstrueuse qu'on ait jamais imaginée.

très-malsaines en y multipliant les étages, afin d'y *multiplier* les locations.

Pour gagner de l'argent, on détruit tous les jardins qui faisaient l'ornement de notre belle ville capitale, et qui en rendaient l'air si salubre!

Pour gagner de l'argent, on abat nos forêts et tous nos anciens châteaux que ne peuvent remplacer des maisons de campagne qui ne présentent ni un aspect imposant, ni l'intérêt des souvenirs....

C'est assez critiquer; parlons de nos consolations; car au milieu de cette cupidité presque générale, nous en avons, et je ne les passerai point sous silence : deux sciences protectrices de l'existence humaine ont fait de grands progrès, la médecine et la chirurgie; et, en s'éclairant mutuellement, se sont pour ainsi dire rapprochées et confondues ensemble *.

Ce ne fut point *pour gagner de l'argent* que M. Dyle inventa ses belles porcelaines et ses

* On est forcé de rendre cet hommage à ces deux sciences, quand on a des médecins et des chirurgiens tels que MM. Portal, Alibert, Bourdois, Récamier, Boyer, Dupuytren, Richerand, Dubois, Daynac, élève de M. Alibert, etc., etc.

admirables glaces peintes, car il y trouvait à peine de quoi couvrir les frais des matériaux et le paiement des ouvriers *. M. Sébastien Érard, s'est donné le temps de perfectionner l'ingénieuse mécanique de ses excellentes harpes, et ses pianos. Les égards, les procédés de M. Érard pour tous les grands artistes, son goût éclairé pour les arts, la patience et le temps qu'il a mis à perfectionner ses diverses inventions, prouvent assez qu'il n'a jamais été guidé par les indignes spéculations d'une basse cupidité.

Non-seulement on avait jadis une toute autre ambition que celle de *gagner de l'argent*, mais on sacrifiait avec joie ce métal bienfaisant ou corrupteur, à l'espérance d'acquérir une véritable gloire, comme on le vit dans le seizième siècle, le plus beau de notre histoire, puisque toutes les fondations charitables y furent éta-

* Il y a environ trente-cinq ans, que le chevalier Raynolds composa, pour peindre sur de grands verres de Bohême, un mordant assez fort pour y fixer les couleurs à l'huile; il peignit ainsi les vitraux d'une chapelle d'Oxford, et, suivant la coutume anglaise, tous les journaux élevèrent aux nues cette découverte; comme je l'ai dit ailleurs, nous sommes bien loin de cet estimable esprit national.

blies, que la cour y donna des exemples admirables d'humanité et de vertu *, et qu'un des

* Les plus grandes dames de la cour allaient soigner les malades de l'Hôtel-Dieu, nouvellement fondé, et elles instruisaient, par leur exemple, les sœurs de charité; ces mêmes dames, pour fournir aux dépenses de l'Hôtel-Dieu, vendirent, du consentement de leurs maris, tous leurs diamans, et ensuite tous leurs chevaux, pour subvenir aux frais de l'hôpital bâti pour les enfans trouvés ; elles furent décidées à cette belle action par saint Vincent de Paule, qui, comme on sait, fut successivement esclave à Tunis, précepteur du cardinal de Retz, curé de village, aumônier général des galères, principal de collége, chef de missions, et adjoint au ministère de la feuille des bénéfices; il institua en France les séminaristes, les lazaristes, les filles de la charité, qui se dévouent au soulagement des malheureux, et qui ne changent presque jamais d'état, quoique leurs vœux ne les tiennent que pour un an. Il fonda des hôpitaux pour les enfans trouvés, pour les orphelins, pour les forçats et les vieillards.

Il exerça pendant quelque temps un ministère de zèle et de charité sur les galères ; il vit un jour un malheureux forçat, qui avait été condamné à trois années de captivité, pour avoir fait la contrebande, et qui paraissait inconsolable d'avoir laissé dans la plus extrême misère, sa femme et ses enfans. Vincent de Paule, vivement touché de sa situation, offrit de se mettre à sa place; et, ce qu'on aura peine, sans doute, à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens; et ses pieds restèrent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids de ces fers honorables qu'il avait portés.

Lorsque ce grand homme vint à Paris, on vendait les en-

héros de notre calendrier (saint Vincent de Paule) y fit des actions sublimes, qui eurent

fans trouvés, dans la rue Saint-Landry, vingt sous la pièce; et on les donnait par charité, disait-on, aux femmes malades qui avaient besoin de ces innocentes créatures, pour leur faire sucer un lait corrompu. Ces enfans, que le gouvernement abandonnait à la pitié publique, périssaient presque tous, et ceux qui échappaient par hasard à tant de dangers, étaient introduits furtivement dans des familles opulentes, pour dépouiller les héritiers légitimes; ce qui fut pendant plus d'un siècle, une source intarrissable de procès, dont on voit les détails dans les compilations de nos jurisconsultes. Vincent de Paule fournit d'abord des fonds pour nourrir douze de ces enfans : bientôt, sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvait aux portes des églises; mais cette ferveur, qu'inspire toujours un nouvel établissement, s'étant refroidie, les secours manquèrent entièrement, et les outrages faits à l'humanité allaient recommencer. Vincent de Paule ne se découragea point : il convoqua une assemblée extraordinaire; il fit placer dans l'église un grand nombre de ces enfans, et, montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, ce discours qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à sa piété, et que je transcris fidèlement de l'Histoire de sa vie, composée par M. Abeli, évêque de Rhodez :

« Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont » fait adopter ces petites créatures pour vos enfans. Vous avez » été leurs mères, selon la grâce, depuis que leurs mères, » selon la nature, les ont abandonnés; voyez maintenant si » vous voulez les délaisser. Cessez à présent d'être leurs » mères, pour devenir leurs juges; leur vie et leur mort sont » entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suf-

la plus grande influence sur le bonheur public. La religion et la morale, qui hâtent toujours les progrès de l'esprit humain, tira tout à coup la littérature de la médiocrité, et même à beaucoup d'égards, de la barbarie; Corneille parut, et les Français étonnés assistèrent successivement à la première représentation du Cid!.....

On vit aussi dans ce siècle briller Malherbes; ses deux plus belles odes furent adressées, l'une à Henri IV *, et l'autre à Louis XIII. Le

» frages; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir » si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils » vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charita- » ble, et ils mourront tous, si vous les abandonnez...... »

Tout à coup, ces pauvres enfans se mirent à crier; saint Vincent s'arrêta quelques instans, reprenant ensuite la parole......

« Des voix plus éloquentes que la mienne, dit-il, m'ont » imposé silence; c'est à vous, mesdames, qu'elles s'adressent, » et leurs gémissemens ne seront point inutiles....... ! »

On ne répondit à cette pathétique exhortation que par des sanglots, et le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des Enfans-Trouvés de Paris fut fondé, et doté de quarante mille livres de rente.

* Par les muses seulement,
L'homme est exempt de la parque,
Et ce qui porte leur marque

siècle fameux de Louis XIV profita de ces véritables *lumières;* plus brillant que le précédent, il fut beaucoup moins solidement beau, et tout cet éclat s'obscurcit dès les premières années du dix-huitième, parce que la secte irréligieuse, à la mort de Louis XIV, commença à se former; l'hypocrite Fontenelle, après avoir donné au public, sur la fin de la vie de *Louis-le-Grand,* son dévot *Discours sur la Patience*, dans lequel il parle avec le respect d'un chrétien, *du verbe incarné*, mit au jour, aussitôt après la mort de *Louis XIV,* son irrégulière *Histoire des Oracles!*... Nos philosophistes ont prodigieusement déclamé contre l'hypocrisie; mais les hypocrites les plus effrontés, furent certainement les chefs des encyclopédistes, comme on peut s'en assurer par

Demeure éternellement.
Par elles, traçant l'histoire
De tes faits laborieux,
Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux;
Et quelque assaut que te fasse
L'oubli, par qui tout s'efface,
Ta louange dans mes vers,
D'amarante couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

des preuves irrécusables; leurs ouvrages et leurs lettres.

Point de bonnes mœurs sans la religion, et sans les manières, le ton, la politesse, qui en sont les précieuses annonces. Qu'on dépouille un arbre de toute son écorce, bientôt l'arbre dépérit, languit et meurt; de même si l'on ôte de la société les égards mutuels, les condescendances réciproques, les déférences et le respect pour l'âge et l'expérience, que l'on bannisse tous ces élémens de la civilisation, et la société tombera dans une véritable barbarie qui, en anéantissant le goût et la délicatesse, se répandra nécessairement sur la littérature; alors les critiques et les satires deviendront des libelles diffamatoires; on prendra la grossièreté pour de l'énergie, le cynisme pour de la gaîté et l'extravagance, l'obscurité pour le sublime; on se permettra communément dans le monde tous les mauvais procédés que les lois ne punissent pas, et la société française, loin d'être citée comme le modèle de la grâce et de l'urbanité, sera justement méprisée.

Jeune témoin pendant quinze ans de cette société brillante, dans un âge où rien n'échappe, j'en ai peint avec vérité beaucoup de traits

dans mes autres ouvrages; mais ayant toujours eu le dessein d'offrir au public celui-ci, j'ai de tout temps réservé des notes et des anecdotes, afin de terminer, sans me répéter *, un tableau complet de cette espèce d'âge d'or de la civilisation, moins parfait que celui de Louis XIII, mais qui conservait encore tant de choses esti-

* Je travaille maintenant à finir un volume qui sera enfin mon dernier ouvrage; il a pour titre : *Le dernier voyage de Nelgis*, ou *Mémoires d'un vieillard;* j'espère qu'il sera également moral et vrai; en voici le sujet : Un vieillard octogénaire, qui a passé presque toute sa vie dans les villes et dans les cours, qui, pendant plus de soixante ans, a été en butte à la méchanceté, à l'ingratitude, à la calomnie, qui a éprouvé tout ce qu'on peut souffrir de l'envie, de la haine, des ennuis de l'étiquette et de la représentation, des jugemens faux et légers du désœuvrement, de l'injustice, de l'exil, de la proscription, en un mot de la persécution en tout genre; ce pauvre vieillard déplore encore bien d'autres peines plus cuisantes; il a vu périr presque toute sa famille et une partie de ses amis!..... Il veut aller chercher quelques souvenirs des seuls beaux jours de sa longue carrière : ceux de l'innocence et de l'imprévoyance! Il veut aller revoir les lieux où il naquit, qu'il quitta dans les premiers mois de sa douzième année, et qu'il n'a pas revus depuis.

Ce cadre fournissait des tableaux mélancoliques et touchans; il ne fallait pour les offrir que des souvenirs, du sentiment et de la vérité; je crois pouvoir me flatter que cet ouvrage aura quelqu'intérêt pour la jeunesse, ainsi que pour les vieillards.

mables, tant d'écorces séduisantes, et que j'ai vu ensuite s'affaiblir et se dégrader successivement ! Espérons que de meilleurs jours succéderont à ces temps orageux ! La religion, le respect pour tout ce qui s'y rapporte, et un véritable désintéressement peuvent seuls opérer ce changement si désirable. Le souhait si sincère que je forme à cet égard est bien pur, puisque, si près du dernier terme de la vie, je ne jouirai point de ce grand changement.

Comme je crois l'avoir déjà dit, je ne dis les noms que des personnes qui n'existent plus, et je ne les fais parler que selon le caractère qu'elles ont constamment montré dans la société. On verra dans cet ouvrage la peinture faite avec une exactitude scrupuleuse des mœurs, du ton et des usages de ce temps, avec l'esprit de ces usages donnés par la maréchale de Luxembourg, qui avait, si l'on peut le dire sans ironie, *profondément* réfléchi sur ce point ; ce qui n'est pas aussi frivole qu'on pourrait le croire, puisqu'elle avait découvert que communément ces usages étaient fondés sur des sentimens ou nobles ou délicats ; j'en ai cité quelques exemples dans mon *Dictionnaire des étiquettes;* mais j'en avais réservé

plusieurs que je place dans cet ouvrage. La maréchale était généralement consultée à cet égard, et ses décisions étaient toujours spirituelles et frappantes. J'ai peint aussi dans ce même ouvrage la politesse de ce temps, dont on n'a plus l'idée aujourd'hui; le respect des enfans pour leurs parens et pour les vieillards, et surtout la différence énorme qui se trouvait entre la médisance à cette époque et celle de nos salons actuels, et par conséquent dans les conversations des gens du monde, qui n'ont plus aujourd'hui le moindre rapport avec ce qu'elles étaient autrefois. Voilà ce qu'une personne de mon âge avec de la mémoire, et ayant passé toute sa jeunesse à la cour, pouvait peindre avec une parfaite ressemblance et quelque agrément, si d'ailleurs elle savait écrire, et ce dont les gens de lettres même de cet ancien temps ne pouvaient donner l'idée. Des littérateurs de beaucoup d'esprit, MM. Crébillon fils, Marmontel, Suard, etc., etc., se sont couverts de ridicule, lorsqu'ils ont eu la prétention de peindre le grand monde, parce qu'ils n'y avaient jamais vécu et qu'ils ne le connaissaient pas *.

* M. Marmontel disait, dans la préface d'une des premières

Le but moral de ce livre est de prouver combien est regrettable une société qui faisait alors l'admiration de l'Europe par sa douceur, son aménité, sa décence et sa politesse exquise.

Pour donner de la variété aux *Soupers de la maréchale*, j'ai placé à la suite de la lecture de M. Clément (que j'ai fort abrégée), celle d'une nouvelle dont le fond est entièrement vrai, ainsi que l'indiquent deux petites notes qui se trouvent dans cette même nouvelle; et c'est dans les environs de Tou-

éditions de ses contes moraux (j'étais alors à Belle-Chasse), que *si ses contes n'avaient pas le mérite de peindre le monde, ils n'en avaient aucun.* Je faisais alors mon conte des *Deux Réputations*, et je citai dans l'avertissement cette singulière phrase, en ajoutant que l'auteur était beaucoup trop modeste, que ses contes avaient tout le mérite que peuvent donner l'esprit, la grâce, et en général des intentions morales; mais qu'ils n'avaient nullement celui qu'il leur supposait. C'est ce que j'ai prouvé dans ce même conte des *Deux Réputations*, et ce que personne n'a contesté. L'auteur même en est convenu tacitement : il vivait et a vécu depuis un grand nombre d'années, et il eut la franchise de ne faire aucune réclamation contre ma critique, et lorsque deux ans après il fit une nouvelle édition de cet ouvrage, il retrancha de sa préface la phrase que j'ai citée.

louse qu'eut lieu, il y a quelques années, l'événement que je raconte.

Quant aux notes biographiques, je n'en ai point fait faire, parce que je n'aurais pu charger de ce petit travail que des gens qui n'ont point vécu dans ce temps, et qui (à moins de très-grandes recherches) auraient fait d'insoutenables confusions entre les comtes et les comtesses, les marquis et les marquises, les barons et les baronnes, etc., comme on l'a fait dans mes *Mémoires*, dont je n'ai ni vu, et, par conséquent, ni corrigé les épreuves. Cette étrange confusion se trouve dans toutes les biographies, du moins celles que j'ai lues, et elle produit autant d'erreurs que de méprises de nom. Cette continuelle confusion, qui se trouve dans les notes de mes *Mémoires,* a produit un nombre énorme de lettres qui m'ont été adressées : les personnes qui m'écrivaient se plaignent, avec beaucoup de politesse, que j'eusse, dans ces notes, attribué à leurs pères ou à leurs maris, les torts d'un oncle ou d'un parent éloigné de même nom : pour éviter d'aussi graves inconvéniens, je me suis contentée de faire moi-même, à mesure, de courtes notices sur les personnages qui peu-

vent en avoir quelque besoin ; ainsi l'on peut être assuré que cet ouvrage sera totalement exempt de toute espèce de bévue de ce genre.

AVIS.

Au moment où je corrigeais cette épreuve, on m'apporte la *Gazette de France* du 17 décembre. J'ignorais que mon *La Bruyère des domestiques* fût en vente, puisque je n'en avais encore corrigé que les quatre premières épreuves. Mieux informée, je vois enfin que cet ouvrage a été tronqué à beaucoup d'égards : 1°. on en a supprimé un plan de lecture pour les domestiques, qui leur était absolument nécessaire; 2°. on a substitué à ce plan plusieurs pages qui m'étaient inconnues, entre autres un éloge fait par M. de Lanjuinais, que je n'y avais point inséré. Je ne nie aucun fait de cet éloge; mais, n'en connaissant point l'objet, je ne peux en affirmer l'exactitude; et d'ailleurs, ne m'étant jamais permis de prendre la pensée d'un autre, je n'aurais jamais souffert que, sans mon consentement formel, on mît dans aucun de mes ouvrages un seul mot qui ne fût pas de moi. Je dirai, avec la même sincérité, que j'ai fait l'éloge d'une des productions de l'auteur *sur la domesticité*, et je n'ai dit que ce que je pensais, et ce que pensera toute personne raisonnable qui lira cet ouvrage sans prévention; et comme il faut citer avec scrupule, j'ai dû copier littéralement le titre de cette brochure, qui dit *ancien évêque*, et non *évêque de*, etc. L'auteur de l'article de la *Gazette* me reproche de m'être arrogé faussement le mérite d'avoir la première travaillé pour les domestiques. Néanmoins, c'est un fait : d'autres, avant moi, ont parlé sur ce qui les concerne, et je suis le premier auteur qui ait fait un livre à leur usage et pour eux.

LES SOUPERS

DE

la Maréchale de Luxembourg.

PREMIER SOUPER *.

La maréchale de Luxembourg, la comtesse de Boufflers, le comte de Guines **, le chevalier de Boufflers. La scène est après souper.

LE CHEVALIER.

Madame la maréchale, comment trouvez-vous le lit de monsieur de Beaujon?

LA MARÉCHALE.

On m'en a parlé. N'est-ce pas une corbeille de roses?

* Première réunion chez la maréchale de Luxembourg.

** Depuis duc.

LE CHEVALIER.

Justement. Ne trouvez-vous pas monsieur de Beaujon un peu épais et un peu lourd pour se jeter et dormir sur ces fleurs si fragiles et si légères?....

LA COMTESSE.

Ah! chevalier, n'exagérons point, même en plaisantant. Monsieur de Beaujon ne couche point sur des roses, car on ne les met sur son lit que lorsqu'il est levé. Il repose seulement dans une corbeille....

LE CHEVALIER.

Pauvre corbeille!

LA COMTESSE.

Les fleurs ne servent qu'à l'ornement de sa chambre. J'ai été les voir, et je vous assure que cela est charmant.

LA MARÉCHALE.

Cependant ce lit ne deviendra jamais une mode. Pour une jolie femme, il serait une fadeur, et pour une laide un ridicule.

LE COMTE.

Surtout si elle était jeune.

LE CHEVALIER.

Oui, car cela ressemblerait à la prétention.

LA MARÉCHALE.

Quelle indulgence ne doit-on pas à monsieur de Beaujon! Je ne le connais pas personnellement; mais tout le monde sait à quel point il est charitable. Qui n'a pas entendu parler de ses bonnes actions et de l'hospice qu'il a fondé?....

LA COMTESSE.

Et la république si intéressante qu'il a établie dans son intérieur?

LE CHEVALIER.

Comment?

LA COMTESSE.

Comme il est très-riche *, il a beaucoup de domestiques : presque tous sont mariés, et il loge les femmes et les enfans. S'il en prend un nouveau qui soit jeune, il s'occupe aussitôt du soin de le marier; mais il veut que sa femme ait de la piété, d'excellentes mœurs, et qu'elle

* M. de Beaujon était banquier de la cour.

soit saine et robuste; car il exige qu'elle nourrisse ses enfans. Il paie les couches et les maladies. Outre la nourriture du domestique, il fournit entièrement le ménage de pain et de vin, et ceux qui ne boivent point de vin, reçoivent une gratification tous les six mois. En même temps, il prescrit impérieusement aux maris de ne jamais mettre le pied dans un cabaret ou dans un billard. Tout domestique qui manque à cette convention est sans rémission renvoyé sur-le-champ.

LA MARÉCHALE.

Tout cela est admirable. Monsieur de Beaujon doit être l'homme de France le mieux servi.

LE CHEVALIER.

Allons, je lui pardonne son lit de roses. Il est triste pourtant de perdre une moquerie bien fondée!

LA MARÉCHALE.

Fondée!.... elle ne l'est jamais quand elle tombe sur un objet respectable.

LE CHEVALIER.

Cela est bien rigide; car, enfin, si la mo-

querie n'invente rien, et si elle tombe sur un ridicule, elle est fondée.

LA MARÉCHALE.

Je n'ai peut-être pas employé l'expression propre : j'aurais dû dire que, dans le cas dont nous parlions, la moquerie est toujours *déplacée.*

LE COMTE.

Oui, c'était le mot. D'ailleurs le but de la moquerie est d'égayer, et l'on ne fera jamais rire en voulant tourner en ridicule les choses et les hommes que l'on doit révérer.

LE CHEVALIER.

J'avoue que je ne suis pas si difficile en moquerie.

LA COMTESSE.

On ne le sait que trop.

LE CHEVALIER.

Tout Français est né moqueur; c'est son caractère. Et tant mieux; voilà ce qui nous rend aimables. La moquerie de bonne compagnie, dans la conversation, n'est que de la gaîté mêlée d'un peu de malice : le sérieux dans ce genre est de la méchanceté.

LE COMTE.

Je crois qu'il y a plus que de la *malice* dans les éternelles moqueries de Voltaire.

LE CHEVALIER.

Oui, car il y a de la vengeance. Il ne se moque jamais que de ses ennemis......

LA MARÉCHALE.

Et les moqueries des pamphlets dont il nous inonde chaque mois, ne sont assurément pas de bonne compagnie.

LE COMTE.

Leur grossièreté est révoltante.

LE CHEVALIER.

Je n'ai parlé que de la moquerie de bon goût et dans la conversation.

LA MARÉCHALE.

Si même, dans un petit cercle tel que le nôtre, on se permettait les moqueries de Voltaire, on serait banni pour jamais de la société.

LA COMTESSE.

Que l'on admire Voltaire (malgré ses innombrables plagiats) pour ses tragédies, cela est assurément très-simple; mais je n'ai jamais

conçu qu'on puisse louer sa gaîté, ses plaisanteries et ses critiques. Quelles clameurs retentiraient dans tous les cercles des encyclopédistes! quelle indignation on y ferait éclater (et avec raison), si un homme religieux s'avisait d'adresser au *philosophe* le moins accrédité ces douces paroles : *Vous êtes une cruche, une tête à perruque* *, et s'il appelait tous ses ennemis *des polissons, des marauds, de la canaille, des sots, des coquins, des faquins, des gadouards, des bélitres, des ânes, des cuistres, des monstres*, etc. **

LE COMTE.

Ne sont-ce pas là des épigrammes bien spirituelles et bien comiques?

LA MARÉCHALE.

Mais, de grâce, parle-t-on ainsi chez mesdames du Deffant et Geoffrin?

LE COMTE.

Oh! non, pas tout-à-fait; ces dames en im-

* M. de Voltaire au père Berthier, écrivain aussi poli qu'ingénieux et spirituel.

** Voyez *les Dîners du baron d'Holbach*, où se trouvent toutes ces citations avec un grand détail et une si scrupuleuse exactitude, que personne encore n'a essayé de les réfuter.

posent, et ne permettent pas que l'on transforme un salon en corps-de-garde, ni même en assemblée ouvertement séditieuse.

LE CHEVALIER.

Revenons à la moquerie ; il est bien convenu et bien reconnu que madame la maréchale n'en souffrirait jamais de *philosophiques*....

LA MARÉCHALE.

Assurément; la grossièreté méchante finit toujours par des calomnies absurdes * ou des invectives **.

LE CHEVALIER.

Madame la maréchale doit, plus que personne au monde, prohiber rigoureusement tout ce qui ne peut s'allier avec la délicatesse et la grâce.

LA MARÉCHALE.

Ainsi donc, chevalier, je ne vous défendrai jamais la galanterie.

* C'est ce que nous voyons fréquemment aujourd'hui.

** C'est pourquoi toutes les disputes de la halle se terminent toujours par des coups de poing; et dans la société actuelle, communément par des duels, ce qui n'est ni plus chrétien ni plus raisonnable.

LE CHEVALIER.

Eh bien! madame, vous n'avez pas encore dans ce moment cette heureuse *propriété de mots* qu'on admire tant en vous.

LA MARÉCHALE.

Comment?

LE CHEVALIER.

Vous appelez la pure et simple vérité de la *galanterie*.

LE COMTE.

Il a raison.

LE CHEVALIER.

Je ne m'enorgueillis point de cet aveu; il est si simple!..... Mais, plus j'y pense, et plus je m'étonne d'avoir pu, tout à l'heure, par la plus innocente de toutes les moqueries, exciter un tel scandale, quand je sais qu'hier, à un petit souper chez madame d'Egmont, monsieur le comte de Guines, que voilà, a charmé tout le monde par des moqueries intarissables et charmantes sur la ville d'Arras, où le régiment*

*. Où le régiment des grenadiers de France, dont le comte de Guines était colonel, se trouvait en garnison.

des grenadiers de France est en garnison, et enfin sur son lieutenant-colonel....

LE COMTE.

Je n'ai point fait de plaisanterie sur la ville d'Arras. En me moquant d'elle, j'aurais également manqué à la vérité et au devoir de l'hospitalité. Mais je me suis égayé sur une *vieille fille* (comme disent les Anglais) qui habite cette ville, et qui a de grandes prétentions à l'art de broder, surtout depuis que mon lieutenant-colonel lui a dit que ce talent, aux yeux des anciens Grecs, était le premier de tous dans une femme. Mademoiselle d'En***, c'est le nom de cette fameuse brodeuse, passe les jours et les nuits à son métier, depuis qu'elle sait ce trait d'histoire. Un jour que je la trouvai dans son salon, terminant un grand ouvrage, je lui fis compliment sur son adresse inimitable. Elle me répondit d'un ton à la fois fier et modeste : *Il est vrai, monsieur, qu'on m'a toujours dit que j'étais une autre Arachenez**; mais j'ai bien senti que c'était une flatterie.

* J'ai déjà dit que tous les mots et toutes les historiettes qui se trouvent dans cet ouvrage sont parfaitement vrais, et que je n'y ai rien ajouté.

LA MARÉCHALE.

Mademoiselle d'En*** devait être une bien aimable personne ; mais comment aviez-vous formé avec elle une liaison intime ?

LE COMTE.

Mon lieutenant-colonel m'y entraînait ; il avait pour elle une grande passion.

LA COMTESSE.

Elle était donc belle encore ?

LE COMTE.

Point du tout ; elle avait près de cinquante ans, et de plus, elle avait toujours été laide, rousse, boîteuse et minaudière ; ce qui n'empêchait pas mon lieutenant-colonel de me répéter sans cesse qu'il avait de l'*attrait* pour elle.

LE CHEVALIER.

Et lui, quel âge avait-il ?

LE COMTE.

Mais environ cinquante-deux ou trois ans. Comme il lisait beaucoup de livres de médecine, il se croyait meilleur médecin que Tronchin ; et comme mademoiselle d'En*** était souvent malade, il s'arrogeait le droit de lui

prescrire le régime et les médicamens dont elle avait besoin. A la suite d'une assez longue maladie, il la questionna un jour à fond sur sa convalescence, et après avoir épuisé toutes les demandes vulgaires que l'on fait en pareil cas, il demeura pensif un moment; ensuite, reprenant la parole : Mademoiselle, lui dit-il d'un air pédant, grave et solennel, quand . .
. . . . *.

(Tout le monde rit aux éclats.)

* Je m'arrête, le trait que je crois devoir supprimer est un peu libre; mais il n'a rien de révoltant; le comte de Guines le conta, dans ce temps, chez la maréchale et dans tous les petits cercles du meilleur goût de Paris; partout l'on en rit et l'on en fut charmé. On avait alors au suprême degré le sentiment des bienséances, mais on n'y joignait jamais de la pruderie; du moins, deux femmes seules à cette époque en étaient accusées, et l'on se moquait universellement d'elles; nous avons vu croître cette affectation jusqu'au moment de la révolution, où la fausseté en tout genre était parvenue à son comble. Il est certain qu'aujourd'hui on ne connaît même plus une foule de bienséances auxquelles on était, jadis, généralement assujetti; et qu'en même temps on a infiniment plus de morgue et de pédanterie. Les prétentions à la considération, au respect, tiennent lieu de décence, quand on est en représentation; lorsqu'on se trouve en petit comité, on remplace trop souvent l'aisance par la familiarité, et la gaîté par la licence.

Je dois pourtant convenir que dans tous les temps il est

LA COMTESSE.

Cela est charmant, charmant.....

LA MARÉCHALE.

Plaignons madame de Blot de ne pouvoir au lieu de rire, que s'indigner en écoutant cette histoire........ (*Au Comte.*) Encore quelques traits de cet aimable lieutenant-colonel, si savant, si profond!....

LE COMTE.

Il était extrêmement sentencieux; il débitait ses maximes avec une gravité qui les rendait plus frappantes encore; voici l'une des plus belles : *Je ne prête jamais rien, et je m'en trouve fort bien.*

LA MARÉCHALE.

Quelle noblesse et quelle profondeur!

LA COMTESSE.

Et quelle finesse! mais je voudrais bien savoir le résultat de sa passion pour mademoiselle d'En***.

beaucoup de choses que l'on pourrait conter de vive voix, avec beaucoup d'agrément, et qu'une femme surtout ferait mieux de ne pas écrire.

LE COMTE.

Le plus heureux ; l'hymen a couronné une flamme si belle, et j'ai eu la joie de donner le festin de noce ; la nouvelle mariée surtout y fut ineffable ; la pudeur et l'amour se plurent à l'embellir de leurs charmes enchanteurs !...

LE CHEVALIER.

J'espère que vous avez fait l'épithalame ?

LE COMTE.

Non, et malheureusement vous n'étiez pas là pour me suppléer ; quels beaux vers vous auriez faits sur un tel sujet !

LE CHEVALIER.

Il y avait en effet de quoi mettre en verve...

LA MARÉCHALE.

A propos, chevalier, parlez-nous donc de votre voyage de Suisse, et surtout de celui de Ferney.

LE CHEVALIER.

J'ai laissé le *patriarche** en parfaite santé, car par ses éclats de voix, il faisait fortement retentir les voûtes de sa salle à manger.

* M. de Voltaire.

LA MARÉCHALE.

C'est un bien mauvais ton de conversation.

LE CHEVALIER.

Il crie toujours, mais particulièrement à table; il y passe tout le temps à gronder ses domestiques, et c'est toujours avec une voix tonnante *.

LA MARÉCHALE.

Voilà de singulières manières.

LE CHEVALIER.

Les bons Helvétiens lui en passent bien d'autres.....

LA MARÉCHALE.

Dites-moi pourquoi on l'appelle patriache?

LA COMTESSE.

Apparemment pour la pureté de ses mœurs.

* Voyez *les Souvenirs de Félicie*, dans lesquels on a peint très-naïvement le dîner de M. de Voltaire. Quand la première édition de cet ouvrage parut, M. de Félez, dans le Journal des Débats, fit de ce petit récit sur Ferney l'éloge le plus flatteur. Si l'on trouve de l'amour-propre à rappeler cet éloge, l'auteur se flatte que du moins on ne lui reprochera pas de s'en être vantée *précipitamment*.

LE COMTE.

L'innocence et la simplicité de sa vie.

LE CHEVALIER.

La bonhomie, la bénignité de son caractère.

LA MARÉCHALE.

Et ses enfans et petits-enfans, dont vraisemblablement on le voit toujours entouré!...

LA COMTESSE.

Il faut convenir que jamais surnom n'a été donné plus déraisonnablement.

LE CHEVALIER.

Ce que les chefs des encyclopédistes méprisent le plus, après la religion, les souverains, les lois et la morale, c'est la raison.

LA COMTESSE, regardant à sa montre.

Juste ciel!.... savez-vous l'heure qu'il est?

LE CHEVALIER.

Je ne m'en doute même pas.

LA COMTESSE, s'adressant à la maréchale.

Et vous avez trente-deux montres.

LE CHEVALIER.

Elles sont bien inutiles ici.

LA MARÉCHALE.

Oui, quand vous y êtes tous les trois..... Et moi suis-je excusable avec mes trente-deux montres!.... et ma grosse pendule qui a eu la galanterie de s'arrêter avant minuit *.

LA COMTESSE.

Je vous dirai *grossièrement*, qu'il est deux heures cinq minutes.

LE COMTE.

Cela est en effet très-*grossier*, puisque c'est nous chasser.

LA COMTESSE, se levant.

Allons, allons il faut nous séparer, je suis obligée d'aller demain matin à Versailles.

LA MARÉCHALE.

Et moi à Trianon....

*Elle avait trente-deux montres, qu'elle faisait porter avec elle dans toutes les maisons de campagne où elle allait passer seulement quelques jours.

LE COMTE.

Et moi à la revue....

LE CHEVALIER.

Et moi à la répétion d'un opéra de Gluck....

(Ils prennent tous les trois congé de la maréchale et sortent.)

FIN DU PREMIER SOUPER.

SECOND SOUPER.

La maréchale, la duchesse de Lauzun, la comtesse Amélie de Boufflers, le chevalier de Chastelux, le marquis de Clermont d'Amboise. La scène est avant le souper.

LE MARQUIS.

Il y a eu hier chez M. de *** un grand souper de noces, et j'y étais.

LA MARÉCHALE.

On a joué sans doute au biribi?

LE MARQUIS.

Un jour de noces, cela va sans dire. Nous étions au moins cinquante personnes; et l'ambassadrice d'Espagne, qui ne manque jamais un biribi ou un pharaon, nous est arrivée à neuf heures et demie avec sa gravité diplomatique; et le baron de Buzenval, qui descendait de voiture en même temps qu'elle, l'a

entendue répondre à son cocher, qui lui demandait l'heure : *Demain à midi.*

LA MARÉCHALE.

Ce mot de joueuse est le sublime du genre ; il sera répété *.

LE CHEVALIER.

Madame la maréchale connaît-elle la mésaventure arrivée à monsieur *** chez madame d'Eg*** ?

LA MARÉCHALE.

Non.

LE CHEVALIER.

Il s'engagea dans le récit d'une histoire beaucoup trop scandaleuse ; madame d'Eg***, avec ce ton tranchant qu'on lui connaît, l'a interrompu pour le faire taire.

LA MARÉCHALE.

Elle eut raison, car c'était lui manquer de respect.

LE CHEVALIER.

Monsieur *** voulut s'excuser en disant que le fait était de *notoriété publique.*

* Il le fut généralement en effet.

LA DUCHESSE.

Il avait donc été porté aux tribunaux?

LA MARÉCHALE.

La question est très-juste ; car, sans cela, l'expression de notoriété publique n'est qu'un mauvais passeport de calomnie.

LE CHEVALIER.

Les tribunaux n'ont point parlé, et ne parleront certainement pas de cette ridicule affaire.

LA MARÉCHALE.

Je suis charmée de savoir cela.

(Elle sonne ; un valet de chambre survient.)

Allez dire à mon suisse qu'il raie de ma liste monsieur ***, et qu'il ne le laisse jamais entrer.

LE CHEVALIER.

Monsieur *** mérite d'autant plus cette rigueur, qu'il a soutenu son *dire* avec une espèce d'emportement, attaquant la réputation et l'honneur de trois personnes.

LA MARÉCHALE.

Si c'est par vengeance, c'est une infamie, parce que la seule exagération en ce genre en

est une, et qu'il est impossible de l'éviter quand la passion fait parler; si c'est de gaîté de cœur, il mérite bien, pour de tels *passe-temps*, d'être à jamais relégué dans la mauvaise compagnie.

LE MARQUIS.

Madame la maréchale a déjà fait justice, l'année passée, d'un ingrat. Sa puissance sociale s'exerce aujourd'hui sur un méchant. On ne peut qu'applaudir à l'équité de ses jugemens.

LA MARÉCHALE.

Monsieur et madame de *** formaient eux-mêmes la notoriété publique de leur mauvaise conduite; ils en faisaient gloire, et de plus ils calomniaient leur bienfaitrice. Voilà d'indignes procédés, que les lois ne peuvent atteindre, et que, par conséquent, la partie saine de la société doit punir.

LE MARQUIS.

Conservons précieusement cette délicatesse et cette équité.

LA COMTESSE AMÉLIE.

Elle est de si bon goût!

LE CHEVALIER.

C'est elle qui donne à la société française sa brillante réputation; c'est elle qui la rend la plus aimable nation de l'Europe. Si nous la perdions, nous serions, à quelques égards, au-dessous des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Espagnols, etc.

LE MARQUIS.

Il faudrait une révolution pour nous y faire renoncer.

LA MARÉCHALE.

Une révolution en France est heureusement une chimère.

LE MARQUIS.

Grâce au ciel, nous n'en aurons que dans les arts.

LE CHEVALIER.

Cependant cela est impossible dans les arts d'imitation, la peinture, la sculpture.

LA COMTESSE AMÉLIE.

On ne peindra jamais mieux que Raphaël, Dominiquin, le Titien, Pierre de Cortone, le Corrège, Paul Véronèse, Rubens, etc.

LE CHEVALIER.

On ne surpassera pas non plus la beauté des statues antiques, l'Apollon du Belvéder, la Vénus de Médicis, Niobé et ses enfans, le Laocoon, etc.

LA MARÉCHALE.

Non, pour l'expression et les formes, mais le coloris?

LE CHEVALIER.

Les essais en ce genre n'ont pas été heureux; mais le perfectionnement de la chimie pourra donner à cet égard de nouvelles lumières.

LA MARÉCHALE.

Je les attends; elles sont bien désirables. Convenez que la première statue a dû paraître bien effrayante. On a dû la prendre pour un spectre, pour un beau fantôme. Je vous avoue que je n'aime pas les statues; une vérité bien essentielle leur manque, celle du coloris.

LE MARQUIS.

Les Chinois en approchent plus que nous.

LA DUCHESSE.

Comment?

LE MARQUIS.

Oui, dans leurs magots, qui sont faits, non en plâtre ou en marbre, mais en pâte de riz.

LE CHEVALIER.

Cela ne pourrait avoir la durée du marbre.

LE MARQUIS.

Peut-être; mais pour des chambres, l'illusion serait parfaite *.

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas que l'on puisse perfectionner la gravure ; nos belles gravures au burin sont admirables.

LA MARÉCHALE.

Bon, on imaginera quelque nouvelle manière de graver ** qui sera plus expéditive, qui

* Nous avons vu deux portraits bien précieux faits à la Chine, et en pâte de riz, mais en demi-nature, qui ne laissent rien à désirer pour le dessin, la ressemblance et le coloris, sinon que ce coloris a quelquechose d'un peu trop luisant; défaut qui se trouve quelquefois dans la nature même. Ces portraits appartiennent à une personne également intéressante par sa famille, son esprit, ses talens et ses qualités attachantes, madame la comtesse Hélène Anquetil, chanoinesse du chapitre de Sainte-Anne en Bavière.

** La lithographie.

coûtera infiniment moins, et l'on appellera cela la gravure portée au dernier point de perfection.

LA COMTESSE AMÉLIE.

Nous avons déjà la gravure anglaise.

LA DUCHESSE.

Oui, mais c'est un genre mou, cotonneux; on s'en lassera.

LE MARQUIS.

On se dégoûte de ce qui est médiocre; on finit par se révolter, en quelque sorte, contre ce qui est difficile et cher. Voilà pourquoi les arts n'auront jamais de stabilité, et pourquoi nous voulons toujours du nouveau.

LE CHEVALIER.

La musique pourtant est fixée.

LE MARQUIS.

Oui, mais non certainement comme vous l'entendez.

LE CHEVALIER.

On n'ira jamais plus loin que Piccini....

LE MARQUIS.

Vous voulez dire Gluck....

LA MARÉCHALE.

Eh! messieurs, rappelez-vous qu'on a dit la même chose de Lulli *, ensuite de Rameau, et puis de Grétry, de Philidor et de Moncigny. Quel effet n'a pas produit le *Déserteur!* et maintenant tous les amateurs flottent et se partagent entre les *gluckistes* et les *piccinistes*.

LA COMTESSE AMÉLIE.

Nous avons ici les chefs des deux factions qui se trouvent à la cour.

LA MARÉCHALE.

Oui, le marquis de Clermont et le chevalier de Chastelux....

LE CHEVALIER.

Je l'avoue, je suis picciniste déterminé.

LE MARQUIS.

Et moi, tantôt l'un et tantôt l'autre. Mais, en général, je trouve que Gluck a plus de génie.....

LE CHEVALIER.

Ses partitions sont barbares.

* La Bruyère, cet auteur si spirituel, si ingénieux, cet excellent juge, dit sérieusement dans ses Caractères, *que Lulli a porté la musique au plus haut degré de perfection.*

LE MARQUIS.

Eh! mon cher chevalier, sais-tu ce que c'est qu'une partition *barbare?*

LE CHEVALIER.

Je ne le définirais pas, mais je le sens.

LE MARQUIS.

Gluck a tous les genres, le gracieux, le chantant, le pathétique et le terrible, et voilà le génie.

LE CHEVALIER.

C'est un barbare, te dis-je; il y a du tudesque dans tout ce qu'il fait....

LE MARQUIS.

Écoute, chevalier; suspendons cette discussion; je vais te chanter un air; pendant ce temps, tu battras la mesure; si tu la bats juste, nous reprendrons cette querelle, sinon tu m'en dispenseras.

LE CHEVALIER.

Me prends-tu pour le batteur de musique de l'Opéra?

LE MARQUIS.

Eh! bien, puisque cette proposition te cho-

que, je me contenterai d'une chose que tu ne peux refuser. Quand j'aurai chanté, tu me diras seulement si l'air était à deux ou trois temps : je ne te demande plus que de connaître la mesure.

LE CHEVALIER.

Je me contente de connaître l'harmonie et la mélodie.

LA MARÉCHALE.

Ah! chevalier, il faut convenir qu'un tel refus ne fait pas honneur à votre science musicale... (*On rit.*) Parlons d'autre chose.

LE CHEVALIER.

Oui, pour l'honneur de Gluck.

LE MARQUIS.

Et surtout pour le tien.

LE CHEVALIER.

Je te répondrai par écrit.

LA MARÉCHALE.

Le public vous en dispense; car il faut que vous sachiez que vos disputes de gluckistes et de piccinistes ne réussissent pas le moins du monde.

LE MARQUIS.

Je le crois bien; tous les petits pamphlets des deux factions ne sont écrits que par des gens de lettres, M. Sicard, l'abbé Arnault, etc., qui ne savent pas un mot de musique.

LE CHEVALIER.

Mais pour parler peinture, est-il nécessaire d'être peintre?

LE MARQUIS.

Cela n'y nuirait pas, et la preuve en est que le meilleur ouvrage qu'on ait jamais fait sur la peinture est celui de Mengs, fameux peintre saxon.

LA MARÉCHALE.

Vous aviez promis de laisser là cette dispute, et vous devriez y renoncer à jamais en faveur *de la félicité publique*, dont le chevalier s'est occupé avec tant de succès.

LE MARQUIS.

Il parle si bien de ce qu'il connaît, que l'on ne conçoit pas qu'il puisse se décider à disserter sur ce qu'il ne connaît pas.

LE CHEVALIER.

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

LA MARÉCHALE.

Pour changer de discours, dites-moi s'il est vrai que Rousseau ait lu ses mémoires chez madame *** ?

LE MARQUIS.

Parfaitement vrai, et des mémoires dans lesquels il avoue qu'il a volé, qu'il a changé de religion par intérêt, qu'il a mis tous ses enfans à l'hôpital....

LA MARÉCHALE.

J'en sais quelque chose.

LE CHEVALIER.

On conte, en outre, des traits inouïs de ces mémoires, de véritables turpitudes, entre autres d'une madame de Varens, qu'il appelle toujours une créature *céleste*, *Angélique*, et puis des anecdotes infâmes sur une courtisane italienne.

LA DUCHESSE.

Mais est-il bien certain que madame *** ait entendu chez elle une semblable lecture?

LE MARQUIS.

Je lui en ai parlé, elle en convient.

LA DUCHESSE.

Il faudrait lui garder le secret.

LE MARQUIS.

Elle ne le demande pas, et elle donne une assez bonne excuse; c'est qu'il était impossible d'imaginer, de prévoir de telles choses.

LA COMTESSE AMÉLIE.

Tout cela est bien étrange!

LA MARÉCHALE.

On conçoit que la lecture une fois commencée, l'étonnement et la curiosité aient donné la patience et le courage d'écouter jusqu'au bout.

LE MARQUIS.

D'autres personnes encore m'en ont parlé, et je puis assurer que l'indignation a été générale, et d'autant plus que dans les honteux aveux du *vol* et des pauvres enfans sacrifiés, on a remarqué que l'auteur quitte le ton de la vérité; il passe légèrement sur les détails; on sent qu'il déguise quelque chose, et qu'enfin il termine cette impudente narration en déclarant *naïvement* qu'il se croit *le meilleur des hommes!*

LA MARÉCHALE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour sauver le dernier de ses enfans; aux reproches que je lui fis de cette horrible conduite, il répondit qu'il n'avait pas de quoi les élever, et qu'il ne voulait pas les laisser dans la misère....

LE CHEVALIER.

Mais les jeter à l'hôpital n'était pas les mettre dans l'opulence.

LA MARÉCHALE.

Voilà ce que j'aurais pu très-justement répondre; au lieu de cela, voulant absolument empêcher un crime, je m'engageai solennellement à placer à fonds perdus quarante mille francs sur la tête de l'enfant dont madame Rousseau était grosse, et à l'instant de sa naissance; je promis en outre de me charger de tous les frais de l'éducation de cet enfant, de l'élever dans les principes de Rousseau, et l'*Émile* à la main....

LE MARQUIS.

Et voilà justement ce qui effraya Rousseau; il savait bien que son plan d'éducation ne vaut rien, et qu'il est tout-à-fait impraticable dans

les points les plus essentiels; il ne voulait pas que l'exécution démentît son système.

LA MARÉCHALE.

Je m'aperçus bien à son air sombre que mes offres, qui auraient dû le combler de joie s'il eût été de bonne foi, ne lui plaisaient pas; cependant il accepta et m'en donna sa parole d'honneur. J'exigeai que madame Rousseau fût soignée tout le reste de sa grossesse par Tronchin, et que cet habile médecin fût averti aussitôt qu'elle sentirait les premières douleurs de l'enfantement. Rousseau promit tout, et je demeurai tranquille, bien persuadée que j'allais donner à la France un *petit Rousseau* catholique (car cela était convenu), moins inconséquent et plus religieux que son père. On n'appela point Tronchin, et l'enfant, malgré les pleurs de la pauvre mère, fut, ainsi que les autres, mis sur-le-champ aux Enfans-Trouvés. Cette indignité, si révoltante à tous égards, me brouilla sans retour avec Rousseau *.

LA COMTESSE AMÉLIE.

Il y avait de quoi.

* Tous mes contemporains ont entendu plus d'une fois conter cette histoire à la maréchale et à Tronchin.

LE CHEVALIER.

Conçoit-on que Rousseau, avec une réputation comme écrivain, au-dessus même de celle qu'il mérite, après avoir donné plusieurs ouvrages qui ont eu le plus grand débit, conçoit-on, dis-je, qu'il n'ait pas de quoi vivre?

LA MARÉCHALE.

Il faut lui rendre justice; il a toujours méprisé l'argent.

LE CHEVALIER.

Mais ici *le mépris* a été jusqu'à la folie.

LE MARQUIS.

N'a-t-il pas été jusque-là en toutes choses?

LE CHEVALIER.

Quel dommage avec de tels talens, et certainement un fonds de grandeur d'âme!

LE MARQUIS.

Il existe une morale toujours conséquente, uniforme, sublime, qui peut seule mettre à l'abri de ces déplorables erreurs.

LA DUCHESSE.

C'est la morale de l'Évangile....

LE MARQUIS.

Elle préservera toujours de toute honteuse aberration les écrivains qui, frappés de sa beauté unique et surnaturelle, la prendront pour base invariable de leurs principes.

LE CHEVALIER.

Madame la maréchale a-t-elle lu la *Mélanie* de monsieur de La Harpe, qui vient de paraître imprimée?

LA MARÉCHALE.

Je la connaissais déjà, en ayant plusieurs fois entendu la lecture, et j'aime cet ouvrage.

LE CHEVALIER.

Mais, madame, que dites-vous de l'étonnante préface?

LA MARÉCHALE.

Rien, et je ne souffre pas, quand je puis l'empêcher, qu'on s'en moque en ma présence, parce que j'estime l'auteur, et que je le reçois chez moi.

LE CHEVALIER.

Voilà des raisons respectables, et qui doivent imposer silence *.

* M. de La Harpe disait, dans cette préface, que Voltaire lui

LE MARQUIS.

Il est certain que se permettre, même sans attaquer leur honneur, des médisances et des moqueries sur les gens qu'on reçoit, c'est en quelque sorte manquer aux devoirs si sacrés de l'hospitalité.

LA MARÉCHALE.

Depuis que Tronchin m'a ordonné de faire de l'exercice et de courir les rues à pied les matins, monsieur de La Harpe a la bonté de venir me prendre presque tous les jours, et de me servir de guide sur les quais, sur les ponts, dans les carrefours, et sa conversation dissipe ou du moins adoucit l'ennui de ces cruelles corvées.

LE CHEVALIER.

Et la vôtre, madame, le récompense avec usure de son exactitude et de ses soins *.

avait mandé que *l'Europe attendait Mélanie.* La préface était, d'un bout à l'autre écrite dans ce genre. On s'en moqua beaucoup dans le monde; on trouvait encore alors que la modestie sied aux talens et aux succès : *nous avons changé tout cela.*

* La maréchale était menacée d'apoplexie : Tronchin n'ordonna ni saignées, ni médicamens; il prescrivit l'exercice à

LA MARÉCHALE.

A propos, j'oubliais de vous dire que j'aurai ces jours-ci une très-jolie lecture chez moi, et je vous y invite tous.

LE CHEVALIER.

Peut-on savoir quel est l'auteur?

LA MARÉCHALE.

C'est monsieur Clément.

LE MARQUIS.

Ce sont des lettres adressées à Voltaire; l'auteur en a déjà lu quelques fragmens. J'en ai beaucoup entendu parler; on dit que cela est d'un ton parfait.

LA COMTESSE AMÉLIE.

Mais ces lettres sont des critiques; elles ne plairont pas à monsieur le chevalier de Chastelux.

pied dans les rues. Cette ordonnance était bien pénible pour une femme âgée de soixante-huit ans, et qui n'avait jamais marché sur le pavé. Néanmoins elle obéit : elle s'en trouva très-bien; elle n'a jamais eu d'attaque, et elle est morte dans un âge fort avancé.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, madame? J'aime Voltaire, mais je suis loin de l'admirer en tout.

LE MARQUIS.

Avec son bon esprit, comment pourrait-il admirer ses comédies, même celles que son nom, ses cabales et la faveur de quelques actrices ont fait rester au théâtre.

LA MARÉCHALE.

Il est certain que Nanine n'a pas le sens commun : ce comte d'Olban, qui se soustrait à un engagement positif en disant gravement que *l'Amour a deux carquois;* cette baronne si brutale, de si mauvais ton; ce jardinier qui dit, *j'avions, j'allions,* et qui vient demander en mariage cette belle demoiselle couverte de pierreries, vêtue d'une robe sur un panier de trois aunes, et garnie de réseaux d'argent; cette marquise si bavarde, si extravagante; ce valet de chambre, auquel on donne une commission de quatre ou cinq cent mille francs, qui vole à Paris, et qui revient au bout de deux heures, rapportant une superbe voiture, six chevaux fringans, des étoffes magnifiques et les plus beaux diamans de l'empereur; en-

fin cet amant rempli d'esprit et de grandeur d'âme, qui a la bêtise de croire que celle *qu'il adore* et qu'il veut épouser est éperduement amoureuse d'un paysan, et qu'elle lui envoie toutes ses pierreries, en lui écrivant qu'elle espère *qu'il daignera* les accepter! Toutes ces choses m'ont toujours paru détestables.

LE CHEVALIER.

Voilà un joli extrait de pièce!

LA MARÉCHALE.

Mais il est fidèle.

LE MARQUIS.

Et l'on peut ajouter encore que l'*incomparable* Nanine, en supplantant sa bienfaitrice, n'exprime pas un seul remords dans tout le cours de la pièce. Et assurément la manière dont ce drame est écrit ne rachète pas tant d'extravagances; car il est rempli de froides déclamations, d'expressions impropres et de fautes de langage.

LE CHEVALIER.

Monsieur Clément ne dirait pas mieux.

LE MARQUIS.

Et nous avons oublié une critique bien es-

sentielle; c'est que ce comte d'Olban, dont on vante tant dans la pièce la grandeur d'âme et la générosité, dès qu'il devient jaloux, ordonne, et sans aucune explication, de dépouiller Nanine de tous ses beaux vêtemens, de la revêtir de ses habits de paysanne*, et de la conduire sur le grand chemin et de l'y laisser.

LE CHEVALIER.

Je l'avoue, cela est infâme. (*Au marquis.*) Serez-vous aussi sévère pour l'Enfant prodigue?

LE MARQUIS.

Tout autant. Et vous aussi, aimez-vous ce Fierenfat, cette baronne de Croupillac?....

LA MARÉCHALE.

Et cette jeune personne innocente et bien élevée, qui dit qu'il ne faut pas se marier pour se trouver,

Sans joie à table, et la nuit sans amour.

LE MARQUIS.

Et tant de mauvais vers.

* Comment les a-t-on conservés? et si on les a gardés, ce qui est peu croyable, comment peut-elle les mettre à seize ou dix-sept ans, lorsqu'il est dit dans la pièce qu'elle les a quittés à quatre ou cinq.

LE CHEVALIER.

Il en est même dont la pensée vaudrait mieux en la retournant; par exemple, celui-ci :

Souffrir n'est rien, c'est tout que de décheoir.

LE MARQUIS.

Oui, certainement.

Décheoir n'est rien, c'est tout que de souffrir.

est beaucoup plus vrai.

LA MARÉCHALE.

Que dirons-nous de ses autres drames? la comtesse de Givry, la Prude ou la gardeuse de cassette, etc., et ses opéras comiques?

LE MARQUIS.

Le comte d'Otrante, par exemple, qui paraît sur la scène en disant :

Holà! mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

LA MARÉCHALE.

Et ses opéras?...

LE CHEVALIER.

Et ses odes?......

LE MARQUIS.

Et son poëme badin de *la Guerre de Ge-*

nève? et toutes ses critiques et ses turpitudes sans sel, sans grâce et sans gaîté?....

LA MARÉCHALE.

L'impiété et l'extrême licence n'en ont jamais.

LE MARQUIS.

Eh bien! Voltaire eut raison, pour l'intérêt de son orgueil, de faire toutes ces platitudes; il y a gagné le surnom d'*universel*.

LA MARÉCHALE.

Oui, mais l'équité le lui ôtera *.

(Un maître-d'hôtel vient annoncer que le souper est servi. Tout le monde se lève et passe dans la salle à manger.)

* De certains journalistes vont encore s'écrier que l'auteur de cet ouvrage devrait bien renoncer à ses *déclamations contre la philosophie et les philosophes;* que dans un siècle aussi avancé que celui-ci, de semblables critiques ne sont plus admissibles, etc. Je ne *déclame* ni contre la *philosophie,* ni contre les *philosophes;* je respecte même les philosophes païens, tels que Socrate, Cicéron, Épictète, etc. Je reconnais quelques erreurs qui se trouvent dans leurs ouvrages, qu'on doit attribuer à leur fausse religion; mais j'admire en général leur morale et leurs grands sentimens. Aussi j'ai toujours désigné les écrivains que j'attaque sous leur véritable nom, celui de *philosophistes;* et je cite d'eux des choses si honteusement méprisables, que leurs amis les plus ardens ne pourraient entreprendre de les justifier. Je crois les avoir tout-à-fait dévoilés par la force des citations (la seule réelle),

dans *les Dîners du baron d'Holbach*, et j'en juge surtout par la colère de leurs partisans, et par le redoublement de leur haine contre moi. J'étais à Tivoli, et tous les témoins de ces étranges fureurs existent. Si les critiques sont fondées, si elles sont faites non-seulemant pour l'intérêt de la littérature, mais pour celui de la morale et des mœurs, tous les honnêtes gens doivent y applaudir. Si elles ne le sont pas, pourquoi se borner à persécuter l'auteur, surtout lorsqu'il est dans un âge respectable aux yeux de toutes les personnes qui pensent bien? Si l'on croit avoir raison, il faut soutenir cette prétention par une réfutation des articles qu'on désapprouve; il faut démontrer clairement, en citant les passages, que le critique est pointilleux, partial, injuste, et que ce qu'il censure est de bon goût et n'a rien de dangereux. Mais si, au lieu de cela, on se borne à intriguer pour empêcher les journalistes (de tous les partis) d'annoncer l'ouvrage, si l'on se contente de dire et de répéter que la critique est surannée, gothique, et ne vaut rien, et sans citer un seul mot qui puisse justifier ce jugement, les moins clairvoyans connaîtront sans peine que cet arrêt, dépouillé de toutes les formes *usitées et légales*, est uniquement dicté par l'animosité, le dépit, et que la justice et la raison n'y entrent pour rien. Autrefois, du moins, les mauvais critiques concevaient que tout jugement exige nécessairement des citations : ils en faisaient de fausses, ce qui était moins extravagant que ce qui se pratique aujourd'hui; car beaucoup de gens ne lisaient pas les réponses qui prouvaient leur mauvaise foi...... Les amis des philosophistes évitent, il est vrai, la honte d'être convaincus de mensonges; mais leurs lecteurs ne les en estiment pas davantage sur ce point.

FIN DU SECOND SOUPER.

TROISIÈME SOUPER.

La maréchale', l'abbé de Mably, la marquise de Lutzbourg, la comtesse d'Egmont (fille du maréchal de Richelieu), le chevalier de Boufflers, le comte de Sérent. La scène est après souper.

LA MARÉCHALE.

A présent que nos *philosophes* sont partis, nous pouvons reprendre l'entretien qui a été interrompu, avant le souper, par leur arrivée.......

LA COMTESSE.

Monsieur l'abbé de Mably nous parlait de monsieurClément.

L'ABBÉ.

J'exprimais à madame la maréchale le désir qu'il a de lui être présenté avant le jour fixé pour la lecture....

LA MARÉCHALE.

J'en serais charmée.

LA MARQUISE.

La lecture sera toujours samedi prochain?

L'ABBÉ.

Assurément, et monsieur Clément l'a préparée d'une manière charmante.

LE COMTE.

Comment donc?

L'ABBÉ.

Dans la crainte d'ennuyer ces dames, il a fait une espèce d'abrégé de ses lettres à monsieur de Voltaire.

LA COMTESSE.

Nous serions bien frivoles, si nous ne pouvions supporter la lecture entière d'un ouvrage dont les premières lettres ont été si bien accueillies du public.

L'ABBÉ.

Non, madame, monsieur Clément a trop de goût pour confondre la grâce avec la frivolité; mais il pense avec raison que des dissertations et une infinité de petites critiques, qui peu-

vent être de la plus grande utilité aux jeunes littérateurs, seraient fort déplacées dans un salon.

LE COMTE.

Les premières lettres sont charmantes; mais je voudrais bien que l'auteur ne se bornât pas à des critiques purement littéraires; il serait bien à désirer que l'on ne se lassât point de réfuter surtout les erreurs monstrueuses et corruptrices de Voltaire.

LA MARQUISE.

C'est ce qu'on fait tous les jours, et même avec beaucoup de talent.

LE CHEVALIER.

Et malheureusement bien peu de succès.

LE COMTE.

La secte encyclopédique ne doit son effrayante influence qu'au nombre prodigieux de gens qui la composent; et, par le *poids* de sa masse énorme, elle écrase les défenseurs de la religion, de la morale et des trônes; mais il ne faudrait pas se décourager, car la persévérance doit triompher de l'erreur et du mensonge.

LA MARÉCHALE.

Les triomphes vus en perspective ne sont guère séduisans.

LE CHEVALIER.

M. de Pompignan est très-persévérant, et rien encore ne peut faire prévoir son *triomphe*.

LE COMTE.

Ses ouvrages l'obtiendront....

LE CHEVALIER.

Quand l'auteur sera dans la tombe...

LE COMTE.

Et dans le ciel, où se trouvent les véritables récompenses du noble usage des grands talens.

LA MARÉCHALE.

Revenons à M. Clément; si vous voulez me l'amener après-demain à midi, vous me trouverez seule.

L'ABBÉ.

Madame la maréchale peut compter sur notre exactitude.

LA COMTESSE.

Et pour samedi; l'heure du souper est toujours la même?

LA MARÉCHALE.

Oui, à neuf heures et demie précises; mais vous savez que la lecture sera immédiatement avant souper; il faudra donc vous rendre ici à sept heures au plus tard.

LA MARQUISE.

Voilà qui est convenu*.

* M. Clément fit en effet plusieurs lectures dans la société, et entre autres chez la maréchale de Luxembourg. On met en scène dans cet ouvrage les personnages qui furent invités à ces lectures, à l'exception de ceux qui vivent encore, et qui auraient pu y jouer un rôle intéressant, mais dont il n'était pas permis de parler dans un livre imprimé, même pour ne faire que leur éloge. Ces bienséances sont un peu passées de mode : on ne trouvera pas extraordinaire que l'auteur, aussi *gothique* par son âge que par ses sentimens, les ait respectées.

FIN DU TROISIÈME SOUPER.

QUATRIÈME SOUPER.

La maréchale de Luxembourg, la duchesse de Lauzun, la comtesse d'Egmont, la marquise de Lutzbourg, le comte de Sérent *, le chevalier de Boufflers, l'abbé de Mably, M. Clément.

LA MARÉCHALE.

M. Clément est-il assis commodément? La petite table et les lumières sont-elles bien posées?

M. CLÉMENT.

Oui, madame, et je n'ai rien à désirer ici que de l'indulgence; je dois prévenir ces dames que je commencerai ma lecture par l'extrait de mes premières lettres, quoiqu'elles aient été imprimées, parce qu'il est nécessaire de se

* Depuis *duc*, et si connu par son noble caractère et ses principes religieux, et le même qui a déjà paru dans le souper précédent.

les rappeler pour bien comprendre celles qui suivent.

LA MARÉCHALE.

Tant mieux; car alors vous serez forcé de nous donner plus de lectures.

LA COMTESSE D'EGMONT.

Nous y gagnerons tous.

LA MARÉCHALE.

A présent, écoutons.

M. CLÉMENT, déployant son manuscrit, lit tout haut.

Première lettre à M. de Voltaire *.

« Vous savez, monsieur, que j'étais, il y a » quinze ans, un de vos plus ardens admira- » teurs. Je sortais à peine de l'enfance, et la » réputation dont vous jouissiez mettait vos » ouvrages dans les mains de tout le monde. » Je me sentais un goût très-vif pour les let- » tres; vos livres firent mes premières études, » je les dévorais; leur lecture agréable, lé- » gère, si séduisante pour un âge plus épris » du brillant que du beau, dégoûtait mon es- » prit de toute autre lecture et d'un aliment

* M. de Voltaire vivait.

» plus nourrissant et plus solide. Enfin, vous
» m'aviez enivré, et je grossissais la foule im-
» mense de ceux qui vous barbouillent de leur
» encens.

» J'étais sincère alors; je ne le suis pas
» moins aujourd'hui, quoique je pense diffé-
» remment, non que j'aie l'injustice de tomber
» dans un autre excès, et de refuser à vos ta-
» lens le tribut d'estime qui leur est dû. La
» raison et le goût qui m'ont ouvert les yeux
» sur les défauts de vos écrits, m'empêchent
» aussi de les fermer sur leurs beautés.

» C'est donc à vous-même, monsieur, que
» j'ai voulu m'adresser pour vous rendre rai-
» son de mon changement à votre égard; c'est
» avec vous que j'entreprends d'examiner vos
» ouvrages; je vous proposerai mes réflexions;
» je vous prendrai même quelquefois pour
» mon juge dans votre propre cause, et s'il
» arrivait que je me fusse trompé, je recevrais
» de vous avec reconnaissance tout ce qui pour-
» rait m'éclairer et m'instruire.

» Quelques personnes m'avaient conseillé
» de ne point donner de votre vivant cet exa-
» men de vos écrits : on me disait qu'il était
» un peu dur de tourmenter votre vieillesse;

» mais il me semble au contraire qu'il est plus
» généreux de vous exposer franchement mes
» idées, tandis que vous pouvez encore les
» combattre ; on me faisait envisager aussi
» que j'allais m'exposer à tout votre courroux,
» et qu'il ne fallait pas m'attendre à moins de
» votre part qu'aux emportemens les plus vio-
» lens, aux épithètes les plus injurieuses, aux
» plus calomnieuses imputations ; heureux si
» j'en étais quitte pour quelques pasquinades
» et quelques bouffonneries, que vos partisans
» appellent de la plaisanterie et de la gaîté.

» Dites-moi, monsieur, de bonne foi, com-
» ment voulez-vous qu'on soit si long-temps la
» dupe des vengeances de votre amour-propre
» irrité? Ne serait-ce pas pousser la crédulité
» au-delà des bornes où elle devient sottise,
» de croire sur votre parole qu'il suffit de vous
» avoir contredit en quelque chose pour être
» un personnage vil et méprisable? Faut-il
» beaucoup d'esprit pour deviner qu'il vous a
» toujours été plus aisé de chercher à diffamer
» vos censeurs que d'avoir raison contre eux?

» Croyez-moi, monsieur, quittez enfin ce
» ton insultant qui n'insulte plus personne et
» qui ne peut plus retomber que sur vous-

» même. Quand vous l'emploiriez avec moi, » vous ne parviendriez ni à m'offenser, ni à me » rendre injuste, ni à me faire prendre avec » vous un ton aussi avilissant.

» Je ne prétends point, en vous adressant » mes remarques, m'ériger en maître, ni vous » dicter des leçons; je ne jouerai jamais ce » personnage avec qui que ce soit, et moins » encore avec vous. Mais je puis, et tout le » monde le peut sans présomption, observer » les écarts où vous vous êtes jeté, et dans les- » quels votre exemple a entraîné tous vos imi- » tateurs. Je puis vous remettre sous les yeux » les vrais principes suivis par les grands » maîtres, et dont vous vous êtes trop souvent » affranchi; en vous comparant avec ces mo- » dèles parfaits, ce seront eux qui vous juge- » ront, et non pas moi. »

M. CLÉMENT, interrompant sa lecture.

Madame la maréchale est-elle contente du ton général de ce début?

LA MARÉCHALE.

Il me paraît parfait d'un bout à l'autre.

M. CLÉMENT.

Il sera donc approuvé?

LE COMTE.

Et d'autant plus que par sa modération il forme le contraste le plus agréable et la critique la plus piquante du ton si grossier de M. de Voltaire, dans ce genre.

LA MARÉCHALE.

J'espère que M. Clément va reprendre son intéressante lecture, que lui seul pouvait interrompre.

M. CLÉMENT, lisant.

« Votre ambition, monsieur, fut de vous
» attribuer l'universalité des talens; soit que
» vous fussiez plus dominé par l'amour des
» louanges que par celui de la gloire, et que
» vous aimassiez mieux passer pour un esprit
» facile et brillant que pour un génie achevé,
» soit qu'en effet votre légèreté vous empêchât
» de rien approfondir, quoi qu'il en soit,
» toute littérature devint votre domaine, et,
» à l'âge de vingt-deux ans, vous osâtes faire
» un poëme épique, *sans savoir ce que c'était*,
» comme vous l'avouez vous-même quelque
» part. Si jamais écrivain fut capable de par-
» venir à cette universalité, ce fut Racine,
» par une heureuse flexibilité de génie et par

» une étude consommée des anciens et de la » nature ; il prenait sans peine tous lès tons. » On a vu de lui (ce que vous avez souvent » tenté, mais toujours en vain), comment il » pouvait passer du tragique le plus sublime » et le glus pathétique, aux grâces riantes et » légères du comique le plus enjoué. Quel » homme, après Molière, a le mieux saisi » cette plaisanterie fine et naturelle, cet atti- » cisme, ce sel délicat qui fait le plus grand » charme de la comédie, et que Regnard lui- » même a rarement rencontré! On voit aussi » par le peu d'épigrammes qu'il nous a lais- » sées, qu'il connaissait parfaitement la tour- » nure et la naïveté de ce genre, et peut-être » s'il en eût fait davantage, aurait-il ôté l'es- » poir à Rousseau de l'y pouvoir égaler. Qui » ne peut juger par quelques cantiques qu'il a » mis en vers, et surtout par ses admirables » chœurs d'Esther et d'Athalie, qu'il était » grand poète lyrique (talent que vous n'avez » jamais eu), et qu'il eût porté cette poésie, » s'il s'y fût adonné, beaucoup plus loin encore » que Rousseau ; car avec autant d'élévation et » d'enthousiasme, il y aurait mis plus de dou- » ceur, de sentimens, plus de variété et peut-

» être aussi plus d'harmonie. Quoique Rous-
» seau ne manque point, à beaucoup près, de
» toutes ces qualités, comme l'osent avancer
» après vous vos flatteurs, qui ne rougissent
» pas de déchirer la mémoire de ce grand
» poète, pour complaire lâchement à votre
» animosité contre lui, combien ne doit-on
» pas regretter que Racine, dans l'intervalle
» de douze années qu'il laissa entre Phèdre et
» Athalie, temps où son génie était dans sa
» plus grande vigueur, n'ait pas entrepris de
» donner un poëme épique à la France! Ce
» grand homme n'était pas moins habile écri-
» vain en prose qu'en vers. Deux lettres contre
» quelques auteurs de Port-Royal, prouvent
» combien il savait répandre d'agrémens et de
» légèreté sur les sujets les plus sérieux. Un
» discours à l'académie après la mort du grand
» Corneille, atteste qu'il savait les routes qui
» conduisent à la plus haute éloquence; et l'on
» voit assez, en lisant son histoire abrégée de
» Port-Royal, par les grâces touchantes et no-
» bles, par l'aimable simplicité et la douceur
» de style dont il a embelli la sécheresse de ce
» sujet, les ressources qu'il aurait trouvées
» dans sa plume pour un sujet plus intéressant

» et plus favorable à toute l'étendue de son ta-
» lent.

» Mais Racine se contenta de montrer ce
» qu'il aurait pu faire dans toutes les parties
» de la littérature. Il sentit bien, par les
» peines et les efforts qu'il lui en coûta pour
» en perfectionner une seule, qu'il était im-
» possible de les parcourir toutes d'un pas
» égal, et il aima mieux exceller dans le genre
» qu'il lui plaisait le plus, que d'être superfi-
» ciel dans plusieurs à la fois.

» En effet, monsieur, comment prétendre
» approfondir les choses que l'on traite, en
» travaillant à votre manière? Vous avez, à
» ce qu'on dit, dans votre cabinet, plusieurs
» pupitres sur lesquels sont différens ouvrages
» commencés, *pendent opera interrupta*. Ici,
» c'est une tragédie; là, une comédie; plus
» loin, une histoire; de ce côté, un morceau
» de philosophie; de cet autre, une satire;
» ici, un poëme épique; là, un conte, etc.
» Vous passez indifféremment de l'un à l'autre
» dans la même journée, et vous laissez sur
» tous des traces de votre prodigieuse facilité.
» Mais dites-moi, je vous prie, s'il est possible
» de changer ainsi d'enthousiasme d'un mo-

» ment à l'autre, pour saisir profondément
» tout ce qu'un sujet peut offrir de plus su-
» blime ou de plus naïf? Comment, lorsque
» l'esprit est monté aux sentimens pathétiques
» de la tragédie, en sortir tout-à-coup pour
» s'égayer dans une facétie, et méditer ensuite
» gravement des pensées philosophiques? Ne
» serait-ce point que vous travaillez sans en-
» thousiasme, c'est-à-dire, sans cette méditation
» profonde qui crée et qui invente; et qu'ainsi,
» vous contentant des premières idées que
» vous présente une réflexion légère, ou la ré-
» miniscence de ce que vous avez lu, vous
» vous sentez toujours également disposé pour
» toute sorte de sujets? Au lieu de dire comme
» Boileau :

» Je sens que mon esprit travaille de génie.

» Ne pourriez-vous pas dire :

» Je sens que mon esprit travaille de mémoire. »

LA MARÉCHALE.

Le trait est charmant.

LE COMTE.

Et si bien appliqué, et la critique entière est

si juste sous les rapports de la morale et de la littérature.

LA MARÉCHALE, à M. Clément.

Pardonnez-nous cette interruption.

M. CLÉMENT.

Elle n'est pour moi qu'un encouragement.

LA MARÉCHALE.

De grâce, reprenez votre intéressante lecture.

M. CLÉMENT, lisant.

« Vous voilà donc, monsieur, aspirant à la » monarchie universelle sur notre Parnasse » (car je ne parle point de vos tentatives dans » quelques sciences, où vous n'avez jamais été » regardé par les maîtres que comme un éco- » lier qui donnait ses thèmes au public). Pour » soutenir des prétentions si ambitieuses, vous » avez eu recours à différens moyens. Vous » avez bien compris d'abord qu'il fallait dé- » tourner peu à peu l'attention et le goût du » public, des chefs-d'œuvre qui faisaient ses » délices, et ne pouvant y parvenir en faisant » mieux, le plus court était de les décrier ; ce » ne fut point tout de suite ouvertement ; vous

» aviez des ménagemens à garder. Au lieu de
» heurter les esprits que vous auriez indispo-
» sés, vous vouliez les amener insensiblement
» à votre but. D'ailleurs, il restait encore quel-
» ques admirateurs zélés et éclairés des grands
» hommes, que vous vouliez rabaisser; il n'au-
» rait été ni prudent ni sûr de vous attirer sur
» les bras des adversaires si redoutables. Vous
» commençâtes donc par louer vous-même,
» avec une modestie bien concertée, et les
» grands maîtres de l'antiquité et ceux du beau
» siècle de Louis XIV. Vous vous faisiez gloire,
» disiez-vous, de les prendre pour vos mo-
» dèles, en reconnaissant leur étonnante su-
» périorité; mais, d'un autre côté, vous ne
» perdiez aucune occasion de les tourner en
» ridicule, et de chercher à corrompre le ju-
» gement du public sur leur compte.

» La gloire de Crébillon vous importunait;
» vous n'osiez laisser éclater votre jalousie
» contre un rival si applaudi. D'un côté, vous
» l'appeliez votre maître, en remaniant les
» mêmes sujets tragiques qu'il avait traités;
» et, de l'autre, vous débitiez sourdement des
» critiques de ses poésies.

» Enfin, vous fîtes vous-même un ouvrage

» anonyme, aujourd'hui tout-à-fait oublié *, » où vous étiez comparé à tous nos auteurs, » et dont le refrain était à chaque page : Voyez » comment M. de Voltaire est plus sublime » que Corneille, plus pathétique que Racine, » plus mâle que Crébillon, plus grand poète » que Rousseau, plus naturel que La Fon- » taine, plus éloquent que Bossuet, plus élé- » gant que Fénélon, etc.

» Cependant, vous cachiez encore votre » dessein, en semant dans le public le germe » de toutes ces opinions qui vous étaient favo- » rables.

Enfin, quand vous n'eûtes plus rien à mé- » nager ni à craindre; que vous eûtes vu dis- » paraître de la littérature tous ceux qui au- » raient eu du poids contre vous par leurs » talens et leurs lumières, tels que Rousseau, » Racine, le fils Rollin et quelques autres; » quand vous avez aperçu la foule de vos dis- » ciples et de vos admirateurs, qui dominait » et faisait partout enregistrer vos arrêts, » vous avez mis bas toute contrainte et toute » dissimulation.

* *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie française*, etc.

» Vous avez employé toutes vos forces à dé-
» primer les anciens, pour ravaler plus aisé-
» ment les modernes fameux qui s'étaient fait
» gloire de les imiter; quolibets, plaisanteries,
» traductions ridicules, tout vous fut bon.

» Vous avez travesti, à la manière de Per-
» raut, les traits sublimes de l'Iliade et de
» l'Odyssée; vous avez appelé la ceinture de
» Vénus *un fichu*.

» Vous avez traité Homère de poète qui n'a
» aucune morale, lui qu'Horace mettait avant
» tous les philosophes pour l'instruction et
» l'importance des préceptes.

» Vous avez dit qu'*Aristophane, qui n'est
» ni comique ni poète, n'aurait pas été admis
» parmi nous à donner ses farces à la foire
» Saint-Laurent.*

» Vous avez dit que *La Fontaine n'était pas
» un des premiers génies du grand siècle.*

» Vous avez fait d'injustes critiques du sujet
» d'Athalie, parce que cette tragédie est peut-
» être la seule parfaite qui soit dans aucune
» langue. Vous avez dit de Racine qu'*on peut
» se plaindre de ne trouver souvent dans ce
» poète qu'une élégance qui plaît, et non pas
» un torrent d'éloquence qui entraîne; de n'é-*

» *prouver qu'une faible émotion, et de se con-*
» *tenter d'approuver quand on voudrait que*
» *l'esprit fût étonné et le cœur déchiré*[1].

» Vous avez fait un commentaire de Cor-
» neille, pour avoir occasion de vous appesan-
» tir sur des défauts qui sont moins de lui que
» de son temps, pour lui en rechercher d'ima-
» ginaires, et pour affaiblir, autant que vous
» le pourriez, les beautés sublimes qui vous
» mettent si loin au-dessous de lui. Vous avez
» dit de Boileau qu'*on ne trouve aucun en-*
» *thousiasme dans ses poésies*; et, comme son
» Lutrin vous a toujours offusqué la vue, vous
» avez trouvé que le *Dispensari*, petit poëme
» anglais, était *peut-être* (admirez cette ré-
» serve!) *supérieur au Lutrin*, ainsi que je
» ne sais quel autre poëme anglais sur les mé-

[1] *De se contenter d'approuver, quand on voudrait que*, etc. Il y a une contradiction dans cette phrase : si on se contente, on ne veut pas autre chose. D'ailleurs, comment peut-on dire que Racine ne cause que de faibles émotions! Quoi! Athalie, Phèdre, Britannicus, Iphigénie, Andromaque, Bajazet, etc., etc., ne font éprouver que de faibles émotions!......

M. Clément, dans la suite de ses lettres, détaille parfaitement les causes de l'animosité particulière de Voltaire contre Racine.

» decins et les apothicaires, qui a, dites-vous, » plus d'imagination, de variété, de naïveté » que ce même Lutrin.

» Vous avez traité le grand Rousseau de » *versificateur qui ne connaît ni son siècle,* » *ni la philosophie, ni la poésie, ni la langue;* » *de poète qui ne pense point**, *dont le prin-* » *cipal mérite avait consisté dans des épi-* » *grammes qui révoltent l'honnêteté la plus* » *indulgente*, etc. (Ce reproche sied bien dans » la bouche de l'auteur du poëme infâme de *la* » *Pucelle!* **)

» Au moment où l'on élevait à Crébillon un » tombeau, vous l'avez surnommé *Crébillon-* » *le-Barbare*. Vous avez dit de l'auteur de » l'*Esprit des lois* qu'il n'était *qu'un homme* » *d'esprit*.

» Au moment où l'éloquent J.-J. Rousseau

* M. de Voltaire écrivait à madame du Châtelet, en parlant de ce grand poète : *Rousseau est retourné à Bruxelles faire de mauvaises odes*. Et M. de Voltaire, qui parle ainsi des plus belles odes faites en notre langue, n'en a jamais pu faire une passable!

** Et M. de Voltaire a fait de cette même Jeanne d'Arc l'éloge le plus pompeux dans la Henriade. Il dit que cette héroïne, *la honte des Anglais*, *sauva la France et son roi*.

» était banni et malheureux, vous l'avez dé-
» chiré sans pitié dans un poëme bien indigne
» de vous (*la Guerre de Genève*). Vous avez
» fait d'envieuses critiques du style de M. de
» Buffon, style assez beau pour vous faire sé-
» cher de jalousie. Vous avez dit de lui : *Rien*
» *n'est plus déplacé que de parler physique*
» *poétiquement. C'est de charlatanisme d'un*
» *homme qui veut faire passer de faux sys-*
» *tèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles.*
» *Les petits esprits sont trompés par ces ap-*
» *pas, et les bons esprits le dédaignent.* Vous
» ne pouvez ignorer cependant que Platon a
» parlé de philosophie; Xénophon, de poli-
» tique; Pline, de physique et d'autres arts,
» du style le plus sublime et le plus poétique.

» Vous avez tâché d'enlever à la tragédie de
» *Didon* la gloire qu'elle s'est acquise et qu'elle
» conservera malgré vous. Vous nous avez dit
» que *Vert-Vert* et *la Chartreuse* sont tom-
» bés, et ne se lisent plus; enfin que n'avez-
» vous pas dit?...

» On a vu même, depuis peu, un de vos
» plus écervelés partisans * s'établir publi-

* M. de La Harpe.

» quement votre champion contre le grand
» Rousseau, pour lui disputer ce surnom de
» *grand* envers et contre tous. On vous a vu
» aussitôt, l'encensoir à la main, rendre grâce
» à ce généreux champion, qui voulait bien se
» faire honnir pour l'amour de vous *. . . . .
» . . . .
» . . . .

» Vous aviez donné l'exemple de coudre
» beaucoup de lambeaux philosophiques aux
» discours de vos personnages : dès lors, au-
» cun acteur, prince ou confident, jeune ou
» vieux, tranquille ou passionné, n'osa plus
» ouvrir la bouche sans lâcher une maxime.

» Vous aviez semé dans vos pièces des allu-
» sions hardies contre la religion, talent facile

* Cette belle prouesse a fait faire l'épigramme suivante, qui ne sera sûrement pas louée dans *le Mercure* (dont M. de La Harpe était le rédacteur) :

Quand la harpie, oracle du Mercure,
Du grand Rousseau vient déchirer le nom,
Et que, pour prix de cette insulte obscure,
Voltaire élève au ciel ce mirmidon,
Expliquez-nous qui des deux, je vous prie,
De plus d'opprobre a souillé son pinceau,
Ou la harpie en déchirant Rousseau,
Ou bien Voltaire en louant la harpie.

(*Cette note est de M. Clément.*)

» et misérable qu'avaient eu avant vous Bergerac et Théophile : on ne rechercha bientôt » que des sujets où l'on pût faire de fortes applications à notre culte, à nos prêtres.

» Vous aviez pris la défense de la comédie » larmoyante, où vous aviez eu quelque succès : vous aviez dit que *tous les genres sont* » *bons, hors le genre ennuyeux*. Comme personne ne se croit né pour ennuyer, chacun » inventa son genre, qu'il soutient fort bon.

» Les uns en firent un mélange de tragique » et de comique ; les autres un tissu d'aventures romanesques, de reconnaissances, de » situations bourgeoisement pathétiques.

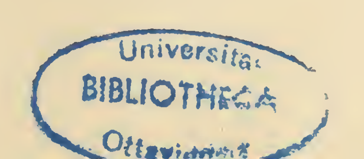
» Ceux-ci s'imaginèrent qu'avec une intrigue » telle qu'elle, on pouvait en composer une » suite de dialogues moraux et philosophiques, » le tout assaisonné de réflexions hardies et » profondes, pour l'instruction du peuple.

» Ceux-là, charmés d'avoir vu que la décoration d'un café, dans votre *Écossaise*, » avait fait la moitié du succès de cette pièce » bizarre, ne s'embarrassèrent plus des paroles, ni du style, ni du comique dans une » comédie. Ils y substituèrent une pantomime » très-fréquente et *très-utile aux mœurs;*

» comme des personnes qui jouent au tric-
» trac *, aux échecs, au wisch, etc.; d'autres
» qui prennent du thé ou qui se promènent les
» bras croisés, sans rien dire, pour apprendre
» aux spectateurs à marcher dans telle situa-
» tion ; des valets qui rangent des chaises dans
» un salon **, qui allument ou qui éteignent
» des bougies. Enfin, mille autres choses *aussi*
» *intéressantes*, et qui, étant sûrement dans
» la nature, ne peuvent être trop fidèlement
» représentées au théâtre, si l'on en croit nos
» *dramaturges* nouveaux. Ils oublient, sans
» doute, qu'il y a mille choses dans la nature
» que l'on cache avec grand soin, et que les
» imitations faites par l'art doivent être non-
» seulement naturelles, mais décentes et ins-
» tructives.

» Vous vous avisâtes le premier, et aussitôt
» beaucoup d'autres s'avisèrent qu'il fallait
» donner un nouveau ton à la poésie; que, si
» l'on y pouvait faire entrer des termes de
» logique, de chimie, de peinture, et même
» de la physique de Newton, avec tout son
» attirail algébrique, ce serait une grande vic-

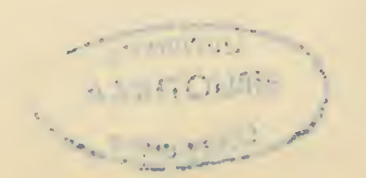
* *Le père de famille.*
** Même pièce.



» toire remportée sur le dernier siècle, où
» l'on croyait que les images étaient le véri-
» table langage poétique; où l'on ne savait pas,
» en un mot, que le système de l'attraction et
» de la gravitation pouvait fournir des vers
» bien harmonieux et bien coulans.

» Une plaisanterie bonne ou mauvaise, un
» jeu de mots, une tournure épigrammatique
» ou sentencieuse, tout cela vous dispensait de
» rien approfondir; et, en cinq ou six pages,
» vous aviez traité la matière la plus grave de
» l'air le plus délibéré. Vous eûtes une foule
» d'imitateurs en ce genre si facile. Vous fûtes
» le héros des petits-maîtres ignorans. Il n'y
» en eut pas un qui, d'esprit et de philosophie,
» n'apprît par cœur quelques chapitres de vos
» mélanges, et ne pût, avec un tel renfort,
» tenir tête à la raison même, et déconcerter
» le bon sens le plus déterminé.

» Enfin, monsieur, vous avez vu votre siècle
» docile suivre aveuglément vos décisions, et
» former son goût sur le vôtre. Vous avez
» donc, par vos opérations littéraires, pré-
» paré cette révolution qui a été plus loin que
» vous ne pensiez. Elle nous a jetés à un tel
» degré de mauvais goût, qu'il n'y a plus qu'un



» siècle de barbarie et d'ignorance entière qui » puisse nous faire oublier tant de sottises, et » nous remettre en état d'avoir des notions » plus simples et plus saines, un jugement » plus pur et un goût plus naturel.

» Heureux encore, si vous n'aviez égaré les » esprits que dans les choses d'agrément! elles » tiennent, il est vrai, à la gloire d'un peuple; » mais enfin elles ne sont pas si essentielles à » l'homme, qu'il ne puisse s'en passer, sans qu'il » en coûte rien à ses vertus et à son bonheur! » Un mal effrayant et peut-être irréparable, » que la lecture de vos écrits a fait à votre » siècle, à votre nation, c'est le coup mortel » qu'ils ont porté aux mœurs. Je ne m'arrê» terai point sur tout ce que ce tableau pré» sente de triste et de déplorable. Que l'on » considère seulement le funeste effet qu'ont » produit ces ouvrages dangereux sur les fem» mes et sur les jeunes gens; car c'est à eux » principalement que vous avez droit de plaire, » par la légèreté, et j'ose dire par la frivolité » de votre esprit.

» Je ne sais par quelle fatalité, ou plutôt » par quel effet de leur caractère et de leur » tempérament, les femmes, en général, sont

» portées à préférer l'étourderie, la folie,
» l'impertinence même, à la sagesse, à la
» prudence et à la raison. Mettez dans une
» compagnie de femmes, si l'on veut les plus
» honnêtes, deux hommes, dont l'un, tran-
» quille et réservé, aura l'esprit agréable,
» orné, mais solide, saura se taire et parler à
» propos; l'autre sera pétulant, hardi, grand
» parleur, plaisantera à tort et à travers sur
» les choses les plus respectables, déchirera
» les absens, raillera vivement les présens,
» n'écoutera que ce qu'il dit, rira le premier
» de ses saillies les plus hasardées, répondra
» par un quolibet aux discours les plus sen-
» sés. A coup sûr, toutes ces femmes n'auront
» des yeux et des oreilles que pour notre
» étourdi; et, quand même elles auraient
» quelque estime pour l'autre, elles se senti-
» ront toujours entraînées, par je ne sais quel
» sentiment, vers le plus fou et le plus dé-
» raisonnable des deux.

» Ne riez point, monsieur, cette fable est
» votre histoire. Votre esprit saillant, la folie
» de vos imaginations, le libertinage de vos
» pensées, l'audace de vos discours, votre ton
» léger et décisif, le tour libre et familier de

» vos plaisanteries, voilà par où vous avez
» tourné la plupart des têtes à toutes les fem-
» mes. Avec ces agrémens, qui leur plaisent
» si fort, vous vous êtes emparé de leur es-
» prit, et vos livres ont fait leur lecture la
» plus assidue, la plus chérie. Là, elles ont
» sucé le poison le plus dangereux pour elles,
» une habitude de se moquer de tout, de tour-
» ner en ridicule les choses les moins suscep-
» tibles de ridicule; de vouloir soumettre à
» leur raisonnement ce qu'il faut révérer en
» silence et avec soumission.

» Bientôt elles vont se débarrasser de tous
» ces principes si gênans et si incommodes à
» leur sexe; elles vont traiter de chimères ces
» lois austères de pudeur et de bienséance *,
» que la nature, disent-elles, ne leur a pas
» plus imposées qu'aux hommes : elles vou-
» dront analyser leurs devoirs, et, d'après
» vos maximes, elles les réduiront à peu de
» chose; elles traiteront de préjugé absurde
» cet empire des hommes sur les femmes;
» elles prendront si bien en main l'autorité,

* On en a vu un grand nombre, dans les premiers temps de la révolution, *se draper* au lieu de s'habiller.

» qu'en effet elles se mêleront de toutes cho-
» ses, feront et déferont tout dans le monde,
» et parviendront même à faire reconnaître
» leur usurpation aux hommes, près à s'y sou-
» mettre respectueusement.

» Qu'y a-t-il désormais d'impénétrable à leur
» curiosité? Voyez-les raisonner et décider de
» tout : elles sont beaux esprits, savantes et
» philosophes; elles dissertent aussi légère-
» ment sur *le système de la nature* que sur un
» roman, sur un drame; elles traitent les
» questions les plus sérieuses et les plus im-
» portantes, comme elles parlent d'ariettes et
» de chansons *; elles débitent leurs belles

* Il vaudrait beaucoup mieux, quoi qu'en dise M. Clément, que les femmes s'occupassent de choses sérieuses que de *chansons*, et elles ont prouvé, dans tous les temps, qu'elles étaient capables de se distinguer dans les plus hautes sciences. Il est vrai, cependant, que la géométrie, l'astronomie leur conviennent peu, et que, ne pouvant jamais être ministre, magistrat ou *député*, la politique ne leur convient pas du tout. Mais leurs mains délicates peuvent peindre avec succès des fleurs et faire des herbiers. L'étude de la botanique, qui fait aimer la promenade et les champs, et qui, restreinte aux plantes usuelles, est si utile aux maîtresses de maison et aux mères de familles, devrait entrer dans l'éducation de toutes les jeunes personnes. Cette étude charmante demande quelques notions de physique, de chimie et d'his-

» maximes devant leurs enfans et leurs do-
» mestiques, qui s'abreuvent de ces principes
» empoisonnés, et qui ont l'esprit et le cœur
» corrompus avant que de savoir distinguer
» le bien du mal.

» Ne sont-ce pas les femmes qui ont accré-
» dité, qui ont appuyé dans le monde cette
» secte d'hommes qui s'appellent philosophes,
» et à la tête desquels vous vous faites hon-
» neur de marcher? Ils ont bien senti, ainsi
» que vous, ces hommes si prudens, que leur
» réputation et leur crédit ne pouvaient être
» mieux qu'entre les mains de celles à qui on
» ne peut rien refuser, même quand elles
» n'accordent rien. C'est par ces bouches tou-
» jours favorablement écoutées, qu'ils ont ré-
» pandu leurs opinions les plus hardies, et
» qu'ils ont fait publier leur gloire et leur

toire naturelle, qu'il est facile d'acquérir en peu de mois. Quelques connaissances chimiques peuvent être d'un grand secours dans la conduite d'un ménage. D'ailleurs, le goût de l'histoire naturelle, si on le prenait, vaudrait mieux que celui des bijoux et de mille autres frivolités; ce goût, enfin, donne celui des collections, toujours excellent pour les deux sexes, car il attache à sa maison, et fait qu'on y rentre avec plaisir.

» mérite. C'est avec de tels appuis qu'ils sont
» parvenus aux places, en faisant parade de
» leur désintéressement; qu'ils se sont intro-
» duits chez les grands, en affectant de les
» mépriser dans leurs livres; et qu'ils se sont
» enrichis, en criant qu'ils ne voulaient que *du*
» *pain et la liberté.* »

LA COMTESSE.

Comme vous nous traitez!

LA MARÉCHALE.

Il admet des exceptions, j'en suis bien sûre.

M. CLÉMENT.

Je vais répondre en lisant.

(Il reprend sa lecture.)

« Je me garderai bien de vouloir envelopper
» toutes les femmes dans cette censure mal-
» heureusement trop vraie, mais qui devien-
» drait injuste, si je n'y mettais quelque res-
» triction. Il est encore, sans doute, un grand
» nombre de femmes respectables qui culti-
» vent en secret les vertus de leur sexe et de
» leur état, qui fuient cette affiche indécente
» et folle de philosophie et de bel esprit; qui
» s'instruisent pour mieux aimer leurs de-

» voirs; qui s'éclairent pour s'affermir dans
» les bons principes; mais qui savent s'arrê-
» ter au terme que la bienséance leur défend
» de passer, et qui, sans chercher à devenir
» des esprits forts, se contentent d'être des
» femmes vertueuses et raisonnables.

» Ce que je viens de dire de certaines fem-
» mes peut s'appliquer aux jeunes gens.

» Revenons, monsieur, aux moyens que
» vous avez mis en œuvre pour vous assurer
» le sceptre littéraire. Vous avez très-bien vu
» qu'indépendamment du mérite personnel, il
» fallait encore cette considération puissante
» que donnent les richesses, afin d'entraîner
» plus sûrement tous les suffrages et d'éblouir
» tous les yeux. Vous savez que les esprits,
» même les moins déraisonnables, sont portés,
» par une suite malheureuse de notre éduca-
» tion, à concevoir une plus haute idée d'un
» homme à raison de sa fortune; et qu'un bel
» esprit qui a cent mille livres de rente doit
» être cent fois plus admirable qu'un autre.

» Vous avez donc eu l'adresse de devenir le
» mieux renté de tous les beaux esprits. Je
» laisse à d'autres le soin de ramasser les
» bruits qui courent à la honte de votre opu-

» lence. Que ces compilateurs scandaleux nous » racontent combien vous vous entendez à des » affaires d'intérêt qui n'ont jamais occupé un » instant les Boileau, les Racine, les La Fon- » taine et les Molière; qu'ils nous disent avec » quelle sagacité vous épluchiez tous les plus » petits détails de l'avarice. Je passerai sous » silence toutes ces plaintes de libraires, de » juifs,

» *Surpris d'être vaincus dans leur propre science.*

» et vaincus, par qui? par un poète?

» Ce que je vous passerai moins volontiers, » c'est d'avoir été assez vain de vos richesses » pour reprocher bassement à des gens de » mérite leur peu de fortune et leur indigence. » Vous n'avez pas eu honte d'insulter le grand » Rousseau, en lui disant qu'*on l'avait par* » *pitié tiré de la misère;* vous en avez dit au- » tant au célèbre M. Rousseau de Genève, en » des termes encore plus indignes, que ma » plume se refuse de transcrire.

» Vous avez fait, à tort à travers, de ce » manque de fortune un sujet de lâche plai- » santerie envers tous ceux qui ont osé vous » déplaire. Un sage comme vous, le philosophe

» des philosophes, l'implacable ennemi des » abus, le dompteur infatigable des préjugés, » n'a pas senti que l'homme de mérite doit » être d'autant plus glorieux de sa pauvreté, » qu'il voit assez les moyens de s'en affranchir, » s'il veut faire taire les scrupules d'une cons- » cience délicate.

» Mais l'usage le plus adroit que vous ayez » pu faire de vos richesses, a été, dit-on, de » vous attacher, par les liens de l'intérêt, un » grand nombre de créatures toujours prêtes » à publier vos louanges et à défendre vos » plus médiocres productions. A l'un, vous » abandonniez une édition de la Henriade, à » condition qu'il y mît une préface pompeuse, » où il vous plaçait, sans façon, au-dessus de » Virgile. Vous n'épargniez ni offres, ni pro- » messes à un autre, s'il voulait être le col- » porteur de vos libelles les plus licencieux. » A celui-ci, vous faisiez la proposition géné- » reuse d'aller vivre auprès de vous, en ré- » compense de ce qu'il avait désavoué une cri- » tique judicieuse de votre poëme sur *la Loi* » *naturelle*, ou bien pour engager sa plume » panégyriste à faire votre éloge de votre vi- » vant. Vous montriez à ceux-là l'agréable

» perspective de votre testament, pourvu » qu'ils ne perdissent pas courage et qu'ils » persistassent à vous mettre au-dessus de » Corneille, de Racine, et de tous les poètes » qui ont été et qui seront.

» Un grand point était d'avoir à votre dispo- » sition les bouches journalières de la renom- » mée, pour en être loué tous les mois par » extraits. Quelques-unes vous furent facile- » ment vendues, et gagnèrent en conscience » leur salaire. D'autres osèrent conserver une » voix libre dans leurs jugemens : ce sont » celles-là que vous avez accusées d'être vé- » nales ; et tous ces reproches dont vous acca- » blez un certain journaliste, de faire payer sa » plume à ceux qu'il loue, viennnent, dit-on » encore, de ce qu'il est resté constamment » incorruptible à toutes vos avances, quelque » considérables, quelque séduisantes et quel- » que sincères qu'elles fussent.

» Si vous le voulez, monsieur, je suis prêt à » ne pas croire certains bruits qui assurent » que vous avez employé plus d'une fois votre » bourse à acquérir des ouvrages dont vous » êtes devenu le propriétaire sans en être l'au- » teur, et qui n'ont pas peu contribué à votre

» réputation. Ce sont des faits que je révoque » en doute, parce qu'ils ne sont pas faciles à » prouver, et que vous n'avez sûrement pas » fait des contrats authentiques pour cette » sorte d'acquisition.

» Une chose qu'il serait plus aisé de dé- » voiler, c'est le manége et les intrigues dont » on vous accuse d'avoir semé votre carrière, » soit pour étouffer les succès de vos rivaux, » soit pour augmenter le bruit et l'éclat des » vôtres; mais il faudrait des volumes pour » raconter toutes ces disputes secrètes ou pu- » bliques, ces tracasseries, ces perfidies. » Abandonnons à ceux qui seront assez mé- » chans pour écrire fidèlement votre vie, tous » ces traits dont l'assemblage ne vous peindra » pas à la postérité sous des couleurs bien fa- » vorables. En vain avez-vous dit que la pos- » térité se souciait peu qu'un auteur célèbre » eût été honnête homme, et qu'elle ne le ju- » geait que par ses écrits : comme il est im- » possible que le génie se rencontre avec les » mauvaises qualités du cœur; comme, selon » vous-même,

» Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

» Craignez que la postérité ne trouve, dans

» le tableau de votre vie, des lumières qui
» l'éclaireront sur vos ouvrages, et qui l'em-
» pêcheront d'être éblouie, par exemple, de
» tout cet étalage d'humanité que vous affectez
» à tout propos. Elle reconnaîtra bientôt que
» votre âme, et par conséquent le génie, n'é-
» tait presque jamais pour rien dans tous ces
» beaux sentimens que vous exprimiez avec
» emphase. . . . .
» . . . .
» . . . .

» Un trait sur lequel je crois devoir m'arrê-
» ter, c'est ce mélange d'hypocrisie et d'audace
» que vous avez si bien su faire valoir contre
» vos ennemis; votre secret a été d'afficher
» d'abord ouvertement une grande aversion
» pour la satire, et de répandre sourdement
» des calomnies dans des libelles que vous se-
» miez en les désavouant.

» On vous entendait dire que vous regardiez
» tous les gens de lettres comme vos amis,
» comme vos frères; *que plusieurs même avaient*
» *trouvé en vous un père; qu'il n'était pas*
» *possible à votre cœur d'être envieux*, *et que*
» *vous aviez défendu à votre esprit d'être sati-*
» *rique*, etc. Dans le temps à peu près que

» vous faisiez de vous-même un éloge si imposant, vous écriviez contre l'abbé Desfontaines » ces stances horribles que vous avez imprimées depuis dans toutes les éditions de vos » ouvrages, et qui sont aussi atroces que tous » les couplets faussement attribués à Rousseau. » Dans ce même temps, vous traitiez le grand » Rousseau lui-même *de vil Rufus, de serpent* » *envenimé*. Vous débitiez contre lui les impostures les plus noires; vous l'accusiez » d'une odieuse ingratitude envers M. le baron » de Breteuil, dont il a été aimé et estimé dans » tous les temps.

» Bien plus, après la mort de Rousseau, » vous écrivîtes une lettre, aussi imprimée, » adressée à M. Ségui, dans laquelle vous » souscriviez pour l'édition qu'il préparait des » œuvres de ce grand poète : là, vous assuriez » que vous aviez sincèrement désiré de vous » réconcilier avec lui; que cette inimitié et » cette division vous avaient toujours pesé sur » le cœur; et, en même temps, vous écriviez » une autre lettre où vous tâchiez de prouver, » par les plus méchantes raisons, et contre les » preuves les plus évidentes, que Rousseau

» était en effet l'auteur des couplets qu'on lui
» avait attribués.

» Découvrirais-je ici, monsieur, quelque
» chose de plus odieux encore? Quelque temps
» avant sa mort, Rousseau, comme on sait,
» était venu incognito à Paris, dans l'espérance
» d'obtenir des lettres de rémission. Eh bien,
» dans ce moment, votre haine se remuait,
» en secret, pour le perdre; votre philosophie
» vous sollicitait à vous rendre le délateur
» d'un grand homme injustement persécuté.
» J'ai, je tiens un mémoire écrit de votre pro-
» pre main, où vous consultiez un avocat pour
» savoir si vous pouviez impliquer Rousseau
» dans une accusation que vous alliez intenter
» à l'abbé Desfontaines, au sujet de la *Voltai-*
» *romanie.*

» *Peut-on*, demandiez-vous, *assigner Jean-*
» *Baptiste Rousseau à l'archevêché, où il est*
» *déguisé sous le nom de Richer? Le procès*
» *étant au Châtelet, peut-on dénoncer ce mi-*
» *sérable comme n'ayant pas gardé son ban,*
» *et le dénonçant au procureur-général, l'af-*
» *faire ne va-t-elle pas toujours son train au*
» *Châtelet?*

» Vous pouvez, monsieur, défier hardiment

» qui que ce soit de vous citer un exemple
» d'une rage et d'un acharnement pareil dans
» un poète contre un grand poète. Ce trait
» vous était réservé, à vous, ce fameux prédi-
» cateur de tolérance et d'humanité!

» Vous savez, monsieur, tout ce que je pour-
» rais vous mettre sous les yeux dans le même
» genre. On connaît assez les petitesses et les
» fureurs où peut être poussé un poète dont
» l'amour-propre est irrité; mais vous, ayant
» voulu briller dans toute sorte de genres et
» de talens, vous avez eu, pour ainsi dire, un
» amour-propre pour chacun des talens que
» vous vouliez vous attribuer. Blessé à la fois
» dans tous ces endroits sensibles par ceux qui
» ne voulaient reconnaître votre supériorité
» dans aucun genre, il se faisait de toutes ces
» animosités et de ces haines particulières un
» volcan, si je puis parler ainsi, de rage et de
» fureur qui vous emportait hors de vous-
» même et aliénait entièrement votre raison...
» . . . .

» De là, ces cris ridicules à la moindre bro-
» chure qui paraissait contre vous; de sorte
» qu'à vous entendre, la gloire de l'État était
» intéressée à prendre en main votre ven-

8.

» geance, et qu'il ne fallait pas moins que les » prisons et les tortures pour punir l'auteur ou » le libraire qui inquiétait votre amour-propre.

» De là, toutes ces agitations que tant de » gens déposent que vous vous donniez pour » perdre vos adversaires ou vos censeurs, soit » en leur enlevant, sous-main, leurs protec- » teurs ou leur état, soit en les diffamant pu- » bliquement par des impostures, soit en dis- » tribuant des lettres anonymes pour les noircir » dans l'esprit de leurs amis, soit même en les » dénonçant au ministère comme ennemis du » gouvernement.

» De là, ces procès que vous prépariez » continuellement : ce qui vous obligeait, à ce » qu'on prétend, d'avoir toujours quelque » procureur dans vos intérêts; et, entre au- » tres, ce procès criminel que vous vouliez » intenter à un journaliste autre que l'abbé » Desfontaines, affaire pour laquelle, disiez- » vous dans une lettre que je vous rapporterai » quand vous le jugerez à propos, vous dé- » penseriez volontiers cinquante mille écus : » sacrifice étonnant que l'avarice faisait à la » vengeance! . . . .

» . . . .

» Il n'est que trop vrai que vous vous êtes » mis à la tête d'une espèce d'hommes, soi-di- » sant philosophes, qui ont fait vœu entre vos » mains, d'abord, de vous admirer exclusive- » ment; ensuite, de ne rien écrire où il n'y » eût quelque trait contre ce que vous appelez » *les préjugés*, c'est-à-dire, contre ce qu'il y » a de plus respectable et de plus sacré dans » le monde; leur parti s'est rendu le parti do- » minant dans les lettres; eux seuls font et » défont les réputations. Dès qu'un livre pa- » raît sans avoir leur attache, il est décrié par » eux dans tous les cercles, ou plutôt ils n'en » disent rien; ils prononcent contre lui ces » paroles fatales qui sont un arrêt de mort : » *Nous ne l'avons pas lu.* Et comment voulez- » vous que le monde lise ce que ne lisent point » ces messieurs *? Mais dès qu'un ouvrage est

* Il est très-vrai que les cabales encyclopédiques faisaient seules la fortune des principaux articles de ce monstrueux ouvrage, comme je l'ai prouvé surtout dans *les Dîners du baron d'Holbach*, par des citations dont il a été impossible de réfuter une seule. C'est ainsi qu'ils ont élevé aux nues le mauvais discours préliminaire de l'Encyclopédie par d'Alembert, en convenant que le plan en était de Bacon, mais en s'extasiant sur *l'incomparable beauté du style*. Le fait est que ce

» sorti d'une main qui leur est dévouée, qu'il » a passé sous leurs yeux, qu'ils y ont aperçu » le grand caractère de la philosophie; dès » lors ils se répandent tous, le même jour, en » différens endroits; cet ouvrage est prôné » comme merveilleux. . . . .
» . . . .

» Au bout de trois semaines, on est tout étonné » qu'on ne parle plus de ce livre miraculeux, » et que personne ne l'ait pu lire; mais qu'im- » porte, *il s'est bien vendu*, vous disent ces » messieurs. Que peut-on répondre à cela? » Leur politique est de ne parler que d'eux, de » ne louer qu'eux dans leurs écrits et de s'ap- » peler la haute classe de la littérature. Tout » ce qui n'est point de leur cabale est d'une » classe inférieure qui n'existe point pour eux » et qu'ils condamnent à une entière obscurité. » Enfin, sur leur enseigne toujours déployée, » que porte fièrement le premier commis du

discours est mortellement ennuyeux : on ne le lisait point; on se contentait de répéter, pour se donner un air savant, qu'il était admirable. Il est rempli de phrases ridicules, entre autres, celle-ci : *L'architecture, qui n'est, au vrai, que le masque embelli de l'un de nos premiers besoins*, etc., etc.

» Mercure, est écrite en gros caractères cette
» devise modeste :

» Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

» Aussi voit-on accourir sous leurs dra-
» peaux une foule de jeunes gens qui s'enrô-
» lent pour être admis à ce partage de répu-
» tations dont ces messieurs sont les seuls
» distributeurs. Voilà comment ils sont parve-
» nus à grossir leurs troupes de tout ce qu'il y
» a d'esprits médiocres, mais en qui le talent
» vient à naître dès qu'ils ont été initiés dans
» les mystères de la secte. Comment ne se ran-
» gerait-on pas dans un parti qui procure les
» faveurs, les places, les prix académiques,
» et sans la voix duquel on ne sera jamais assis
» dans le fauteuil illustre qui est la récom-
» pense suprême rendue à la philosophie......
» ...... Tel est cet immense parti qui vous
» reconnaît pour son maître, à qui vous faites
» dire tout ce qu'il vous plaît, et qui répand
» toutes les semaines vos petites brochures
» scandaleuses. Dès que quelqu'un les choque
» et leur déplaît, ils ont bien, comme vous, le
» talent de le dénigrer et de le calomnier;
» mais ils se sont aperçus par une longue expé-

» rience, que ce moyen tout seul ne réussit pas
» aussi bien que quand la calomnie et les in-
» jures sont assaisonnées d'un peu de bouffon-
» nerie. Comme leur talent n'est point de faire
» rire aux dépens d'autrui, s'entend, ils s'a-
» dressent à vous, monsieur, car ils vous font
» l'honneur de vous regarder comme le plai-
» sant de la troupe; ils abandonnent à vos tur-
» lupinades le téméraire qu'ils commencent
» par rendre odieux, et qu'ils vous chargent
» ensuite de rendre ridicule. . . . .
» . . . .

» J'ai sous les yeux le caractère principal,
» qui est l'*esprit fort;* et voici, à peu près, les
» traits que je rassemblerais pour le peindre:
» Je ferais voir cet *esprit fort* plein d'une au-
» dace folle dans ses discours, et de timidité,
» de lâcheté dans les moindres accidens; par-
» lant avec mépris des grands et rampant dans
» leur antichambre; criant sans cesse contre
» les préjugés, et se targuant de sa richesse,
» de son crédit, de ses protecteurs; repro-
» chant aux uns leur naissance, aux autres
» leur pauvreté; faisant bassement la cour
» aux gens en place, et les décriant inso-
» lemment dès qu'ils sont disgraciés; affectant

» surtout l'incrédulité sur les choses les plus » augustes, et crédule jusqu'à l'excès sur ce » qui flatte son amour-propre et sa vanité; ne » prêchant que la vérité, la paix, la bienfai- » sance; mais intéressé, avare, ou prodigue » par ostentation, tracassier, menteur, impu- » dent; voulant réformer ce qu'il appelle des » abus, et avec sa belle morale brisant les » nœuds qui unissent les femmes à leurs » époux, les enfans à leur père, les domesti- » ques à leur maître; et lui-même mauvais » fils, maître dur, ami perfide. Enfin cet *es- » prit fort,* qui aurait sans cesse les plus belles » maximes à la bouche, et l'air d'un Caton » auprès des gens qu'il aurait intérêt de trom- » per, serait, dès que l'occasion s'en présen- » terait, jaloux, vindicatif, et n'épargnerait » ni trahison, ni impostures pour consommer » la perte et la ruine de celui qui l'aurait dé- » masqué, ou qui se serait opposé à ses desseins.

» Je suis persuadé que cette peinture, mise » au théâtre avec art et avec génie, ouvrirait » les yeux de tout le monde sur cette cohue » d'*esprits forts* dont la société est infectée, et » qui sont mille fois plus dangereux que les » tartufes.

» Revenons, monsieur, à la peinture des » gens de lettres actuels, je veux parler du » plus grand nombre auxquels vous avez donné » le ton, qui n'ont pris de vous que ce qui ter- » nit votre réputation, sans avoir ces talens qui » font quelquefois oublier vos écarts, du moins » quand on lit vos meilleurs ouvrages.

» Malheur à l'homme droit, franc, honnête, » qui, entraîné par son goût pour les lettres, » recherchera la société de nos beaux esprits! » Que trouvera-t-il parmi eux? Les tracasse- » ries, la mauvaise foi, les jalousies cachées, » les haines sourdes et incurables : il les verra » se lier pour ourdir des cabales et former » des brigues, mais se déchirer réciproque- » ment en secret :

» *Esprits bas et jaloux,*
» *Qui se rendent justice en se méprisant tous.*

GRESSET.

» Il les verra faire un vil métier de la litté- » rature, et la regarder, non comme un objet » de gloire, mais comme une affaire d'intérêt » et de commerce; il les verra se traîner au- » devant des récompenses par les sentiers les » plus tortueux, par les souterrains les plus » bas et par les plus viles démarches. S'il les

» consulte, il en recevra des conseils envieux
» et propres à l'égarer; s'il n'entre point dans
» leurs complots, ils se tourneront contre lui
» et l'envelopperont dans leurs proscriptions,
» ou bien ils dissimuleront leur ressentiment;
» ils lui feront des caresses perfides pour pé-
» nétrer au fond de son cœur; ils abuseront
» de sa candeur et de sa sincérité; ils se ser-
» viront de ses pensées les plus secrètes, et
» arrachées, sous le masque de l'amitié, par
» les insinuations les plus insidieuses, afin de lui
» susciter mille ennemis, de le noircir dans l'es-
» prit de ceux qui ne le connaissent pas, d'alté-
» rer pour lui l'amitié de ceux qui le connaissent,
» et de lui enlever l'estime des plus honnêtes
» gens. Enfin, ils remueront les plus infâmes
» ressorts pour le détourner d'une carrière où
» il aura eu quelques succès, et le forceront
» peut-être d'avoir pour les lettres l'aversion
» et l'horreur qui ne sont dues qu'à eux.

» Mais une juste indignation m'emporte trop
» loin. Il est encore quelques hommes qui ho-
» norent les lettres en les cultivant, et qui les
» font aimer; qui, sans intrigues, sans parti,
» vivent isolés, rendent justice au mérite, et
» sont aussi sensibles à l'amitié qu'ils sont di-

» gnes de l'inspirer. Ce ne sont point eux qui » font le plus de bruit dans le monde; ils ne » sont ni prôneurs, ni protecteurs, ni gens à » cabales; mais ils sont vrais, fermes, coura- » geux, et hardis à louer ce qui est louable; » malgré les clameurs et la persécution, ce » sont enfin ces connaisseurs justes et éclairés » qui font à la longue le jugement du public, et » le ramènent tôt ou tard au parti de la vérité.

» . . . .

» Ne croyez pas, monsieur, que vous puis- » siez raisonnablement juger de l'estime que » la postérité fera de vos ouvrages par le bruit » qu'ils ont fait de votre vivant.

» Quelqu'éclat (dit Boileau, *Réflexion* 7e. » *sur Longin*) qu'ait fait un écrivain durant sa » vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne » peut pas pour cela infailliblement conclure » que ses ouvrages soient excellens. De faux » brillans, la nouveauté du style, un tour » d'esprit qui était à la mode, peuvent les » avoir fait valoir, et il arrive peut-être que, » dans le siècle suivant, on ouvrira les yeux, » et que l'on méprisera ce qu'on a admiré.

» En effet, monsieur, ces sortes de révolu- » tions de gloire littéraire sont assez commu-

» nes. Sans parler des Démétrius de Phalère, » des Sénèque chez les anciens *; sans vous » citer les Ronsard, les Desportes, les Go-» deau, les Balzac, dans les siècles précédens, » je ne vous donnerai pour exemples que La-» motte et Fontenelle **. Quelle prodigieuse » réputation n'ont pas eue ces deux beaux es-

* Sénèque est certainement très-brillant, il a de très-belles pensées; mais il n'a point la perfection de style qui fait qu'en dépit des envieux, un auteur devient *classique*. Voici le jugement que porte de lui le célèbre Quintilien : « Sénèque » était, de tous les auteurs, presque le seul que nos jeunes » gens lussent avec plaisir. Je ne prétendais pas leur en inter-» dire la lecture; mais je ne souffrais pas aussi qu'ils le pré-» férassent à tant d'autres qui valent mieux, et que celui-ci » n'avait cessé de décrier; parce que, sentant bien que sa » manière d'écrire était différente de la leur, il n'espérait pas » de pouvoir plaire à ceux qui auraient du goût pour ces » autres-là. (*Traduction de l'abbé Gédoyn.*)

** J'avoue que, sur Lamotte, je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de M. Clément. J'aime l'auteur d'Inez, et les réponses en prose à madame Dacier sur l'Iliade d'Homère. Je trouve qu'on a fini par dépriser beaucoup trop cet auteur, et surtout ses fables. Rien, dans ce genre, n'est comparable à La Fontaine; mais si Lamotte eût employé plusieurs expressions de ce grand fabuliste, on se serait moqué de lui, et si La Fontaine eût dit le *greffier solaire*, on eût été charmé de cette expression. Mais, malgré ce mot, la fable du *Cadran solaire* est aussi spirituelle que morale, et le trait qui la termine est assurément bien digne d'éloges; et la fable, d'un bout à l'autre, est parfaitement bien.

» prits! Vous en avez été le témoin, et vous » voyez aujourd'hui à quoi se réduisent tous » les éloges qu'on faisait d'eux. . . . . .

» Mais déjà même le nombre de vos partisans » diminue tous les jours; ceux qui avaient été » le plus séduits par le brillant de votre es- » prit, commencent à revenir de leur préven- » tion et à détruire le prestige. J'en vois même » beaucoup qui donnent dans un excès trop » contraire à une admiration aveugle. Peut- » être aura-t-on l'injustice ordinaire de vous » rabaisser d'autant plus qu'on vous avait trop » élevé. . . . .

» Quand vous dites qu'*il n'y a que des per-* » *sonnes d'un goût bizarre qui se piquent* » *d'entendre et d'estimer les ouvrages de Ra-* » *belais*, vous ne songez donc pas que les plus » grands génies en ont fait leurs délices, et » n'ont pas dédaigné d'emprunter plusieurs » traits de ce fonds si riche en bons mots.

» Despréaux disait de Rabelais : *C'est la* » *raison habillée en masque;* et jamais on ne » l'a mieux défini. Molière en a imité diffé- » rens endroits dans ses comédies; Racine a » fait passer quelques-unes de ses plaisante- » ries contre les sergens dans sa charmante

» pièce des *Plaideurs;* La Fontaine est celui
» qui en faisait le plus de cas, et qui l'a le plus
» étudié : aussi lui doit-il plusieurs contes,
» une quantité inconcevable de tournures vi-
» ves, d'expressions heureuses, de traits naïfs*;
» Rousseau en a pris le sujet de plusieurs épi-
» grammes, et avait aussi pour lui une estime
» particulière. *Personne,* disait-il, *n'a mieux*
» *connu les richesses et l'énergie de la langue*
» *française, et n'en a si bien su tirer parti que*
» *Rabelais.* Vous-même, monsieur, vous lui
» êtes redevable du seul endroit de votre *Pau-*
» *vre Diable* qui soit à la fois vraiment plai-
» sant et vraiment philosophique. Enfin La
» Bruyère, qui en a jugé sévèrement, lui rend
» néanmoins beaucoup plus de justice que
» vous, en disant de lui : Où il est mauvais, il
» passe *bien loin au-delà du pire : c'est le*
» *charme de la canaille; où il est bon, il va*
» *jusqu'à l'exquis et à l'excellent : il peut être*
» *le mets des plus délicats.*

» Je veux bien vous avouer que Rabelais est as-

* Le langage ayant tout-à-fait changé du temps même de ces auteurs, ce n'était point des *plagiats*, c'était seulement des espèces de traductions.

» sez souvent *un philosophe ivre;* mais *qu'il n'ait*
» *écrit que dans le temps de son ivresse,* rien
» de moins vrai. On est quelquefois étonné de
» la profondeur de ses pensées, de la sagesse
» de ses réflexions, et même de la vigueur de
» son éloquence; il semble qu'il ait affecté une
» extrême folie pour faire passer plus aisément
» des choses extrêmement raisonnables qui au-
» raient pu offenser les esprits faibles et gros-
» siers de son temps. C'est ainsi qu'à la cour
» des rois les fous sont en possession de dire
» impunément les vérités les plus hardies, qui
» feraient la perte d'un sage. . . . .
» . . . .

» Passons maintenant à ce que vous dites de
» Montaigne. *Le style de Montaigne* (ce sont vos
» termes) *n'est ni pur, ni correct, ni précis,*
» *ni noble....... Son imagination était forte et*
» *hardie, mais sa langue était bien loin de l'être.*

» Puisque Montaigne avait une imagination
» forte et hardie, n'a-t-il pas pu donner de la
» hardiesse et de la force à son langage?

» Le style de Montaigne n'est pas *précis,*
» dites-vous? jamais écrivain n'eut plus de
» précision que lui. Entre cent exemples qu'on
» en peut tirer, je prends celui-ci à l'ouverture

» du livre : *Nous louons un cheval de ce qu'il*
» *est vigoureux et adroit, non de son harnois;*
» *un levrier de sa vitesse, non de son collier;*
» *un oiseau de ses ailes, non de ses longes et*
» *sonnettes. Pourquoi de même n'estimons-*
» *nous un homme par ce qui est sien? il a un*
» *grand train, un beau palais, tant de crédit,*
» *tant de rente : tout cela est autour de lui,*
» *non en lui. Si vous marchandez un cheval,*
» *vous lui ôtez ses bardes; vous le voyez*
» *nu et à découvert. Pourquoi, estimant un*
» *homme, l'estimez-vous tout enveloppé et em-*
» *paqueté?*

» Le style de Montaigne n'est pas *noble*,
» ajoutez-vous. Je vous prie de jeter les yeux
» sur le passage suivant, et de me dire si nos
» écrivains modernes, qui ont tant rebattu les
» pensées de Montaigne sur l'éducation des en-
» fans, l'ont surpassé par la noblesse et même
» par l'élégance du style, à deux ou trois mots
» près qui sont vieillis.

» *Au lieu de convier les enfans aux lettres,*
» *on ne leur présente qu'horreur et cruauté.*
» *Otez-moi la violence et la force; il n'est*
» *rien, à mon avis, qui abâtardisse si fort*
» *une nature bien née. Si vous avez envie qu'il*

» craigne la honte et le châtiment, ne l'y en-
» durcissez pas. Endurcissez-le à la sueur
» et au froid, au vent, au soleil, et aux ha-
» sards qu'il lui faut mépriser. Otez-lui toute
» mollesse et délicatesse au vêtir et au cou-
» cher, au manger et au boire : accoutumez-
» le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon
» et dameret, mais un garçon vert et vigou-
» reux. Enfant, homme, vieil, j'ai toujours
» cru et jugé de même; mais, entre autres
» choses, cette police de la plupart de nos
» colléges m'a toujours déplu : c'est une vraie
» geôle de jeunesse captive. Arrivez-y sur
» le point de leur office, vous n'oyez que
» cris, et d'enfans suppliciés, et de maîtres
» enivrés en leur colère. Quelle manière pour
» éveiller l'appétit, envers leurs leçons, à ces
» tendres âmes et craintives, de les y guider
» d'une trogne effroyable, les mains armées
» de fouets! Combien leurs classes seraient
» plus décemment jonchées de fleurs et de feuil-
» lées, que de tronçons d'osiers sanglans? j'y
» ferais portraire la joie, l'allégresse, et flora,
» et les grâces.»*

* Toutes ces critiques et ces pensées ont été pillées par

» La précision et la véhémence caractéri-
» sent particulièrement le style de Montaigne,
» et il en donne un exemple dans la manière
» dont il définit sa façon d'écrire.

» *Le parler que j'aime*, dit-il, *c'est un par-*
» *ler simple et naïf, un parler succulent et ner-*
» *veux, court et serré, non tant délicat et*
» *peigné, comme véhément et brusque.*

» . . . .
» . . . .
» . . . .

» Quant à Voiture, vous le traitez aussi mal
» que les autres poètes *. Il y a, sans doute, à
» critiquer dans ses ouvrages ; mais il y a en-
» core plus à louer. Dans votre temple du
» goût, vous bornez tout son mérite à avoir
» fait *quatre ou cinq petites pièces de vers, et*
» *peut-être autant de lettres*. Au lieu de quatre
» ou cinq, on peut vous en citer au moins
» quarante, que vous seriez jaloux d'avoir
» écrites. Quant aux vers, vous avez tâché

Jean-Jacques Rousseau, et forment le fond de son *Émile*. Il a pillé bien d'autres choses de Montaigne et de Sénèque : j'en ai parlé ailleurs avec détail.

* Clément a cité un grand nombre de poètes et d'écrivains très-injustement jugés par Voltaire.

» d'oublier que Voiture, indépendamment de » plusieurs petites poésies très-agréables, a » fait une épître au prince de Condé, qui n'est » point une petite pièce, puisqu'elle a près de » quatre cents vers, et qu'elle est aussi excel- » lente qu'aucune qu'on ait faite depuis dans le » même genre. Comme elle mérite d'être lue » tout entière, je n'en rapporterai rien que » deux vers que vous n'avez pas dédaigné d'i- » miter : le poète dit au héros de ménager sa » vie, parce qu'il n'est plus au temps des » Amadis et des armures enchantées, que la » mort aujourd'hui fait lancer ses traits d'une » force sans seconde,

» Et qu'un peu de plomb peut casser
» La plus belle tête du monde.

» Vous, monsieur, vous dites au roi de » Prusse :

» Songez que les boulets ne vous respectent guère,
» Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots,
» Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros.

» Il faut convenir que l'imitation n'a ni les » grâces ni la belle simplicité de l'original. Il » importe fort peu que ce plomb soit chargé » par des sots ; un sot peut être brave, et ce

» mot n'est point l'opposition de héros : d'ail-
» leurs, la description physique de *ce plomb*
» *entassé dans un tube*, qui a une prétention de
» science déplacée, ôte à ce sentiment toute
» sa fleur et sa délicatesse, surtout quand
» vous ajoutez ces deux vers bizarres :

» Lorsque, multipliant son poids par sa vitesse,
» Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse.

» Je ne sais si ce ne serait pas en partie
» votre ingratitude envers Voiture, et le peu
» de justice que vous lui rendez, qui aurait
» fait dire à Rousseau, dans une lettre qui
» vous concerne entièrement : « *Il pille à*
» *droite et à gauche tous les auteurs qu'il trouve*
» *sous sa main*, *et les dénigre ensuite*, *dans*
» *l'espérance que*, *sur sa parole*, *on se dé-*
» *goûtera de les lire*, *et que*, *par ce moyen*, *ses*
» *larcins demeureront à couvert.*

» Il y a une autre épître de Voiture à M. de
» Coligny, laquelle est presque aussi longue
» que celle au prince de Condé, et qui, sans
» être aussi bonne, est néanmoins très-
» agréable.

. . . .

» On peut vous rappeler encore une épître

» assez longue, écrite au nom de madame de » Montausier, où règne le plus aimable badi- » nage, et qui est d'un naturel bien préférable » au jargon si fort à la mode aujourd'hui. . .

. . . .

» Quoi de plus naturel, de plus noble, de » plus gracieux que ces vers sur une belle » femme !

» Les amours sont à ses côtés,
» Sages, retenus et modestes,
» Avec les désirs célestes,
» Qui méprisent les voluptés.
» Devant cette beauté sévère,
» Que le vice même révère,
» Ils n'oseraient paraître nus,
» Et, n'ayant plus rien de profane,
» Ils la craignent comme Diane,
» Et l'adorent comme Vénus.

. . . .

» Croirait-on que Voiture a fait une élégie, » la seule peut-être qui puisse nous retracer » quelque ombre des élégies de Tibulle, à qui » nous n'avons presque rien à opposer dans ce » genre. On sait que l'élégie est l'ouvrage du » cœur et de la nature, et que tout homme qui » n'est que bel esprit ne connaîtra jamais le

» ton propre à cette sorte de poésie * . . . .
. . . .

» Régnier a dû vous déplaire, non point à » cause des indécences qui sont un peu trop » fréquentes dans ses poésies; car c'est ce que » vous pardonnez le plus volontiers; mais à » cause de sa candeur, de sa naïveté, et parce » que ses satires, sans fiel, sans amertume, » remplies de très-bons préceptes de morale » et de morceaux d'une excellente poésie, se- » ront à jamais la condamnation des vôtres, » qui ont été inspirées par la haine et par la » vengeance.

» Il ne me reste plus, dans cette lettre, à » vous parler que de *Segrais,* que vous avez » constamment traité de la manière la plus » méprisante, en répétant sans cesse qu'on *ne* » *le lisait plus.*

» Il est étonnant, monsieur, que vous ayez » porté ce jugement d'un poète qui a excellé » dans les poésies champêtres, car vous n'avez » point fait d'églogues!.... Nous n'avons rien, » dans vos ouvrages, qui tienne à la poésie

* Cette élégie est en effet charmante : Clément la cite tout entière; mais elle est beaucoup trop longue pour la placer ici.

» pastorale, si ce n'est pourtant, dans votre
» *Henriade*, le neuvième chant, qui est tout
» entier une idylle sur les amours de Henri IV
» et de Gabrielle d'Estrées, mais une idylle
» sans aucun dialogue, car ces amans ne s'y
» disent pas un seul mot. C'était à vous qu'il
» était réservé de faire accorder le chalumeau
» avec la trompette, et d'écrire les amours
» d'un guerrier, dans un poëme héroïque, avec
» le style du *Pastor fido*. »

(*Premier volume des lettres de M. Clément adressées à M. de Voltaire.*)

M. CLÉMENT.

Nous en resterons là pour aujourd'hui, et je crains même d'avoir abusé du temps et de la patience des personnes si indulgentes et si redoutables par leur goût qui veulent bien m'écouter.

LA MARÉCHALE.

Je puis vous assurer, monsieur, que cette lecture est aussi attachante qu'elle est instructive et solide.....

LE COMTE.

Il n'en est point, en effet, qui puisse mieux

former l'esprit, le cœur et la raison. Il est certain que tous les instituteurs devraient la recommander à leurs élèves.

LE CHEVALIER.

Ce soin serait bien inutile, du moins pendant long-temps, car les écrits de Voltaire ont enivré toute notre jeunesse.

LE COMTE.

Je le crois bien. Comment, privée d'expérience et de réflexion, comment résisterait-elle à tant de cabales et d'intrigues? Je ne dis pas à *tant de séductions;* je pense, depuis bien long-temps, comme monsieur Clément, que les mauvais ouvrages de Voltaire n'en ont point; que des injures de la halle ne sont point de la gaîté, et qu'il ne faut ni grâce, ni esprit, ni talent, pour débiter des impiétés révoltantes, des principes séditieux et les obscénités les plus grossières.

M. CLÉMENT.

Oui, mais toutes ces choses mettent à l'aise les passions d'un âge turbulent et inconsidéré.

LE CHEVALIER.

Si Voltaire eût été retenu, modeste, déli-

cat, pensant bien, il n'aurait pas le quart de la vogue que nous lui voyons.

LA DUCHESSE.

Il aurait, ce qui vaut mieux, l'estime des honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

L'estime ne fait pas de bruit, et le scandale en fait tant!

M. CLÉMENT.

C'est le bruit du verre qui se brise; il blesse, mais, par le tumulte même qu'il excite, il plaît à de certains spectateurs.

LE COMTE.

La douce harmonie de la vertu charmera toujours les cœurs nobles et sensibles.

LA MARÉCHALE.

Ces cœurs-là sont en bien petit nombre.

LA DUCHESSE.

Leur suffrage seul est désirable.

LE COMTE.

Si ce suffrage n'a point d'éclat, du moins le temps ne lui ôte rien.

LE CHEVALIER.

L'élan est donné. Je vous prédis que Voltaire sera long-temps encore à la mode.

LE COMTE.

Tant pis pour la religion et les mœurs.

M. CLÉMENT.

Il a commencé par en affaiblir l'utile et sainte autorité, afin de prolonger son règne. C'était, avec ses projets, s'y bien prendre.

LA MARÉCHALE.

Mais il ne faut pas que monsieur Clément et tous les gens de bien se découragent.

LE COMTE.

Non, assurément. Ce qu'ils ne peuvent faire dans un temps, leurs écrits le feront dans un autre. Comme le dit notre grand Bossuet, l'erreur n'a jamais de point fixe : c'est pourquoi les schismes finissent toujours par devenir des hérésies.

LA MARÉCHALE.

Maintenant, voyons quel jour monsieur Clé-

ment pourra nous donner pour une nouvelle lecture.

LA COMTESSE.

Il ne s'étonnera pas, j'espère, que l'on soit insatiable à cet égard.

M. CLÉMENT.

De tels encouragemens me feront certainement terminer ce long et pénible ouvrage.

LE COMTE.

Vous rendrez un grand service à la religion, à la littérature et à la morale.

M. CLÉMENT.

C'est bien mon intention et mon espoir. Cet ouvrage peut sans doute être fort médiocre; mais je suis sûr, du moins, de son impartialité, et que toutes ses citations sont de la plus scrupuleuse exactitude.

LE CHEVALIER.

Les lecteurs, aujourd'hui, ne s'embarrassent guère de l'exactitude; ils se gardent bien de perdre du temps à vérifier des citations, et ils trouvent de la partialité dans tout ce qui contrarie leur opinion.

M. CLÉMENT.

Je sais très bien que nos astucieux *philosophes*, eux et leurs disciples, parviendront toujours, pendant bien long-temps, à étouffer les ouvrages qui les dévoilent; mais, comme le disait tout à l'heure monsieur le comte, nos écrits réunis un jour finiront par les démasquer.

LE CHEVALIER.

En attendant, on aura beau *brûler* leurs productions, quoiqu'elles ne soient pas un *phénix*, elles renaîtront pendant un siècle de *leurs cendres*.

LE COMTE.

Voilà une triste prédiction.

M. CLÉMENT.

Elle le sera plus encore pour nos neveux; le mal augmente toujours en se prolongeant.

LA MARÉCHALE.

Prenons donc un jour. Voulez-vous lundi?

M. CLÉMENT.

Le choix de madame la maréchale me conviendra toujours.

LA COMTESSE.

Eh bien donc, à lundi.

TOUS, à la fois.

A lundi, à lundi.

FIN DU QUATRIÈME SOUPER.

CINQUIÈME SOUPER.

La maréchale, la duchesse de Lauzun, la princesse de P... *, la comtesse de Boufflers, le comte de Sérent, le prince de Beauvau, le chevalier de Boufflers, M. Clément.

LA MARÉCHALE.

Puisque vous voilà tous rassemblés, M. Clément, j'espère, va continuer son intéressante lecture.

M. CLÉMENT.

Je suis aux ordres de ces dames.

LA MARÉCHALE.

Madame d'Egmont et le chevalier de Chastelux n'ont pu venir; ils m'ont chargée d'expri-

* On ne nomme point cette charmante personne, l'une des plus aimables et des plus spirituelles du siècle dernier, parce qu'elle existe.

mer tous leurs regrets; comme je pense qu'une lecture devant un nombreux auditoire est toujours mal écoutée, j'ai refusé une infinité de personnes qui voulaient être de celle-ci.

M. CLÉMENT.

Il y a tel suffrage qui en vaut cent. Heureux l'auteur qui, comme moi, peut, dans la soirée qu'on lui consacre, faire le calcul de cette évaluation.

LE CHEVALIER.

Heureux aussi ceux qui sont les objets d'un semblable calcul.

LA MARÉCHALE.

Les bougies sont-elles bien posées pour la lecture? Monsieur Clément a-t-il son verre d'eau?

LA DUCHESSE.

Oui, maman, et la carafe, le sucrier....

LA MARÉCHALE.

Je vois que madame de Lauzun a présidé à tout cela.

M. CLÉMENT.

Quel charme tant de bonté donnera à ces agréables superfluités!

LA MARÉCHALE, à M. Clément.

Contentez-vous de critiquer très-justement Voltaire, et ne gâtez point madame de Lauzun.

LE CHEVALIER.

Je suis sûr que monsieur Clément se *contentera* aussi de nous faire oublier l'heure, et qu'il ne demandera point *qu'on arrête les pendules* *.

LA MARÉCHALE.

Oseriez-vous faire cette épigramme, si madame de *** était ici ?

LE CHEVALIER.

Non, assurément, puisqu'elle se charge elle-même, avec le zèle le plus empressé, du soin d'arrêter les pendules **.

LA DUCHESSE.

Il y a de grosses pendules qui ont un mouve-

* C'est *une demande* que faisaient plusieurs auteurs de ce temps.

** En effet, une dame qui n'existe plus, très-passionnée pour une tragédie qui eut le plus grand succès de société, n'en manqua pas une seule lecture. Un soir, dès les premiers vers de la pièce, elle interrompit le lecteur par un cri perçant qui effraya toute l'assemblée; en même temps, elle se précipita sur la pendule, que, par une négligence *impardonnable*, on avait oublié d'arrêter !...

ment si fort !... et si madame de *** n'entendait pas cette tragédie qu'elle aime tant.....

LE COMTE.

Comme le caractère se montre en tout! madame de Lauzun excuse naturellement les ridicules, et le chevalier fait des épigrammes.

LE CHEVALIER, au comte.

Mais il me semble que vous en savez faire aussi.

LA MARÉCHALE.

Laissons-là ces petites discussions qui ressemblent à des coquetteries, et revenons à quelque chose de beaucoup plus solide.....

LA PRINCESSE DE P***.

La lecture de M. Clément.

LE PRINCE.

Nous distraire par la conversation, c'est nous voler.

LA COMTESSE.

Dans ce cas, assurément, la *probité* coûtera peu.

LE CHEVALIER.

Comme nous sommes tous d'honnêtes gens, commençons donc.

M. CLÉMENT.

Je suis prêt.

LA MARÉCHALE.

Écoutons.

M. CLÉMENT, lit.

Suite des lettres à M. de Voltaire.

Permettez-moi, monsieur, de reprendre la suite de nos entretiens.

« A peine les jeunes gens sont-ils échappés » du collége que les voilà imbus de votre » doctrine. Que ne puis-je, monsieur, dissi- » muler les suites funestes où ce premier éga- » rement les précipite ! Ils commencent par » mépriser les instructions salutaires qu'ils » ont reçues ; ils qualifient de pédantisme tout » ce qui n'est pas libertinage et irréligion, et » bientôt avec la méthode usée de traiter tout » de préjugé, ils se croient et se disent philo- » sophes. Il n'est plus de principes qui les » gênent, de morale qui les embarrasse, de » frein qui les retienne : rien n'est ni bien, ni » mal pour eux, et pourvu qu'ils échappent à » la vengeance des lois, leur conscience est » en repos sur le reste. On les entend parler » des matières les plus graves, avec une légè-

» reté qui n'a rien d'égal que leur ignorance.
» Une raillerie ridicule, de détestables bons
» mots usés et rebattus, sur ce qu'il y a de
» plus sacré, leur tiennent lieu de raisons. S'ils
» se mêlent de raisonner, c'est avec une con-
» fiance, une bonne opinion d'eux-mêmes,
» encore plus ridicules que leurs plaisan-
» teries. Ils se flattent de pénétrer les
» choses les plus impénétrantes, tandis qu'il
» y en a des plus communes qu'ils ne connaî-
» tront jamais. Ils veulent décider que Dieu
» n'est pas. Les insensés! savent-ils seulement
» comment ils existent? savent-ils comment
» ils peuvent se mouvoir? savent-ils par quel
» pouvoir ils raisonnent ou déraisonnent?
» Écoutez-les, ils anéantissent les cultes, les
» religions; chacun en établit une autre à sa
» guise, et veut être législateur; chacun veut
» nous convertir à son opinion désolante, et y
» met plus de fanatisme que le dévot le plus
» outré. Dans ce délire de raisonnement et
» d'incrédulité, on veut tout calculer, tout
» définir, tout connaître; et l'on parvient à
» douter des choses les plus sûres; à mépri-
» ser, à oublier ses devoirs; à éteindre les
» lumières de la nature; à étouffer les bons

» sentimens, à se dessécher le cœur, à s'embrouiller l'esprit, à perdre toute idée de mœurs et de vertu. Enfin, on se rend inutile ou funeste à la société; on se devient à soi-même odieux, importun : on ne voit plus dans la vie qu'ennui et dégoût, et l'on a recours au suicide, devenu si commun, pour se délivrer du trouble intérieur dont on est déchiré, et du tourment insupportable de ne pouvoir vivre avec soi-même.

» De quel œil, monsieur, voulez-vous qu'on vous regarde, vous et vos philosophes, si l'on ne peut attribuer ce mal effroyable qu'à la licence contagieuse de vos écrits? Je n'insisterai pas davantage sur cette peinture affreuse du désordre et du dérèglement qu'une manie d'impiété a causée dans nos mœurs. Tous les bons esprits en gémissent. Combien de pères de famille, honnêtes et vertueux, pleurant avec amertume sur les égaremens et la perversité de leur fils, sont en droit d'en accuser la lecture de vos ouvrages! Plût au ciel qu'il n'y en eût point qui pût faire crier contre votre philosophie fanatique, le sang de quelques malheureux, qu'une ivresse d'irréligion a conduit sur des

» échafauds ? Punition terrible et lamentable » d'un vertige de jeunesse et d'une fureur in- » sensée d'incrédulité ! De quels remords de- » vraient être rongés ceux qui doivent imputer » à leurs livres de si funestes catastrophes ! . » . . . .

» Vous prétendez, dans votre liste des écri- » vains (siècle de Louis XIV), *que Quinault* » *se rendit célèbre par la douceur qu'il opposa* » *aux satires très-injustes de Boileau.* Cette » célébrité est démentie par l'histoire litté- » raire de ce temps-là ; car *la douceur de Qui-* » *nault* fut telle, qu'il implora l'autorité du » roi pour obtenir que son nom fût ôté des sa- » tires de Boileau. Ce fut à ce sujet que le sati- » rique fit l'épigramme suivante :

» A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
» Quinault, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages!
» Si tu veux du public éviter les outrages,
» Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

» Quinault n'ayant pas réussi dans ses solli- » citations auprès du roi, rechercha l'amitié de » Despréaux, qui mit *Cotin* à la place de *Qui-* » *nault*, dans l'épigramme qu'on vient de lire.

» Il est assez singulier de vous entendre » dire, dans votrepremier passage, que *Qui-*

» *nault plaît dans toute l'Europe;* et dans l'au-
» tre, *que les étrangers ne connaissent pas*
» *assez Quinault.* Mais de vous accorder avec
» vous-même, c'est ce que vous avez le moins à
» cœur. Venons à ce que nous avons à dire de
» la poésie de Quinault.

» Il est impossible d'abord de n'être pas de
» l'avis de Despréeaux sur *tous ces lieux com-*
» *muns de morale lubrique,* qui font les re-
» frains éternels des opéras de Quinault; et
» c'est, non-seulement dans ses chœurs que
» l'on trouve ces fadeurs insupportables, c'est
» à tout moment dans la bouche de ses pre-
» miers personnages. Tantôt c'est une jeune
» nymphe qui dit fort décemment à une prin-
» cesse :

» On a beau fuir l'amour, on ne peut l'éviter;
» On n'oppose à ses traits qu'une défense vaine.
» On s'épargne bien de la peine,
» Quand on se rend sans résister.

» Tantôt c'est un roi sexagénaire qui débite
» à Églé ces douceurs :

» Il faut que ma main vous couronne,
» Quand il m'en coûterait et l'empire et le jour.
» Un grand cœur qui se sent animé par l'amour,
» Ne doit jamais trouver de péril qui l'étonne.

» Ce même roi dit à Médée, d'une manière » assez comique :

» Avec un époux plein d'appas,
» L'hymen a de la peine à plaire :
» Quelle peur ne doit-il pas faire,
» Quand l'époux ne plaît pas?

» Plus loin, Médée s'exprime ainsi avec » Thésée :

» Un peu d'amoureuse tendresse
» Sied bien aux plus fameux vainqueurs.
» Si l'amour est une faiblesse,
» C'est la faiblesse des grands cœurs.

» La nymphe Sangaride ne met pas plus de » façon dans sa manière de s'exprimer sur l'a- » mour, en disant à Atys :

» Quand le péril est agréable,
» Le moyen de s'en alarmer!
» Est-ce un grand mal de trop aimer
» Ce que l'on trouve aimable?

» Dans un autre endroit, c'est la nymphe » Doris et son frère Idas qui disent au même » Atys :

» Dans l'empire amoureux,
» Le devoir n'a point de puissance;
» L'amour dispense

» Les rivaux d'être généreux :
» Il faut souvent, pour devenir heureux,
» Qu'il en coûte un peu d'innocence.

» Il est assez plaisant d'entendre Junon par-
» ler ainsi à Jupiter, dans l'opéra d'Isis :

» Je viens de votre amour attendre un nouveau soin.
» Ne vous étonnez pas qu'on vous quitte avec peine,
» Et que de Jupiter on ait toujours besoin.

» Il n'est pas moins plaisant d'entendre, dans
» Phaëton, deux princesses, dont l'une dit à
» l'autre :

» Il faut aimer, pour ressentir
» Le charme de la rêverie.

» L'autre lui répond :

» Le roi doit aujourd'hui me choisir un époux ;
» Ai-je moins à rêver que vous ?

» . . . .
» . . . .

» Il serait trop long et trop ennuyeux de
» rapporter la centième partie de tous les
» exemples d'un style lâche et rampant, dont
» les opéras de Quinault fourmillent. Que se-
» rait-ce, si nous en cherchions dans les
» chœurs que Perraut, ce fin connaisseur, re-

» gardait comme des chefs-d'œuvre de poésie
» lyrique? On y verrait d'étranges choses! En
» voici un échantillon qui n'est pas le plus ri-
» dicule, et qui fera juger du reste :

» L'hiver, qui nous tourmente,
» S'obstine à nous geler.
» Nous ne saurions parler
» Qu'avec une voix tremblante.
» La neige et les glaçons
» Nous donnent de mortels frissons.
» Les frimats se répandent
» Sur nos corps languissans;
» Le froid transit nos sens;
» Les plus durs rochers se fendent.
» La neige et les glaçons
» Nous donnent des frissons. »

LE CHEVALIER.

Il est certain qu'il est difficile de citer des vers plus niais et plus ridicules que ceux-là.

LA COMTESSE.

Conçoit-on qu'un auteur puisse assez compter sur la confiance aveugle de ses lecteurs pour oser leur soutenir qu'un tel homme est un grand poète, et que J.-B. Rousseau en est un mauvais?

LE PRINCE.

Est-il bien exactement vrai que Voltaire ait dit cela ?

LA COMTESSE.

Ah ! j'en réponds, et je vous montrerai une de ses lettres à madame du Châtelet, dans laquelle on trouve ces propres paroles : *Rousseau est retourné à Bruxelles faire de mauvaises odes.*

LA MARÉCHALE.

Est-il croyable que l'homme qui n'a jamais pu faire une ode passable, ait porté un semblable jugement de notre plus grand poète en ce genre ?

M. CLÉMENT.

Eh ! Voltaire n'a-t-il pas encore cherché à décrier Corneille, Racine, Molière, La Fontaine ? n'a-t-il pas dit que Crébillon est un barbare, Pompignan un sot, Gresset un polisson ?...

LE CHEVALIER.

Il a pulvérisé ce pauvre Le Franc de Pompignan avec deux vers que tout le monde sait par cœur.

César n'a point d'asile où sa cendre repose,
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

LE PRINCE.

Je vous avoue qu'il me semble *que l'ami Pompignan* a été pulvérisé par une vraie bêtise....

LE CHEVALIER.

L'expression est un peu forte.

M. CLÉMENT.

M. le prince de B*** ne l'emploierait pas dans une séance académique; mais ici il est permis de parler avec justesse.

LE PRINCE.

En effet, parce que nous ignorons l'*asile où reposent les cendres de César*, personne n'a le droit de se croire *quelque chose!*

LE COMTE.

Il faut convenir que cela est bien extravagant, et j'imagine que, malgré cette maxime et sa modestie, M. de Voltaire croit être *quelque chose*.

(On rit.)

LA PRINCESSE, en riant.

Cela peut se supposer.

LA MARÉCHALE.

Allons, retournons à notre charmante et solide lecture.

M. CLÉMENT.

Quand mes lectures ne me vaudraient que d'aussi aimables interruptions, elles seraient encore un vrai plaisir pour moi.

LA COMTESSE.

Mais pour nous, elles ne sauraient être parfaitement aimables, quand elles vous coupent la parole.

LA MARÉCHALE.

Laissez-le donc continuer.

M. CLÉMENT.

Je dois obéir, malgré la séduction qui m'en donne le regret.

« . . . .

» C'est dans le même goût que vous écrivez à
» M. le maréchal de Richelieu, en lui dédiant
» votre *Orphelin de la Chine. Je voudrais,*
» *monseigneur, vous présenter de beau mar-*
» *bre comme les Génois, et je n'ai que des*
» *figures chinoises à vous offrir*. Cette com-
» paraison des héros d'une tragédie, parce
» qu'ils sont chinois, avec des magots de la
» Chine, n'est-elle pas finement imaginée? Ce
» jeu de mots bizarre n'est-il pas bien digne

» de Scarron? Quel *baladinage*, quand vous » dites, au sujet d'une académie que *Swift* » voulut faire établir sous le règne de la reine » Anne* : *La reine mourut subitement; les* » *whigs se mirent dans la tête de faire pendre* » *les protecteurs de l'académie, ce qui, comme* » *vous voyez bien, fut mortel aux belles-let-* » *tres.* Trouverez-vous dans Voiture un quoli- » bet aussi puéril?

» . . . .

» Dans le chapitre *des Langues*, après avoir » fait une remarque digne des *Précieuses Ri-* » *dicules*, sur les *culs-de-sac*, les *culs d'arti-* » *chaut*, les *culs-de-lampe*, etc., vous ajou- » tez : *Les Italiens, qui auraient été plus en* » *droit que nous de faire souvent servir ce* » *mot, s'en sont bien donné de garde.* On ne » peut pas plaisanter moins finement et avec » moins de décence; mais quel *baladinage* » que celui-ci! de quelle manière le qualifie- » rons-nous? Il est bien certain que vous ne » trouverez jamais rien de pareil dans Voi- » ture, ni dans aucun écrivain estimé.

» *On n'a point trouvé trop étrange*, dites-

* *Mélanges de littérature*, chap. XXVII.

» vous, *que le révérend Swift, doyen d'une*
» *cathédrale, se soit moqué, dans son conte*
» *de Tonneau, du catholicisme, du luthéra-*
» *nisme et du calvinisme : il dit pour ses rai-*
» *sons qu'il n'a pas touché au christianisme;*
» *il prétend avoir respecté le père en donnant*
» *cent coups de fouet aux trois enfans. Des*
» *gens difficiles ont cru que les verges étaient*
» *si longues, qu'elles allaient jusqu'au père.*

» J'aurais bien d'autres exemples pareils de
» pasquinades et de baladinages à tirer de vos
» écrits ; mais cela ferait ici une trop longue
» digression. »

(M. Clément s'arrête.)

LA MARÉCHALE.

Quoi! la lecture est finie?

M. CLÉMENT.

Oui, madame; craignant de vous fatiguer, je n'ai apporté que cela.

LA MARÉCHALE.

Nous nous réunirons pour faire *la critique* de la discrétion de M. Clément.

LE CHEVALIER.

Et cette critique aura certainement autant de succès que celles de M. Clément.

M. CLÉMENT, souriant.

Les miennes ne corrigeront point celui qui en est l'objet, et celles dont vous me menacez pourraient bien me jeter dans l'extrémité contraire.

LE PRINCE.

Plût au ciel ! nous y gagnerions tous.

LA MARÉCHALE.

Allons au fait....

LE PRINCE.

Quel jour reviendra-t-il ?

LE CHEVALIER.

Oui, *revu et corrigé.*

M. CLÉMENT.

Demain, si je le pouvais ; mais je suis forcé de faire un petit voyage de huit jours.

LA MARÉCHALE.

Eh bien, de jeudi en huit, à la même heure ; cela vous convient-il?

M. CLÉMENT.

Parfaitement.

LE COMTE.

Quand M. Clément fera-t-il imprimer ses lettres?

M. CLÉMENT.

Seulement au commencement de l'hiver; presque tout ce que j'ai lu ici ne paraîtra que sur la fin de janvier, ou au commencement de février, parce que je fais beaucoup de petites courses, et que je ne pourrais sans cela corriger les épreuves.

LA COMTESSE.

Mais comment les libraires s'accommodent-ils de ces retards?

M. CLÉMENT.

C'est leur intérêt; car la première édition d'un ouvrage n'est jamais parfaitement bien imprimée que lorsque l'auteur en a corrigé les épreuves*; d'ailleurs, les libraires en gé-

* Rien n'est plus vrai. J'étais fort jeune quand je fis imprimer, au profit de trois infortunés prisonniers, MM. de Queissat, mon premier ouvrage, le premier volume du *Théâtre d'éducation* : comme je n'entendais rien à corriger des épreuves, M. de Buffon, qui m'honorait d'une affection paternelle, se chargea de ce soin. Il y mit toute l'attention possible, et ce volume fut rempli de fautes, que je lui fis voir, et dont il convint avec sa franchise accoutumée; ce qui me fit connaître qu'un auteur seul peut corriger les épreuves de son ouvrage.

néral sont très-obligeans pour les auteurs; sans être aussi savans que ceux de Hollande ou de Gênes, ils sont communément bien élevés....

LA COMTESSE.

Ils forment un corps?

M. CLÉMENT.

Assurément. S'ils n'étaient pas en corporation, leur état, pour certains individus, serait un véritable brigandage.

LE PRINCE.

Sans doute; car *l'honneur du corps* est un frein pour les uns, et un juste sujet de sévérité pour les autres.

M. CLÉMENT.

Où en seraient les auteurs, si les libraires pouvaient impunément manquer aux égards qui leur sont dus? Au reste, un auteur n'a point à se plaindre, quand son ouvrage est correctement imprimé, et que les épreuves lui ont été envoyées avec exactitude.

LE CHEVALIER.

C'est l'intérêt même du libraire, surtout lorsqu'il a fait l'achat de l'ouvrage.

LE COMTE.

Fort bien dans le cours ordinaire des choses; mais dans les temps de faction où l'esprit de parti joue un si grand rôle!...

M. CLÉMENT.

Oh! il ne va jamais jusque-là.

LE COMTE.

Nous n'avons pas vu ces malheureux temps; mais ils sont si près de nous, que nous devons les bienconnaître, et nous savons que cet esprit rend très-injuste et qu'il s'insinue dans toutes les classes; ainsi les libraires même peuvent n'en être pas exempts.

LE CHEVALIER.

Il y aura toujours des lois contre eux, quand ils manqueront aussi grossièrement à leur devoir.

M. CLÉMENT.

Sans doute; mais il est des auteurs si insoucians, si paresseux, qu'ils ne peuvent ni poursuivre, ni désoler des libraires prévaricateurs.

LE COMTE.

Eh bien, ils ont tort. Par cette sorte de

bonté qui n'est que de la faiblesse, ils nuisent essentiellement à toute la classe des auteurs. On peut bien ne pas user de toute la sévérité qu'on serait en droit d'exercer, mais il faut toujours que des coupables soient punis, du moins jusqu'à un certain point.

LE CHEVALIER.

Certainement le plus rigoureux de tous les devoirs d'un libraire, est l'espèce de fidélité qui leur interdit de placer un seul mot dans l'ouvrage qui leur est confié, qui ne soit pas de l'auteur, ou du moins formellement approuvé par lui.

M. CLÉMENT.

C'est-à-dire par sa signature mise au bas de l'épreuve.

LA MARÉCHALE.

Cela est bien simple et bien juste.

LA COMTESSE.

Oserai-je demander quel sera le sujet de la première lettre que nous lira M. Clément?

M. CLÉMENT.

La critique de la Henriade!

TOUS, à la fois.

La Henriade!...

M. CLÉMENT.

Cela vous paraît bien hardi?

LE PRINCE.

Non, si vous ne voulez parler que de l'invention poétique, du plan et du caractère; mais le style!...

M. CLÉMENT.

Vous verrez; et si vous ne trouvez pas mes critiques *géométriquement* justes, je m'engage d'avance à vous croire.

LA COMTESSE.

Géométriquement, cela est bien fort!...

M. CLÉMENT.

Géométriquement, je le répète.

LA MARÉCHALE.

Quelle curiosité cela doit donner!

LE COMTE.

Et quelle confiance, quand cette répétition se trouve dans sa bouche.

M. CLÉMENT.

Pourrait-on parler légèrement, lorsqu'il s'agit de justifier une telle opinion?

LA MARÉCHALE.

Ainsi donc à jeudi.

FIN DU CINQUIÈME SOUPER

SIXIÈME SOUPER.

Les mêmes, le maréchal de Ségur, le comte d'Escars.

LE MARÉCHAL.

Madame la maréchale, madame de ***, qui débute dans le monde, vous a-t-elle été présentée?

LA MARÉCHALE.

Non, pas encore : l'avez-vous vue?

LE MARÉCHAL.

Oui, chez madame de Puisieux.

LA MARÉCHALE.

Eh bien, qu'en pensez-vous?

LE MARÉCHAL.

Madame de Puisieux trouve qu'elle affecte la timidité.

LA COMTESSE.

C'est une mode aujourd'hui; toutes les jeunes personnes veulent imiter madame de Lauzun.

LA DUCHESSE.

Cette timidité ne peut convenir qu'à moi, avec ma vue basse *, qui, sans cesse, me fait craindre si justement de faire des bévues.

LA COMTESSE.

Voilà *la vraie modestie;* madame de Puisieux même en conviendrait.

LA MARÉCHALE.

Madame de Puisieux est un bon juge : croit-elle, du moins, que madame de *** ait de l'esprit?

LE MARÉCHAL.

Mais, véritablement, elle parle avec une petite voix si basse et si flûtée, qu'on n'entend pas un mot de ce qu'elle dit.

LA MARÉCHALE.

Est-elle jolie?

LE MARÉCHAL.

On le saura un jour si elle cesse d'être mi-

* Elle avait, en effet, la vue extrêmement basse.

naudière. Jusqu'ici, elle a des yeux clignotans, une bouche pincée ; elle fait une infinité de petites grimaces qui la défigurent entièrement.

LE CHEVALIER.

Je la vois d'ici, ce qui me dispensera de la regarder quand je la rencontrerai.

LA MARÉCHALE.

Et moi, je suis très-sûre que je ne l'aimerai pas.

LE COMTE DE SÉRENT.

On peut applaudir à l'idée de prendre madame de Lauzun pour modèle ; mais comment madame la maréchale souffre-t-elle la *secte des bondissantes* * ?

LA MARÉCHALE.

Je m'en suis déjà moquée, et, d'après votre dénonciation, je continuerai. On m'amena hier, pour la première fois, le vicomte de ***. Il a

* Il y avait dans ce temps une certaine quantité de femmes d'une jeunesse moyenne (de vingt-cinq à vingt-huit ans), qui, pour se donner un air de nymphe, entraient dans une chambre avec une espèce de marche *élastique* qui ne peut se décrire, et qui, en s'arrêtant, se terminait toujours par une espèce de petit bond fait sur la pointe des pieds d'un air vainqueur, qui leur fit donner le surnom de *secte bondissante*. La maréchale corrigea ce ridicule par ses moqueries.

un beau nom et une figure agréable; mais, ayant perdu ses parens dès son enfance, il a eu le malheur d'être élevé par un vieux tuteur qui n'a jamais été dans le grand monde, et qui lui a laissé prendre des manières et un ton qu'il regarde apparemment comme des gentillesses, qui sont tout-à-fait déplacés. Par exemple, il va se pencher sur le dos du fauteuil de toutes les femmes, jeunes ou vieilles qu'il connaît, et avec une tête penchée et de petits airs confians qui sont réellement odieux. Enfin, je suis sûre qu'en parlant de son chapeau, il ne manque pas de dire *mon castor*.

LE CHEVALIER.

Oh! madame la maréchale, je suis persuadé, moi, que voilà un jugement téméraire.

LA MARÉCHALE.

Point du tout; car il dit toujours un *louis d'or* et des *louis d'or*, et je l'ai entendu offrir à quelqu'un de sa connaissance sa petite loge *aux Français* *.

* Il fallait et l'on doit dire, à la comédie française, ainsi qu'à la comédie italienne; personne même ne dirait aujourd'hui, je vais aux Anglais, ce qui ne serait cependant pas plus ridicule que, je vais aux Français, ou aux Italiens.

LE COMTE D'ESCARS.

Cela est clair; il doit dire *mon castor*.

LA PRINCESSE.

Il est jeune; il débute dans le monde; il faut l'excuser et l'avertir.

LE CHEVALIER.

L'excuser, fort bien; mais l'avertir, c'est tout autre chose. Qui prendra cette peine?

LA MARÉCHALE.

Moi.

LA PRINCESSE.

Madame la maréchale peut ajouter :

Moi, dis-je, et c'est assez *.

TOUS, à la fois.

Oh! certainement.

LA MARÉCHALE.

Il faut de l'intrépidité pour lui donner des conseils. Il a un air avantageux et sûr de son fait qui n'y invite pas.

LE CHEVALIER.

Et ce qu'il y a de pire, c'est que presque

* Vers célèbre de la *Médée* de Corneille.

tous les jeunes gens qui ont ce mauvais ton sont intimement persuadés que c'est là de la grâce et de l'aisance.

LE COMTE DE SÉRENT.

Madame la maréchale croit-elle qu'il soit possible, avec de l'esprit, lorsqu'on a passé quelque temps dans le grand monde, d'y conserver un mauvais ton ?

LA MARÉCHALE.

Non, si l'on a la modestie et la réserve qui conviennent à la jeunesse, parce qu'alors on parle peu, on écoute, on compare et on choisit bien. Mais si, au contraire, on est présomptueux et pressé de briller, on n'observe rien, et l'on prend les meilleurs conseils pour de l'impertinence, ou du moins de l'humeur.

LE CHEVALIER.

Et même souvent de l'envie. J'ai voulu donner, il y a un an, quelques avis à un jeune homme de mon âge qui arrivait de la province; il le trouva très-mauvais, et je vis qu'il était persuadé que je le critiquais par jalousie, et que je craignais mortellement qu'il ne m'éclipsât par ses brillans succès.

LE COMTE DE SÉRENT.

J'espère qu'aujourd'hui il est désabusé?

LE CHEVALIER.

Point du tout; on se moque de lui, on rit; mais il a le bon caractère de prendre pour de la gaîté cette moquerie presque continuelle, et il est convaincu que personne au monde n'a comme lui le talent qu'il possède au suprême degré de mettre en joie toute la société.

LA COMTESSE.

A moins qu'il ne tombe tout-à-fait dans l'imbécillité, il finira par se désabuser. Il doit voir, dès à présent, qu'on ne le recherche point, qu'on ne l'invite jamais à de petits soupers, et qu'en général il n'est reçu que dans sa famille, ou les jours où l'on ouvre sa maison.

LA COMTESSE.

Il me semble aussi qu'avant d'entrer dans le monde, les jeunes gens devraient s'informer de la manière dont on prononce les noms des personnages les plus distingués par leur naissance, leurs emplois et leur mérite; car il y a une disgrâce infinie à ne pas les prononcer suivant l'usage reçu, et non comme on les écrit.

LE COMTE D'ESCARS.

Oui ; et, par exemple, de dire monsieur de *Talleyrand*, qu'on prononce Talrand, monsieur de Broglio au lieu de *Broille* *, *Castries* pour Castres, *Buzenval* pour Besval **, etc.

LE MARÉCHAL, au comte d'Escars.

C'est comme j'ai entendu plusieurs personnes, en parlant de vous, monsieur, prononcer la première *s* de votre nom......

LE COMTE D'ESCARS.

Ce qui est fort naturel, puisqu'on dit comme on écrit d'Estourmel, d'Estaing, d'Estissac, etc.

LA PRINCESSE.

Madame la maréchale a sûrement vu la jeune marquise de *** ?

LA MARÉCHALE.

Oui ; je l'ai trouvée charmante de figure et de maintien. On dit qu'elle est d'une extrême naïveté ; ce qui, dans la première jeunesse, est toujours un bon pronostic.

* Pour celui-là, on a raison de le prononcer ainsi, parce qu'il est originairement italien.

** On a francisé ce nom, qui est suisse.

LA PRINCESSE.

La vicomtesse de ***, qui l'a présentée, m'a conté qu'en revenant de Versailles, aussitôt qu'elles ont été dans la voiture, cette jeune personne s'est confondue en remerçîmens, auxquels la vicomtesse ne comprenait rien du tout. Elle ignorait que les femmes titrées, en présentant celles qui ne le sont pas, ne prennent jamais le tabouret (que leur donne l'huissier de la chambre), afin de ne pas laisser debout à côté d'elles les personnes présentées, tandis qu'elles étaient assises *. La marquise prenait une politesse universellement reçue pour une bonté particulière.

LE CHEVALIER.

Il y a certainement à cette politesse une ur-

* Il ne fallait point, jadis, comme le croient aujourd'hui quelques personnes, être duchesse pour être *titrée ;* on entendait par ce mot, les hommes et les femmes qui avaient le droit de faire entrer leur voiture dans les dernières cours du Louvre, et, aux présentations, de *saluer* la reine, madame la dauphine, etc. (c'est-à-dire de mettre une joue sur celle de ces princesses), au lieu de prendre, pour le baiser, le bas de leur robe, et enfin de recevoir le *tabouret.* Ainsi, les marquises, les baronnes, les comtesses, les vicomtesses pouvaient être, et très-souvent étaient titrées, ainsi que les duchesses.

banité sociale très-aimable; car, à la cour, se priver volontairement d'une grande distinction n'est pas un médiocre sacrifice.

LE PRINCE.

Sans doute; mais aussi ne trouvez-vous pas étrange que cette *urbanité sociale,* comme le dit fort bien le chevalier, l'emporte sur le respect dû à la reine?

LE CHEVALIER.

Comment?

LE PRINCE.

Mais oui, puisqu'on refuse en sa présence un honneur qu'elle veut bien faire.

LA MARÉCHALE.

Il a raison; c'est en effet pousser trop loin les simples égards de société.

LE MARÉCHAL.

Surtout avec une personne qui entre dans le monde, qui est ordinairement une nièce, une parente et très-jeune. Ceci prouve la bonhomie de nos princes, dont ceux qui n'ont jamais été à la cour n'ont aucune idée.

LE COMTE D'ESCARS, à la maréchale.

On m'assure, madame, que vous protégez

le jeune Hippolyte de ***. Il est un peu mon parent; je m'intéresse vivement à lui, et je puis assurer qu'il a d'excellentes qualités.

LA MARÉCHALE.

Il me plaît beaucoup, parce qu'il a du naturel. Cependant, en m'apportant l'autre jour un faisan de sa chasse, il me demanda la permission de m'offrir ce *petit cadeau.*

TOUS, en riant.

Ah! cadeau!

LE CHEVALIER.

Et ce mot adressé à madame la maréchale!

LA MARÉCHALE.

Et de si mauvais goût, que personne dans le monde ne l'emploie.

LE CHEVALIER.

Mais d'où vient ce déchaînement général contre cette expression?

LA MARÉCHALE.

Je vais vous l'apprendre : c'est parce que Molière, dans ses comédies, ne se sert jamais de ce mot qu'en parlant des présens que l'on fait aux courtisanes.

LE PRINCE.

Cela est vrai.

LA MARÉCHALE.

Et remarquez que ce mot est devenu si bas, que les gens même du plus mauvais ton ne disent jamais qu'un roi a fait un *cadeau* à un autre prince.

LE COMTE D'ESCARS.

Madame la maréchale, pourquoi les gens du peuple font-ils souvent usage de termes relevés consacrés à la poésie ou au genre de littérature le plus noble? pourquoi disent-ils toujours *mon épouse*, quelquefois même *mon hymen*, quand leurs femmes, en parlant d'eux, disent habituellement *mon homme* *?

LA MARÉCHALE.

C'est une coquetterie; dans leur opinion, ce mot est plus *caressant* que ceux d'époux et de mari, et dans ces classes tout-à-fait inférieures, les femmes ont surtout besoin de plaire à leur manière.....

* Les idées d'égalité et les fortunes extraordinaires de quelques personnes de ces classes, leur ont fait adopter plusieurs expressions des nôtres : presque toutes les femmes du peuple, aujourd'hui, disent comme nous, *mon mari*.

LA PRINCESSE.

Oui, quand ce ne serait que pour n'être pas battues...

LA COMTESSE.

J'ai toujours envié au peuple une façon de parler que je préfère de beaucoup à la nôtre.

LE CHEVALIER.

Cela est curieux, laquelle donc?

LA COMTESSE.

Femme enceinte, au lieu de femme grosse.

LE PRINCE.

Femme enceinte est en effet plus élégant et plus délicat.

LA MARÉCHALE.

A l'égard d'époux et d'épouse, nous ne le disons point pour ne pas sortir dans la conversation du parfait naturel, car principalement, dans la société, l'emphase, s'il est possible, est pire que la trivialité.

FIN DU SIXIÈME SOUPER.

SEPTIÈME SOUPER.

Les mêmes, le baron de Buzenval et le comte d'Albaret.

LA MARÉCHALE.

Ah! M. d'Albaret, je suis charmée de vous revoir; vous m'avez bien négligée; j'espérais hériter du temps énorme que vous donniez à madame du Bocage.

LE COMTE D'ALBARET.

Depuis sa mort, j'ai presque toujours voyagé.

LA MARÉCHALE.

Nous ferez-vous ce soir quelques improvisations *.

* M. d'Albaret improvisait en vers français alexandrins, avec une inconcevable facilité, et d'une manière d'autant plus amusante, qu'il n'y mettait aucune espèce de préten-

LE COMTE D'ALBARET.

Je suis bien rouillé sur ce point; d'ailleurs, on aime mieux ici écouter que déclamer; mais puisque ces caricatures de poésie et de talent vous amusent, je m'y remettrai.

LE PRINCE.

Que dit-on de nouveau?

LE BARON.

Rien, il n'est pas même question d'un nouveau contrôleur-général *.

LA PRINCESSE.

Quelle stérilité!

LA MARÉCHALE.

Et en littérature?

LE PRINCE.

On parle beaucoup en ce moment d'un discours de M. de Noé, évêque de Lescar, sur l'état futur de l'Église. J'en ai sur moi quelques

tion, et qu'en déclamant, il contrefaisait toujours, avec une perfection rare, ou un auteur connu lisant sa pièce, ou un acteur du Théâtre-Français, ou enfin Voltaire, qu'il avait beaucoup vu à Ferney.

* On en changeait continuellement alors, ce qui a duré jusqu'à la révolution.

fragmens : voulez-vous en entendre la lecture?

TOUS, à la fois

Ah, oui, nous écoutons, lisez, lisez.

(On se rapproche du prince de Beauvau, qui tire des papiers de sa poche, et lit.)

« Il est temps de fixer nos regards sur l'a-
» venir, il est temps d'entrer dans les conseils
» de Dieu, de pénétrer, à l'aide des oracles
» divins, dans les profondeurs de sa sagesse,
» et d'y lire ce qui lui a plu de nous révéler de
» ses desseins sur nous et sur son Église.

» Veut-il, par des pertes multipliées, et par
» un affaiblissement progressif, renouveler ses
» épreuves, et la réduire à un état de lan-
» gueur qui fasse craindre pour sa chute, ou
» lui réserve-t-il dans ses trésors quelque se-
» cours puissant et connu de lui seul, qui,
» soutenant sa vigueur et renouvelant sa jeu-
» nesse, ramène ses premiers jours ? Attendri
» par les longues disgrâces des enfans d'Israël,
» se ressouvient-il enfin de l'alliance jurée à
» Abraham et à Jacob leurs ancêtres ; et, las de
» supporter les peuples de l'ingrate gentilité,
» se prépare-t-il à tirer vengeance des plus
» coupables ? Ce temple, ces autels dont nous
» avons hérités de nos pères, les transmettrons-

» nous à notre postérité, ou, destinés à voir le
» flambeau de la foi s'éteindre dans ces con-
» trées, sommes-nous les derniers adorateurs
» que Dieu veuille souffrir dans ce sanctuaire ?

» Si vous le demandez aux sages du siècle,
» ennemis de la foi, ils ne vous répondront
» que par les paroles les plus sinistres : *Les*
» *temps sont arrivés ; les ténèbres ont fait*
» *place à la lumière : encore une génération,*
» *et il n'y aura plus de Dieu ni dans le ciel, ni*
» *sur la terre* Si vous faites part de vos craintes
» aux partisans d'une justice superficielle, aux
» amis de la mollesse et du repos ; loin de par-
» tager vos alarmes, ils s'écrieront, dans leur
» sécurité, comme les juifs du temps de Jéré-
» mie : *Temple du Seigneur, Temple du Sei-*
» *gneur*. Ils ne voudront pas croire à des
» maux dont ils craindront le remède ; ils se
» replongeront dans leur sommeil ; et malheur
» à vous si vous tentez de les tirer de leur fu-
» neste léthargie.

» . . . .

» Les ennemis de la foi, qui publient les maux
» de l'Église avec tant de satisfaction, et qui
» nous annoncent sa chute avec tant de con-
» fiance, auraient dû consulter moins leurs

» préventions et le désir de leur cœur, que
» leur raison et la nature des choses mêmes.
» Et si, pour connaître les principes de vie et
» les ressources de l'Église, ils eussent examiné
» son esprit et son organisation; s'ils eussent
» secondé les fondemens de nos espérances, et
» rapproché les avantages spirituels et tempo-
» rels de ce corps, ils auraient trouvé une
» constitution saine et robuste qui annonce sa
» durée, des promesses d'un secours abondant
» et divin qui la garantissent, une assistance
» ordinaire qui préviendra sa défaillance, une
» assistance extraordinaire qui réparera ses
» pertes, et portera sa gloire plus haut qu'elle
» n'a été dans ses beaux jours.

» J'appelle donc l'esprit de l'Église, et,
» comme son principe de vie, cette foi iné-
» branlable qui nous attache aux vérités que
» Dieu nous a révélées, cette espérance ferme
» qui nous fait attendre les biens qu'il nous
» promet, cet amour mutuel, ce feu divin
» qu'il allume dans nos âmes par la charité, et
» je dis qu'il n'est pas de principe plus puis-
» sant sur le cœur de l'homme, ni de plus ca-
» pable de l'attirer dans une société quelcon-
» que et de l'y fixer, que ce triple lien par

» lequel nous tenons invinciblement à l'Église.

» L'homme est né pour la vérité et pour le » bonheur ; son esprit est fait pour connaître, » son cœur est fait pour aimer ; il faut donc, » s'il ne veut pas déchoir de sa dignité, de sa » nature, qu'il tâche de découvrir tout ce qu'il » a intérêt de savoir, son origine, sa destina- » tion ; ce qu'il est, d'où il vient, où il va ; et » pour être heureux, il faut, ou qu'il possède » l'objet qui peut faire son bonheur, ou qu'il » soit dans la route qui doit le mener à ce but. » Mais à qui s'adressera-t-il pour l'aider dans » cette recherche, et de qui recevra-t-il un si » grand bien ? Sera-ce de ces anciens sages » qui se vantaient de posséder le double tré- » sor de la vérité et du bonheur ? Sera-ce de » leurs successeurs qui se flattent d'avoir per- » fectionné leur art et surpassé leurs décou- » vertes ? Parmi les premiers, l'un vous de- » mandera du temps pour vous répondre ; un » autre vous répondra que ces vérités, trop » sublimes pour le commun des esprits, ne » doivent pas être révélées à la multitude. » Parmi les derniers, les uns vous donneront » des doutes sans solution ; les autres, des as- » sertions sans preuve et sans garant ; et tous

» vous laisseront dans les plus désolantes in-
» certitudes. Mais, comme le disait Tertullien
» aux païens de son temps, un enfant chez les
» chrétiens, un artisan suffisamment instruit
» dans nos écoles, ne redoutera pas vos ques-
» tions; non-seulement sur tous ces objets di-
» gnes de vos recherches, il vous déduira les
» vérités les plus sublimes, mais il vous mon-
» trera autour de lui tout un peuple qui les
» connaît et qui les professe; mais vous verrez
» vous-même autour de vous un nombre de
» vrais sages, heureux par la connaissance de
» la vérité et par l'attente des biens d'une au-
» tre vie dont ils goûtent les prémices dans
» celle-ci, des hommes qui, loin de vouloir
» jouir exclusivement de leur bonheur, ne
» cherchent qu'à le partager, et qui, regardant
» les autres hommes comme leurs frères, et
» leurs frères comme eux-mêmes, ne sont avec
» eux qu'un cœur et qu'une âme; et après
» cela, nous craindrions qu'une société si for-
» tement liée et si solidement établie, vînt à
» manquer? Si vous voulez renverser les fon-
» demens, et nous dégoûter d'elle, faites-nous
» croire, ou que Dieu n'a point parlé, ou que
» sa parole ne s'est pas accomplie; que son fils

» n'est point venu, ou qu'il n'a pas daigné
» nous instruire ; faites-nous voir un maître
» plus habile et d'une plus grande autorité ;
» des vérités mieux prouvées, plus consolan-
» tes, et dont nous puissions mieux connaître
» par nous-mêmes la force et la vertu, dites,
» dites que nous sommes dans l'erreur. Cette
» erreur, si c'en est une, nous est agréable et
» nous plaît ; que les biens qu'on nous propose
» sont vains et chimériques ; cette chimère
» nous suffit ; que les liens qui nous unissent
» sont durs et fatigans ; nous n'en voulons pas
» d'autres ; nous pensons aujourd'hui comme
» pensaient nos pères ; nos enfans, un jour,
» penseront comme nous. Unis par la connais-
» sance des mêmes vérités, par les solides
» biens, par un amour mutuel et tendre, ils
» s'attacheront de plus en plus à la mère com-
» mune ; et trouvant dans son sein maternel
» et dans la société de son divin époux ce qu'i-
» nutilement ils chercheraient ailleurs, ils lui
» diront comme les disciples de Jésus sur le
» Thabor : Seigneur, il fait bon en votre pré-
» sence, nous y fixerons notre demeure, nous
» y dresserons nos pavillons. . . . .
» . . . .

» Suspendez votre triomphe, ennemis de la » foi, et ne vous flattez pas de nous avoir con- » fondus par vos défis et vos menaces. La » synagogue a péri; mais la synagogue ne de- » vait pas toujours durer; figure de l'Église, » elle a disparu en sa présence, comme l'om- » bre devant la réalité.

» Coupables du plus grand des crimes, les » juifs ont subi le plus terrible des châtimens; » mais ils subsistent, et leur sort n'est pas » rempli. L'Église, il faut en convenir, n'est » pas encore parvenue à la plénitude de la » gloire qui lui est promise; elle est encore » dans les épreuves et les combats, mais ces » épreuves et ces combats n'auront qu'un » temps, et finiront par le triomphe et par la » paix. . . . .

» Un jour (*c'est Moïse qui parle*), vous re- » viendrez à Dieu; il reviendra à vous; vous » l'aimerez de tout votre cœur, et vous prati- » querez ses commandemens. (*Deuter*. 30.)

» Osée dit : Les enfans d'Israël seront long- » temps sans temple, sans autel, sans roi, » sans sacerdoce; à la fin, ils chercheront le » Seigneur leur Dieu, et David leur roi, et ils

» seront comblés de toutes sortes de biens.

» Isaïe tient le même langage.

» Et saint Paul, cet homme incomparable, » ravi au troisième ciel, intime confident des » secrets desseins de Dieu sur les juifs et sur » nous, s'exprime ainsi dans son épître aux » Romains : Quoi donc! les juifs sont-ils tom- » bés pour ne plus se relever, et Dieu les a-t-il » retranchés sans retour? Non, sans doute; il » les aime toujours à cause d'Abraham et d'I- » saac, leurs pères; il peut les enter de nou- » veau sur leur ancienne tige, à côté des peu- » ples qui ont été mis à leur place; et si des » branches étrangères et sauvages ont pu se » naturaliser sur l'olivier franc, avec quelle » facilité les branches naturelles reprendront- » elles vie sur leur propre tronc? »

LE COMTE D'ALBARET.

Voilà de la véritable éloquence et de la bonne logique.

LE COMTE DE SÉRENT.

Ces deux choses ne sont-elles pas inséparables, puisque *la véritable éloquence* est de persuader, ce qui ne peut se faire sans de

bonnes raisons, et par conséquent une bonne logique.

LE COMTE D'ESCARS.

La définition de la *véritable éloquence,* toujours persuasive et solide, est très-juste; car il en est une fausse qu'on pourrait appeler *entraînante,* qui ne demande que de la chaleur, du coloris, et qui se passe d'ailleurs de raison; il est vrai que celle-là n'est pas solide, et que, fondée sur des sophismes, on se détrompe tôt ou tard des illusions qu'elle produit : telle est l'éloquence de J.-J. Rousseau.

LA MARÉCHALE.

On n'en peut pas dire autant *des éloquences* de Diderot, d'Helvétius, de d'Alembert; car elles ne sont assurément pas *entraînantes.*

LE MARÉCHAL.

Comment donc, madame! et le fameux discours préliminaire de l'Encyclopédie?

LA MARÉCHALE.

J'avoue que son éloquence est si *repoussante* pour moi, que je n'ai jamais pu finir cette fastidieuse lecture.

LE CHEVALIER.

Il faut avoir une réputation d'esprit bien établie, pour oser faire un tel aveu!

LE COMTE D'ALBARET.

J'aimerais mieux être mis à la Bastille que de hasarder cette dangereuse confidence. (*On rit.*) Tous les encyclopédistes conviennent que le plan de ce discours n'est point de d'Alembert, et qu'il est entièrement de Bacon; mais ils ajoutent avec une imposante unanimité que le style en est si sublime, que cette production immortalise d'Alembert, et qu'enfin il faut manquer également d'esprit et de génie pour ne pas penser ainsi. Or, comme nous autres gens du monde ne voulons point passer pour des sots, nous nous gardons bien de donner notre vrai jugement sur ce fameux discours; et tout au contraire (n'en ayant pu lire de suite quatre pages), nous disons à tout ce que nous rencontrons, que ce discours est admirable, plein d'éloquence et de profondeur. Le fait est que c'est le galimatias le plus ennuyeux qu'on ait jamais écrit.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous donc là? Quel blasphème!...

Je vous déclare que j'ai eu la gloire de lire d'un bout à l'autre cette œuvre immortelle, et que j'y ai trouvé des passages si curieux, qu'ils sont restés gravés dans ma mémoire. En voici un que je choisis comme le plus court; écoutez, vous allez être saisis d'admiration :

« . . . . . *L'architecture, qui n'est au vrai que le masque embelli de l'un de nos premiers besoins....* » (*On rit.*) Cela est-il neuf, ingénieux, et même hardi?

LA MARÉCHALE.

Ah! chevalier, que je voudrais que cette inconcevable citation fût exactement vraie!...

LE CHEVALIER.

Soyez satisfaite, madame la maréchale; elle l'est scrupuleusement, et je vous supplie de la vérifier.

LE COMTE DE SÉRENT.

L'architecture, qui n'est qu'un masque embelli.... Il est vrai que les esprits vulgaires diront que, malgré ses colonnes, ses corniches, ses portiques, sa magnificence, loin d'être *un masque*, met plus à l'abri et plus solidement qu'une chaumière.

LE BARON.

Le masque embelli me paraît charmant.

LE COMTE D'ESCARS.

De l'un de nos premiers besoins ne l'est pas moins.

LE CHEVALIER.

Il y a dans cette expression un vague et un je ne sais quoi véritablement indéfinissables et sublimes.

LA MARÉCHALE.

Nous nous sommes assez moqués; maintenant, obtenons de M. le prince de Beauvau la continuation de son intéressante lecture.

LE PRINCE.

Me voilà prêt. . . . .

L'auteur, en parlant des juifs, dit :

« Et pourquoi croyez-vous que subsistent
» depuis si long-temps ces restes d'un peuple
» errant et fugitif, si ce n'est pour servir à
» quelque grand dessein de Dieu, et se trouver
» tout prêts pour le moment de l'exécution
» marqué dans ses conseils? . . . .

» Que diront alors les ennemis de la foi, en

» voyant un Dieu fidèle en ses promesses et
» magnifique en ses dons? Ce qu'ils diront un
» jour dans leur désespoir et pour leur con-
» fusion, il faut le leur dire dès aujour-
» d'hui et nous le dire à nous-mêmes, pour
» repousser leurs insultes et ranimer nos es-
» pérances.

» Aujourd'hui, ils insultent au petit nombre
» auquel ils prétendent nous voir réduits; et
» alors les fidèles multipliés égaleront les sa-
» bles de la mer. Aujourd'hui, ils nous repro-
» chent des vices par lesquels nous leur res-
» semblons; et alors la justice, comme un
» torrent qui a renversé tous les obstacles,
» couvrira la face de la terre. Plus de haine,
» plus d'avarice, plus d'envie; tous les hommes
» n'auront qu'un cœur, toute la terre n'aura
» qu'un Dieu; et du fond de son humiliation
» passée, l'Église, élevant sa tête triomphante,
» entonnera un cantique éternel d'action de
» grâces pour l'auteur de tant de biens*......

» Mais, si mon cœur se réjouit dans l'attente
» d'un tel bonheur, il retombe aussitôt dans la
» tristesse à la vue des maux divers qui doivent

. . . .

* Psalm. 71.

» les précéder. C'est par une crise doulou-
» reuse que cette révolution doit s'opérer;
» c'est sur les débris des peuples retranchés
» que doit s'élever le nouveau peuple. Je vois
» des épreuves, des combats, un désert de sa-
» bles arides, et peut-être une mer de sang,
» un déluge de feu menaçant une terre souil-
» lée, le bras de Dieu levé sur la gentilité cou-
» pable; je tremble. . . . .
» Car saint Paul nous avertit que ce qui est dit
» ou écrit contre les Juifs ou les Gentils, l'est
» aussi pour nous.
» . . . .
» . . . .

» La religion bienfaisante vous dit que Dieu,
» père de tous les hommes et maître absolu de
» tous les biens, en vous comblant des béné-
» dictions des premiers nés, s'est réservé sur
» votre héritage une portion dont il fait la lé-
» gitime du pauvre; que, dans tous les temps,
» les besoins de votre frère réclament votre
» superflu; mais que dans ces jours de colère
» et de deuil, quand la terre se durcit sous
» ses pas faute de culture; quand le ciel, de-
» venu d'airain, ne lui laisse d'autre ressource
» que votre compassion, vous devez partager

» avec lui le plus pur de votre substance,
» vous devenez le père de l'orphelin, le tu-
» teur du pupille, chargé de les nourrir, de les
» défendre, de soutenir leur humble toit qui
» tombe, et de labourer leur champ que les
» ronces et les épines vont couvrir.

» Elle vous dit qu'heureux sont ceux qui,
» écoutant la voix de l'indigent, et ne détour-
» nant pas les yeux à son approche, lui paient
» le tribut de larmes et de secours qui lui est
» dû; qu'heureux celui qui, paraissant donner
» au pauvre, et prêtant en effet à l'Éternel,
» sème son grain dans une terre qui rap-
» porte au centuple, et place son bienfait
» en des mains qui le rendront un jour avec
» usure.

» Un si noble devoir, qu'impose à chaque
» riche la nature et la religion, nous regarde
» à double titre, nous, ministres du Seigneur,
» nourris des dons offerts sur ses autels, enri-
» chis des largesses des peuples; nous, qui,
» moissonnant où nous n'avons pas semé, et
» recueillant où nous n'avons pas labouré,
» jouissons néanmoins de la rosée du ciel et
» de la graisse de la terre. »

Ici finissent mes fragmens.

LA MARÉCHALE.

C'est dommage.

LA COMTESSE.

Oui, car ils sont bien intéressans.

LE CHEVALIER.

Je trouve seulement que le sage auteur voit trop en noir les jours près de nous : rien encore ne les annonce.

LE COMTE DE SÉRENT.

Je ne suis pas de cet avis, et je trouve que la secte philosophique, le monstrueux livre de l'Encyclopédie, malgré ses bêtises, ses turpitudes, ses inconséquences, ses infamies en tout genre *, nous présage un avenir très-malheureux et très-prochain.

LA COMTESSE.

C'est ce qu'on ne voit pas très-clairement, parce qu'il nous reste encore beaucoup d'écorce du grand siècle. Ces écorces, il est vrai,

* *Turpitudes*, article de médecine, par Barthès; *infamies*, article des philosophes anciens, par Diderot, article Damilaville, etc.; *inconséquences*, d'Alembert et tous les autres, etc., etc.

ont leur utilité, parce qu'elles sont le vernis général de la vertu; mais, orsqu'il n'y a plus que cela, bientôt tout dégénère.

LE COMTE D'ESCARS.

En effet, nous voyons déjà des thèses sentimentales et des dissertations étudiées remplacer trop souvent les bonnes actions.

LE BARON.

Il est certain que la grandeur d'âme, la générosité, l'amitié véritable s'affaiblissent tous les jours, et que, très-incessamment, des phrases nous en tiendront lieu.

LE COMTE LE SÉRENT.

Qui pourrait, aujourd'hui, comme Voiture, en demandant à son ami intime de lui prêter de l'argent, lui écrire cette lettre sublime?

J'ai besoin, sous vingt-quatre heures, de trente-mille francs: envoyez-les moi. Si vous ne les avez pas, vendez tout, mettez en gage; il me les faut.

LA COMTESSE.

On a beaucoup critiqué, et souvent très-in-

justement, les lettres de Voiture; mais j'espère que celle-ci ne trouvera point de censeur.

LE CHEVALIER.

Ni malheureusement d'imitateur.

LE MARÉCHALE.

De nos jours, une telle confiance serait si ridicule!.... Mais, d'ailleurs, Voiture a-t-il écrit de jolies lettres?

LA COMTESSE.

Charmantes.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi n'en a-t-on point parlé?

LA COMTESSE.

Ce sont des philosophes qui l'ont critiqué, et Voiture n'était pas *esprit fort.*

LE PRINCE.

Clément, dans une de ses lettres imprimées, cite une infinité de passages de Voltaire, dans lesquels on trouve infiniment plus de jeux de mots et d'affectation qu'il n'a pu en reprocher à Voiture dans un très-petit nombre de pages. Ce qui me révolte le plus des philosophes, c'est l'effronterie de leur injustice.

LE COMTE DE SÉRENT.

C'est qu'il est impossible que l'orgueil, l'impiété, la méchanceté, réunis, ne soient pas audacieusement injustes.

FIN DU SEPTIÈME SOUPER.

HUITIÈME SOUPER.

Les mêmes, M. Clément.

M. CLÉMENT.

Je vois à la pendule que j'arrive un peu trop tôt.

LA MARÉCHALE.

Non, puisque nous sommes tous rassemblés.

LA COMTESSE.

Et même nous vous accusions déjà d'inexactitude.

M. CLÉMENT.

Je ne m'en plaindrai pas. Je vais donc aujourd'hui vous entretenir de *la Henriade*.

(Il déploie son cahier, et lit.)

« Je reconnais avec tout le monde que M. de
» Voltaire possède certaines qualités du style

» très-brillantes et même très-estimables, telles » que la clarté, qui est la première de toutes, » puisqu'aucune autre ne peut exister sans » elle. Il serait à souhaiter que les écrivains » de notre siècle l'eussent pris, en cela, pour » modèle. S'il leur a donné de mauvais exem- » ples, ce n'est pas celui de l'obscurité, ni » de cette finesse mystérieuse dont il s'enve- » loppe avec affectation, pour paraître avoir » l'esprit qu'ils n'ont pas. M. de Voltaire peut » bien, de temps en temps, être vague, sans » consistance; mais il n'est presque jamais » obscur. Outre cela, on doit lui accorder » le mérite d'une élégance qui n'est pas com- » mune, beaucoup d'agrémens dans sa ma- » nière d'écrire, souvent de la noblesse, et » quelquefois de l'élévation : ajoutez une cer- » taine chaleur qui lui est propre, et qui, sans » être communément proportionnée à son su- » jet, fait toujours une sorte d'illusion au » vulgaire des lecteurs. . . . .
» . . . .

» *Il ne suffit pas, dit Adisson, que le style* » *d'un poëme épique soit clair, il faut qu'il soit* » *sublime.*

» Le sublime en tout genre, soit des images

» et de la grande poésie, soit des pensées, soit » des sentimens, est ce qui manque le plus au » style de *la Henriade*.

» Tout le monde est d'avis que, si le mer» veilleux de notre religion ne se prête point » aux grâces et à l'enjouement des fictions » païennes, il est, en récompense, bien plus » susceptible de grandes images et de pensées » sublimes. La preuve en est dans nos livres » sacrés, qui sont un trésor inépuisable de su» blime poésie ; trésor où l'on prétend qu'Ho» mère a pris ces images magnifiques avec les» quelles il ennoblit souvent les dieux insensés » du paganisme. Nous voyons aussi, parmi » nos poètes, quelles richesses Racine et Rous» seau ont tirées des livres saints. M. de Vol» taire paraît n'avoir pas eu le même goût » pour ces poésies divines; aussi n'en a-t-il » fait aucun usage dans son merveilleux, le» quel n'offre de trait un peu sublime que » celui-ci, du septième chant :

» Par-delà tous les cieux, le Dieu des cieux réside.

» Mais, à la page suivante, avec quelle fai» blesse de style il exprime la plus haute idée !

» Aux pieds du trône même une voix s'entendit.

» Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit :
» Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre
» Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.

» Quelle sublimité, quelle chaleur y a-t-il
» dans ces expressions? *Une voix s'entendit*
» est sec; *l'univers en frémit* est vague; les
» deux vers suivans sont communs, et tous
» quatre n'ont rien de cette harmonie majes-
» tueuse et divine qui devait annoncer la voix
» de l'Éternel. . . . .
» . . . .

» Voici un autre passage de *la Henriade*,
» dans lequel l'auteur a mis infiniment plus
» de chaleur et de poésie; c'est la prière que
» le meurtrier de Valois adresse à Dieu : *Grand*
» *Dieu!* s'écrie-t-il,

» Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur,
» Fais marcher devant toi l'ange exterminateur;
» Viens, descens, arme-toi, que ta foudre enflammée
» Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilége armée;
» Que les chefs, les soldats, les deux rois expirans
» Tombent comme la feuille éparse au gré des vents.»

LE CHEVALIER, interrompant.

Quelle élévation, quelle force, voilà du sublime, vous en conviendrez, monsieur.

M. CLÉMENT.

Oui, je suis toujours juste; mais ne trouvez-vous pas aussi, monsieur, plus sublime encore dans cette strophe de J.-B. Rousseau?

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de vous dire qu'il ne s'agit pas de Rousseau, il est question de Voltaire.

M. CLÉMENT.

Je le sais, c'est de Voltaire encore dont je vais vous parler.

LA MARÉCHALE, en riant.

Il y a quelque malice là-dessous....

M. CLÉMENT.

Il y a de la vérité; de grâce, écoutez la strophe (*il lit*) :

« Grand Dieu! c'est toi que je réclame;
» Lève ton bras, lance ta flamme,
» Abaisse la hauteur des cieux,
» Et viens sur leur voûte enflammée,
» D'une main de foudres armée,
» Frapper ces monts audacieux. »

LA MARÉCHALE.

Je savais bien qu'il y avait quelque chose de malicieux là-dessous.

LE COMTE DE SÉRENT.

Oui, car il y a un étonnant plagiat de Voltaire.

M. CLÉMENT.

Étonnant, non, car il en a tant fait ! Écoutez aussi ces vers de Racine :

« O Dieu !.....
» Arme-toi ! viens nous défendre;
» Descends tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
» Que les méchans apprennent aujourd'hui
» A craindre ta colère;
» Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
» Que le vent chasse devant lui.

» Vous savez quelle différence on doit mettre entre ceux qui expriment les premiers de » grandes images, et celui qui r'habille en» suite ces expressions dans la même langue. » Nous aurons une ample matière d'entretiens » à ce sujet.

» Milton est celui de tous les poètes mo» dernes qui a senti le plus vivement, et qui a » le mieux saisi tout le sublime que renferme » notre merveilleux. Son expression répond » presque partout à l'élévation des pensées et » des images que lui inspire la divinité, et ja» mais mortel ne conçut une idée plus haute

» de la grandeur et de la puissance divine :
» avec quels traits de force et de majesté il
» nous représente le fils de Dieu qui va fou-
» droyer les anges rebelles * ! . . . .
» . . . .

» Combien on trouve faible, dans *la Hen-*
» *riade*, cet admirable passage, dont M. de
» Voltaire donne (sans le dire) l'imitation
» dans un récit où il avait à rendre les mêmes
» images. »

LE CHEVALIER.

Je ne vous citerai point le trait de Harlay, qui reçoit des fers de la main de Seizes :

« Du front dont il aurait condamné ces pervers. »

Je sais depuis long-temps que ce trait appartient à Corneille, dans *la Mort de Pompée*;

* M. Clément donne la traduction en prose de ce morceau de Milton, et ensuite il cite les vers de Voltaire qui en sont l'imitation, et malgré l'extrême désavantage d'une traduction en prose de la plus belle poésie, cette traduction l'emporte infiniment sur l'imitation en vers de M. de Voltaire. Je ne donne point ces citations, parce qu'elles sont beaucoup trop longues pour les insérer dans cet ouvrage; mais elles sont bien regrettables. On peut consulter, à cet égard, l'ouvrage si digne d'être relu de M. Clément, ses *Lettres adressées à M. de Voltaire*, tome IV.

et j'en suis fâché, car c'était le plus beau de *la Henriade;* mais je vous rapporterai l'admirable récit que fait Henri IV, du moment où Coligny voit accourir les assassins qui cherchent leur victime :

« Déjà des assassins la nombreuse cohorte
» Du sallon qui l'enferme allait briser la porte;
» Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
» Avec cet œil serein, ce front majestueux,
» Tel que dans les combats, maître de son courage,
» Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
» A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
» Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
» Une force inconnue a suspendu leur rage. »

Pensez-vous qu'on ait une admiration aveugle pour monsieur de Voltaire, quand on s'extasie sur des endroits d'une si grande beauté? N'eût-il fait que ce tableau sublime de la mort de Coligny, ce serait assez pour mériter une statue de la main de Pigal.

M. CLÉMENT.

Vous avez très-bien choisi; voilà, en effet, la peinture la plus noble et la plus admirable de *la Henriade*, après celle de Harlay. Par malheur pour monsieur de Voltaire, cette idée ne lui appartient pas plus que l'autre. Il

l'a doit à Racine ; et par conséquent, c'est à Racine que vous devez décerner une statue. Ouvrez Mithridate, et lisez le récit que fait Arbate à Monime, au dernier acte, vous allez voir la même image rendue plus sublime par de plus beaux vers :

« Il parle ; et défiant leurs nombreuses cohortes,
» Du palais à ces mots il fait ouvrir les portes.
» A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
» Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
» Vous les eussiez vu tous, retournant en arrière,
» Laisser entre eux et nous une large carrière,
» Et déjà quelques-uns couraient épouvantés
» Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.

» Cette touche est bien plus mâle, plus vi-
» goureuse et plus poétique. Quelle grandeur
» dans cette image !

» A l'aspect de ce front, etc.

Vous diriez que ce front soit la terreur elle-même qui repousse les Romains. Combien cela est plus fort que la répétition languissante de ce vers :

» A cet air vénérable, à cet auguste aspect.

» Rien n'affaiblit tant une image sublime,

» que de dire la même chose en deux façons. .
» . . . .

» Retrouvez-vous quelque chose de cette magnifique poésie dans ce vers commun?

» Les meurtriers surpris sont saisis de respect.

» Et voyez-vous dans Racine de ces surabondances de mots oiseux qui font languir le style? Un salon qui l'enferme.

» Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
» Avec cet œil.... ce front....

» Maître de son courage, tranquille, etc. Avec ces remplissages on travaille vite, mais on ne fait pas des vers immortels. . . . . .
» . . . .

» M. de Voltaire a été beaucoup plus heureux dans une autre imitation qu'il a faite de ce vers. Britannicus ou Burrhus, après avoir raconté la mort de ce jeune prince, fait cette réflexion en parlant à Agrippine :

» Mais s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
» Néron l'a vu mourir sans changer de couleur :
» Ses yeux indifférens ont déjà la constance
» D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.

» L'auteur de la Henriade a fait habilement

» son profit de cette idée, pour le moment où
» l'on apporte la tête de Coligny aux pieds de
» Médicis :

» Médicis la reçut avec indifférence,
» Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
» Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
» Et comme accoutumée à de pareils présens.

» Le fond de l'image est bien la même; mais
» l'auteur a su enchérir sur son modèle, par
» le dernier trait qui est vraiment sublime pour
» la pensée. S'il y avait dans la Henriade un
» autre endroit de la même beauté, je vous le
» citerais encore avec les mêmes éloges; car
» personne n'est plus sensible que moi aux
» choses qui sont réellement belles. »

LE COMTE D'ESCARS.

Je me rappelle un trait digne aussi d'être cité comme sublime; c'est au troisième chant de la Henriade, quand Bourbon a raconté de quelle manière il fit périr le duc de Guise, il ajoute :

« De cent coups de poignards indignement percé,
» Son orgueil en mourant ne fut point abaissé;
» Et ce front, que Valois craignait encore, peut-être,
» Tout pâle et tout sanglant, semblait braver son maître. »

M. CLÉMENT.

Cette image pourrait être effectivement sublime, si elle était rendue avec assez d'énergie; mais il y a une grande faiblesse d'expression dans ce vers:

« Son orgueil, en mourant, ne fut point abaissé. »

Terrassé, conviendrait peut-être mieux:

« Son orgueil par la mort ne fut point terrassé. »

Outre cela, dire que Valois craignait peut-être encore Guise mourant et percé de cent coups de poignard, c'est une idée où il y a plus d'exagération que de grandeur. Racine me semble avoir mieux réussi que M. de Voltaire, dans le récit de la Thébaïde:

« Tout mort qu'il est, madame, il garde sa colère,
» Et l'on dirait qu'encore il menace son frère.
» Son visage, où la mort a répandu ses traits,
» Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

» Voici des vers qui ne sont pas d'une ex-
» pression plus admirable:

» Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
» Quels torrens de fumée et quels feux effroyables!
» Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces *climats*!
» Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas!

» Dans cet entassement de grands mots, vous » ne voyez rien de grand, rien qui vous sai- » sisse et vous frappe; c'est une chaleur fac- » tice qui n'échauffe point, c'est un faux en- » thousiasme. D'ailleurs, a-t-on jamais appelé » le ciel et l'enfer des *climats?* S'est-on avisé » de dire le céleste *climat*, le *climat* infernal, » ou même le climat des airs?

» Voulez-vous être ému d'un véritable en- » thousiasme? Écoutez la même chose expri- » mée par le grand Rousseau :

» Mais que vois-je! quels abîmes
» S'entr'ouvrent autour de moi!
» Quel déluge de victimes
» S'offre à mes yeux pleins d'effroi!
» Quelle épouvantable image
» De morts, de sang, de carnage,
» Frappe mes regards tremblans!
» Et quels glaives invisibles
» Percent de coups si terribles
» Ces corps pâles et sanglans!

» Vous me permettrez de vous faire souvent » de ces rapprochemens; car c'est la seule ma- » nière de bien connaître la différence qui est » entre le bel-esprit et le génie. . . . .
» . . . .

» Voici contre les conquérans un vers sublime » de Voltaire :

» La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.

» Cette pensée en image est grande et forte; » mais elle est visiblement prise d'une stance de » Rousseau, qui l'a rendue avec plus de feu, et » cela est naturel, car l'inventeur est plus pé- » nétré d'enthousiasme que l'imitateur :

» Ce superbe ennemi des princes de la terre,
» Contre eux, contre leurs droits si fièrement armé,
» Tombe, et meurt foudroyé par le même tonnerre
» Qu'il avait allumé.

» . . . .

» M. de Voltaire termine le portrait de Co- » ligny par ces vers :

» Savant dans les combats, savant dans les retraites;
» Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
» Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
» Dans le cours triomphant de leur prospérité.

» Corneille fait parler ainsi Pompée à Serto- » rius :

» J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
» Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés
» Ne m'ont encore appris par mes prospérités.

» Le fond et le tour de cette pensée ont » sûrement donné naissance aux vers de M. de » Voltaire; mais il y a beaucoup plus de pro- » fondeur dans l'idée de Corneille. Que Coligny » ait été plus grand dans ses défaites que Du- » nois dans ses triomphes, c'est un éloge usé » par les panégyristes; mais que Pompée, par- » lant de lui-même, dise à son rival de gloire : » J'apprends plus à être vaincu par vous que » je n'ai appris ailleurs par mes plus belles vic- » toires; c'est un trait de grandeur d'âme vrai- » ment extraordinaire et sublime. . . . . . .
» . . . .

» Ce qu'il y a de plus heureux dans son por- » trait du duc de Guise, est ce vers simple, » mais noble, sans antithèse, sans jeu de mots :

» Le pauvre allait le voir et revenait heureux.

» Il est vrai que Boileau avait dit la même » chose de Titus.

» Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux.

» Et que M. de Voltaire, en prenant cette » pensée, a pris le tour qu'il lui donne dans ce » vers de Britannicus :

» Il allait voir Junie et revenait content.

» . . . .

» Voici un vers qui serait remarquable, si
» l'idée en était neuve :

» Terrible et sans retour alors qu'il offensait.

» Thomas Corneille avait dit plus fortement
» la même chose dans sa mauvaise tragédie de
» l'empereur Commode :

» Pour vous perdre, il suffit qu'il vous ait offensée *.

* L'auteur critique avec raison le début de *la Henriade*, 1°. parce qu'un début doit annoncer le sujet tout entier, et que celui-ci ne l'annonce point; ne parlant que d'un seul personnage principal, et que l'histoire en présente deux, Henri III et Henri IV;

2°. De n'avoir pas expliqué le sujet, qui est la conversion d'Henri IV;

3°. D'avoir dit :

Qui par de longs malheurs apprit à gouverner.

On ne voit pas du tout dans ce poëme *les longs malheurs.*

4°. Ce vers, en parlant des droits de Henri-le-Grand :

Qui règna sur la France,
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Est pris, comme tout le monde sait, mot pour mot, du mauvais poëme de *Henri-le-Grand* de Cassaigne.

L'*invocation* n'est pas moins défectueuse que la *proposition*, sans parler de ce qu'elle est adressée à la vérité; car, en bonne foi, vous avez eu de bien meilleures occasions d'im-

» Le vice le plus général de la Henriade, je
» veux dire qui y règne du commencement jus-
» qu'à la fin, est le style antithétique; en voici
» quelques exemples :

» Sur son abaissement élevait leur grandeur.
» Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
» De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
» Divisés par leur secte, unis par la vengeance;
» Divisés d'intérêts, réunis par la loi ;
» Unis contre leur prince, et divisés entre eux;
» Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
» Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.
» Rome qui, sans soldats, porte en tous lieux la guerre,
» Et par timidité me déclarait la guerre,
» Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
» Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés.
» Que la ligue déteste, et que la ligue estime.
» Fiers ennemis de Rome, et de Rome estimés.

plorer le secours de la vérité, et vous le faites seulement où vous n'en avez pas besoin. Ici, les vers sont trop sentencieux et trop philosophiques ; il semble que vous alliez écrire un discours moral.

Outre ce défaut principal, cette invocation a beaucoup de fautes particulières. Que veut dire ce vers?

Répands sur mes écrits ta force et ta clarté.

Quel rapport ont vos autres écrits avec *la Henriade?* Appelle-t-on un poëme *mes écrits?* A quel propos parler de ses écrits historiques, par exemple, en commençant un poëme épique?. (*Cette note est entièrement de M. Clément.*)

» Esclaves de la ligue, ou compagnon d'un roi,
» Allez servir sous elle, ou triomphez sous moi.
» Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
» Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans, etc.

» Parcourez la Henriade, et faites-y attention, vous y trouverez au moins huit ou neuf cents vers de ce genre. . . . .
» . . . .

» Ce n'est pas que l'antithèse ne soit une fort belle figure, quand elle est ménagée, quand elle est présentée avec art et discrétion, quand elle renferme une grande pensée, ou une image agréable, ou un sentiment vif et profond. Les plus grands écrivains se sont ainsi servis de l'antithèse, mais sobrement, sans trop affecter de jouer des mots disparates et d'un sens contraire. . . . .
» . . . .

» Votre manière est si vague, que ce que vous dites de la discorde, vous le dites encore du fanatisme :

» Enfant dénaturé de la religion,
» Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
» Et, reçu dans son sein, l'embrasse et le déchire.

» Voyons une partie du portrait de Médicis :

» Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
» Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis;

» Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse,
» Infidèle à sa secte, et superstitieuse *,
» Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
» Les défauts de son sexe et peu de ses vertus.

» . . . .

» Qui est-ce qui a jamais mis en poésie *pour » n'en pas dire plus* après *en un mot?* Que » signifie *changer de rivaux?* on change *d'amis* » et non pas *de rivaux;* cela n'a pas de sens. .

» . . . .

» L'intempérance de réflexion que l'on trouve » sans cesse dans la Henriade, vous a fait sou- » vent gâter de belles pensées; c'est ainsi qu'en » parlant de Biron, prêt à périr sous les coups » des ligueurs, vous dites :

» C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir.

» On est frappé de cette courte apostrophe, » qui rappelle vivement la trahison de Biron; » on n'en demande pas davantage; mais par un » défaut de goût qui ne se retrouve que trop » souvent dans vos vers, on oublie presque ce

* Mettez auprès de cela ces deux admirables vers de Racine, en parlant de Mathan :

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

» beau trait quand on le voit étouffé par les
» deux vers suivans :

» Un trépas si fameux, une chute si belle,
» Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. »

LE COMTE D'ESCARS.

Qu'il me soit permis d'interrompre à mon tour M. Clément, pour mettre sous ses yeux une courte description qui m'a frappé au dixième chant, et qui sûrement est d'une poésie grande et touchante à la fois :

« Cependant des soldats, dans les murs de Paris,
» Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
» Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale,
» Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
» Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
» Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
» Cette tête penchée et de poudre couverte,
» Ces yeux où le trépas étale ses horreurs. »

M. CLÉMENT.

Voilà effectivement une très-belle image; mais ne vous rappelez-vous pas d'en avoir vu quelque part l'original? Ne cherchez pas plus long-temps; c'est dans le Télémaque. M. de Voltaire n'a eu que la peine de mettre des rimes à ce que je vais vous montrer.

« Je me souviendrai toute ma vie, dit Télé-
» maque, d'avoir vu cette tête qui nageait dans
» le sang, les yeux fermés et éteints, ce visage
» pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte
» qui semblait vouloir encore achever des pa-
» roles commencées; cet air superbe et mena-
» çant que la mort même n'avait pu effacer. »

Ce dernier trait, qui n'est point dans M. de Voltaire, achève beaucoup mieux cette terrible peinture. Au reste, cherchez un autre endroit où je puisse louer le génie de M. de Voltaire; car c'est celui de Fénélon qu'il faut louer ici.

LE CHEVALIER.

Comment trouvez-vous le vers sur l'hypocrisie?

« Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur. »

M. CLÉMENT.

Je le trouve très-beau, mais il n'est pas de M. de Voltaire, qui n'a fait que renouveler fort heureusement une idée que Sarrazin exprime ainsi dans un discours du tyran des ombres à la Fortune:

« L'Espagnol est à nous, et ce peuple hypocrite
» Donne ses yeux au ciel et son âme au Cocyte.

» . . . . *.

» Valois, qui assiége Paris avec Bourbon, » son plus grand appui, et qui se laissera battre » dès qu'il en sera privé, l'envoie en Angleterre » demander du secours à Élisabeth. Bourbon » n'est pas trop charmé de l'ambassade.

» Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins.

» Et il obéit, sans répondre un seul mot, » sans faire sentir à Valois combien il était im- » prudent de se désunir ainsi; se réservant » seulement à punir Valois de son imprudence, » en disant de lui tout le mal possible à Élisa- » beth. Il n'est point de lecteur à qui ce défaut » de jugement n'ait sauté aux yeux, et qui n'ait » dit qu'on pouvait aussi bien envoyer toute » autre guerrier en Angleterre.

» En effet, selon la vérité historique, ce fut » Mornay qui fit cette ambassade **

» . . . .

» La vision ou le songe de Henri IV ressemble

* Je passe ici une foule d'invraisemblances plus ridicules les unes que les autres, qui ne tiennent qu'au plan de *la Henriade*, et dont M. Clément se moque très-justement. Je n'en cite qu'une seule, parce qu'elle n'est pas longue.

** En parlant du siége de Paris, M. Clément critique avec

» beaucoup, pour le dessin, à la descente d'Énée
» aux enfers, mais qu'elle en est loin pour les
» détails! Au surplus, cette idée, du songe, qui
» n'est pas de Virgile, et qui est assez ridicule,
» est prise du Saint-Louis du P. Lemoine. Ce
» héros est transporté de même dans le ciel,
» où il voit à peu près tout ce que voit Henri IV.
» Le combat funeste des deux d'Ailly, qui ne
» se reconnaissent qu'au moment où le père a
» tué le fils, est imité du combat de Tancrède
» et de Clorinde. La situation et la reconnais-
» sance sont les mêmes; mais combien l'origi-
» nal est plus pathétique et plus touchant! Les
» personnages allégoriques de la Henriade, la
» discorde, la religion, l'amour, la politique, etc.
» n'ont pas coûté beaucoup d'invention à M. de
» Voltaire, puisqu'il les a trouvés tous imaginés

raison l'épisode de cette mère qui égorge et mange son enfant; mais il ne fait aucune mention de ce vers ridicule où, en prenant un couteau pour le lui enfoncer dans le sein, elle l'appelle *cher fils*. Cette expression, dans un tel moment, est certainement d'une inconcevable fausseté. Ce qui l'est autant, c'est que le meurtre de l'enfant est de l'invention de M. de Voltaire; l'enfant mourut naturellement de famine, et la mère ne dévora que son cadavre. Il est permis d'ajouter à la beauté des traits historiques; il ne l'est pas, lorsqu'ils sont odieux, d'ajouter à leur atrocité.

» dans le Lutrin, etdans les allégories de Rous-
» seau. Je ne sais pas, après cela, quelles sont
» les autres inventions dont on puisse faire hon-
» neur à la brillante imagination de M. de
» Voltaire.

» Je me garde bien de trouver mauvais qu'un
» auteur imite les auteurs anciens ou étrangers,
» et qu'il enrichisse sa langue de leurs inven-
» tions *.

» Mais encore faut-il qu'il trouve des riches-
» ses dans son propre fonds, et qu'il surpasse
» du moins ses modèles en les imitant. Virgile
» n'a pas tout pris d'Homère; et s'il imite ses
» épisodes de Calypso et de la descente d'Ulysse
» au tartare, par quels efforts de génie ne
» devient-il pas en cela un original préférable
» à l'original même. Milton, qui devait tant à
» l'étude de l'antiquité, et dont le plus grand
» défaut est l'étalage qu'il fait de son érudition,
» Milton se place à côté de ses maîtres, dans
» ses peintures délicieuses des amours innocen-
» tes d'Ève et d'Adam. Le Tasse lui-même, fré-

* Oui, mais *imiter* les auteurs qui ont écrit dans sa propre langue, et sans les citer, c'est *piller*, et c'est ce qu'a fait sans cesse M. de Voltaire.

» quent imitateur d'Homère et de Virgile, ne
» laisse pas de devoir beaucoup de choses à son
» génie, telles que son Herminie, sa Clorinde
» et le caractère si intéressant de Tancrède.
» M. de Voltaire est le seul qui me paraît n'être
» original en rien, qui a tout emprunté d'autrui, suivant toujours de loin ceux qu'il imite;
» et qui n'est enfin supérieur qu'à Chapelain,
» Desmarets, Scudery, etc.; oserait-on donc
» faire sonner si haut des beautés d'emprunt,
» qui ne ressortent un peu que par la pauvreté
» du fond, dont elles sont indépendantes, et
» qu'elles font oublier? Peut-on enfin soutenir
» qu'il faille excuser, en faveur de ces accessoires, l'aride stérilité du sujet principal?

» . . . .

» Un vice très-préjudiciable à *la Henriade*
» est la contradiction qui règne perpétuellement entre l'esprit du poète et celui de son
» sujet. L'esprit du sujet est le triomphe de
» la religion catholique, puisque Henri IV se
» convertit; l'esprit du poète se répand sans
» cesse en des satires amères sur les ministres
» de cette religion. . . . .

» Le ton sentencieux et déclamateur abandonne rarement le héros de *la Henriade*.

» Dès le premier chant, se trouvant chez le
» vieillard catholique, qu'il paraît pourtant
» respecter, il avance assez imprudemment ce
» principe destructeur de toute espèce de
» culte :

» Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
» En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

» Henri protestant ne doit point s'exprimer
» de la sorte; car, enfin, dès qu'il persiste
» dans ce culte, il doit le croire agréable à
» Dieu; sinon, sa conduite est plus insensée,
» plus atroce que jamais, en massacrant ses
» sujets pour conserver un culte auquel il ne
» croit pas.

» Bien plus, il porte ce même esprit, et
» tient le même langage jusque dans le ciel,
» et dans la compagnie de saint Louis, qui
» fait un miracle en sa faveur. Notre héros
» s'écrie, comme un philosophe du dix-hui-
» tième siècle :

» Non, Dieu nous a créés, Dieu veut nous sauver tous;
» Partout il nous instruit, partout il parle à nous*;
» Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,

* Assurément le critique qui passe sous silence un tel vers, n'est point *chicanier*.

» Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
» Sur cette loi, sans doute, il juge les païens,
» Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

» Ne croyez-vous pas entendre l'auteur lui-» même du *Poëme sur la loi naturelle*? En gé-» néral, soit dans *la Henriade*, soit dans ses » autres productions, M. de Voltaire cherche » trop à paraître à la place de ses personna-» ges : cela provient, sans doute, d'un manque » d'enthousiasme, dont le résultat est de nous » transporter dans la situation de celui que » nous faisons agir et parler; de nous pénétrer » vivement des sentimens qui doivent l'agiter » en cette situation; de nous revêtir, en un » mot, de son caractère, pour nous exprimer » comme il s'exprimerait lui-même. Voilà le » suprême talent des poètes anciens et mo-» dernes qui ont eu un véritable génie, c'est-à-» dire qui ont bien connu la nature. Ce qui » fait si souvent tomber M. de Voltaire dans » le défaut que nous reprenons, défaut qui est » devenu si fort à la mode, que nos beaux es-» prits avantageux auraient honte de l'éviter, » c'est la fureur de briller et de se montrer.

» Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime

» Forme tous ses héros semblables à soi-même,
» Et Voltaire et Henri parlent du même ton *.

» . . . .

» Ce vers de M. de Voltaire :

» Biron, dont le seul nom répandait les alarmes.

» ce vers serait bon, s'il n'était pas fait d'a-» près celui de Boileau, qui est beaucoup plus » fort :

» Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles.

» Il est permis de prendre quelquefois une » idée ou une tournure à un auteur célèbre; » mais, il faut alors le surpasser, parce qu'il » est honorable de dire une chose mieux qu'un » grand homme qui l'a déjà bien dite; mais, » si vous demeurez au-dessous de lui, vous » n'êtes plus qu'un plagiaire ou un gauche » imitateur. Rien ne m'a jamais plus étonné » que la hardiesse avec laquelle M. de Vol-» taire prenait les plus beaux vers de nos » grands poètes, comme s'ils n'avaient tous » travaillé que pour son profit. Nous aurons » bien des choses à remarquer sur ce sujet. Ce

* Ces trois vers sont de M. Clément.

» qui m'inspire ici cette réflexion, c'est ce
» vers :

» Qui, depuis.... mais alors il était vertueux.

» Tout le monde a dit et répété à M. de Vol-
» taire que cette belle réticence appartenait
» à Racine, qui l'avait mise dans Britannicus :

» Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
» Qui, depuis... Rome alors estimait leurs vertus.

» . . . .

» M. de Voltaire dit dans *la Henriade* :

» On voit la liberté, cette esclave si fière,
» Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière;
» Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
» Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser.
» A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
» Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
» Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
» Et souvent au destin pense donner des loix.

» S'il y a quelque chose d'obscur dans ces
» vers, ce n'est point le système que vous y
» établissez; car il est clair que voilà le pur
» *fatalisme*. Des plumes plus savantes que la
» mienne ont assez réfuté ce système absurde,
» et contraire à la justice comme à la bonté de
» l'Être suprême; système fait pour justifier

» les plus grands scélérats, et pour découra-
» ger l'homme de bien combattant pour la
» vertu contre la corruption de la nature. Je
» ne veux examiner ici que la manière dont
» vous avez joué sur les mots, et les contra-
» dictions que présentent vos antithèses. Est-ce
» autre chose qu'un jeu de mots, d'appeler la
» *liberté* une *esclave?* Si nous sommes esclaves
» du destin, il n'y a plus de *liberté;* et c'est,
» de toute manière, une chimère monstrueuse,
» de voir la *liberté esclave*. La poésie même ne
» peut imaginer qu'un être qu'elle nomme *li-*
» *berté* est prisonnière par *d'invisibles nœuds;*
» comment faites-vous pour *voir* ce qui est
» *invisible?* car vous dites *on voit.* Si elle est
» sous un *joug inconnu,* comment le connais-
» sez-vous? comment affirmez-vous une chose
» *inconnue?* Qu'est-ce que *des nœuds invisibles*
» et *un joug inconnu,* même dans le ciel? car
» c'est là que vous voyez *la liberté esclave.*
» N'y a-t-il pas encore un jeu de mots contra-
» dictoire à dire :

» Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
» Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser?

» Si Dieu *assujettit la liberté sous un joug que*

» *rien ne peut briser*, pourquoi dites-vous
» qu'il ne la *tyrannise* pas? Pourquoi jouez-
» vous sur les mots d'*assujettir* et de *tyran-*
» *niser*, pour avancer une contradiction si
» grande? N'est-on pas tyrannisé, si l'on est
» forcé par une destinée invincible à être un
» monstre comme Néron? N'est-ce pas pousser
» l'antithèse et le jeu de mots jusqu'à la satiété,
» que de continuer à dire :

» Qu'en obéissant même, elle agit par son choix?

» Quoi, après avoir répété par trois fois que
» la liberté est prisonnière par des nœuds in-
» visibles, qu'elle est assujettie sous un joug
» que rien ne peut briser, pas même Dieu;
» qu'elle est attachée par une chaîne invin-
» cible, vous nous dites qu'*elle agit par son*
» *choix en obéissant!* A-t-on la liberté du
» choix, quand on est forcé d'obéir? et si un
» scélérat, esclave du destin, est nécessité au
» meurtre et au brigandage, a-t-il le choix
» d'être un homme vertueux? Il en faut tou-
» jours revenir là, pour sentir l'absurdité
» cruelle d'un système qui vous a fait faire des
» vers si brillans et si contraires au bon sens.
» . . . .

» Il ne faut pas cependant être fort habile » pour connaître que votre héros, dans son » entrevue avec Élisabeth, et dans son voyage » au ciel, se laisse emporter à la fureur de » faire briller son esprit, et d'étaler des maxi- » mes philosophiques, plutôt que de consi- » dérer le lieu où il est, les personnes à qui » il parle, le personnage qu'il fait, et de con- » sulter ce qu'en pareil cas la raison et les » bienséances exigent de lui.

» N'est-ce point manquer de jugement et de » générosité, que d'aller décrier, devant Éli- » sabeth, le roi qui l'envoie lui demander des » secours? et quelqu'un qui aurait su que la » plus grossière imprudence est de dire ce » qu'il faut taire, aurait-il parlé ainsi?

» Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
» Ce roi qui, par ma bouche, emprunte votre appui,
» Partageant les forfaits de son barbare frère,
» A ce honteux carnage excitait sa colère.
» Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain.
» Rarement dans le sang il a trempé sa main;
» Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
» Et sa cruauté même était une faiblesse.

» Dans quelles règles de l'art de l'éloquence » et de l'art d'écrire avez-vous vu que, pour

» intéresser une reine à secourir deux rois, il
» fallût présenter l'un comme un monstre qui
» excite son frère à égorger ses sujets, et
» l'autre comme le défenseur de ce mons-
» tre? Et qu'y a-t-il de plus puérile que le cor-
» rectif des quatre derniers vers, où l'on veut
» prouver qu'un tigre qui excitait même la
» colère d'un frère barbare, n'avait pas un
» cœur inhumain? N'est-ce pas se moquer de
» ceux à qui l'on parle, que d'outrager ainsi
» le sens commun? Et quand on a violé les lois
» de la convenance, en exposant une chose
» affreuse qu'il fallait cacher avec le plus grand
» soin, est-ce un bon moyen de réparer son
» tort, que d'y ajouter une réflexion insensée
» et ridicule?

» Votre héros ne peut être guéri de cette
» maladie de faire des réflexions puériles,
» même dans le ciel et dans la compagnie d'un
» saint! Et c'est là qu'il foule aux pieds les
» bienséances les plus raisonnables; car, si
» l'on peut se permettre des doutes sur la
» justice de Dieu, ce n'est pas quand on est
» transporté par miracle au séjour de la divi-
» nité. C'est pourtant dans cette vision qu'il
» lâche des bouffées d'une philosophie auda-

» cieuse, qui achève de le couvrir de ridicule.
» Je n'en citerai qu'un endroit. Après avoir dit :

» Si les jours passagers d'une si triste vie
» D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
» Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?

» cela ne suffisait que trop, sans doute; mais
» il ne s'en tient pas là, et il ajoute :

» Heureux, s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
» Ou si ce Dieu, du moins, ce grand Dieu si sévère,
» A l'homme, hélas! trop libre, avait daigné ravir
» Le pouvoir malheureux de lui désobéir!

» N'est-il pas comique de voir Henri IV aller
» dans le ciel faire la leçon à Dieu, et lui pres-
» crire son devoir? Ce qui n'est pas moins sin-
» gulier, c'est que saint Louis soit frappé de la
» même maladie, comme par contagion, et
» qu'il mette aussi peu de sobriété dans ses ré-
» flexions : il pouvait fort bien se contenter de
» parler ainsi de Dieu :

» Sur la terre, on le peint l'exemple des tyrans;
» Mais ici c'est un père; il punit ses enfans.

» Il aurait sagement évité le verbiage qui affai-
» blit cette pensée par un ton déclamatoire,
» s'il n'eût pas poursuivi de la sorte :

» Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
» Des plaisirs passagers pleins de trouble et d'ennui,
» Par des tourmens affreux éternels comme lui.

» Cet oubli ou ce mépris des bienséances vous » a conduit encore à dégrader votre héros, et » même à l'avilir, dans une circonstance déjà » trop avilissante pour lui. C'est dans la ga- » lanterie si déplacée du neuvième chant : il » semble que vous ayez pris plaisir à nous » faire sentir tout l'excès de sa faiblesse, sans » avoir cherché à l'excuser ou bien à la pallier » en aucune manière. C'est ici que la délica- » tesse de la matière exigeait cet art si diffi- » cile, mais indispensable, d'assortir les cou- » leurs de la volupté au ton noble et à la » pudeur de l'épopée. Cet art dont Homère et » Virgile vous avaient donné des modèles, » vous ne l'avez guère connu, quand vous » vous êtes exprimé en des vers aussi faibles » et aussi peu décens que ceux-ci, qu'il vous » était facile de retrancher, si vous aviez su ce » qu'il était à propos de dire et de taire, selon » le genre que l'on traite :

» L'amour à chaque instant redoublant sa victoire,
» Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa gloire.
» Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
» Partageaient ses momens et remplissaient ses jours.

» C'est aussi par remplissage que vous avez » fait dire une insigne sottise à Mayenne, au » huitième chant, lorsque, voulant engager » d'Aumale à fuir avec lui, et à se sauver aux » remparts de Paris, il finit par ces mots :

» De Coligny vaincu surpassons le courage.

» Il y a trois fautes des plus graves dans ce » vers de remplissage. Pourquoi Mayenne va-» t-il proposer à d'Aumale l'exemple de Coli-» gny, ennemi des Guises? Comment surpasse-» t-on le courage d'un guerrier en fuyant à » toutes brides? et comment peut-on appeler » vaincu un héros qu'on a fait assassiner dans » son lit? Voilà pourtant ce qu'il vous en a » coûté pour rimer à ce vers :

» D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.

» Vous m'avouerez que c'est payer une rime » trop cher, que de l'acheter par trois fautes » de jugement *. . . . .
» . . . .

* M. Clément, après avoir cité un très-grand nombre de vers véritablement ridicules, en cite en outre dix-huit non moins mauvais sur les mêmes rimes, *gloire* et *victoire*, qui se trouvent dans les trois derniers chants seulement.

» Il faut surtout supprimer les remplissages » qui font un sens ridicule ; tel est celui-ci, du » même chant :

» Il crut que sans assauts, sans combats, *sans alarmes*,
» La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
» Lui livreraient sans peine un peuple inanimé, etc.

» On aurait moins de peine à ne pas voir de » rime à *ses armes*, que d'y voir *sans alarmes* ; » car on a envie de rire, quand on entend dire » sérieusement qu'un roi va affamer son peu- » ple *sans alarmes*. *Sans peine* n'est guère » moins singulier ; il est certain qu'un *peuple* » *inanimé* peut être livré sans *peine*.

» Des remplissages tout-à-fait indignes d'un » poëme épique, ce sont de ces fades expres- » sions que les faiseurs de chansons et de pe- » tits vers pour les Iris, ont tant répétées, » qu'elles en sont marquées au coin du ridi- » cule. Vous eussiez bien fait de leur laisser » des vers comme ceux-ci :

» Amour, en ces climats tout ressent ton empire.
» L'amour en tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
» Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissans.
» D'Estrées à son amant prodiguait ses appas.
» Il fait plus : à l'amour tout miracle est possible.
» L'amour s'applaudissait en la voyant si belle.

» Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
» Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
» Sur sa tombe, en passant, les plaisirs et les grâces
» Répandirent les fleurs qui *naissaient sur leurs traces*, etc.

» Vous chercheriez long-temps dans Vir-
» gile, avant d'y rencontrer de pareilles fa-
» deurs; mais, dans nos opéras, et dans un
» fatras d'insipides élégies, vous retrouverez
» ces mêmes expressions ressassées et retour-
» nées en mille manières, et plus que toutes
» les autres, celles du dernier vers. Depuis la
» fondation de la rime française, il est incon-
» cevable combien de rimeurs ont parlé des
» *grâces* sans en avoir, et ont fait naître, pour
» rimer, ou les jeux ou les fleurs sur leurs
» *traces*.

» Sitôt qu'au bout d'un vers ils ont placé les grâces,
» La rime fait courir les amours sur leurs traces *.

» . . . .

» Il y a aussi une exagération trop outrée

* Je supprime ici une excellente critique des vers prosaïques. M. Clément, l'auteur, en cite une cinquantaine tirés de *la Henriade*, et qu'on ne peut concevoir qu'un versificateur, même ordinaire, ait pu placer dans un poëme épique.

» dans cette peinture de la mort de Charles IX :

» Son sang, à gros bouillons de son corps élancé,
» Vengeait le sang français par son ordre versé.

» L'image du premier vers, qui conviendrait » à un homme qui aurait reçu une grande » blessure, ne convient pas ici, où il s'agit de » peindre le sang qui coule par les pores, non » point *à gros bouillons*, car cela est impossi- » ble. Il est vrai que ce genre de mort n'était » pas facile à peindre; mais vous en avez » donné, monsieur, une image fausse à force » d'être exagérée. . . . .

» Voici de nouveaux exemples du style am- » poulé :

» Les vaisseaux, sous leurs mains, *fiers souverains des ondes.*

» Ce ne sont point les vaisseaux, mais les vents, » qui sont les *fiers souverains des ondes;* cela » est d'autant plus déplacé, que ces vaisseaux, » *fiers souverains des ondes*, sont battus, un » moment après, par les vents, la tempête et » les ondes.

» Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.

» Ce vers est trop emphatique dans la bouche

» de Henri IV : un roi et un héros ne s'ex-
» priment point comme un jeune rhéteur.

» Semblable à ce héros, confident de Dieu même,
» Qui nourrit les Hébreux *pour prix de leur blasphème.*

» Ce dernier vers est faux par exagération :
» Moïse ne nourrit point les Hébreux *pour les*
» *récompenser de leur blasphème.* Cette idée
» est presque folle.

» Vauban, sur un rempart, un compas à la main,
» Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.

» Cette pensée est outrée; le bruit des canons
» n'est point impuissant, malgré l'art qu'on
» leur oppose, et *cent foudres d'airain* n'ont
» jamais fait rire personne. Cette idée est mieux
» placée, quand Racine nous fait voir Athalie,
» qui vient, avec une armée nombreuse, in-
» vestir le temple dont Joad est le grand-
» prêtre :

» Cependant Athalie, un poignard à la main,
» Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.

» Voyez comme, avec le même tour et pres-
» que les mêmes expressions, l'un est outré,
» l'autre est naturel.

» L'Espagne à nos genoux vient demander des rois ;
» C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.

» Saint Louis ne doit pas dire que l'Espagne » vient demander *à genoux* des rois à la » France ; cela n'est ni vrai, ni modeste de la » part d'un saint. Cette emphase ressort en- » core davantage par le ton prosaïque de » l'hémistiche suivant : *C'est un de nos ne- » veux*. On ne parle point ainsi en vers :

» Quelque temps de Henri la valeur immortelle
» Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle.

» Ce n'est point au moment que Henri s'ou- » blie avec tant de honte pour une amourette » de garnison, qu'il convient de parler de sa » *valeur immortelle*. Non-seulement cette épi- » thète est alors emphatique, mais elle est » ridicule.

» . . . . Un bruit rempli d'horreur
» Bientôt de ce silence augmente la terreur.

» Il y a plus de galimathias que d'emphase » dans ces vers. On ne sait ce que c'est qu'*un » bruit qui augmente la terreur d'un silence.*
» . . . .

» Au seul nom de Henri, les ligueurs, pleins d'effroi,
» Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
» Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine.

» Une incertitude ne peut être *furieuse*, ni » une *fureur incertaine*. La fureur est souvent » aveugle et toujours certaine; elle ne flotte » point; elle n'hésite, ni ne délibère; car elle » ne serait plus fureur : par conséquent, c'est » un abus de mots que de dire *fixer leur fu-* » *reur incertaine*. . . . .

» Vous avez, monsieur, un autre défaut non » moins considérable et bien singulier, qui » résulte du style sautillant; c'est que l'on » peut souvent renverser l'ordre de vos vers, » mettre le dernier le premier, l'avant-der- » nier le second, et les lire ainsi de suite, en » remontant, sans nuire au sens, et sans pa- » raître avoir rien dérangé. Or, je puis vous » défier de faire une pareille opération sur les » vers de Virgile ou de Racine. Peut-être croi- » riez-vous que ceci est une pure plaisanterie, » si je ne vous en montrais des exemples; il » est juste de vous satisfaire :

» Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère.
» Chacun plaint le présent et craint pour l'avenir.
» Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.

» On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre.
» Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre.

» Le sens n'y perdra rien, en renversant ainsi » ces vers:

» Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre.
» On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre.
» Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
» Chacun plaint le présent, et craint pour l'avenir, etc.

» . . . .

» Faites la même épreuve sur cet autre en- » droit :

» Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
» Viens, le cœur de ton prince est digne encore de toi.
» Je t'ai vu; c'en est fait, et tu me rends à moi.
» Je reprends ma vertu, que l'amour m'a ravie.
» De ce honteux repos fuyons l'ignominie, etc.

» Vous pourriez arranger, déranger, boule- » verser ces vers et une infinité d'autres pa- » reils, à votre fantaisie; de sorte qu'ils se- » raient tout aussi bien, de quelque manière » que vous les placiez; mais il est sûr qu'une » poésie ainsi décousue n'a plus ni poids, ni » consistance, ni dignité. »

LE COMTE D'ESCARS.

Souffrez que je vous interrompe encore,

pour vous représenter qu'il y a cependant de beaux vers dans *la Henriade*, et que vous ne nous citez que les mauvais.

M. CLÉMENT.

La critique n'est faite surtout que pour reprendre ce qui est défectueux; cependant, je vous en ai cité de très-beaux.

LA COMTESSE, en riant.

Oui, pour nous prouver qu'ils n'étaient pas de Voltaire.

LA MARÉCHALE.

Mais c'était son devoir de critique.

LE COMTE DE SÉRENT.

D'ailleurs, la chose est très-bonne à savoir. Il est curieux de voir un poète si sévère pour les autres, si difficile et si dédaigneux, piller effrontément Corneille, Racine et le grand Rousseau.

LE COMTE D'ESCARS.

Il me semble qu'un excellent critique, tel que monsieur Clément, qui écrit pour instruire ses lecteurs, et non par animosité, doit autant s'attacher à faire sentir les beautés d'un ouvrage, qu'à signaler ses défauts.

M. CLÉMENT.

Oui, sans doute; et c'est ce qui distingue la critique de la satire. Puisque vous voulez de jolis vers tirés de *la Henriade*, en voici quatre qui sont très-agréables, que je rencontre au commencement du neuvième chant :

« La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
» A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
» Près du temple sacré, les Grâces, demi-nues,
» Accordent à leur voix leurs danses ingénues. »

Ces images sont gracieuses et poétiques en même temps; mais le génie disparaît où l'on ne voit plus que le bel-esprit copiste. On est loin d'admirer ces vers, quand on sait que Boileau a dit dans son Lutrin :

« L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit. »

et que le reste est pris de cette strophe de Rousseau :

« Les Grâces à demi-nues,
» A ces danses ingénues
» Mêlent de tendres accens;
» Et, sur un trône de nues,
» Vénus reçoit votre encens. »

(M. Clément reprend sa lecture.)

« Il est donc hors de doute que, si le poète

» qui, le premier, trouva un nouveau tour, » une expression neuve, pour rendre avec » élégance une image ou une pensée déjà ex- » primée par d'autres; si un tel poète eut du » génie, celui-là n'en a aucun, qui se sert du » même tour, de la même expression pour re- » dire la même chose.

» C'est avec génie que La Fontaine a dit » d'une manière toute neuve, dans son élégie » sur la disgrâce de Fouquet :

» La plus belle victoire est de vaincre son cœur.

» Mais ce n'est que du bel-esprit de retourner » ce vers, comme on l'a fait au neuvième chant » de *la Henriade* :

» Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.

» Despréaux a eu besoin d'invention, pour » exprimer avec autant de vivacité que d'élé- » gance, cette pensée, qu'on avait si souvent » rendue avant lui, mais jamais aussi bien » que lui :

» Le chantre, qui, de loin, voit approcher l'orage,
» Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage.

» M. de Voltaire n'a eu besoin que de mé-

» moire pour répéter plus faiblement la même
» tournure :

» Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
» Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu.

» Il y a une certaine vigueur d'expression dans
» ce vers, que Valois, assassiné et mourant,
» dit à son successeur, au sujet du trône qu'il
» lui laisse :

» Mais songez que la foudre en tout temps l'environne.

» C'est le génie de Racine qui a secouru ici
» M. de Voltaire; Racine avait rendu la même
» idée avec bien plus de force, et la copie ne
» paraît rien, ou plutôt disparaît devant ces
» vers :

» Ce trône fut toujours un dangereux abîme;
» La foudre l'environne aussi bien que le crime.

» Dans le même discours de Valois, il y a deux
» autres vers dont la tournure est fort animée
» et fort heureuse :

» Vous connaissez la ligue, et vous voyez ses coups;
» Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous.

» Il n'a fallu pourtant aucun effort de génie

» pour les faire, d'après ceux-ci de Corneille,
» dans les Horaces :

» . . . . . . Il faudra que leurs coups
» Se fassent jour ici, pour aller jusqu'à vous.

» Se fassent jour ici, en montrant son cœur,
» est plus vif que, ils ont passé par moi, qui
» est un peu dur et lourd.

» De même, quand on sait cet autre vers de
» Corneille :

» Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes.

» on voit bien qu'avec du bel esprit on fera
» aisément cette espèce de parodie, qui est
» dans le septième chant :

» Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes.

» Molière, qui possédait à un degré suprême
» l'invention et les hardiesses du style, a dit
» avec génie dans le Tartufe :

» Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
» De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment.

» Cette expression admirable une fois trouvée,
» quel mérite avez-vous eu de mettre au com-
» mencement du chant second :

» Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux.

» Ce n'est pas là ce qu'on peut appeler créer » en imitant; dans la même page, le héros dit » encore :

» Pour moi, qui de l'état embrassant la défense,
» Laissai toujours aux dieux le soin de leur vengeance.

» On ne sait pas pourquoi Henri parle des » dieux, et non pas de Dieu ; mais on sait bien » que Molière avait dit beaucoup mieux dans la » même pièce que nous venons de citer :

» Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous?
» Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances.

» On ne me fera jamais comprendre qu'un » écrivain puisse avoir du génie, quand il ne » peut à tout moment exprimer ses pensées » qu'avec l'expression d'autrui. Je conviens » qu'avec cette manœuvre on peut en imposer » quelque temps, et jouir d'une admiration ex- » croquée de toutes parts; mais comme à la » fin tout se découvre, à quoi s'expose-t-on, » quand on se voit dépouillé de ses plus riches » lambeaux, et qu'après avoir restitué aux uns » et aux autres, l'or, la pourpre, et toutes les » couleurs brillantes dont on s'était chamarré, » on se voit réduit presqu'à la nudité, sous un ha- » bit mis en pièces, et percé à jour de tous côtés?

LE CHEVALIER.

Ne se peut-il pas faire que des écrivains, ayant à rendre les mêmes pensées, se rencontrent pour la manière de les rendre sans pour cela devoir être accusés de se copier ?

M. CLÉMENT.

Cela peut arriver quelquefois, je ne le nie point ; mais mon manuscrit vous répondra, car j'avais prévu cette objection.

(Il reprend sa lecture.)

« Ces rencontres sont rares quand on ne les » cherche pas.

» Voyons-nous que Despréaux et Racine, » Molière et La Fontaine se soient rencontrés au » point d'avoir fait des vers de génie qui soient » tout pareils. Si cela leur était arrivé, ils se» raient excusables, puisque, travaillant à peu » près en même temps, ils se seraient effecti» vement rencontrés par hasard ; mais on ne » voit point chez eux de ces ressemblances » frappantes ; chacun d'eux a fait une foule de » vers admirables, et tous différens. Comment » donc supposer que M. de Voltaire, ayant lu » et relu cent fois les ouvrages de ces hommes » de génie, et sachant par cœur leurs plus

» beaux traits, ait employé ces mêmes beautés
» sans savoir où il les avait vues? Non, non,
» sa mémoire l'a mieux servi; et si la mienne
» était assez ingrate pour ne m'avoir pas dé-
» voilé tous ses plagiats, elle m'a pourtant dé-
» couvert une grande partie des sources où il
» a puisé ses plus beaux vers : que serait-ce s'il
» voulait nous mettre sur la trace de toutes
» les moissons qu'il a faites dans ces riches
» et vastes champs, où il a cru que nos meil-
» leurs poètes n'avaient travaillé que pour lui
» préparer des récoltes?

» Il y a bien des occasions où des écrivains
» peuvent dire des choses ordinaires, à peu
» près de la même façon ; il y a des tournures
» qui appartiennent à tout le monde, et qui se
» trouvent nécessairement partout. Il y aurait
» de la folie à s'en abstenir toujours, parce que
» d'autres s'en sont servis; on peut même en
» emprunter d'autres moins communes, mais
» qui sont peu remarquables par leur éclat, et
» qui n'ont pas demandé beaucoup de génie à
» ceux qui les ont trouvées; elles rentrent alors
» dans le trésor commun d'une langue, et de-
» viennent le bien de tout le monde, pourvu
» qu'on en fasse une dépense modérée et hono-

» rable ; je serais de mauvaise humeur, si je trou-
» vais mauvais, par exemple, que vous ayez mis :

» Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars.

» parce que Despréaux avait dit :

» Sur les pompeux débris des lances espagnoles.

» On sent bien qu'une foule de poètes avaient » pu s'exprimer ainsi avant Despréaux, et que » vous avez pu en user de même après lui. Ces » autres vers du même poète, quoique fort » bien faits, ne sont pas assez frappans pour » que vous soyez répréhensible d'en avoir pris » la substance :

» Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
» Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.

» Vous avez déguisé votre emprunt par une » tournure un peu différente et fort animée :

» Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue ;
» Et d'un peu de vertu, si l'Europe me loue, etc.

» Une chose à remarquer, c'est que *il faut* » *que je l'avoue* est nécessaire au vers de Boi- » leau, et qu'il est cheville dans le vôtre *. .

* Pour ne pas trop allonger cet extrait, on passe ici une assez grande quantité de vers pillés de différens auteurs.

» . . . .

» Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur.
(Chant Ier.)

» Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux.
(*Bajazet.*)

» Déjà les deux partis, aux pieds de ces remparts,
» Avaient plus d'une fois balancé les hasards.
(Chant Ier.)

» Et déjà les deux camps, aux pieds de son rempart,
» Devaient de la bataille éprouver le hasard.
(*Bajazet.*).

» Et l'Espaguol avide, enrichi de mes pertes,
» Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
(Chant Ier.)

» Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
» Des Romains, que la guerre enrichit de nos pertes.
(*Mithridate.*)

» Il faut pourtant convenir que *enrichit de* » *nos pertes* est une expression assez éclatante » pour repandre un jour peu favorable sur » l'imitation.

» Descends du haut des cieux, auguste vérité.
(Chant Ier.)

» Vérité que j'implore, achève de descendre.
(*Esther.*)

» Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire.
(Chant Ier.)

» Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
(Boileau, épît. IV.)

» Endormi sur le trône au sein de la mollesse.
(Chant Ier.)

» Un fainéant sur le trône endormi.
(Boileau, épît. Ire.)

» Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
(Chant Ier.)

» De grands rois à vos pieds mettent leurs diadêmes.
(Quinault, *Armide.*)

» Où triomphent les arts, où se plaît la nature.
(Chant Ier.)

» Ces fertiles coteaux où se plaît la nature.
(Rousseau.)

» Théâtre alors sanglant des plus mortels combats.
(Chant Ier.)

» Quoi! ce temple....
» Sera de leurs combats le théâtre honteux.
(*Lutrin,* chant VI.)

» Ce fantôme effrayant lever sa tête altière.
(Chant Ier.)

» Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.
(*Athalie.*)

» Marqua par cent combats son empire nouveau.
(Chant II.)

» Marque de quelqu'affront son empire naissant.
(*Bajazet.*)

» D'un plomb mortel atteint par une main guerrière.
(Chant II.)

» Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
(Boileau, épît. IV.)

» Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis, etc.
(Chant II.)

» Dans l'ombre du secret ce feu s'allait éteindre.
(*Mithridate.*)

» Le signal est donné sans tumulte et sans bruit;
» C'était à la faveur des ombres de la nuit.
(Chant II.)

» C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit,
(*Athalie.*)

» Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
» Partent à la faveur de la naissante nuit.
(*Lutrin.*)

» Digne de plus de vie et d'un autre destin.
(Chant II.)

» Digne de plus de vie et de plus de fortune.
(Chaulieu.)

» Songez que de Lévi la famille sacrée
» Du ministère saint par Dieu même honorée, etc.
(Chant IV.)

» Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
» Du ministère saint tour à tour honorées.
(*Athalie.*)

» Et d'un antique amas de superstitions,
» Ont rempli dès long-temps toutes les nations.
(Chant V.)

» De tout ce vain amas de superstitions,
» Qui ferme votre temple aux autres nations.
(*Athalie.*)

» D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage.
(Chant VI.)

» D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage.
(Racine, *Thébaïde.*)

» Louis, en ce moment, prenant son diadême,
» Sur le front du vainqueur il le posa lui-même.
(Chant VII.)

» Enfin, avec transport prenant son diadême,
» Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même.
(*Andromaque.*)

» On marche en invoquant le grand Dieu des armées.
(Chant VIII.)

» Marchons, en invoquant l'arbitre des combats.
(*Athalie.*)

» Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
» N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
(Chant IX.)

» Dans un bois écarté, dont les ombrages verts
» Ne sentirent jamais la rigueur des hivers.
(Segrais, Églogue VI.)

» Ces fureurs, ces transports qu'un tendre amour inspire *.
(Chant IX.)

» Agréables transports qu'un tendre amour inspire,
(DESHOULIÈRES.)

» Nos grands maîtres du dernier siècle ne » se pillaient point entre eux, mais ils faisaient » d'excellentes récoltes dans nos vieilles poé- » sies. On sait combien Molière a ressuscité de » bonnes plaisanteries, et même des scènes » comiques tout entières, prenant, disait-il, » son bien où il se trouvait. Regnard, ensuite, » n'a pas eu la même grâce à copier les bons » mots de Molière, parce qu'il n'y a ni peine, » ni gloire à prendre de bonnes choses dans un » auteur où tout est bon, et qu'il n'en résulte

* Un jeune homme de mes amis, en lisant le vers de Voltaire, a fort bien remarqué que ce vers était bien maladroitement pillé, parce que *la fureur* ne va point avec *un tendre amour*. Il faut remarquer aussi que, parmi tous ces vers, cités par M. Clément comme étant très-communs, il s'en trouve aussi plusieurs qui sont fort beaux. Ensuite, M. Clément fait une longue dissertation sur les ouvrages tout-à-fait mauvais et oubliés dans lesquels se trouvent quelques beautés : il dit avec raison qu'on peut se les approprier, comme Virgile, qui tira quelques *paillettes d'or du fumier d'Ennius*. Je trouve seulement qu'il faudrait citer les ouvrages où l'on a pris les vers que l'on ressuscite.

J'ai supprimé la moitié de cette dissertation.

» aucun plaisir pour le lecteur à qui l'on ne » redonne que ce qu'il avait déjà.

» Racine et Despréaux doivent à cette étude » de nos anciens auteurs un grand nombre de » vers qu'on admire justement dans leurs » écrits ; et, pour en citer quelques-uns, je » me rappelle que dans ce vers de Phèdre.

» De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire ?

» cette épithète de *furtive*, bien plus heureuse » que *secrète*, et que l'on croyait avoir été » trouvée par Racine, lui avait été suggérée » par ce vers du Pirame de Théophile :

» Au moins, prenez bien garde en cette amour furtive.

» Le même Théophile lui avait aussi fourni » l'idée de ces vers de Mithridate, dont le tour » est si poétique :

» Tout reconnut mon père, et ses heureux vaisseaux
» N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.

» Théophile avait fini une strophe de cette ma- » nière :

» Si nos victorieux nochers
» Trouvent des ennemis sur l'onde,
» Ce sont les vents et les rochers. »

LE CHEVALIER.

Cependant on cite avec éloge cet endroit du premier chant :

« Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
» Cherché la douce paix en cet obscur séjour.
» Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
» C'est là que de lui-même il faisait son étude ;
» C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
» Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
» Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
» Il foulait à ses pieds les passions humaines :
» Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
» La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais. »

M. CLÉMENT.

« Ces vers ont de l'élégance, mais de l'élé-» gance sans génie, sans invention : ce sont » des idées communes habillées d'expressions, » non moins communes, qui sont arrangées » assez harmonieusement, quoique les vers » tombent monotonement deux à deux. Pas » une pensée qui frappe, nulle hardiesse d'élo-» cution ; pas un vers qui ne soit partout, pas » une épithète choisie ; tout cela est pris dans » le répertoire commun des faiseurs de vers » qui ne sont pas poètes ; ce qu'il y a de plus » élégant est fait d'après Boileau :

» Libre d'inquiétude,
» C'est là que de lui-même il faisait son étude.

» Il n'est rien de si commode que de trouver
» sous sa main deux hémistiches tout rimés.
» Boileau dit :

» Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
» Discourir des vertus dont tu fais ton étude.

» Ce qui n'est pas pris à Boileau n'est pas
» si bon ; ce sont *les plaisirs et les amours*,
» qui remplissent aisément un vers; ce sont
» *les passions humaines*, qui sont du style
» didactique et dogmatique ; c'est *au gré de*
» *ses souhaits*, *le rejoindre à jamais;* bouts
» rimés qui ne finissent pas ce morceau d'une
» manière merveilleuse, et qui ne paraissent
» pas avoir le dessein d'enlever notre admira-
» tion. C'est donc là une élégance médiocre,
» c'est celle du bel esprit, et dont lui seul
» peut se contenter. Si vous voulez voir sur le
» même sujet des idées, des images et de
» l'élégance d'un homme de génie, lisez ces
» vers de La Fontaine, où, après avoir peint
» les malheurs attachés à la grandeur et à la
» fortune, il décrit ainsi le bonheur du sage :

» L'humble toit est exempt d'un présent si funeste;
» Le sage y vit en paix, et méprise le reste.
» Content de ses douceurs, errant parmi les bois,

» Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
» Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
» Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
» Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour?
» Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

» Le seul grand poète est capable d'embel-
» lir une pensée philosophique d'une image
» charmante comme celle de La Fontaine :

» Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour *.

» . . . .

» Je pourrais pousser ces comparaisons **
» fort loin, si cette lettre n'était pas déjà si
» ample; on verrait toujours cette même dif-
» férence entre le bel esprit, qui n'a qu'une
» élégance superficielle, sans caractère, sans
» invention; et l'homme de génie, dont l'élé-

* M. Clément fait encore un parallèle de ce qu'il appelle l'élégance du bel esprit avec *l'élégance du génie*, dans un morceau bien fade et même un peu licencieux de son poëme sur les amours de Henri IV et de Gabrielle, et sur les amours de Vénus et d'Adonis, peint par La Fontaine. Je supprime ces deux morceaux; mais il est certain que les vers de La Fontaine sont infiniment préférables pour le style, l'élégance et les pensées à ceux de M. de Voltaire.

** Cette comparaison est instructive, parfaitement bien faite, mais beaucoup trop longue pour la placer ici.

» gance neuve, originale, trouve sa source dans » l'imagination, et non dans la réminiscence. » On verrait que, bien loin d'avoir rien ajouté, » en ce genre, à la perfection de nos excellens » poètes, vous n'avez jamais pu vous élever à » cette perfection, même en les copiant sans » cesse; que, par cette imitation assidue et » continuelle, vous avez seulement réussi à » vous placer un peu au-dessus des poètes » médiocres du derniers siècle, en évitant la » platitude, la dureté et les insipides lon- » gueurs de vos devanciers dans la carrière de » l'épopée; que, si par une certaine sobriété » de style, vous vous êtes éloigné de tous les » écueils où ils ont échoué, vous êtes tombé » par un excès contraire au leur, dans une sé- » cheresse et une stérilité non moins condam- » nables. Il ne vous a pas, sans doute, été bien » difficile d'être plus élégant, plus harmo- » nieux, moins diffus que Chapelain, par » exemple; mais il serait aisé de prouver que » vous avez eu moins d'invention, et que peut- » être vous n'avez pas été plus grand poète que » lui, pour le fond des choses et des idées. » Je ne m'engagerai point dans cette discus- » sion; j'indiquerai seulement de quelle ma-

» nière on pourrait la traiter, en comparant » un endroit de *la Pucelle* à un autre de *la* » *Henriade*, où vous avez eu tous deux à pein- » dre le tableau le plus sublime, sans avoir » atteint ni l'un ni l'autre à la hauteur de votre » sujet :

» Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
» Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
» Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
» Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
» La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
» Unis et divisés, composent son essence.
» Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
» D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
» Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
» Adorent à l'envi sa majesté suprême.
» Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,
» A qui de l'univers il commet les destins.
» Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
» Des puissances du siècle ils retranchent la race.
» Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
» Des conseils éternels accusent la hauteur.

» On va voir que vous avez emprunté de » Chapelain le fond de ce tableau; vous avez » usé sobrement de toutes les couleurs qu'il » avait prodiguées et entassées; vous n'avez » point péché, comme lui, par le défaut d'être » long et diffus; si ce n'est qu'on veuille dire

» que des vers sont toujours trop longs quand » ils sont médiocres. En effet, le passage que » nous venons de lire n'a rien qui réponde à » la grandeur, à la sublimité des idées que doit » inspirer l'Éternel. *Dieu mis son trône.* Ne » voilà-t-il pas une expression bien merveil- » leuse! Tout le reste est de cette faiblesse de » pensée et de style. Nous trouverons peut- » être plus à reprendre et plus à admirer dans » Chapelain :

» Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
» Dans le centre caché d'une clarté profonde,
» Dieu repose en lui-même, et, vêtu de splendeur,
» Sans bornes, est rempli de sa propre grandeur.
» Une triple personne en une seule essence,
» Le suprême pouvoir, la suprême science,
» Et le suprême amour, unis en trinité,
» Dans son règne éternel, forme sa majesté.
» Au même tribunal où sa bonté réside,
» La sage providence à l'univers préside;
» Et plus bas, à ses pieds, l'inflexible destin
» Recueille les décrets du jugement divin.
» De son être incréé tout est la créature;
» Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature;
» Des élémens divers est l'unique lien,
» Le père de la vie et la source du bien.
» Tranquille possesseur de sa béatitude,
» Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude,
» Et voyant tout sujet aux lois du changement,
» Seul, par lui-même, en soi dure éternellement.

» Neuf corps d'esprits ardens, de ministres fidèles,
» Devant l'Être infini, soutenus de leurs ailes,
» Chantent incessamment des cantiques sacrés...
» Sous son trône étoilé, patriarches, prophètes,
» Et ceux qui par leur sang ont cimenté la foi,
» L'adorent à genoux, saint peuple du saint roi.

» Ce tableau est plus complet, moins mes-» quin que celui de *la Henriade*. Vous avez » évité les longueur de Chapelain, vous avez » eu plus de discrétion dans le goût; mais il a » mis plus de traits qui annoncent le génie : » à travers les défauts de son style traînant, » on voit qu'il a mieux senti et mieux rendu » ce qu'il y avait de plus grand dans son » sujet :

» Dans le centre caché d'une clarté profonde,
» Dieu repose en lui-même.

» Cela est plus noble, plus majestueux, plus » fort que ces vers extrêmement vagues :

» Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
» Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.

» Que signifient ces épithètes, *durable*, *iné-* » *branlable*, en quoi ces rimes postiches re-» présentent-elles la majesté de l'Éternel?

» *Dieu mit son trône*, fait le même effet sur » l'esprit que *Dieu repose en lui-même*. Ce » repos à l'hémistiche n'ajoute-t-il pas quelque » chose à la beauté de l'expression ? Les attri- » buts mystérieux de la divinité ne sont-ils pas » mieux développés dans les autres vers de » Chapelain, quoique trop allongés ? Avez- » vous quelque chose qu'on puisse opposer à » ceux-ci ?

» De son être incréé tout est la créature.
» Le père de la vie et la source du bien.
» Seul, par lui-même, en soi, dure éternellement.

» La peinture de la Providence, celle du des- » tin qui est aux pieds de Dieu, et qui recueille » ses jugemens, n'étaient-elles pas essentielles » dans un pareil tableau ? deviez-vous les omet- » tre ? Chapelain n'a-t-il pas fait encore une » image plus heureuse de ces ministres célestes :

» Devant l'Être infini, soutenus de leurs ailes,

» que vous qui dites sèchement :

» Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,

» et qui ajoutez ce vers prosaïque :

» A qui de l'univers il commet les destins.

» N'y a-t-il pas encore quelque génie dans cette
» expression :

» L'adorent à genoux, saint peuple du saint roi?

» et quel génie y a-t-il dans ce vers :

» Adorent à l'envi sa majesté suprême ?

» Il est certain que le goût exquis et sublime de
» Racine aurait pu faire quelque chose d'ad-
» mirable du tableau de Chapelain ; mais du
» vôtre, il n'en eût rien fait : ce qui porte en
» soi le germe du génie, quelque défectueux
» qu'il soit, est susceptible d'être perfectionné ;
» mais tout ce qui est marqué au coin faible et
» superficiel du bel esprit, a une empreinte
» de médiocrité, dont il est impossible de rien
» tirer de grand et de parfait.

» . . . .

» Il n'y a peut-être pas dans *la Henriade* une
» expression de génie, c'est-à-dire une expres-
» sion neuve qui soit d'une grande beauté ; car
» vous en avez de fort belles qui ne vous ap-
» partiennent pas, et qui, par conséquent, ne
» sont pas des expressions de génie. Citez-moi,
» de grâces, celles auxquelles vous mettez le
» plus de prix, celles dont vous vous glorifiez

» davantage ; seraient-ce ces vers sur les An-
» glais :

» Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux ;
» Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
» Des bouts de l'univers appelle la fortune.

» Ces vers n'ont pas coûté beaucoup à faire d'après ceux-ci de Rousseau, où la pensée est plus complète et mieux développée :

» La Tamise, reine des eaux,
» Voit ses innombrables vaisseaux
» Porter ses lois dans les deux mondes,
» Et forcer jusqu'au dieu des mers
» D'enrichir ses rives fécondes
» Des tributs de tout l'univers.
(*Ode au roi de la Grande-Bretagne.*)

» Me citerez-vous ce vers du second chant :

» Les combats ont été les jeux de mon enfance.

» Si vous aviez inventé cette expression, vous auriez eu un moment de génie ; mais vous n'avez eu besoin que d'esprit et d'élégance, pour retourner, d'une manière fort heureuse, une expression qui etait neuve dans ces vers du grand Rousseau :

» Et les couleuvres étouffées
» Seront les jeux de son berceau.

» Vous ne manquerez pas de me rappeler » ceux-ci de votre chant troisième :

» . . . . Parmi ces courtisans
» Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans.

» Cette élégance serait du génie si elle n'était » pas de mémoire; vous avez composé votre » vers de deux expressions de Racine, qui dit » dans Phèdre :

» J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
» Six frères... Quel espoir d'une illustre maison!
» Le fer moissonna tout.

» En la fleur de leurs ans est commun au prix » de ce tour poétique, dans la fleur de leur » jeune saison.

» C'est dans cette heureuse alliance des » mots qui forment l'image la plus charmante, » que se fait reconnaître le vrai génie de style.

» Vous ne me donnerez point, sans doute, » pour une expression neuve ce vers du qua- » trième chant :

» Sur la terre, à mon gré, ma voix soufflait les guerres.

» Car vous savez que Despréaux avait dit » avec plus de force :

» Quel démon, sur la terre,
» Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?

» Vous aurez peut-être plus de confiance, » en me proposant, comme un trait de génie, » cet autre vers du même chant :

» . . . . La discorde inhumaine
» Trace en lettres de sang ce décret odieux.

» *Trace en lettres de sang*, n'est-il pas, me » direz-vous, une belle expression? Sans doute; » eh quoi ! vous avez oublié que vous l'avez » mise sur vos tablettes pour vous en servir, » dès que vous l'eûtes trouvée dans Boileau, » qui dit que le faux honneur, inspirant les fu- » reurs du duel, force les hommes à s'égorger » pour le moindre affront :

» Et dans leur âme en vain de remords combattue,
» Trace en lettres de sang ces deux mots, meurs ou tue.

» . . . .

» Vous me direz peut-être que j'ai passé, dans » ce même chant quatrième, par-dessus un » vers que j'aurais dû relever :

» Les aigles, les vautours aux ailes étendues.

» *Aux ailes étendues* est une expression pit- » toresque digne des plus grands maîtres, qui » n'ont rien eu tant à cœur que de peindre et

» de caractériser les objets de la nature, par
» les traits les plus frappans, et qui font
» image.

» Tel est l'excellent La Fontaine, qui n'a
» jamais manqué ces sortes de beautés, et qui
» nous a fourni celle-ci, que vous n'auriez ja-
» mais trouvée sans lui, car vous n'en avez
» aucune autre qui y ressemble · il dit donc
» dans sa fable des deux pigeons :

» Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
» Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

» Je ne sais si vous attachez quelque préten-
» tion à ce vers du cinquième chant :

» Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.

» *Fatiguer les cieux* était fort beau dans sa
» nouveauté ; il faut l'admirer dans Corneille,
» qui a dit le premier :

» Il fatigue le ciel par des vœux superflus.

» Ceux qui l'ont encore répété après lui n'ont
» eu que de la mémoire.

» Ce n'est point avec génie que vous avez dit
» dans le même chant :

» S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois.

» et que vous avez redit à la fin du dixième

» Il entre au nom du Dieu qui fait régner les rois.

» Il n'était besoin que d'un léger effort » d'esprit pour faire ce petit changement à » l'expression de Racine :

» Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois.

» Votre excellente mémoire, ayant retenu » ces vers du Rhadamiste de Crébillon :

» Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
» Le dévorait déjà dans le fond de son cœur.

» vous avez pu vous passer de génie pour » dire après lui :

» Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
» De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

» Crébillon n'avait pas mis *en secret*, qui » est ridicule avec *dans le fond de son cœur*.

» Racine s'est exprimé avec génie dans ce » vers de Mithridate :

» Les uns avec transport embrassent le rivage.

» Le bel esprit vient ensuite, qui croit dé- » guiser son imitation en mettant :

» Le soldat s'épouvante ; il embrasse la terre.

» Rousseau avait imaginé une expression
» neuve et belle, pour ne pas toujours répéter
» l'astre du jour, le dieu du jour, en parlant
» du soleil :

» Pâles tyrans de ces lieux abhorrés,
» Que l'œil du jour n'a jamais éclairés !

» Vous, qui n'imaginez rien, vous trouvez
» plus facile de vous emparer du miel de l'a-
» beille, et vous croyez qu'on vous fera honneur
» de ce vers qui termine votre sixième chant :

» Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

» Il y a de la chaleur dans ce vers du chant
» dixième :

» Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère.

» Mais comme il était écrit dans les oracles
» d'Apollon que vous n'inventeriez jamais rien,
» vous avez été forcé par votre destinée, je
» veux dire par votre caractère imitateur, de
» vous servir de l'expression de Racine, lors-
» qu'Iphigénie dit à son père :

» Je saurai. . . . .
» Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

» Je suis loin de prétendre qu'on ne puisse

» jamais employer une belle expression trouvée
» par d'autres, quand on y apporte des ména-
» gemens, et qu'on enrichit sur l'inventeur.
» C'est ainsi que Racine a souvent surpassé
» Corneille en l'imitant. Il faut avec cela,
» comme Racine, être riche de son propre
» fonds, et se faire encore plus admirer par des
» beautés neuves que par des beautés d'imita-
» tion; mais un écrivain qui n'a presque pas
» un trait remarquable qu'il n'ait emprunté,
» qui est faible et commun dans tout ce qui
» lui appartient, et n'a rien trouvé de vrai-
» ment beau que ce qu'il a pris, un tel écri-
» vain serait au rang des plus médiocres, s'il
» n'avait eu beaucoup de mémoire, et encore
» plus de front pour braver la crainte et l'hu-
» miliation du parallèle; on lui accordera de
» l'élégance, non point celle du génie, la seule
» qui résiste aux épreuves du temps, mais
» celle du bel esprit, qui en impose par quel-
» que air de ressemblance, qu'une imitation
» continuelle lui donne avec l'autre, et qu'on
» néglige à la fin, quand on reconnaît la su-
» percherie, comme on laisse la copie d'un
» tableau, quelqu'ébloui qu'on en ait été,
» dès qu'on peut avoir l'original.

. . . .

» C'est par les qualités ou épithètes que l'on » donne aux objets, qu'on les rend plus ou » moins sensibles, plus ou moins frappans, et » qu'on les grave dans notre esprit; si vous » donnez à un objet une qualité vague et qui » convient également à mille autres, il ne fera » qu'une légère impression sur nous; il se » confondra dans la foule des choses qui inté- » ressent faiblement, et nous l'oublierons aus- » sitôt; si, pour nous peindre les chiens, vous » dites :

» Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
» Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
» Ignorant le danger, aveugles, furieux.

» nous ne saurons si ce n'est pas plutôt du che- » val que vous voulez parler, puisque ces qua- » lités lui conviennent beaucoup mieux; cette » peinture vague se brouillera dans nos idées, » et toute image qui n'est pas distincte s'ef- » face promptement de la mémoire. Vous au- » rez beau nous dire : *La discorde inhumaine,* » *la discorde fatale*, *la discorde cruelle*, *ce* » *monstre impétueux, sanguinaire, inflexible*, » ces épithètes, qu'on applique indifféremment

» à une foule d'objets autres que la discorde, » ne serviront point à nous la représenter de » manière à en être saisis, troublés et émus. » Jamais nous ne nous rappellerons l'image de » votre discorde; nous n'en aurons pas même » une idée sensible. Il en est ainsi de tous les » objets de *la Henriade* qui se présentent sous » des traits si vagues, si incertains, qu'ils » effleurent à peine notre attention, et ne nous » laissent point ce long souvenir qui est le » signe de l'immortalité.

» Le vrai poète, au contraire, sait peindre » les objets de la nature, ou ceux qu'a créés » son imagination, par des épithètes qui les » caractérisent d'une manière si vraie et si » frappante, et qui les distinguent si bien de » tout autre objet, qu'ils fixent à jamais notre » attention et notre souvenir. Qui est-ce qui » peut oublier dans Boileau, *la génisse au front* » *large et superbe*, *la disette au teint blême*, *les* » *chanoines vermeils et brillans de santé*, *les* » *cloches dans les airs de leur voix argentine*, » sur son banc *le prélat radieux*, *la cruche* » *au large ventre*, *le ventre creux du pupitre* » *fatal*, *les détours étroits d'une barrière obli-* » *que*, *d'agneaux effrayés une troupe bê-*

» *lante, le nouveau Cicéron tremblant, décoloré,* et tant d'autres épithètes, non moins » belles, dont ce poète est rempli * ?

» . . . .

» Et pour donner encore quelques nouveaux » exemples de ce coloris d'emprunt, quelle » peine et quel mérite y a-t-il de prendre à » Racine ce vers où Phèdre parle des flatteurs » qui empoissonnent les rois de leurs conseils :

» Et leur osent du crime aplanir le chemin.

» et de transporter cela aux rois :

» Ciel! faut-il voir ainsi les maîtres des humains
» Du crime à leurs sujets aplanir les chemins!

» Quand Agrippine a dit :

» . . . Je m'assure un port dans la tempête,

» en coûte-t-il beaucoup pour appliquer ainsi » cette couleur métaphorique :

» Soit qu'enfin s'assurant un port durant l'orage.

* M. Clément parle ensuite du *coloris* qu'on louait tant dans M. de Voltaire, et il prouve qu'il l'a pillé comme tant d'autres choses. Alors M. Clément retombe dans les citations des immenses plagiats de M. de Voltaire : je n'en rapporte ici qu'un très-petit nombre.

» Il est encore facile, d'après ce vers de Bri-
» tannicus :

» Le sénat, chaque jour, et le peuple, irrités
» De s'ouïr, par ma voix, dicter vos volontés, etc.

» de faire un vers qui ait une couleur élé-
» gante, comme celui-ci du troisième chant :

» Ils dictaient, par sa voix, leurs volontés funestes.

» C'est avec la même adresse que de cet autre
» vers de Britannicus, on peut faire, sans
» peine, ceux-ci du même chant :

» . . . . La tendresse et la crainte,
» Pour lui, dans tous les cœurs étaient alors éteintes.

» Il n'est pas difficile de ramasser de temps en
» temps quelque bel hémistiche qui donne de
» l'éclat à un vers, comme en disant que la
» discorde

» Fait siffler ses serpens, et lui parle en ces mots.

» Boileau ayant déjà dit, dans le *Lutrin*, de
» la même discorde :

» Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.

» Nous lisons dans la seconde satire de Des-
» préaux ce beau vers :

» Je ne vais point au Louvre adorer la fortune.

» Avec cela, il ne faut pas beaucoup d'invention
» dans le coloris pour dire :

» . . . . La foule importune
» Qui court à ses autels adorer la fortune.

» Racine a mis dans Athalie :

» Et déjà son esprit a devancé son âge.

» Cette couleur est fort belle, et vous avez pu
» vous en faire honneur à peu de frais, en
» mettant :

» L'esprit et la vertu devançaient les années.

» Voici un nouveau trait d'Athalie, qui est
» d'un très-beau coloris :

» Le ciel même peut-il réparer les ruines
» De cet arbre séché jusque dans ses racines ?

» Il n'est pas jusqu'à Quinault chez qui vous
» n'ayez souvent cherché des couleurs pour
» orner votre style. Comme il n'était pas mal-
» aisé de fortifier ses expressions dénuées de
» vigueur, il faut convenir que vous ne restez
» pas au-dessous de lui en l'imitant. S'il dit en
» parlant de Méduse :

» Gardons-nous de la voir, la mort est dans ses yeux.

» Vous profitez habilement de ce trait assez
» vif, et vous enchérissez sur Quinault, en
» disant :

» La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.

» Quinault fait parler ainsi Médée, dans
» Thésée :

» Quand on a fait trembler un roi,
» Apprenez qu'on en doit tout craindre.

» D'après cela, vous n'avez pas eu grand'peine
» à tourner cette maxime de cette manière,
» en faisant, par malheur, le premier vers
» plus prosaïque et plus dur que celui de
» Quinault :

» Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre,
» A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.

» Ce serait vouloir donner une édition de *la*
» *Henriade* en citations, que de pousser cette
» analyse de votre coloris jusqu'où elle pour-
» rait aller. On en a vu assez dans le cours de
» ces réflexions, pour être convaincu que la
» meilleure partie de ce coloris, si vanté, ne
» doit vous mériter d'autre éloge que d'avoir
» su l'enlever adroitement pour orner ou dé-

» guiser la sécheresse naturelle de votre style ;
» en effet, le coloris qui vous est propre, qui
» vous appartient réellement, est plutôt celui
» de la prose que celui de la poésie ; vous
» saviez bien ce que vous faisiez, quand vous
» avez dit que les vers devaient avoir l'exacti-
» tude et la régularité prosaïque, et qu'il fal-
» lait les tourner en prose pour juger s'ils
» étaient bons. C'était un système que vous
» établissiez en faveur de votre poésie, qui
» n'a généralement que les couleurs d'une
» prose assez simple, et qui n'en diffère que
» par de mauvaises rimes, et par une mesure
» dépourvue de nombre, de variété, de véri-
» table harmonie.

» . . . .

» On vous a souvent loué d'avoir toujours
» le mot propre en écrivant. Il fallait dire que
» vous aviez dans vos vers, le mot propre de
» la prose, et rarement le mot propre de la
» poésie, car on doit faire cette distinction pour
» bien juger d'un poète. C'est faute de l'avoir
» faite, ou bien parce que vous étiez intéressé
» à ne la point faire, que vous avez égalé
» Quinault à Racine, et Lamotte à Rousseau.
» C'est par une suite de la même erreur qu'on

» vous élève tous les jours au rang des Racine » et des Corneille. Je ne prétends pas néan- » moins que le mot poétique ne se trouve » point dans vos vers ; il s'y trouve toutes les » fois que vous l'avez trouvé dans nos poètes, » et l'on sait qu'il vous est arrivé souvent de » l'y chercher. Hors de là, vos vers prennent » naturellement le ton et la marche de la prose, » et n'ont presque jamais le coloris poétique » qui est ce qui produit en partie la faiblesse » de tous ces morceaux que nous avons exa- » minés dans la lettre précédente et dans » celle-ci. C'est que la couleur en est vague et » prosaïque, et que vous n'avez pas su y mettre » le mot propre de la poésie. Après tous ces » exemples, auxquels on peut recourir, il » suffira d'en rapporter deux ou trois nouveaux, » pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet :

» Les chefs et les soldats près du roi s'assemblèrent.
» Ils demandaient l'assaut. Le roi, dans ce moment,
» Modéra son courage et leur emportement.
» Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie;
» Il voulut la sauver de sa propre furie.
» Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
» Eux-seuls voulaient se perdre; il les voulait gagner.
» Heureux, si sa bonté, prévenant leur audace,
» Forçait ces malheureux à lui demander grâce!
» Pouvant les emporter, il les fait investir, etc.

» Je vous demande s'il y a dans ces vers un
» seul tour, un seul mot qui sorte du ton de la
» prose la plus vulgaire. S'il suffit de s'exprimer clairement pour avoir le mot propre,
» ces vers sont excellens, surtout le dernier,
» qui est pourtant d'un vrai style de gazette;
» mais ce n'est pas assez pour un poète d'avoir
» le mot propre d'un gazetier ou d'un histrion. La poésie serait un métier bien facile et
» bien misérable, si elle se bornait à mesurer
» et à rimer une prose sèche et commune;
» elle a un langage qui n'est qu'à elle, et des
» mots qui lui sont propres pour dire les
» mêmes choses tout autrement que le langage
» prosaïque. Ainsi quand vous dites :

» *Du côté du Levant*, bientôt Bourbon s'avance.

» vous vous exprimez avec le mot propre d'une
» prose géographique. Racine, au contraire,
» s'exprime avec le mot propre de la poésie,
» en disant :

» . . . . Qu'Ismaël en sa garde
» Prenne tout le côté *que l'Orient regarde*.

» Vous avez souvent des vers qui sont fort
» singuliers par l'emploi que vous y faites du

» mot propre de la prose ; tels sont ceux-ci du » premier chant :

» Le prince à ces repas était accoutumé.
» Des caprices de l'homme il a tiré son être.
» N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
» Du vainqueur des Anglais il aperçoit la tour, etc.

» Boileau ayant à rendre une chose aussi simple » que celle de ce dernier vers, tâche au moins » d'en ôter la couleur prosaïque, et dit que » la nuit :

» Déjà de Montlhéry voit la fameuse tour.

» . . . .

» Voici encore quelques mauvais vers :

» Si, dans les différens où l'Europe se plonge,
» La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge,
» L'un et l'autre parti, cruel également,
» Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.

» Il en faut dire autant de ceux-ci :

» . . . A cet objet, Henri demeure en proie
» A la douce surprise, aux transports de la joie.
» Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
» Craignez encore, craignez ce grand événement.
» Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître :
» Cet honneur à tous deux est dangereux, peut-être, etc.

» Ces vers et une foule d'autres semblables

» n'ont aucunement la façon ni la forme poé-
» tiques ; ce sont des lignes de prose sans ex-
» pression et sans couleur. Il n'y a pas non
» plus l'ombre de coloris dans ces six vers du
» dixième chant :

» De la cruelle faim le besoin consumant
» Semble étouffer en eux tout autre sentiment ;
» Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
» Était l'unique but de leur recherche affreuse.
» Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur
» Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.

» Il est certain qu'on pardonnerait à peine
» cette prose languissante et sèche à un his-
» torien. Le coloris de l'abbé de Vertot est
» bien supérieur à celui-là.

» Bien loin d'avoir le mot propre de la poé-
» sie, il vous arrive de n'avoir pas le mot
» propre de la prose, comme lorsque vous
» dites de la ligue :

» *Monstre affreux*, qu'ont nourri les peuples et les grands,
» Engraissé de carnage et *fertile* en tyrans.

» Le mot *fertile* ne s'emploie ni en vers ni en
» prose dans cette acception.

» Le mot propre est *fécond*. Il fallait, au
» lieu de *monstre*, un mot féminin; *hydre*,

» par exemple ; et, par ce moyen, vous auriez
» pu mettre :

» De carnage engraissée, et féconde en tyrans.

» Dans un autre endroit, vous vous expri-
» mez ainsi :

» Dans Londre, il a formé la secte turbulente
» Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.

» *Il a formé la secte* est déjà une prose de
» théologien ; *a mis sa main sanglante* ne se-
» rait pas tolérable en prose : le mot propre
» serait au moins *porta sa main sanglante*.

» Il me semblerait donc assez juste de ré-
» duire tous les éloges qu'on a faits de votre
» coloris, à une certaine partie du style où
» vous réussissez mieux qu'en toute autre :
» c'est dans le genre doux, agréable et tem-
» péré. Comme les couleurs de ce genre se
» rapprochent un peu plus des couleurs de la
» prose, elles se sont trouvées plus facile-
» ment sous votre pinceau faible, mais bril-
» lant et léger. Aussi tout ce qui est de ce
» genre dans votre poëme, surtout les qua-
» torze premiers vers de l'épisode de Dailly,
» et une partie du chant neuvième, sont-ils

» d'un coloris plein d'agrément. Du reste, je » crois pouvoir dire, sans craindre de n'être » pas approuvé de tout connaisseur impartial, » que votre style est médiocrement partagé de » cette richesse de couleurs qui embellit la » poésie des Boileau et des Racine; et que » votre coloris, en général, est purement un » coloris prosaïque.

» Je me renfermerai, pour ce que j'ai à dire » de votre versification, dans un petit nombre » de réflexions. La tournure de votre esprit » vous portant à effleurer tous les genres, » vous avez vu qu'en poésie, la seule façon » des vers vous retiendrait trop long-temps, » si vous vouliez y mettre quelque perfection; » et votre ambition étant plutôt d'en faire » beaucoup que de les faire bien, vous avez » contracté une manière expéditive qui s'ac- » commodait à votre avidité de produire et à » votre paresse de corriger, ou plutôt de bien » faire. Votre seul art a donc été d'abréger » toutes les difficultés de l'art des vers, et » voici les moyens que vous avez pris pour en » venir à bout.

» Le plus général et le plus facile a été de » suivre la marche et toutes les allures pro-

» saïques ; votre construction est presque tou-
» jours directe comme celle de la prose : très-
» peu d'inversions, par conséquent, si ce n'est
» de ces inversions communes que la prose
» même peut adopter. On sait, néanmoins,
» que ce qui donne le plus aux vers le tour et
» la forme poétiques, ce sont la construction
» indirecte et les inversions savamment com-
» binées. . . . .
» . . . .

» Il est donc évident, par ces exemples et par
» mille autres que je pourrais citer, que l'in-
» version, combinée avec génie, est ce qui
» distingue le plus avantageusement les vers
» de la prose, et que cette combinaison étant
» infiniment bornée dans vos vers, c'est ce
» qui leur donne une marche si prosaïque, et
» ce qui vous les rend presque aussi faciles à
» faire que de la prose.

» Le second moyen que vous avez eu pour
» augmenter avec facilité, ça été de détacher
» vos vers, qui vont communément un à un,
» deux à deux, quelquefois par trois ou quatre,
» très-rarement par cinq ou six, et presque
» jamais par ces périodes de sept, huit, dix
» ou douze vers, qui donnent tant de majesté,

» de rondeur et d'ombre à la poésie. La versi-
» fication devient certainement beaucoup plus
» facile en la coupant, en la morcelant par
» petites phrases. Quand on n'a qu'un ou deux,
» ou quatre vers à faire de suite, il faudrait
» avoir bien peu d'haleine pour ne pas fournir
» avec quelque chaleur un si court espace.
» Quand on n'embrasse à la fois qu'une petite
» partie d'une idée, une image de peu d'éten-
» due, ce serait avoir bien peu d'esprit que de
» ne pouvoir la rendre sans faire de lourdes
» fautes. Aussi, cette méthode de hacher le
» style et la versification est-elle fort commode
» pour écrire rapidement et sans beaucoup de
» peine; et cette méthode a été adoptée par le
» plus grand nombre de vos versificateurs, qui
» font à la hâte des ouvrages du moment. Il en
» résulte, à la vérité, un style sans liaison, sans
» ensemble, sans consistance, sans variété,
» sans nombre, sans harmonie; il en résulte
» une monotonie continuelle, qui donne au
» lecteur la fatigue et la peine que n'a pas
» voulu prendre l'écrivain.

» Cette monotonie, mère éternelle de l'en
» nui, ne peut s'éviter qu'en variant à l'infini
» la coupe des phrases et des vers. . . . . . .

» . . . .

» Outre la monotonie et la stérilité de vos » rimes, qui pourrait compter toutes celles qui » sont mal choisies, qui ont à peine un demi-» son, et qui ne peuvent satisfaire que des » oreilles sourdes? Cette licence, que vous » avez le premier introduite dans le genre » noble, vient plutôt de l'envie de courir en » rimant, que d'ôter la gêne aux pensées; » puisque nos meilleurs poètes en ce genre ne » se sont jamais abandonnés à cette vicieuse » négligence, et que, néanmoins, ils vous sur-» passent infiniment en beautés de toute es-» pèce : nos petits rimeurs ont eu grand soin » d'adopter ce défaut essentiel, pour avoir un » air voltairien, sans faire attention que vos » meilleurs vers sont ceux que vous avez le » mieux rimés. Enfin, il me semble qu'il vau-» drait mieux se passer tout-à-fait de la rime, » que d'offenser l'harmonie de nos vers par de » fausses rimes, comme il vaut mieux parler » que de chanter faux. Vous savez bien que » je ne suis pas le premier qui vous reproche » cette licence inexcusable dans le mauvais » choix de vos rimes, que Rousseau appelait » des rimes du Pont-Neuf, vous comparant

» assez ingénieusement aux chantres de la Sa-
» maritaine, de qui vous avez appris à faire
» rimer *humains* et *inhumains*, *observe* et
» *relève*, etc.

» D'après tout cela, combien ne doit-on pas
» être étonné d'entendre de prétendus con-
» naisseurs louer et vanter l'harmonie de vos
» vers! S'ils veulent dire par-là que vous vous
» êtes garanti de l'aspérité et de la dureté de
» Chapelain, ils ont raison; mais ce n'est pas
» assez, pour être un poète harmonieux, que
» de n'être pas un versificateur dur. Il est d'a-
» bord impossible que l'écrivain dont les vers
» sont détachés, brisés, décousus, sautillans,
» qui n'a pas connu l'art des périodes nom-
» breuses et d'une coupe variée dans les phra-
» ses, ait jamais su ce que c'était que la véri-
» table harmonie du style poétique. Sans cette
» harmonie générale, les vers ne sont plus que
» des lignes symétriques plus ou moins cou-
» lantes et faciles, mais fastidieuses, assoupis-
» santes à la longue, et d'autant moins préfé-
» rables au ton ordinaire de la prose, que
» leur mesure forcée est plus marquée, plus
» uniforme que la sienne.

» Après cette harmonie, qu'on peut regar-

» der comme la base fondamentale de toute
» versification, et qui est on ne peut pas plus
» rare dans les vers de *la Henriade*, je n'en
» connais point d'autre que l'harmonie imitative,
» qui est l'harmonie par excellence, et
» qui met le sceau de la perfection à l'harmonie
» générale du discours; mais comme cette
» harmonie est beaucoup plus difficile encore
» que la première, qu'elle demande bien plus
» de talent et de travail de la part du poète,
» il ne faut pas s'attendre d'en trouver ainsi
» que l'exigerait le style épique, dans une versification
» précipitée et construite à la hâte.
» En effet, bien loin que les images de *la Henriade*
» aient ces couleurs harmonieuses que
» les sons imitatifs peuvent donner à chaque
» chose, l'harmonie en est presque toujours
» vague, incertaine, toujours la même pour
» tous les objets, et, par conséquent, ne convenant
» à aucun que très-rarement et comme
» par hasard. C'est encore un nouveau moyen
» de faire des vers avec la plus grande facilité;
» mais ces vers, qui n'ont point frappé l'oreille
» d'un ton capable de la surprendre et d'éveiller
» son admiration, ne laissent aucune
» trace profonde dans l'esprit, et s'oublient

» aussi aisément qu'ils ont été faits. Je ne ré-
» péterai point ici ce que j'ai dit ailleurs et
» fort au long de l'harmonie imitative; les
» principes que j'en ai développés et appuyés
» d'un grand nombre d'exemples, ont paru
» nouveaux à plusieurs, mais n'ont été contes-
» tés d'aucun esprit raisonnable. D'après ces
» exemples et ces principes, on peut juger
» sans peine combien peu vous avez connu
» cette sorte d'harmonie, et combien vos vers
» en sont privés. Je laisse donc cet examen à
» faire aux oreilles instruites et exercées. Pour
» les autres, qui ne voudront point se donner
» cette peine, je leur ferai peut-être plaisir en
» rapportant le petit nombre de vos vers qui
» ont le caractère et le son imitatifs. J'ai re-
» marqué que c'était seulement dans les images
» d'un genre doux, gracieux et tempéré, que
» vous aviez trouvé quelquefois cette harmo-
» nie; et qu'il n'y en avait aucun vestige dans
» les images de tout autre genre. Ce n'est pas
» que vous l'ayez portée à une grande perfec-
» tion, dans le genre même qui vous est le
» plus favorable; mais elle est assez sensible
» pour faire une impression agréable et flat-
» teuse, dans ces vers, que je cite avec plaisir :

» Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
» Les tombeaux des Catons et la cendre d'Émile.
» Ainsi, dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
» Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
» On n'entend que le bruit de la proue écumante,
» Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
» Le sommeil l'entendit de ses antres secrets;
» Il marche mollement vers ses ombrages frais.
» On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
» Dont la molle harmonie inspire les langueurs.
» Et bientôt, *fatigué* d'un moment de réveil,
» *Las*, et se rejetant dans les bras du sommeil,
» Entre ses favoris, et parmi les délices,
» Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.

» L'harmonie de ces quatre derniers vers est » bien indiquée, et assez convenable à l'image » que vous nous présentez; mais il s'en faut » bien qu'elle soit aussi parfaite que dans ces » vers du *Lutrin*, qui sont connus de tout le » monde, et contre lesquels il semble que » vous ayez voulu lutter :

» Du moins, ne permets pas .. La Mollesse oppressée,
» Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,
» Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
» Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

» . . . .

» Je crois m'être rendu utile à ceux qui au- » ront le talent et la noble audace d'entrer

» dans cette carrière de l'épopée, en leur
» montrant les véritables routes qu'ils doivent
» suivre, et dont vous vous êtes écarté; les
» beautés essentielles à cette grande poésie,
» que vous avez presque toutes négligées, et
» qu'ils doivent toutes recueillir sur les traces
» des anciens, s'ils veulent vivre comme eux
» dans la postérité; enfin, en leur découvrant
» les défauts sans nombre les plus opposés à
» la poésie épique et au bon goût, défauts
» qu'ils doivent éviter avec l'attention la plus
» sévère, et dans lesquels il semble que vous
» vous soyez laissé entraîner avec plaisir par
» votre goût particulier et par votre amour
» déréglé pour le bel esprit, ce sera donc
» une grande satisfaction pour moi, si, n'ayant
» pas le talent d'exécuter une sublime entre-
» prise, pour laquelle mes forces ne repon-
» draient pas à mes désirs, je puis, du moins,
» par mes vues et par mes conseils, aider
» quelque génie hardi à se sauver des écueils
» où vous avez échoué, à tendre vers le but
» où doit le couronner le plus beau laurier de
» la poésie, et à s'immortaliser, en donnant
» à notre nation un véritable poëme épique
» dont elle puisse se glorifier. »

LE COMTE DE SÉRENT.

Il est certain que ces lettres critiques de M. Clément forment la poétique la plus instructive et la plus intéressante.

LE PRINCE.

Il est bien à désirer qu'on les mette entre les mains de tous les jeunes gens qui annoncent de l'esprit.

LA MARÉCHALE.

Oui, car elles contribueraient puissamment à leur former le cœur, le goût et l'esprit.

FIN DU HUITIÈME SOUPER.

NEUVIÈME SOUPER.

La maréchale, madame de Lauzun, le baron de Buzenval, le comte de Thiars, le comte de Saint-Priest, le comte de Montesquiou *, le duc de Nivernois **, la princesse de Beauvau ***, le prince de Beauvau ****, la princesse de P...

LE COMTE DES SAINT-PRIEST.

J'ai été bien fâché de n'avoir pas entendu la

* Très-connu dès lors par son esprit, par de fort jolies chansons de société, et même par d'agréables comédies qui n'ont jamais été jouées.

** De l'académie française, et qui a fait en vers de charmantes fables.

*** Remplie de grâces, de naturel et d'esprit, elle passait pour la personne de la société qui avait le plus noble maintien, qui entrait dans un salon la plus élégante, et qui faisait le mieux la révérence. Elle était la plus aimable protectrice des jeunes personnes réservées et timides qui entraient dans le monde. Elle avait, ainsi que la comtesse de Boufflers, un art particulier pour les faire valoir, sans jamais avoir l'air de les protéger

**** De l'académie française. Instruit et solide dans la con-

belle et longue lecture que M. Clément a faite chez madame la maréchale.

LE PRINCE.

Elle était en effet très-intéressante et très-instructive, sous le double rapport de critique et de poétique.

LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

Monsieur de Saint-Priest fait-il cas de l'*Histoire de l'empire ottoman*, par l'abbé Mignot?

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Cette histoire, un peu superficielle, n'est pas élégamment écrite, mais elle mérite d'être lue, surtout jusqu'à ce que nous en ayions une meilleure. J'ai eu la patience de lire une traduction de l'*Alkoran*, ouvrage rempli d'extravagances, mais contenant quelques bons principes qui, tous, sans exception, sont tirés des livres saints de l'Ancien Testament.

LE BARON.

Cela est curieux.

versation, sans prétentions et sans pédanterie. Il savait si parfaitement sa langue, que j'ai vu plusieurs fois des gens de lettres le consulter sur des difficultés grammaticales.

LE COMTE DE SÉRENT.

Cela est glorieux pour la religion, mais cela n'est nullement singulier.

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Oui, puisque la mère de l'imposteur Mahomet était juive, et que ce faux prophète a pu connaître les préceptes admirables sur l'hospitalité, sur l'aumône, etc., qui se trouvent dans les livres sacrés de l'ancienne loi.

LE COMTE DE SÉRENT.

La religion est la source ainsi que la seule base inébranlable de tout ce qui est véritablement beau, utile et bon.

LA MARÉCHALE.

Aussi, a-t-elle formé l'unique code moral qui soit sans contradictions.

LA DUCHESSE.

Ce qui suffirait pour démontrer qu'elle est la seule véritable.

LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

Et tant d'autres preuves irrécusables concourent à cette importante démonstration *!

* M. l'abbé de La Bouderie, aussi estimable par ses prin-

LE BARON.

Conçoit-on que les Turcs, fixés dans notre

cipes et ses mœurs que par ses écrits, a publié, l'année passée, une nouvelle édition d'un intéressant ouvrage, remplie de recherches curieuses et qui étaient depuis long-temps entièrement oubliées. Il a pour titre : *La Religion prouvée par le témoignage des auteurs païens, par le père Colonia, jésuite.* M. l'abbé de La Bouderie a joint à cette nouvelle édition une notice très-détaillée et d'un grand intérêt sur son respectable auteur. Tous ceux qui lisent savaient déjà que Valère-Maxime et Ammien Marcellin avaient rendu de grands hommages à la religion, en rapportant plusieurs miracles dont ils ont été les témoins, ainsi qu'un nombre infini de leurs compatriotes. Par exemple, ils s'accordent à dire que Julien l'apostat, pour faire mentir les prophéties, voulut faire rebâtir le temple de Jérusalem sur l'emplacement même, mais qu'il ne réussit qu'à compléter l'accomplissement des prophéties, parce que des feux dévorans s'élevèrent de terre, consumèrent tous les ouvriers, et rejetèrent les fondemens du temple antique qui restaient encore enfouis. Il ne fut plus possible de trouver d'autres ouvriers qui voulussent travailler à la réédification de ce temple, tant la terreur causée par ce miracle fut profonde et générale. La mort même de Julien fut un miracle rapporté aussi par les païens. Mourant sur le champ de bataille, il reconnut en blasphémant le Dieu qu'il avait abjuré ; il prit dans le creux de sa main du sang de sa blessure, qu'il jeta vers le ciel en s'écriant : *Nazaréen, tu l'emportes.* Il semble que Racine ait pris ce trait, lorsqu'il fait dire à Athalie, au dénouement de cette admirable pièce : *Dieu des Juifs, tu l'emportes.*

Le père Colonia a fait des recherches immenses, dans les-

Europe, ayant toujours parmi eux des ambassadeurs des pays civilisés, n'aient pas acquis plus de lumières?

LE COMTE DE SÉRENT.

C'est qu'ils sont restés musulmans, et que les chrétiens seuls peuvent être véritablement éclairés.

LE COMTE DE MONTESQUIOU.

La mythologie valait mieux que le mahométisme. Les Grecs et les Romains avaient du-moins une Minerve déesse de la sagesse, un Apollon dieu de la poésie et des beaux-arts, un Parnasse *, etc., etc., etc.

quelles il prouve que tous les auteurs païens ont reconnu de même la vérité d'une infinité de miracles qui se sont passés sous leurs yeux et en présence d'une multitude innombrable; ce qui produisit celle des martyrs païens, qui embrassèrent le christianisme avec tant d'enthousiasme. Les incrédules attribuaient les miracles au *hasard;* extravagance qui s'est renouvelée dans tous les siècles; ce qui a fait dire à Pascal, parlant de la force de la crédulité, « tant de choses plaisantes et vraies ».

* M. le baron Massias vient de donner un nouveau volume in-12 de pensées et de maximes, dans lequel on lit cette ingénieuse sentence : « La sagesse a pour muse la méditation; son Parnasse est la solitude ».

LA MARÉCHALE.

Mais aussi, que d'infâmes divinités! Et dans l'Olympe, quelle mauvaise compagnie mêlée à la bonne!...

LE COMTE DE SÉRENT.

Nous l'avons dit; c'est que l'inconséquence est le sceau des fausses religions. Les anciens Grecs et Romains ont écrit de fort belles choses sur la morale et sur la vertu, mais qui sont toutes et presque toujours avec plus d'élévation et d'éloquence dans les livres saints. Et que d'inconséquences et de mauvais principes dans leurs meilleurs livres de morale! Et même, le philosophe païen Épictète, le plus pur de tous, parce qu'il a fleuri depuis le christianisme, et qu'il a prodigieusement profité de la divine morale évangélique, cet auteur païen, justement estimé à beaucoup d'égards, n'est nullement exempt d'erreurs et de mauvais principes; entre autres choses très-répréhensibles, il dit, *qu'il vaut mieux laisser son enfant devenir méchant, que se tourmenter pour le corriger.*

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Maxime très-commode pour les pères et mères et pour tous les instituteurs.

LE BARON.

Revenons aux Turcs. (*Au comte de Saint-Priest.*) Est-il vrai que vous ayiez rapporté de Constantinople un superbe plan de palais ?

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Oui, et c'est en effet le plus beau palais de Constantinople, très-brillant et fort agréable à la vue, par les dorures, la verdure et les fleurs...

LE BARON.

Ces bons Turcs aiment, dit-on, les fleurs à la folie.

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

La *folie* est le mot, car ils en mettent partout à tort et à travers ; et puis ils ont *le langage des fleurs, la fête des tulipes*.....

LE BARON.

Que tout cela me plaît * !....

LA MARÉCHALE.

Je le crois bien ; vous pensez à vos jacinthes.

* Le baron de Buzenval aimait passionnément les fleurs ; il cultivait avec un soin extrême les plus belles jacinthes que l'on eût alors à Paris, et il en donnait à toutes les jeunes femmes de sa connaissance.

LA PRINCESSE DE P***.

Il en fait un si bon usage! C'est se rappeler ses bienfaits.

LA MARÉCHALE.

Voilà ce qui s'appelle une louange intéressée.

LE BARON.

Et que le *bon goût* donnerait avec plus de plaisir encore au maréchal de Biron *.

LA MARÉCHALE, au comte de Saint-Priest.

Pourquoi donc avez-vous rapporté ce plan de palais?

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Pour en faire bâtir un tout semblable, qui est déjà commencé. Mais tous les architectes sont indignés de ce plan, parce que cette architecture est sans aucune espèce de règles,

* Le maréchal de Biron avait des serres superbes dans lesquelles il cultivait d'excellentes figues, et les seuls abricots-pêches que l'on connût alors, et, ainsi que beaucoup d'autres hommes de ce temps, le malheureux duc d'Orléans, M. de Monville, etc., en envoyaient sans cesse aux jeunes dames de cette époque. Cette galanterie est passée de mode; *nous avons changé tout cela.*

et qu'il s'y trouve une inconcevable perte de terrain *.

LE PRINCE.

Il est réellement bien singulier qu'étant si près de la Grèce, qu'ils auraient assujettie, et dont les ruines attestent encore l'ancienne grandeur, les Turcs n'aient pas au moins des idées précises sur l'architecture.

LE DUC.

On sait que leur loi leur interdit l'étude des beaux-arts.

LE COMTE DE SAINT-PRIEST.

Et, à plus forte raison, leur interdit-elle de chercher à les inventer. Le travail le plus difficile et le plus fatigant est assurément celui de composer.

* Cette maison est située rue du faubourg du Roule, n°. 24. La belle pension de madame Afforty en occupe une grande partie. La cour devait être charmante quand elle était décorée de toutes les fleurs qu'on y met en Turquie, quand les niches (inutiles sans cela) en étaient remplies, et que les bornes qui entourent la cour étaient couvertes de lierre et portaient de superbes pots de fleurs, et lorsqu'enfin la cour était sablée et que son jardin de fleurs était plus grand.

L'auteur de cet ouvrage loge dans cette maison.

LA MARÉCHALE.

A propos de *compositions* agréables et brillantes, monsieur le duc de Nivernois nous donnera-t-il bientôt de nouvelles fables?

LE DUC.

J'en lirai quelques-unes à la première séance académique.

LA MARÉCHALE.

Si on le sait, vous ne pourrez suffire aux billets demandés, et je m'inscris d'avance.

TOUT LE MONDE, à la fois.

Et nous aussi.

LE DUC.

On *suffit* toujours à tout ce qui charme véritablement, et je prends avec reconnaissance l'engagement d'envoyer ces billets.

LE COMTE DE THIARS.

Madame la maréchale a-t-elle lu la traduction des *Nuits d'Young* par M. Letourneur?

LA MARÉCHALE.

Oui, j'y trouve un peu d'amphigouri; mais il y a de belles choses.

LE COMTE DE THIARS.

La traduction est élégante et fidèle, et même tous ceux qui savent bien l'anglais conviennent qu'elle offre plus de beautés que l'original *.

LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

C'est une chose bien rare pour une traduction.

LE DUC.

Oui, car, en général, on compare ingénieusement les meilleures aux estampes parfaites d'un beau tableau. Cependant, les Anglais assurent que la traduction de l'*Odyssée* par Pope égale au moins l'original.

LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

Ne dit-on pas la même chose de la nouvelle traduction des *Géorgiques* de Virgile, par l'abbé Delille?

* M. Letourneur n'a pas été heureux dans la traduction de Shakespeare, qui est bien mauvaise. Les passages obscurs et boursoufflés des *Nuits d'Young* présentent l'origine du style appelé de nos jours *romantique*, dont les Allemands s'emparèrent les premiers en l'exagérant à l'excès, comme on le voit dans *Verther* et quelques autres ouvrages germaniques. Nous avons fait un genre de cette manière d'écrire si vicieuse; mais on finira, et promptement, peut-être, par préférer à tout ce pathos inintelligible, le style admirable de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de Buffon, etc.

LE DUC.

Oui, mais nos grands latinistes ne sont pas tout-à-fait de cet avis. Au reste, il semble que le jeune auteur devrait se borner à faire des traductions en vers. Comme traducteur et comme versificateur, il a certainement un très-grand talent; mais si l'on en peut juger par quelques poésies fugitives qu'il a répandues dans la société, il manque d'idées et par conséquent d'imagination *.

LE PRINCE.

En effet, l'imagination n'est autre chose qu'une nouvelle combinaison d'idées **; car la

* Ce qu'il a prouvé par la suite, surtout dans son poëme de *l'Imagination* et dans celui de *la Conversation*, dans lequel il n'est même plus bon versificateur, parce qu'il a fait ce poëme en vers de dix syllabes, dont il n'avait point étudié le rythme, tandis qu'il possédait parfaitement celui des vers alexandrins.

Une femme (madame de Vannoze) a eu la gloire de piller maladroitement La Bruyère, comme l'a fait l'abbé Delille, de le surpasser entièrement dans son ouvrage sur le même sujet. Elle avait eu déjà le mérite de s'égaler au moins à la gloire du grand poète, M. de Trénueil, dans ses beaux vers sur les tombeaux de Saint-Denis.

** Et le *romantique* en manque absolument; il ne consiste que dans l'incohérence de mots *étonnés de se trouver en-*

faculté de créer n'appartient qu'à Dieu. Quand l'homme se croit créateur, il se trompe : il ne l'est jamais ; il ne fait qu'appliquer d'une manière nouvelle une idée ou une chose déjà connue, ou une découverte prise dans la nature, que lui ou d'autres ont récemment faite, et dont communément il ignore les causes. Et pour faire ces applications nouvelles avec justesse et clarté, et pour tirer un parti utile ou agréable de ces découvertes, il faut avoir ce que nous appelons du génie.

LE COMTE DE THIARS.

D'après cette définition, on peut très-légitimement piller les ouvrages des autres.

LE PRINCE.

Si vous aviez entendu les lectures faites par monsieur Clément, il vous aurait appris qu'emprunter l'idée d'un autre pour la rendre infiniment plus frappante et plus belle, n'est pas *piller;* mais que la prendre pour l'affaiblir ou même sans y rien ajouter de meilleur, c'est un

semble, et qui ne produisent qu'un sens inexplicable ou rebattu, n'excitant dans les gens raisonnables qu'une moquerie dédaigneuse, et dans les personnes irréfléchies ou bornées, une sorte de surprise qu'elles appellent de l'admiration.

plagiat. Et je croyais avoir établi ce principe dans ma définition, en disant qu'il faut appliquer d'une manière claire, brillante et nouvelle une chose déjà connue.

LA MARÉCHALE.

Cette distinction est excellente; car, sans cela, qui pourrait parler de l'amour, de l'amitié, de l'amour de la patrie, de l'amour maternel, filial, etc.? Mais il faut que les idées soient embellies et plus frappantes.

LE DUC.

En s'indignant des fureurs de Néron, Sénèque s'écrie : *Le tyran me fera conduire où? où je vais.* Cette pensée est belle; cependant, avant Sénèque, on avait dit mille fois que chaque pas nous conduit à la mort; mais Sénèque ajoute à cette idée une image frappante qui saisit...

LE COMTE DE SÉRENT.

J'ajouterai qu'il n'y a pas une seule idée morale, un précepte utile, une comparaison sublime qui ne se trouve dans l'Écriture sainte. Et voilà pourquoi les auteurs du siècle dernier ont été si grands : ils avaient profondément

étudié les livres sacrés. Sans cela, nous n'aurions jamais eu Polyeucte, Esther, Athalie *, ni les belles odes de J.-B. Rousseau.

LA MARÉCHALE.

Oui, la religion est bonne à tout, et même à la littérature.

LA PRINCESSE DE P***.

Néanmoins, il y a des gens, à la vérité peu instruits, qui prétendent que la religion est l'ennemie des beaux-arts.

LE COMTE DE SÉRENT.

Pour se dissuader, qu'ils lisent la Bible, les poésies véritablement sublimes de Job **, d'I-

* Ni même les plus beaux morceaux de Phèdre, entre autres le fameux monologue,

Où fuir, où me cacher dans la nuit infernale?

qui est entièrement pris (comme je l'ai prouvé ailleurs) dans les pseaumes de David.

** On nous parle d'un *genre rêveur*, qu'on nous donne comme tout *nouveau*; cette *nouveauté* se trouve dans toute sa perfection dans le livre de Job; et je crois qu'on peut dire sans fanatisme que nul n'ira dans ce genre plus loin que Job, pour la morale, la touchante vérité des sentimens, des caractères, et la sublimité des images.

saïe *, du prophète-roi **, etc., et la description du temple bâti par Salomon, où ils verront non-seulement tous les beaux-arts employés et désignés avec honneur, l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, mais encore les arts d'industrie, la dorure, les vitriers, les menuisiers, les charpentiers, l'orfévrerie, etc.

LA DUCHESSE.

Ils y verraient que l'on y donne toujours le titre de prince *des musiciens* aux chefs des chœurs de musique.

LE COMTE DE SÉRENT.

Les déclamations des incrédules contre la religion sont toutes aussi déraisonnables, aussi mal fondées.

* La meilleure traduction de ce beau livre est celle de M. Genoude.

** Le Pseautier de feu M. de La Harpe est l'un des plus beaux ouvrages qu'on ait faits dans ce siècle : le discours préliminaire mérite bien d'être lu. Il est à remarquer que M. de La Harpe, qui faisait quelquefois de beaux vers, n'avait jamais, avant sa conversion, bien écrit en prose; mais, depuis sa conversion, il nous a donné deux excellens ouvrages en prose, le *Pseautier* et son *Cours de littérature*.

LA MARÉCHALE.

C'est qu'elles ne sont que des lieux communs, *philosophiques*, sentencieusement répétés par les partisans les moins spirituels de la secte.

FIN DU NEUVIÈME SOUPER.

DIXIÈME SOUPER.

La maréchale, la duchesse de Lauzun, le chevalier de Coigny, l'abbé de Vauxelles, l'évêque de Lescar, le président de Périgny, la comtesse de Lutzbourg, la marquise de****.

LE CHEVALIER.

On a présenté hier à madame la maréchale la belle et jeune madame de***** ?

LA MARÉCHALE.

Oui, et je vous avoue que cette figure si vantée ne me plaît pas du tout.

LA DUCHESSE.

Elle est pourtant bien belle.

LA MARÉCHALE, à madame de Lauzun.

Vous l'avez entendu dire, et vous le croyez. (*Au chevalier.*) Elle est d'une crédulité par-

faite pour toutes les louanges données aux autres.

LE CHEVALIER.

Et d'une incrédulité touchante pour toutes les critiques, les satires et les médisances.

LA MARÉCHALE.

Allons, gâtez-la bien ; achevez de la rendre bien insipide.

L'ABBÉ *.

L'extrême bonté sans ostentation ne peut jamais l'être.

LA MARÉCHALE.

Vous parlez en ecclésiastique.

L'ABBÉ.

Je parle en chrétien.

LA MARÉCHALE.

Je veux me justifier sur madame de *****, dont j'ai critiqué la figure ; elle a sans doute

* L'abbé de Vauxelles était homme de lettres fort distingué par ses talens et ses principes; il avait beaucoup d'usage du monde ; il était aimé et recherché dans la société. Entre autres écrits, il a fait un éloge justement estimé de madame de Sévigné.

des traits réguliers, un beau teint, une taille élégante; mais, quoiqu'elle *ne soit pas recueillie dans sa beauté* *, car elle est pour cela beaucoup trop évaporée; elle s'en occupe à toute minute; elle relève à chaque instant son collier, et les rubans de son *parfait contentement;* elle mord continuellement ses lèvres pour les rougir; elle étale en avant ses deux pieds croisés pour faire voir qu'ils sont jolis; en un mot, elle a tous les tics de la fatuité féminine **.

LE PRÉSIDENT ***.

Les hommes, par la suite, inventeront,

* Expression de madame de Sévigné, parlant d'une belle personne de ce temps.

** On portait alors des colliers serrés dans le haut du cou, et on les relevait, parce qu'on trouvait que plus ils étaient près du dessous du menton, plus ils embellissaient le visage. On appelait *parfait contentement* un nœud de rubans posé sur le haut de la poitrine. Tous ces petits soins de toilette, dont parle la maréchale, étaient alors fort ridicules et de mauvais ton. Qu'aurait-on dit, si l'on eût vu dans ce temps les jeunes gens se permettre dans un cercle une affectation habituelle de ce genre? celle de porter sans cesse la main à leur chevelure, pour y maintenir ou pour y produire ce qu'on appelle *un coup de vent,* et cela pendant toute la durée d'une longue visite?...

*** Le président Périgny, du parlement de Dijon, était uni-

peut-être pour leur usage, quelques-uns de ces *tics*.

L'ÉVÊQUE.

Oh! cela est impossible; car un tel ridicule dans un homme serait doublé.

LA MARÉCHALE, à l'évêque.

Monseigneur, on ne parle en ce moment que de votre beau *Discours sur l'état futur de l'Église*. Vous auriez bien dû nous l'apporter; ce qui nous aurait occupés beaucoup plus solidement que la conversation frivole que vous venez d'entendre.

L'ÉVÊQUE.

Comme on ne peut jamais prévoir jusqu'où peut aller l'indulgence de madame la maréchale, je n'ai point eu la présomption de l'apporter; mais j'en sais par cœur quelques morceaux......

versellement recherché dans le grand monde pour son esprit et son amabilité. Les princes du sang n'admettaient point chez eux (on ne sait pourquoi) des hommes de robe; mais ils recevaient tous M. de Périgny, qui, lorsqu'il n'était point en Bourgogne, passait sa vie au Palais-Royal, à Villers-Cotterets, au Temple et à l'Ile-Adam.

TOUS, à la fois.

Ah! parlez, parlez, monseigneur! Nous vous écoutons.

L'ÉVÊQUE.

Voici les fragmens que je me rappelle :

« N'écoutez que Jésus-Christ et ses apôtres ; » eux seuls ne vous tromperont point. D'un » côté, Jésus-Christ vous dit : *Allez, je suis* » *avec vous jusqu'à la fin des siècles ;* de l'au- » tre : *Pensez-vous, quand le fils de l'homme* » *reviendra, qu'il trouve encore de la foi sur* » *la terre?* Saint Paul nous annonce les beaux » jours de l'Église, et comme une résurrection » de la mort à la vie, par le retour des enfans » de la dispersion ; et tout à coup, jetant un » regard terrible sur les peuples de la genti- » lité, il les menace d'un affreux retranche- » ment : *Prends donc garde, ô gentil! car si* » *Dieu n'a pas épargné les branches natu-* » *relles, crains qu'il ne t'épargne encore* » *moins* *.

» Qui ne serait effrayé de ces redoutables

* L'auteur ne manque jamais de citer à chaque paragraphe le passage latin de la sainte Écriture.

» paroles! D'un côté, des promesses; de l'au-
» tre, des menaces. Cet oracle est profond, et
» mérite d'être expliqué. Les promesses s'a-
» dressent à l'Église en général; les menaces
» regardent les peuples en particulier. L'É-
» glise, fondée par la parole de Dieu, ne sau-
» rait être renversée par tous les efforts de
» l'enfer, et on ne peut manquer de voir un
» jour réalisées dans toute leur étendue les
» promesses qui lui ont été faites. Mais les di-
» vers peuples enfans de l'Église par adoption,
» peuvent déchoir de cette prérogative au-
» guste. Ne craignez donc point pour l'Église
» en général; son étendue et sa perpétuité
» sont prédites et assurées; mais craignez pour
» les peuples en particulier, craignez pour les
» peuples ingrats, craignez pour vous-mêmes;
» et tandis que le flambeau de la foi brille sur
» notre horizon; tandis que le royaume de
» Dieu est encore parmi nous, et que sa coi-
» gnée, suspendue auprès de l'arbre, menace
» de frapper, non le trône immortel, mais les
» branches stériles et desséchées, rentrons en
» nous-mêmes, et par de saintes résolutions,
» exécutées à l'envi par les pasteurs et par les
» peuples, tâchons de recueillir le fruit des

» promesses, et de nous dérober à l'effet des » menaces : c'est le sujet de ce discours.

» . . . .

» Les ennemis de la foi, qui publient les » maux de l'Église avec tant de satisfaction, et » qui nous annoncent sa chute avec tant de » confiance, auraient dû consulter moins leur » prévention et le désir de leur cœur, que » leur raison et la nature des choses mêmes ; » et si, pour connaître les principes de vie et » les ressources de l'Église, ils eussent exa- » miné son esprit et son organisation, s'ils » eussent sondé les fondemens de nos espé- » rances et rapproché les avantages spirituels » et temporels de ce corps, ils auraient trouvé » une constitution saine et robuste qui annonce » sa durée, des promesses d'un secours abon- » dant et divin qui la garantissent, une assis- » tance ordinaire qui préviendra sa défaillance, » une assistance extraordinaire qui réparera » ses pertes, et portera sa gloire plus haut » qu'elle n'a été dans ses beaux jours.

» J'appelle donc l'esprit de l'Église, et » comme son principe de vie, cette foi iné- » branlable qui nous attache aux vérités que » Dieu nous a révélées, cette espérance ferme

» qui nous fait attendre les biens qu'il nous
» promet, cet amour mutuel, ce feu divin
» qu'il allume dans nos âmes par la charité; et
» je dis qu'il n'est pas de principe plus puis-
» sant sur le cœur de l'homme, ni de plus
» capable de l'attirer dans une société quel-
» conque et de l'y fixer, que ce triple lien
» par lequel nous tenons invinciblement à l'É-
» glise.

» L'homme est né pour la vérité et pour le
» bonheur; son esprit est fait pour connaître,
» son cœur est fait pour aimer; il faut donc,
» s'il ne veut pas déchoir de la dignité de sa
» nature, qu'il tâche de découvrir tout ce qu'il
» a intérêt de savoir : son origine, sa destina-
» tion; ce qu'il est, d'où il vient, où il va; et
» pour être heureux, il faut, ou qu'il possède
» l'objet qui peut faire son bonheur, ou qu'il
» soit dans la route qui doit le mener à ce but.
» Mais à qui s'adressera-t-il pour l'aider dans
» cette recherche, et de qui recevra-t-il un si
» grand bien? Sera-ce de ces anciens sages qui
» se vantaient de posséder le double trésor de
» la vérité et du bonheur? Sera-ce de leurs
» successeurs qui se flattent d'avoir perfec-
» tionné leur art et surpassé leurs découvertes?

» Parmi les premiers, l'un vous demandera du
» temps pour vous répondre; un autre vous
» répondra que ces vérités, trop sublimes pour
» le commun des esprits, ne doivent pas être
» révélées à la multitude. Parmi les derniers,
» les uns vous donneront des doutes sans solu-
» tion; les autres, des assertions sans preuve
» et sans garant; et tous vous laisseront dans
» les plus désolantes incertitudes. Mais comme
» le disait Tertullien aux païens de son temps,
» un enfant chez les chrétiens, un artisant suf-
» fisamment instruit dans nos écoles, ne re-
» doutera pas vos questions. Non-seulement
» sur tous les objets dignes de vos recherches,
» il vous déduira les vérités les plus sublimes,
» mais il vous montrera autour de lui tout un
» peuple qui les connaît et qui les professe;
» mais vous verrez vous-mêmes autour de vous
» un grand nombre de vrais sages, heureux
» par la connaissance de la vérité, et par l'at-
» tente des biens d'une autre vie dont ils goû-
» tent les prémices. Dans celle-ci, des hommes
» qui, loin de vouloir jouir exclusivement de
» leur bonheur, ne cherchent qu'à le parta-
» ger, et qui, regardant les autres hommes
» comme leurs frères, et leurs frères comme

» eux-mêmes, ne sont avec eux qu'un cœur et » qu'une âme. Et après cela nous craindrions » qu'une société si fortement liée et si solide- » ment établie vînt à manquer? Si vous voulez » renverser ses fondemens et nous dégoûter » d'elle, faites-nous croire ou que Dieu n'a » point parlé, ou que sa parole ne s'est pas » accomplie; que son fils n'est point venu, ou » qu'il n'a pas daigné nous instruire; faites- » nous voir un maître plus habile et d'une plus » grande autorité; des vérités mieux prou- » vées, plus consolantes, et dont nous puis- » sions mieux connaître, par nous-mêmes, la » force et la vertu. . . . .

» Au centre de l'univers chrétien s'élève une » chaire antique et révérée, d'où un premier » pontife, promenant au loin ses regards, ob- » serve, reprend, encourage, et au nom de » la société entière et de son divin instituteur, » pourvoit à tout ce qu'un besoin pressant a » rendu nécessaire.

» Sur un siége moins élevé, chaque pontife » préside à une portion du troupeau universel; » et sans se départir de l'intérêt général, con- » centre son activité dans les limites d'un dio- » cèse.

» Dans chaque diocèse, un corps de pas-
» teurs, unis à leur chef par les liens d'une
» douce et juste subordination, partage les
» travaux, les honneurs et la tendre sollici-
» tude d'un même sacerdoce.

» Dans chaque province et dans l'étendue de
» l'empire chrétien, des assemblées plus ou
» moins solennelles, selon la grandeur du pé-
» ril, selon l'importance des objets, proscri-
» vent les erreurs, ramènent les errans, ou,
» par le retranchement douloureux, mais né-
» cessaire, de quelque membre corrompu,
» arrêtent les progrès du mal, et assurent la
» vie et la santé de tout le reste *.

* Il est bien étonnant que cet empire, sans armées, et par conséquent sans force humaine, et placé au milieu de tant de peuples infidèles, subsiste avec la même majesté depuis tant de siècles! On peut comparer ce miracle à celui de Lorette, dont les trésors surpassaient les descriptions fabuleuses des trésors d'Aboulcasem dans *les Mille et une nuits*. L'église de Lorette possédait des chapelles dont les murs étaient entièrement revêtus de lames d'or pur, dans lesquelles on trouvait des centaines de grosses lampes recouvertes de diamans fins, avec de longues chaînes aussi de diamans, des ornemens d'église brodés en pierreries, en corail et en perles fines, des calices d'or enrichis de pierreries; des écrins entiers remplis de superbes diamans, présens dus à la piété de diverses princesses; des statues d'argent massif, parmi lesquelles on comp·

» Que manquerait-il à un corps ainsi organi- » sé, si ce n'est de trouver dans les puissances » qui l'environnent un concours qui favorise » son action, et qui la fortifie? Et pourquoi » l'Église ne le trouverait-elle pas? Fille du » ciel, elle ne doit pas faire ombrage aux » puissances de la terre. Elle ne cherche point » à s'élever sur leurs ruines : elle ne veut que » former des hommes dignes de Dieu. Mais en » les rendant dignes de lui, elle les rend en-

tait *le vœu du grand Condé.* C'était une statue presque colossale de la sainte vierge en argent massif, et que ce héros envoya à Lorette après sa réconciliation avec la cour. L'église de Lorette, renfermant tous ces trésors et beaucoup d'autres qu'on ne peut spécifier dans une note, était située sur le bord de la mer, sur des rivages sans cesse exposés aux attaques des corsaires infidèles qui infestent ces parages; et Lorette n'a jamais eu pour sa défense qu'une douzaine de soldats invalides qui n'avaient jamais tiré un coup de fusil. Les pirates ont fait les tentatives les plus réitérées pour faire dans ce lieu une descente qui eût si pleinement satisfait leur avidité naturelle; mais ils n'ont jamais pu y parvenir; ils ont constamment été repoussés par les vents, l'orage, les tempêtes, qui ont souvent submergé leurs vaisseaux avec leurs équipages entiers. Ils ont fini par reconnaître eux-mêmes qu'un Dieu vengeur des forfaits protégeait et défendait ces bords sacrés, et leur étonnement plein de terreur assura mieux la tranquillité de Lorette que n'auraient pu le faire de nombreuses armées.

» core plus dignes et plus capables de tous les
» emplois de la terre. Elle adoucit le cœur des
» rois, elle leur soumet le cœur des peuples.
» Elle se prête à tous les gouvernemens, et
» s'incorpore à tous les États où elle est ad-
» mise. Toutes les puissances ont donc un égal
» intérêt à la maintenir, à veiller à l'exécution
» de ses lois, à étendre plutôt qu'à resserrer
» les limites de son empire; et alors, réunissant
» en elle tout ce qui peut la fortifier et l'em-
» bellir, je la vois qui s'avance à travers les
» siècles, pleine de force et de majesté, re-
» poussant ses ennemis, réparant ses pertes;
» et frappé de ce spectacle, je m'écrie avec
» Jacob dans le désert de Pharan : *C'est ici*
» *le camp du Seigneur;* ou avec Balaam, à la
» vue du peuple de Dieu sur les confins de la
» terre promise : *Que tes tentes sont belles, ô*
» *Jacob! et que tes pavillons sont beaux, ô*
» *Israël!* . . . .
» . . . .

» La même main qui a posé l'Église sur ses
» fondemens saura l'y soutenir; et la même
» Providence qui lui aura suscité des épreuves
» et des périls, a pris l'engagement solennel
» de l'en faire triompher. Allez, dit Jésus-

» Christ à ses apôtres, en leur donnant le
» monde à conquérir, allez enseigner tous les
» peuples : toute puissance m'a été donnée dans
» le ciel et sur la terre : je serai avec vous
» jusqu'à la consommation des siècles : les cieux
» et la terre passeront, mes paroles ne passe-
» ront pas, et les portes de l'enfer ne prévau-
» dront jamais contre mon œuvre. Aussi les
» tyrans se sont élevés contre l'Église, dès sa
» naissance; les erreurs ont succédé aux ty-
» rans ; les vices ont secondé l'erreur, les
» schismes ont aggravé les maux en écartant
» tout remède, et néanmoins, soutenue par les
» promesses et par le bras du Tout-Puissant,
» vous durez société sainte, dont nos ennemis
» avaient juré et prédit la ruine. Vos temples,
» vos autels, vos dogmes, votre sacrifice vous
» sont conservés jusqu'à ce jour. Parvenue à
» une honorable vieillesse, vous enfantez en-
» core des justes, vous leur préparez des suc-
» cesseurs, et jusqu'à la consommation des
» siècles, vous serez justement appelée l'asile
» de la vertu, l'école de la justice, la colonne
» et le fondement de la vérité. . . . . . .
» . . . .
» . . . .

» Suspendez votre triomphe, ennemis de la » foi, et ne vous flattez pas de nous avoir con- » fondus par vos défis et vos menaces. La sy- » nagogue a péri; mais la synagogue ne devait » pas toujours durer; figure de l'Église, elle » a disparu en sa présence, comme l'ombre » devant la réalité * . . . .
» . . . .

» Saint Grégoire-le-Grand voit dans la fu- » ture conversion des juifs un principe de » fécondité pour l'Église, et dans la personne » du saint homme Job, guéri de ses maux, » rétabli dans ses biens, survivant longues

* La dispersion des juifs, l'impossibilité où ils sont depuis tant de siècles de se réunir, forment, comme le remarque si judicieusement Pascal, un long miracle dont nous ne sommes point assez frappés. En effet, il est inconcevable (et ce phénomène n'a point d'exemple dans l'histoire), qu'un peuple qui possède de grandes richesses, qui, jusqu'à nos jours, était passionnément attaché à sa religion, n'ait pu ni se réunir en nation, ni relever son temple, ni acquérir une grande portion de terres incultes (lorsqu'il y en a tant sur notre globe), pour s'y établir. Voilà le plus surprenant accomplissement des divines prophéties, et qui doit bien faire croire aux plus incrédules à la conversion des juifs, annoncée aussi dans l'Écriture sainte, et qui doit terminer ces longs prodiges. Cet heureux dénouement approche, car on n'a jamais vu autant de juifs se convertir.

» années à son rétablissement, il reconnaît
» l'Église repeuplée, enrichie, renouvelée par
» le retour des juifs, et permet à la piété de
» rapprocher, pour s'en nourrir, les divers
» traits de cette auguste ressemblance.

» Le grand Bossuet, qui avait pesé les biens,
» les maux et les ressources de l'Église, se
» complaisait dans cette idée, et regrettait de
» n'être pas né plus près des temps où cette
» heureuse révolution devait s'opérer.

» Éclairés par ces grandes lumières, pour-
» rions-nous craindre de nous égarer, et ne
» pas écouter avec confiance, Moïse, Osée,
» Isaïe, cette nuée de prophètes et de témoins
» suivis par les apôtres, qui tous annoncent à
» ce peuple, au milieu de son endurcissement
» et de ses disgrâces, sa conversion et son re-
» tour, et à nous, les heureux effets d'un si
» merveilleux changement.

» *Un jour* (c'est Moïse qui parle), *Dieu cir-*
» *concira votre cœur et le cœur de vos en-*
» *fans; vous reviendrez à lui, il reviendra à*
» *vous; vous l'aimerez de tout votre cœur, et*
» *vous pratiquerez ses commandemens.*

» *Osée, les enfans d'Israël seront long-*
» *temps sans temple, sans autel, sans roi,*

» *sans sacerdoce; à la fin, ils chercheront le*
» *seigneur leur Dieu, et David leur roi; et ils*
» *seront comblés de toutes sortes de biens. . .*

. . . .

. . . .

» Des hommes orgueilleux d'un faux savoir, » ennemis de toute domination, se sont éle- » vés contre Dieu, contre son Christ et son » Église, contre toutes les lois, et pour briser » plus sûrement un joug qui les fatigue, pour » renverser des idées reçues qui les importu- » nent, pour abréger l'étude de la science qu'ils » enseignent, et d'un seul mot, couper court » à toute discussion, ils ont fini par dire : » Mortels, écoutez vos maîtres; ils viennent » vous apprendre qu'il n'y a pas de Dieu : in- » téressés à le croire, des hommes faibles, et » déjà vaincus par leurs passions, se sont lais- » sé aller à leurs paroles; bientôt ces nou- » veaux disciples sont devenus de nouveaux » maîtres; les plus ardens et les plus témé- » raires d'entre eux ont été les plus suivis par » leurs semblables. De la capitale, où il a d'a- » bord paru, le mal a gagné les provinces; des » villes, il a passé dans nos campagnes; des » pères, par une succession malheureuse, il

» s'est transmis aux enfans qui en ont fait la
» portion la plus précieuse de leur héritage ;
» accru et fortifié, à mesure qu'il s'est éloigné
» de sa source, quelques générations ont fait
» perdre de vue son origine, et lui ont acquis
» le poids et le mérite de l'ancienneté. On avait
» mis en question long-temps s'il était possible
» qu'il y eût de véritables athées : grâces à notre
» siècle, le problème est résolu, et nous voyons
» tous les jours des hommes conçus, nés, nour-
» ris dans l'athéisme, vivre sans dieu, sans
» loi, sans remords, et mourir froids et en-
» durcis comme ils ont vécu; et l'on sera sur-
» pris que les hommes d'aujourd'hui ne veuil-
» lent vivre que pour eux, que les pères
» négligent leurs enfans, que les enfans mé-
» connaissent leurs pères, que les liaisons du
» sang perdent tous les jours de leurs droits ;
» et l'on se plaindra qu'il n'y a plus de patrie,
» comme il n'y a plus de famille; que les corps
» et les esprits dégénèrent; que les sciences et
» les arts utiles déclinent; que les chefs-d'œu-
» vres en tout genre deviennent rares, et la
» vertu encore plus, et comment en serait-il
» autrement? des hommes qui n'ont qu'un ins-
» tant à vivre, ne doivent pas se partager : si

» le bien, si le mal n'est qu'un nom; si le juge
» qui les voit ne les punit, ni ne les récom-
» pense; si cet être, quel qu'il soit, n'existe
» même pas, quel prix pour le présent ou pour
» l'avenir proposerez-vous à l'homme pour le
» payer de ses sacrifices et de ses travaux? Il
» sait que, pour qui va cesser d'être, le pré-
» sent bientôt ne sera plus, et que l'avenir ne
» sera jamais. Ce n'est pas tout; des gens de
» bien qui devraient avoir horreur de ces
» maximes, écoutent les docteurs qui les dé-
» bitent, vantent leur savoir, admirent leur
» courage, envient leur sécurité, se rappro-
» chent tous les jours de leurs idées, de leurs
» mœurs, de leur langage, se dégoûtent enfin
» des objets de la foi, et traînant avec ennui un
» faible reste de christianisme, semblent n'at-
» tendre que le moment de la tentation pour
» s'en défaire, comme les apostats n'attendent
» que la présence et le signal du tentateur pour
» se livrer aux derniers excès.

» Si, dans ces circontances, il s'élevait un
» homme plein d'adresse, revêtu de puissance,
» réunissant tous les caractères et tous les ti-
» tres qui en imposent le plus aux hommes, et
» que l'audace sur le front, le blasphème à la

» bouche, il parût parmi nous, et tentât de
» consommer, en un jour, le mystère d'iniquité
» qui s'opère depuis les premiers siècles, quel
» obstacle trouverait-il? * Ah! j'aperçois ses
» nombreux partisans se réjouir en voyant ap-
» procher leur maître; je les vois accourir sur
» ses pas dans nos temples, renverser nos
» autels, en arracher les prêtres, les lévites,
» occupés du sacrifice : pénétrant dans l'en-
» ceinte sacrée, je les vois appeler à grands
» cris cette foule de demi-croyans, rassemblés
» moins par le zèle que par l'usage, et dans ce
» temple, déshonoré déjà par leur culte hypo-
» crite, les inviter à rejeter bien loin un fan-
» tôme de religion qu'ils ne supportent qu'avec
» peine : je les vois porter une main sacrilége
» sur les ornemens du sanctuaire, se charger
» avidement de leurs dépouilles, fermer les
» portes de la maison de Dieu, ou en changer
» la destination **, poursuivre au-dehors leur
» victoire impie, et dans leur triomphe et leurs

* Ceci annonce Robespierre, comme on le verra dans la suite du paragraphe.

** On sait que, durant la terreur, presque toutes les églises furent métamorphosées en écuries.

» festins, insulter à nos douleurs, et, par des » libations impures, profaner ces coupes et ces » vases consacrés par la célébration de nos » mystères les plus redoutables *.»

(L'évêque s'arrête.)

LE CHEVALIER.

Quelle prodigieuse mémoire !

LA DUCHESSE.

Oui, une mémoire *heureuse* pour nous.

L'ÉVÊQUE.

J'étais tellement pénétré de mon sujet, que j'ai retenu ce discours comme je l'ai composé, c'est-à-dire sans effort **.

LA MARÉCHALE.

Ce discours me paraît admirable ; cepen-

* Tout le monde sait que, sous le règne impie de la terreur, plusieurs jacobins, dans leurs orgies, commirent ce crime exécrable.

** Il est vraisemblable que ce sentiment exprimé par l'évêque, a donné lieu à cette manière de parler, *savoir par cœur*, qu'on n'aura appliqué d'abord qu'à la mémoire qui retient si facilement les choses qui touchent le cœur. C'est le fond de cette idée qui a produit la définition que le célèbre sourd-et-muet Massieu a faite de la reconnaissance, qu'il appelait ingénieusement *la mémoire du cœur*.

dant si M. l'évêque me permet de le lui dire, je trouve un peu d'exagération dans les derniers passages.

LE CHEVALIER.

Par exemple, il est bien difficile de croire à ce triomphe éclatant de l'impiété.

L'ABBÉ.

Monseigneur, sans doute, n'a pas l'intention de l'annoncer comme devant être prochain.

L'ÉVÊQUE.

Pardonnez-moi, je crois que nous sommes très-près de cette affreuse époque *.

LE PRÉSIDENT.

Quoi ! Monseigueur, vous croyez que nous pouvons voir *les églises transformées en écuries*, et les vases sacrés profanés dans d'*impures orgies ?*....

L'ÉVÊQUE.

J'ai peut-être poussé cette déclamation un peu trop loin.

L'ABBÉ.

Néanmoins, Monseigneur, n'en retranchez

* Il avait pleinement raison; nous n'en étions pas éloignés de quarante ans.

rien dans aucune édition, car si cette funeste prédiction se vérifie, il est bon qu'elle soit consignée dans l'ouvrage imprimé d'un auteur si respectable par son caractère, sa science, son rang et ses talens.

LE CHEVALIER.

Madame la maréchale a-t-elle entendu parler du sermon de l'abbé de Beauregard prononcé un de ces jours derniers à Notre-Dame * ?

LA MARÉCHALE.

Oui, mais très-vaguement, je n'en connais pas du tout les détails.

LA COMTESSE.

Ni moi non plus.

LA MARQUISE.

J'en puis dire autant. Je sais seulement qu'on n'a jamais fait un sermon plus singulièrement ridicule.

LE PRÉSIDENT.

Cela est vrai, et je suis en état de donner

* On trouvera peut-être que je répète trop souvent ces questions adressées à la maréchale; mais c'est ainsi qu'on l'interrogeait toujours, non-seulement chez elle, mais dans les maisons où on la rencontrait, pour peu qu'elle y prolongeât ses visites.

à cet égard les détails les plus circonstanciés et les plus exacts, car je les tiens de monsieur l'archevêque lui-même, qui a bien voulu satisfaire complètement ma curiosité sur ce point.

LA MARÉCHALE.

A votre tour, satisfaites donc la nôtre.

LE PRÉSIDENT.

L'abbé de Beauregard a passé jusqu'ici pour un ecclésiastique sage, spirituel et modéré; il était désigné pour prêcher à la cour ce carême, lorsqu'il a prononcé ce malheureux sermon lundi dernier.

LE CHEVALIER.

Oui, un sermon d'une extravagance véritablement inouïe.

LE PRÉSIDENT.

Le sujet du sermon était contre la philosophie moderne.

LA COMTESSE.

C'est-à-dire contre la secte encyclopédiste, ce qui est très-raisonnable, car on ne peut pas savoir où cette secte et ses chefs impies nous méneront, si on les laisse faire.

LE PRÉSIDENT.

Oh! bien, le prédicateur le sait, comme vous l'allez voir. Tout à coup, au milieu de son sermon, il s'est arrêté, en s'écriant : *Que vois-je!* . . . Son visage a pris une expression effrayante d'étonnement et d'indignation, qui a vivement frappé tout son auditoire! . . . . . . Après un moment de silence, il a expliqué son étrange vision; il a dit qu'il voyait *l'impudique Vénus sur l'autel du vrai Dieu recevant les hommages d'un peuple insensé!* . . . . et qu'il voyait aussi dans la chaire de vérité qu'il occupait dans ce moment, *le pontife de Baal*, débitant audacieusement à une multitude corrompue, d'horribles blasphèmes *.

* Cette prophétie, cependant, s'est vérifiée dans tous ses détails. Mademoiselle Aubry, actrice de l'Opéra, fut choisie durant la révolution, pour jouer le rôle de la *déesse Raison* dans les rues et dans les églises; on l'a vue assise sur le grand autel de Notre-Dame, *recevant les hommages d'un peuple insensé*, qui passait processionnellement devant elle, et s'arrêtait quelques secondes devant cette nouvelle divinité, pour mettre un genou en terre en signe d'adoration. On a vu un comédien impie, dans *la chaire de vérité, débiter d'horribles blasphèmes*; et, ce qui n'est pas moins merveilleux, c'est que, peu de temps après ces exécrables folies, mademoiselle Aubri, jouant à l'Opéra le rôle de Minerve, déesse de la sa-

LA MARQUISE.

Cela est un peu fort.

LA MARÉCHALE, en riant.

En effet, *un peu.*

LE PRÉSIDENT.

Et le tout, pour prouver le danger des mauvaises doctrines.

gesse (qui, dans la mythologie, est aussi *déesse de la raison*), devait descendre dans une gloire, ayant à ses pieds deux petits enfans représentant les génies de la gloire, ne put descendre au moment indiqué, parce que les enfans n'arrivaient pas. On prévint le public de ce contre-temps : il attendit quelques instans; ensuite, s'impatientant, il demanda à grands cris que la déesse vînt seule, et qu'il se passerait des génies; alors parut au haut des cieux artificiels la *déesse Raison*, éclatante d'or, de pierreries, de jeunesse et de beauté; mais tout ce prestige s'évanouit aussitôt; les cordes qui soutenaient la machine se rompirent, la gloire se brisa en mille éclats. Mademoiselle Aubri fut fracassée; elle eut trois côtes enfoncées, elle se cassa un bras et une cuisse, et elle fut si horriblement défigurée, qu'elle ne put jamais, depuis, reparaître en public. Les enfans arrivèrent six minutes après cette catastrophe; ils avaient été arrêtés dans la rue des Lombards par un si grand embarras, qu'on les fit descendre dans une boutique, où ils furent obligés de rester plus d'un quart d'heure. Ce fut ainsi que le ciel, en punissant le crime devant tant de témoins, épargna, sauva l'innocence!....

LE CHEVALIER.

Et voilà les folles exagérations qui font plus de tort à la religion que les ouvrages prétendus philosophiques dont tous les gens raisonnables connaissent l'incohérence, les mensonges et le danger.

L'ÉVÊQUE.

M. le chevalier pense-t-il qu'il y ait aujourd'hui un grand nombre de *ces gens raisonnables?*

LE CHEVALIER.

Sans doute le nombre en est très-limité; néanmoins peu de sages doivent l'emporter sur une multitude d'extravagans.

L'ÉVÊQUE.

Oui, à la longue, mais souvent l'extravagance séduit d'abord la multitude, sa nouveauté peut plaire. C'est ainsi que souvent elle a produit des révolutions, et il faut quelquefois une assez longue expérience pour ouvrir les yeux sur tous ses inconvéniens, et pour obliger de revenir à la raison *.

* On peut bien s'écrier de nos jours : *Eh! quel temps fut jamais plus fécond en miracles!....* Car Dieu proportionne

toujours les effets éclatans de sa toute-puissance aux besoins des peuples malheureux qui s'égarent dans les ténèbres de l'incrédulité. En effet, Dieu a daigné prodiguer des miracles un peu avant, pendant et depuis la révolution. Indépendamment de ceux que j'ai déjà mentionnés, on doit compter ceux du vertueux prince de Hohenlohe, qu'on ne peut révoquer en doute; celui de la croix lumineuse qui parut dans le ciel près de Poitiers, et qui fut si attentivement examinée par une multitude innombrable de témoins. Sans compter une infinité de miracles particuliers, j'ai eu le bonheur et l'occasion d'en voir plusieurs, entre autres, celui qui guérit tout à coup une jeune paysanne de Carlepont (près de Noyon), d'une espèce de paralysie qui l'empêchait entièrement de marcher depuis l'âge de dix ans (elle en avait dix-huit). Ma nièce, dame du château de Carlepont, fit venir de Senlis et même de Paris des médecins qui la déclarèrent incurable. Cette jeune fille, nommée Séraphine, implora de ma nièce la grâce d'être envoyée à Notre-Dame de Liesse, parce que son père refusait de faire les frais de ce voyage, qu'il regardait comme une fantaisie de malade, et par conséquent comme inutile. Ma nièce se chargea de tout, et Séraphine revint de ce pèlerinage parfaitement guérie. C'est une chose dont quatre mille personnes de paysans villageois ont été les témoins, sans compter toutes les personnes du château, dont le maître est protestant; et en reconnaissant toute la vérité et l'authenticité du miracle, il me conta lui-même cette histoire quelques jours après. J'allai la même année passer quelques mois à Carlepont; je vis l'intéressante et pieuse Séraphine jouissant de toutes ses facultés, et courant dans le parc avec toute la légèreté de son âge.

FIN DU DIXIÈME SOUPER.

ONZIÈME SOUPER.

Les mêmes, le prince de Conti.

LE PRINCE.

On m'a dit, madame la maréchale, que la jeune comtesse de **** ne vous plaisait pas; elle m'a été présentée hier; je vous avoue que je la trouve charmante.

LA MARÉCHALE.

Cela ne m'étonne pas du tout; monseigneur n'a été frappé que de son teint éblouissant, de sa jolie taille, de sa tournure élégante; et moi je n'ai examiné que son maintien, son petit air décidé, et l'occupation où elle paraît être de sa parure.

LE PRINCE.

Cela est tout simple; un juge et un *courtisan* ne peuvent avoir les mêmes yeux.

LE CHEVALIER.

Certainement; voilà le seul cas où monseigneur puisse jamais être comparé à un courtisan.

LE PRINCE.

Je l'espère *, je ne flatterai jamais les hommes plus puissans que moi.

L'ÉVÊQUE.

Monseigneur a bien raison; car il ne faut même pas flatter les hommes moins puissans que soi, comme on l'a tant fait dans les républiques.

* M. le prince de Conti était d'autant moins *courtisan*, qu'il était le contraire par système; et il faut que, surtout un prince du sang, ne soit ainsi que pour l'amour de la justice et le véritable intérêt de la nation. M. le prince de Conti avait de l'esprit et de l'éloquence, et avec les ménagemens de respect imposés par le seul bon goût, il s'était fait un plan constant de contradiction contre le roi et ses ministres; ce qu'il effectuait avec beaucoup de succès au parlement. Ce rôle était nouveau, ce qui lui acquit beaucoup d'admirateurs et une grande popularité. Nous l'avons dit, une semblable conduite, sans système et seulement pour le bien public, est une chose bien digne d'éloges; mais, dans ce cas, l'occasion de faire des représentations au souverain ne se présente pas toujours, au lieu qu'elle ne varie pas, quand c'est le désir de se rendre populaire ou l'espoir de flatter un parti qui donne cet esprit d'opposition.

L'ABBÉ.

Ce qui est d'autant plus dangereux, qu'on ne flatte ceux-là qu'en masse.

LE PRÉSIDENT.

C'est ainsi que les Romains païens flattaient le peuple.

L'ÉVÊQUE.

Il me paraît plus excusable de flatter la puissance, qui peut faire du moins l'illusion de la gloire, que de flatter le peuple, qui, pris en masse comme on le flatte toujours, n'a pour lui que la force sans lumières.

LE PRINCE.

Concluons que toutes les flatteries sont mauvaises.

L'ÉVÊQUE.

Puisse cette excellente maxime être toujours universellement admise en France.

LE PRINCE.

Eh bien! madame la maréchale, on ne parle à Paris que des lectures que M. Clément a faites chez vous *. Si je n'avais pas été forcé de

* Ces lectures eurent en effet le plus grand succès. Il est dommage que cet ouvrage soit tombé dans l'oubli; il serait

faire deux ou trois petits voyages imprévus à l'île Adam, j'aurais sollicité une place à ces soirées littéraires.

LA MARÉCHALE.

Et moi, monseigneur, j'aurais pris avec empressement et reconnaissance les jours et les heures que vous auriez daigné nous donner. Il est vrai que ces lectures nous ont fait grand plaisir, qu'elles sont instructives et de fort bon goût.

L'ABBÉ.

Et l'on ne peut certainement pas reprocher à l'auteur d'être chicanier dans ses critiques; car on pourrait très-justement lui faire un reproche tout contraire.

LA MARÉCHALE.

Voilà une observation qui me surprend.

LA MARQUISE DE *****.

Et moi aussi; car j'avouerai que j'ai trouvé quelques-unes de ses critiques un peu âcres.

bien désirable que tous les jeunes poètes et littérateurs le lussent avec attention; car, outre les critiques, il contient une poétique parfaite.

LE PRINCE.

C'est ce qui arrive communément, quand la critique tombe sur une personne qu'on a toujours flattée.

L'ABBÉ.

Pour me justifier aux yeux de madame la marquise de *****, je citerai d'abord de *la Henriade* le plus mauvais vers que l'on puisse trouver dans aucun ouvrage, surtout sérieux, et sur lequel M. Clément n'a rien dit. En parlant de Dieu, M. de Voltaire, pour plaire aux gens religieux, s'écrie :

« Partout il nous instruit, partout il parle à nous. »

LE PRINCE.

Il est vrai que ce vers n'est ni élégant, ni harmonieux.

L'ABBÉ.

Il parle à nous! Je demande si au collége on passerait un tel vers à un écollier de douze ans ?

L'ÉVÊQUE.

Assurément non.

L'ABBÉ.

Cependant, il se trouve dans une longue ti-

rade que M. Clément a justement critiquée à d'autres égards, en passant sous silence ce vers ridicule. Ce n'est pas là, je crois, être *chicanier;* mais je ferai encore à M. Clément un reproche de ce genre beaucoup plus grave, c'est de n'avoir pas du tout critiqué un passage entier qui, sous les rapports religieux et littéraires, est également blâmable; c'est, dans la description des enfers, le morceau qui commence ainsi :

« Êtes-vous dans ces lieux, faibles et tendres cœurs
» Qui, livrés aux plaisirs et couchés sur des fleurs,
» Sans fiel et sans fierté, couliez dans la paresse
» Vos inutiles jours filés par la mollesse. »

Des cœurs couchés sur des fleurs! Quelle image barroque, et puis quelle immoralité d'absoudre ainsi tous les voluptueux et tous les libertins!....

LE PRINCE.

Et tous les paresseux.....

L'ÉVÊQUE.

Cependant on ne peut nier que, malgré la tendresse du *cœur,* les *inutiles jours filés par la mollesse* ne soient, dans le cours et à la fin

de la vie, des jours bien honteusement coupables.

L'ABBÉ.

Il est vrai que le *cœur* ou l'homme décidé à *coucher* toujours *sur des fleurs*, doit nécessairement être le plus mauvais des pères, des amis, des citoyens....

LE PRÉSIDENT.

Il est plaisant aussi de louer ces *cœurs couchés sur des fleurs*, sur ce qu'ils n'ont ni fiel ni fierté.

LE PRINCE.

Je ne vois pas trop de quoi ils pourraient s'enorgueillir ou s'aigrir.

LA MARQUISE *****.

La paresse, la faiblesse et la *sensibilité* de ces *faibles et tendres cœurs* excluent naturellement l'aigreur et l'orgueil.

LE CHEVALIER.

Et de plus, le poète aurait dû savoir que la paresse habituelle exclut nécessairement la sensibilité : c'est surtout la fainéantise qui produit l'égoïsme.

LA MARÉCHALE.

Concluons qu'un paresseux bien enraciné est un véritable automate, et qu'il ne peut être ni bon, ni charitable, ni capable de bien exercer un emploi ou une profession quelconque; qu'enfin il est impossible qu'il soit un homme instruit ou seulement spirituel.

L'ABBÉ.

Il est donc aussi ridicule qu'immoral de parler d'un vice qui a des conséquences si funestes, d'en parler, dis-je, avec tant de complaisance et de ce ton sentimental.

LA MARÉCHALE.

M. Clément avait tant de choses à dire, que volontairement il en a passé un grand nombre; mais ses lectures seront toujours d'une grande utilité, et je suis certaine qu'il trouvera un grand charme à se rendre au Temple* pour les recommencer, si monseigneur lui fait donner ses ordres.

* Le *Temple* était, à Paris, le palais de M. le comte de Conti. Il y donnait tous les lundis, pendant l'hiver, ses fameux soupers, toujours composés de plus de cent personnes, et les plus nombreux de ce temps.

LE PRINCE.

Madame de Boufflers lui en a déjà demandé *une seconde représentation* chez elle *, et je m'y trouverai certainement ** ; mais comment madame la maréchale a-t-elle pu se résoudre à recevoir dans son salon M. Clément, qui a si maltraité son ami, M. de La Harpe?

LA MARÉCHALE.

Mon ami, c'est beaucoup dire ; mais je suis très-reconnaissante de l'obligeance avec laquelle il me donne le bras dans mes promenades du matin ; et comme je ne lis jamais ce qu'on écrit contre les gens qui m'intéressent,

* Elle demeurait au Temple.

** Ces lectures eurent lieu en effet chez la comtesse de Boufflers, et avec le même succès. M. le prince de Conti n'en manqua pas une, et il y mena tous les beaux esprits de la cour, M. de Pontdevesle, l'abbé Barthélemi, auteur d'Anacharsis ; le comte d'Albaret, le savant Foncemagne du Palais-Royal, et qui avait été attaché à l'éducation de M. le duc de Chartres ; Laugeon, qui faisait de si jolies chansons poissardes, et qui les chantait avec tant d'agrément et d'une manière si comique ; l'abbé Arnaud, le comte d'Amezague, le chevalier de Chastelux, le duc de Nivernois, le chevalier de Boufflers, l'archevêque de Toulouse, le marquis et le comte de Genlis, etc., etc.

je ne connais point ces épigrammes de M. Clément.

LE CHEVALIER.

La plus célèbre est celle où l'auteur désigne toujours M. de La Harpe sous le nom de la *Harpie*....

LA MARÉCHALE.

Chevalier, faites-moi grâce des citations de ce genre.

LE CHEVALIER.

Je me tairai donc sur la préface de *Mélanie*, dans laquelle l'auteur dit modestement que Voltaire lui mande que *l'Europe attend Mélanie.*

LA MARÉCHALE.

J'aime beaucoup cet ouvrage; j'y trouve même des sentimens religieux.

L'ABBÉ.

Ah! madame la maréchale, relisez ce drame, et vous verrez que ces prétendus *sentimens religieux* ne sont que de petites concessions philosophiques....

L'ÉVÊQUE.

Ingénieusement tournées pour nuire sour-

dement à la religion, et en même temps pour ne pas trop scandaliser les dévots *.

L'ABBÉ.

Cela peut se prouver par la citation de quelques vers qui m'ont frappé, et que voici :

«Eh! le vœu le plus libre et le plus volontaire,
» Au Dieu qui prévoit tout peut sembler téméraire.
» Peut-être qu'il faudrait que l'homme, le chrétien,
» Demandât tout au ciel et ne lui promît rien.»

LA COMTESSE, en riant.

Cela serait beaucoup plus commode.

LE PRINCE.

Il est clair que le poète fait ici la critique des vœux monastiques.

L'ABBÉ.

Mais avec la petite *concession philosophi-*

* Cela est si vrai, que l'auteur, M. de La Harpe, depuis sa conversion, faisant une nouvelle édition de cet ouvrage, en retrancha une infinité de passages que beaucoup de lecteurs irréfléchis regardaient comme religieux. Mais l'auteur, qui se rappelait ses intentions, se jugeait et se rendait justice en faisant ces retranchemens. Il est curieux de confronter les éditions faites avant et depuis la conversion de M. de La Harpe. Cette confrontation montrera combien la philosophie moderne est insidieuse et mensongère.

que, le poète ne s'écrie point avec audace : *Sans doute qu'il faudrait....*, il dit modestement : *Peut-être qu'il faudrait....*

L'ÉVÊQUE.

C'est avec des ménagemens semblables qu'on amène insensiblement le public à tout ce qu'on veut lui persuader.

LE PRINCE.

Oui ; car on ne persuade point en irritant et en heurtant de front les idées reçues.

LE CHEVALIER.

J'avoue que *Mélanie* ne me paraît qu'une très-médiocre parodie de l'*Iphigénie* de Racine.

LA MARÉCHALE.

Ah ! par exemple, voilà un singulier jugement !

LE CHEVALIER.

Mais il ne s'agit dans *Mélanie* que d'une fille intéressante, qu'un père despote veut sacrifier, qu'une mère défend, et qui est passionnément aimée d'un jeune homme très-bouillant, qu'elle aime aussi ; c'est bien là, je crois, le fond de l'Iphigénie de Racine. Il est vrai que le père de Mélanie n'a pas la noblesse

d'Agamemnon, et que sa mère n'a jamais l'énergie de Clytemnestre ; ce qui a fait dire de cette pièce *qu'elle n'a ni père ni mère.*

LE PRINCE.

Le mot est plaisant.

LA COMTESSE.

Et fort bien appliqué.

LE CHEVALIER.

A propos de Voltaire, monseigneur * et madame la maréchale connaissent-ils la dernière épigramme de Dorat contre Voltaire?

* Voltaire et Dorat devaient naturellement être ennemis : le premier l'était de toute espèce d'affectation, et le second (excepté dans l'épigramme qu'on va lire) mettait de la recherche dans tous ses écrits. Dorat eut de nombreux partisans; il forma une mauvaise école qui a peu duré. L'encyclopédiste Diderot était infiniment plus apprêté que Dorat, et dans un genre sérieux, scientifique et pédant, mille fois moins excusable. Du moins, Dorat ne visait qu'à la grâce, à l'enjouement ; et avec de l'esprit, malgré le ridicule de certaines prétentions, on peut quelquefois arranger un joli badinage, et combiner souvent des mots ingénieux. L'amphigourique Diderot, au contraire, continuellement emphatique, inintelligible, est presque toujours assommant. Cependant M. de Voltaire a déchiré Dorat sans ménagement, et il a constamment loué, exalté Diderot sans aucune pudeur !....

Et voilà ce que produit l'esprit de parti.

LE PRINCE.

Non, et je crois que Dorat ne doit pas exceller en ce genre; car il est naturellement spirituel, gracieux, galant, et voilà tout.

LE CHEVALIER.

Hé bien, monseigneur, voilà ce qui rend l'épigramme très-remarquable; c'est qu'elle est très-piquante et de la plus grande énergie, et c'est pourquoi je l'ai retenue et pourquoi je vais la citer.

LA MARÉCHALE.

Dites-nous la donc bien vite.

LE CHEVALIER, tirant un papier de sa poche et lisant.

« Un jeune homme bouillant invectivait Voltaire :
» Quoi! disait-il, emporté par son feu,
» Quoi! cet esprit immonde est souffert sur la terre!
» Cet infâme Archiloque est l'ouvrage d'un Dieu!
» De vices, de talens, quel monstrueux mélange!
» Son âme est un rayon qui s'éteint dans la fange.
» Il est tout à la fois et tyran et bourreau;
» Sa dent d'un même coup empoisonne et déchire :
» Il arrose de fiel les bords de son tombeau,
» Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire.
» Un vieillard l'écoutait sans paraître étonné :
» Tout est bien, lui dit-il; ce mortel qui te blesse,
» Jeune homme, du ciel même atteste la sagesse;
» S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné. »

LE PRINCE.

Voilà en effet de bien beaux vers dans leur genre, et d'une énergie bien remarquable, surtout dans un auteur qui n'a jamais fait que des poésies légères et de jolis petits riens.

L'ÉVÊQUE.

M. Clément aurait le droit d'être jaloux de cette épigramme.

LA MARÉCHALE.

Chevalier, je vous prierai de m'en donner une copie que je montrerai à monsieur de La Harpe.

L'ABBÉ.

Ce sera une juste punition de toutes les fadeurs qu'il a prodiguées à Voltaire.

LA MARÉCHALE.

Ayons un peu d'indulgence à cet égard, en songeant que, sans cela, il n'aurait jamais été reçu à l'Académie française. Comme il a beaucoup d'ennemis, la protection active de monsieur de Voltaire lui était très-nécessaire.

L'ÉVÊQUE.

Mais l'exagération, c'est-à-dire le mensonge, pour louer l'impiété, et pour favoriser des

intérêts personnels, est-elle un titre à l'indulgence?

LE PRINCE.

Dans le cas présent, la question est sévère.

LA MARÉCHALE.

Point du tout, monseigneur, quand elle s'adresse à une personne de bonne foi.

L'ÉVÊQUE.

Et la rectitude d'esprit de madame la maréchale assure de la justesse et par conséquent de la franchise de ses jugemens; car tout ce qui est faux est extravagant et mauvais, du moins à la longue.

LE PRINCE.

« Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable*. »

LE CHEVALIER.

Ce vers, qui a passé en proverbe, exige néanmoins quelques restrictions : par exemple, l'opéra, qui est très-beau, très-*aimable*, n'est nullement vrai; tout y est faux.

LA MARÉCHALE.

Mais ce faux ne trompe personne; et l'es-

* Vers de Boileau.

sentiel, c'est que tous les sentimens exprimés par les paroles soient parfaitement vrais *.

L'ABBÉ.

Ainsi, madame la maréchale ne doit pas aimer Marivaux ?

LA MARÉCHALE.

Hé bien, pardonnez-moi ; je l'aime beaucoup, parce qu'il n'est point faux. Son style, qu'on appelle du *marivaudage*, était naturel en lui, et n'est ridicule que dans ses imitateurs.

LA COMTESSE.

Je suis persuadée aussi qu'il ne cherchait point les expressions singulières que l'on trouve quelquefois dans ses ouvrages ; elles lui venaient tout naturellement : c'était la tournure de son esprit.

* Et c'est ce qu'on trouve dans nos bons opéras de Danchet, de Quinault, et particulièrement dant *le Devin de village* de J.-J. Rousseau : le sujet de ce petit drame n'exigeait ni le talent d'une grande poésie, ni la pompe de l'opéra ; mais il y a un tel charme dans la vérité du dialogue et dans l'accord devenu si rare des paroles et de la musique, que cet ouvrage ne passera jamais de mode, et qu'il sera toujours l'un des plus grands titres de gloire de son auteur.

LA MARQUISE DE ***.

D'ailleurs, il a si bien connu les femmes!

LE CHEVALIER.

Elles ne doivent pas lui en savoir trop bon gré; car il n'avait étudié que leurs travers, leurs dépits, leurs caprices, leur amour-propre....

LA MARÉCHALE.

Mais elles se reconnaissent dans ces peintures, et ce sont elles qui ont fait sa réputation.

LE PRINCE.

Aussi peut-on lui reprocher encore d'avoir fait toutes ses pièces de théâtre sur la même idée, *les Surprises de l'amour*, *le Legs*, *les Jeux de l'amour et du hasard*, sont toutes *des surprises de l'amour*, uniquement fondées sur la vanité et les fantaisies de la coquetterie, mais contenant les peintures les plus piquantes et les plus vraies.

LA MARQUISE DE ***.

Et quelle vérité aussi dans son roman de *Marianne!*

LA COMTESSE.

Il y a dans ce roman des scènes parfaites

d'observation, et qui ne tiennent point du tout à *notre* coquetterie.

LA MARÉCHALE.

Enfin, on a trop souvent fait la satire des femmes. Marivaux n'est jamais satirique, c'est-à-dire amer et mordant; il n'est que peintre fidèle, et c'est le premier de tous les mérites dans un auteur de pièces de théâtre et de romans.

LA MARQUISE DE ***.

Il est certain que l'on dénigre trop Marivaux. Il est également à la mode de le lire, de l'applaudir au théâtre, et d'avoir l'air dans la conversation de n'en faire aucun cas *.

L'ABBÉ.

Il est certain néanmoins que Marivaux ne sera point compté au nombre des bons écrivains, et qu'il ne formera jamais une excellente école de littérature.

LE PRÉSIDENT.

Comme l'a judicieusement remarqué madame la comtesse de Lutzbourg, ces expressions singulières n'étaient point les fruits de

* Ce qui existe encore à son égard aujourd'hui.

recherches puériles ; elles s'offraient naturellement à son imagination, et l'on sent et l'on voit qu'elles venaient uniquement de la tournure un peu moqueuse de son esprit, et je crois qu'on peut dire avec vérité que ce qu'on entend malignement par *marivaudage* ne se rencontre que dans les écrits de ses imitateurs, qui se mettent à la torture pour ressembler à Marivaux ; par exemple, le marquis de Pesay, Dorat et quelques autres.

LE CHEVALIER.

J'espère pourtant que vous ne trouvez pas de *marivaudage* dans la dernière épigramme de Dorat ?

LE PRÉSIDENT.

Non, assurément ; et c'est pourquoi, comme nous l'avons déjà dit, cette épigramme est si remarquable.

L'ABBÉ.

Les imitateurs sont condamnés à n'avoir, dans tous les temps, ni verve, ni vérité, parce qu'au lieu de peindre ce qu'ils ont observé, d'exprimer ce qu'ils ont senti, ils se bornent à prendre le ton et les défauts des auteurs qui

ont une touche originale, nouvelle et frappante.

LA MARQUISE DE ***.

Ainsi donc un auteur, pour faire *une bonne école*, ne doit point avoir d'*originalité?*

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi; mais il faut que son style soit exempt de toute *singularité affectée*, et particulièrement de toutes bizarreries. Toute pensée neuve, et qui paraît telle, est originale quand elle est parfaitement juste : condition toujours indispensable. On peut bien quelquefois se permettre, en plaisantant, de réunir dans une phrase *quelques mots étonnés de se trouver ensemble;* cette licence peut avoir de la grâce dans un couplet, un quatrain, un madrigal; mais dans tout ouvrage sérieux, elle est déplacée, elle est essentiellement mauvaise.

LA MARÉCHALE.

A propos de littérature et de vers, connaissez-vous le charmant couplet que la baronne du B****, à notre dernier voyage de Montmorency, fit pour moi? Cette question ne s'adresse point à madame de Boufflers, ni au chevalier qui étaient avec nous, et qui firent eux-mêmes de si jolies chansons.

LE CHEVALIER.

Il faut d'abord savoir que madame la baronne du B**** n'était venue à Montmorency que pour y passer seulement quinze jours, et qu'elle y resta trois mois.

LA MARQUISE DE ***.

Ce qui n'a rien d'étonnant.....

LE CHEVALIER.

La surveille de notre départ à tous, elle offrit à madame la maréchale une petite montagne en parfilage, représentant le mont *Thabor*, avec cette inscription : *Nous sommes bien ici, dressons y trois tentes.* Ensuite sa jolie voix nous fit entendre le charmant couplet suivant :

(Il chante.)

« On reste où l'on est bien, sans rechercher pourquoi.
» Tel est le sentiment ; lui-même est un mystère ;
» Mais votre aimable esprit et votre caractère
» Nous expliquent ce mot de notre sainte loi.
» Près de vous, on apprend comment la *grâce* opère ;
» On se trouve attaché, n'aspirant qu'à vous plaire.
» On est venu pour *vous*, et l'on reste pour *soi*. »

LA MARÉCHALE.

Madame de Boufflers, dites-nous donc aussi

les vers que vous fîtes pour moi le même jour, en me donnant deux petits pains de parfilage.

LA COMTESSE.

Après ceux de madame du B****, ils paraîtront bien mauvais, mais j'obéis.

(Elle chante sur l'air de *Figaro.*)

« Au malheur, à l'indigence,
» Vous prodiguez des secours,
» Et de vos dons l'abondance
» Semble croître tous les jours;
» Mais si tant de bienfaisance
» Venait à vous appauvrir,
» Voici de quoi vous nourrir (*bis*). »

LA MARQUISE DE ***.

Un des plus jolis couplets, à mon avis, est celui que fit le chevalier de Boufflers sur le baron de Buzenval; chevalier, vous en souvenez-vous?

LE CHEVALIER.

On n'oublie point ce qui a pu vous plaire; voici ce couplet :

(Il chante sur l'air de *Tire larigot.*)

» Notre Suisse devient grison
» Sans être moins aimable.
» Pour l'amour il n'est pas moins bon;
» Il est meilleur à table.

» S'il voit un bon morceau, bientôt
» Il en tire aile ou cuisse.
» Ce n'est pas un sot, il s'en faut,
» De l'épaisseur d'un Suisse. »

LA MARÉCHALE.

Tout cela est charmant; mais il est horriblement tard; promettez-moi de revenir tous après demain....

FIN DU ONZIÈME SOUPER.

DOUZIÈME SOUPER.

Les mêmes, à l'exception du prince et de l'évêque, madame la baronne du B****, M. Donézan.

LA BARONNE DU B****.

Est-il vrai qu'on ait chanté au dernier souper de madame la maréchale nos couplets de Montmorency?

LA MARÉCHALE.

Comme vous n'étiez pas là, madame, on n'a chanté que le vôtre, et ceux de madame de Boufflers et du baron de Buzenval, qui ont obtenu un applaudissement universel et sans *cabale*, car ils le méritaient.

LE CHEVALIER.

A l'exception de celui du baron.....

LA COMTESSE.

Modestie d'auteur, puisque ces deux couplets sont de lui.

LE CHEVALIER.

Une pointe, un jeu de mots, ne méritent pas *un applaudissement universel.*

LE PRÉSIDENT.

Rien n'est plus joli dans un couplet tourné gaîment.....

M. DE DONÉZAN *.

Il est certain du moins que ces petites licences dans le genre gracieux et badin ne sont pas des défauts.

* Frère de M. le comte d'Husson, et l'un des plus aimables personnages de ce temps, par l'agrément de son ton, de ses manières et de son esprit, et par la parfaite sûreté de son caractère. Il avait une grande gaîté, une manière piquante et laconique de conter qui n'appartenait qu'à lui; et avec cette dangereuse tournure d'esprit, beaucoup de finesse, et une observation à laquelle rien n'échappait. Il n'a de sa vie poussé une plaisanterie trop loin, ni fait une indiscrétion ou l'apparence d'une tracasserie. On l'aimait presque à la première vue; on était plus aimable avec lui qu'avec tout autre, parce qu'on était plus naturel, et que sa seule physionomie, son regard, le son de sa voix, écartaient toute idée de dissimulation. J'ai même vu des personnes très-affectées cesser tout à coup de l'être en sa présence. Il jouait des proverbes et la comédie avec une perfection rare, et sans copier aucun acteur, entre autres *le Barbier de Séville;* ce qui fit faire

LA MARQUISE DE ****.

Chevalier, dites-nous donc votre couplet pour monsieur de Meun.

LE CHEVALIER. Il chante.

« N'êtes-vous pas cet Alexandre
» Du mont Ida,
» Qui, pour Vénus, en juge tendre,
» Se décida?
» En pareil cas, vous êtes l'homme
» Fait pour juger,
» Et l'on aurait avec la pomme
» Pris le berger. »

(Tout le monde applaudit.)

LA BARONNE DU B****.

Moi, je demande le couplet de monsieur Donézan.

au chevalier de Boufflers le joli couplet qu'on va lire.

La comtesse d'Husson, sa belle-sœur, était une Hollandaise qui n'était plus de la première jeunesse, mais qui avait encore de la beauté lorsqu'elle vint en France. Comme elle était grosse, grasse, et qu'elle avait du naturel, tout le monde s'accordait à dire qu'elle était une *bonne femme*. Cependant on citait d'elle un grand nombre de mots malicieux. M. Donézan prétendait que, faute de savoir bien le français, elle en disait beaucoup *innocemment*, aimant mieux donner un tour malin, et faire une équivoque épigrammatique d'un mot mal prononcé, que de convenir qu'elle avait mal parlé. Quoi qu'il en soit, elle était aimable et piquante. Son mari, le comte d'Husson, était un homme de mérite généralement estimé. Les deux frères vivaient dans la plus tendre union.

M. DONÉZAN.

Ah! madame.... Il me siérait mal de faire le modeste ; dans ce cas, la véritable modestie appartient à l'auteur du couplet.

LE CHEVALIER.

Je vais la vaincre ; écoutez donc en vous rappelant notre inimitable Barbier de Séville.

(Il chante sur l'air de *Joconde*.)

« En tout temps on se servira
» Du barbier de Séville ;
» Jamais l'âge ne le rendra
» Moins leste, moins habile.
» En fait de grâce, de talens,
» De gaîté, de finesse,
» Il ferait à quatre-vingts ans
» La barbe à la jeunesse. »

(On applaudit encore.)

LA MARÉCHALE.

Comme il ne faut pas abuser de la complaisance du chevalier, nous ne lui demanderons plus qu'un couplet : celui du duc de Gontaut *.

* Ou de Biron. Il était père du duc de Lauzun, mari de madame de Lauzun, petite-fille de madame la maréchale.

LE CHEVALIER.

Dans le genre tragique; mais je ne puis le chanter sans la permission de sa belle-fille, madame la duchesse de Lauzun.

LA DUCHESSE DE LAUZUN.

Puisque maman le demande, il faut bien que j'y consente.

LE CHEVALIER.

Le couplet est sur l'air du *Prévôt des marchands*.

(Il chante.)

« La fureur du duc de Biron
» Est celle d'un petit Néron ;
» Tous ses gens disent qu'il les roue,
» Et l'on saura par mes couplets
» Que sa belle-fille a la joue
» Toujours rouge de ses soufflets *. »

LA MARÉCHALE.

Tenez, il vient de la souffléter dans l'instant; voyez comme ses joues sont rouges.

* Madame de Lauzun ne mettait jamais de rouge; elle avait d'éclatantes couleurs naturelles; elle rougissait très-souvent, et ses joues seules rougissaient. Elle fut la personne du monde à laquelle la modestie donna le plus de charme.

LA BARONNE DU B****.

Pauvre victime!..... (*On rit.*)

LE PRÉSIDENT.

Il nous revient encore deux couplets.

LE CHEVALIER.

Voici d'abord celui *du père* *.

(Il chante sur l'air du *Prévôt des marchands.*)

« Voyez le père, comme il vit,
» Comme il boit, comme il se nourrit,
» Comme il fait tout ce qu'il doit faire.
» Rendons hommage aux cheveux blancs,
» Et convenons qu'auprès du père,
» Nous ne sommes que des enfans. »

Pour ne pas vous faire languir, voici tout de suite celui du comte de Guines:

Air de *Joconde.*

« Personne avec notre flûteur **
» Pour la grâce ne lutte.

* On appelait ainsi dans la société M. d'Étréhan.

** Le comte, depuis duc de Guines, jouait supérieurement de la flûte. Vendelingue, le plus grand artiste en ce genre de ce temps, convenait qu'ils étaient d'égale force. Le comte de Guines eut la fantaisie de jouer un soir avec lui dans un concert public; ils jouèrent à deux reprises, faisant alternativement la première et la seconde flûte, et avec un succès exactement semblable.

» Son ton est encore plus flatteur
» Que les sons de sa flûte.
» Partout, de plus d'une façon,
» Ce beau flûteur sait plaire.
» Voilà, si j'étais Vaucanson,
» Comme j'en voudrais faire *.»

LA BARONNE DU B****.

Quelqu'habile que l'on puisse être, on ne fera jamais ressembler un automate à monsieur de Guines.

LA MARÉCHALE.

Ah ça! vous m'avez tous promis hier au soir et ce matin, de revenir ici à ma jolie petite lecture mercredi prochain.

* Vaucanson était le plus fameux mécanicien de cette époque. Ses deux pièces de mécanique les plus célèbres étaient son canard et son flûteur : le canard mangeait et digérait; le flûteur jouait avec ses doigts sur une flûte percée, et c'était l'air passant par les trous qui faisait les tons et les demi-tons. Cependant, malgré ce talent supérieur, Vaucanson fut reçu très-froidement à l'académie des sciences. Il s'en plaignit en particulier à M. de Buffon : « Ils m'ont reçu de même, répondit M. de Buffon, et cela vient de ce que ni vous ni moi ne sommes de grands géomètres; ils ne font cas que de la géométrie. — Que ne me le disaient-ils, repartit Vaucanson, je leur aurais fait un géomètre. »

On tient cette anecdote de M. de Buffon lui-même.

TOUS, à la fois.

Et nous tiendrons parole.

LE CHEVALIER.

Il s'agit de la lecture d'une nouvelle de la composition de monsieur de *** ?

LA MARÉCHALE.

Oui ; je n'en ai rien entendu, mais j'en connais le sujet, ou pour mieux dire *les sujets*, qui ont beaucoup d'intérêt et d'originalité.

LE PRÉSIDENT.

Comment *les sujets?*

LA MARÉCHALE.

Oui; ce sont trois événemens fort extraordinaires que l'auteur a réunis ensemble, et dont il a formé une nouvelle.

LA BARONNE DU B****.

Un fond vrai ajoute toujours beaucoup à l'intérêt. Jamais un héros d'invention n'en peut valoir un que l'histoire nous force d'admirer; un fait singulier et bien avéré frappe beaucoup plus l'imagination qu'un fait inventé du même genre.

L'ABBÉ.

J'aimerais mieux une nouvelle bien faite qu'un joli roman.

LE CHEVALIER.

D'abord, la nouvelle a l'avantage d'être beaucoup plus courte.

L'ABBÉ.

Sérieusement parlant, une nouvelle marche au but; si elle en a un moral, cela seul est un grand bien; elle instruit mieux, elle applique moins, elle exclut nécessairement tous les verbiages; que d'avantages réunis et surtout dans une lecture qui est toujours un peu frivole.

LE PRÉSIDENT.

Il est vrai qu'il est bien ridicule de s'appliquer profondément en lisant un roman, ou même un poëme.

L'ABBÉ.

Il le faut bien pourtant, pour s'en rappeler; les nombreux personnages, les lieux, les incidens, les détails, etc. Dans une nouvelle, on ne profane point ainsi l'application; ce genre demande particulièrement ce qui cons-

titue l'art de bien écrire, la clarté, le naturel, la précision sans sécheresse.

LA MARÉCHALE.

Je ne vous promets pas que monsieur *** remplisse toutes ces conditions, mais j'espère que du moins il ne nous ennuira pas.

FIN DU DOUZIÈME SOUPER.

TREIZIÈME SOUPER.

Les mêmes, monsieur ***.

M. ***.

Les auteurs, avant de commencer leur lecture, font toujours un petit préambule qui leur sert de préface; je me contenterai de dire ce qu'une bonne mère dit jadis à ses enfans * pour les dégoûter de lire des contes de fées : mes enfans, je vous ait fait un conte dont tous les événemens vraisemblables sont de mon invention, et dont tout le merveilleux est vrai **.

(Il déploie son manuscrit. Tout le monde forme un cercle en se rapprochant autour de lui. Il lit.)

* Dans *les Veillées du château.*

* Une notice renvoyée à la fin de ce volume prouvera l'authenticité de ces faits merveilleux

ISAURE ET PAMPHILE,

OU

LE MUET ET L'AVEUGLE PAR AMOUR.

Non loin de la ville antique de Toulouse, étaient situés deux vieux châteaux, à peu de distance l'un de l'autre; ils appartenaient à deux familles différentes, et qui, par cette position, semblaient devoir être unies entre elles par les liens d'une tendre amitié; elles l'étaient en effet, et plus d'une fois des alliances de famille consacrèrent et resserrèrent, par la parenté, les nœuds de cette amitié de voisinage. Les deux châteaux formaient, par leur parfaite ressemblance, deux espèces de jumeaux d'architecture gothique; ils étaient l'un et l'autre flanqués de quatre grosses tours, et précédés d'une avenue de marroniers, d'un pont-levis

donnant sur des étangs, et d'un grand pont de pierre : on les désignait communément sous les surnoms de *château du nord* et de *château du midi*. Dans le premier, habitait le jeune Pamphile, fils du marquis de Burnère, qui était aux Indes depuis plus de deux ans; dans l'autre château se trouvait la charmante Isaure, âgée de dix-sept ans. Isaure, orpheline dès le berceau, était déjà célèbre dans la province, par sa beauté, ses grâces ingénues, sa bonté, sa douceur et tous les talens qu'on pouvait avoir dans ce temps; elle avait une jolie voix, elle chantait agréablement en s'accompagnant du luth : nul musicien ne passait près du *château du midi* sans s'y arrêter et sans demander à être introduit près des dames châtelaines; car Isaure vivait dans cette solitude sous la conduite d'une vieille grand'mère dont elle était l'idole. Tout le monde admirait l'harmonie semblable à celle des châteaux qui se trouvait entre Isaure et Pamphile. Ce dernier était beau comme un ange; il n'avait que vingt-cinq ans; il aimait les arts, il composait les paroles et la musique de presque toutes les romances que chantait Isaure. Avec une telle conformité de goûts, de caractère et d'existence, il n'était

pas étonnant que parens, et pour ainsi dire élevés ensemble, ils eussent, l'un pour l'autre, les plus tendres sentimens. Le père de Pamphile, le marquis de Burnère, avant de partir pour les Indes, était convenu avec la vieille comtesse de Blossange, grand'mère d'Isaure, que l'on unirait ces deux jeunes amans lorsqu'Isaure entrerait dans sa dix-huitième année. Tout s'apprêtait en effet pour leur marige, lorsqu'on reçut la nouvelle de la mort du marquis de Burnère : l'affliction et la bienséance forcèrent également de différer cet hymen, jusqu'à l'instant où le deuil de Pamphile serait fini. Le marquis de Burnère, qui était parti avec des affaires un peu dérangées, les avait parfaitement rétablies aux Indes. Comme dans tous les temps et dans tous les pays on exagère tout, on disait généralement, dans la province, que le marquis de Burnère laissait à son fils un héritage très-considérable.

Cependant Pamphile, surtout depuis la perte de son père, passait presque toute ses journées dans le château de ses deux voisines; la bonne grand'mère jouissait de l'inclination mutuelle de Pamphile et d'Isaure; elle comptait, comme eux, les jours qui devaient s'écouler encore

jusqu'à la fin du deuil. Isaure avait le défaut commun à toutes les jeunes personnes de ce temps qui, élevées en province, ne s'étaient point encore aguerries à la cour ou dans une grande ville : elle était excessivement superstitieuse, et il parut une comète à cette époque. Isaure, épouvantée, s'attendit au plus grand malheur. Pamphile tenta vainement de la rassurer : ses soins et ses raisonnemens redoublaient sa tendresse pour lui et en même temps ses frayeurs, car il était toujours l'objet de ses plus tristes pressentimens. Dans ces entrefaites, une dame, née à Toulouse, jeune encore, nommée la marquise d'Urzelles, hérita tout à coup d'une fortune immense; elle acheta une très-belle terre dans les environs des châteaux de Pamphile et d'Isaure, et elle y vint aussitôt. Au bout de quelques jours, elle entendit parler de l'amour de Pamphile pour la jeune Isaure : nulle femme n'est indifférente aux récits de ce genre; et la marquise, par curiosité, beaucoup plus que par politesse, s'empressa d'aller faire une visite à la comtesse de Blossange. Elle fut étonnée de la beauté d'Isaure; elle plaisanta sèchement sur son nom qui était celui de la fondatrice des jeux floraux : ce ton déplut à Isaure,

qui dédaigna de répondre, et qui prit un air insouciant et distrait, qui mécontenta excessivement la marquise. Dans ce moment, Pamphile entra dans la chambre. La comtesse le présenta à la marquise sous le titre de son gendre futur. Isaure rougit; la marquise regarda fixement Pamphile; elle fut charmée de sa figure et de sa grâce, et elle sentit s'accroître l'espèce d'éloignement que lui inspirait Isaure. Les premiers complimens n'étaient pas encore terminés, lorsqu'une chouette, qui venait de se poser sur la fenêtre ouverte, fit entendre son cri lugubre. Isaure tressaille, ses yeux se ferment et elle se trouve mal!....... Pamphile vole à son secours, la comtesse s'agite, la marquise se lève en souriant d'un air dédaigneux, elle adresse un petit compliment bien sec à la comtesse, elle sort précipitamment en haussant les épaules; la comtesse et Pamphile s'affligent qu'une dame de Paris, nouvellement arrivée, ait été témoin de cette scène causée par le cri d'une chouette, car le geste et l'exclamation d'Isaure avaient assez fait connaître sa superstition. Isaure fut un peu grondée lorsqu'elle revint à elle; mais elle était incorrigible sur ce point.

La marquise, sans être belle, avait une figure agréable et noble; elle était jeune encore, n'ayant que vingt-neuf ans; elle ne s'en donnait que vingt-quatre; enfin, elle venait de Paris, elle en rapportait de nouvelles modes, elle parlait de Versaille et du roi, elle avait un ton tranchant, un maintien assuré; c'étaient alors de grands sujets de considération parmi les provinciaux en général. La comtesse, Isaure et Pamphile allèrent rendre, à la marquise, sa visite : elle reçut les deux premières avec politesse, parce qu'elle était chez elle, et que, dans ce cas, c'est une règle positive dans le grand monde parmi les personnes de bonne compagnie; mais elle s'occupa de Pamphile avec beaucoup d'amabilité, et il fut très-flatté de cet accueil d'une belle dame de Paris et de la cour. En revenant, Pamphile fit son éloge; Isaure secoua la tête, en disant : Elle est aimable pour vous, mais non pour moi. Pamphile essaya de justifier la marquise, en répétant qu'on ne pouvait excuser les superstitions qu'en province. Isaure fit un profond soupir, et ne répondit rien; elle se rappelait avec la même terreur la comète et le cri de la chouette... Pamphile aimait Isaure du fond de l'âme; mais

il avait de l'ambition et de la vanité; il voyait très-bien qu'il plaisait beaucoup à la marquise, et sans savoir encore ce qu'il ferait de ce sentiment, il était fort décidé à le cultiver. Quant à la marquise, elle avait aussi une vanité très-exaltée, et de plus un véritable penchant pour Pamphile; elle était de ces femmes dont une rivalité peut déterminer l'inclination, et qui trouvent une grande gloire à l'emporter sur une beauté généralement admirée, et à désunir, pour jamais, deux cœurs vertueux et sensibles. D'ailleurs, Pamphile, jeune et charmant, portait l'un des plus beaux noms de la province; il venait de faire un grand héritage; enfin il s'agissait d'obtenir un éclatant triomphe sur cette jeune Isaure, qui ne devait naturellement inspirer que du dédain, puisqu'elle avait peur des comètes et des chouettes.

La marquise, pour séduire Pamphile, mit en œuvre tous les artifices d'une coquette expérimentée. Isaure, élevée loin des villes, ne possédait que des talens sans éclat; elle n'avait que de l'esprit naturel, toute la naïveté de son âge, et l'instruction solide acquise par d'excellentes lectures et par la piété la plus sincère. Elle avait toutes les connaissances nécessaires

à une personne destinée à conduire un jour une grande maison. Elle était industrieuse, adroite comme doit l'être une femme; ses jolies petites mains avaient déjà fait plusieurs beaux ornemens d'église, des voiles de calice, des devans d'autel; toutes ces choses formaient un mérite rare, mais qui n'avait rien de brillant; on aimait à les découvrir, on n'en était jamais ébloui ou frappé.

La marquise n'avait pas un seul talent supérieur; mais elle en avait beaucoup d'ébauchés ou de médiocres, et c'en est assez pour briller dans un vieux château de province. Elle jouait du clavecin et de la guitare. Elle enchanta Pamphile avec les Sauvages de Rameau et les Folies d'Espagne, et d'autant plus que les Sauvages n'étaient encore connus qu'à Paris, et que les délicieux pianos d'Érard ne naquirent qu'un siècle plus tard. Tous les voisins partageaient l'admiration de Pamphile. Il fut décidé, par acclamation, que la marquise était la personne de la cour, de la ville et de la France, la plus extraordinaire et la plus accomplie. C'est pourtant ce qu'on ne lui avait nullement accordé à Paris, à la Place-Royale. Les airs d'opéra que chantait la marquise, avec

de grands éclats de voix en imitant, ou pour mieux dire, en contrefaisant mademoiselle *le Maure* *, faisait perdre jusqu'au souvenir des douces romances d'Isaure. C'était préférer le chant étudié de la péruche, au chant brillant et naturel de la fauvette.

Pour rendre Pamphile témoin de ses succès universels, la marquise invitait souvent avec lui beaucoup de monde à dîner ; et la journée finissait toujours par un petit bal, dans lequel la marquise déployait, avec prétention, toutes les graces aprêtées qu'elle devait aux leçons de Marcel **. Quand la triste Isaure se trouvait à ces assemblées, elle était tellement intimidée par l'assurance de la marquise, par ses pas ambitieux, par ses bras élevés, arrondis, et par son air vainqueur, qu'elle prenait le parti de ne point danser du tout. Les autres femmes, séduites par les flatteries que leur prodiguait la marquise, lui pardonnait son immense supériorité ; de sorte qu'Isaure, étrangère à ce concert de louanges, pensive et délaissée dans un coin de la salle, avait l'air de

* Célèbre actrice d'Opéra de ce temps.

** Fameux maître à danser de ce temps.

bouder : on l'accusait d'être envieuse ; elle éprouvait une jalousie très-fondée. Ce qui est fort différent, elle voyait bien, elle avait une prévoyance qu'elle prenait pour des pressentimens, et elle s'affligeait. Continuellement déjouée par l'éclat et les succès de sa rivale, elle perdait chaque jour aux yeux mêmes de Pamphile. Il commença par rougir de l'aimer, et ensuite il lui préféra ouvertement la marquise.

Pamphile, craignant une explication, cessa tout à coup d'aller chez la comtesse; et se livrant sans réserve à sa nouvelle passion, il la déclara, fut favorablement écouté; et bientôt, par bienséance et pour la forme, il eut l'air de prendre pour des espérances un consentement positif.

La grand'mère d'Isaure voulut éclater; mais sa petite-fille l'en empêchâ. Isaure, néanmoins, éprouva la douleur la plus vive, et même une révolution très-funeste à sa santé; peu à peu, sa vue s'obscurcit, et enfin, au bout de deux mois, elle devint entièrement aveugle *.

* Ce fait est arrivé il y a moins d'un an, et ce fut à l'hospice royal tenu par le docteur Alibert, qu'une jeune personne abandonnée par celui qui lui avait promis de l'épouser, de-

Pendant ce temps, la marquise s'expliqua clairement et donna sa parole; on fit tous les préparatifs de la noce, et il fut décidé, malgré la secrète répugnance de Pamphile, qu'elle se ferait dans son château, parce qu'il y avait des réparations pressantes à faire à celui de la marquise, et par conséquent, dans l'église de la paroisse. Ce qui fâchait le plus Pamphile, c'est qu'il fallait nécessairement passer derrière le château d'Isaure pour aller à cette église, et tout ce qui rappelait Isaure à l'infidèle Pamphile, lui causait une véritable peine. Il avait défendu à ses gens de jamais prononcer son nom devant lui. L'innocente et douce Isaure souffrait en silence; rien n'aurait dû la retracer à son souvenir, et cependant, pour son supplice, depuis huit jours, elle était sans cesse présente à ses yeux; il croyait la rencontrer partout; en vain il avait arraché de ses jardins et les jeunes arbres qui portaient leurs chiffres, et les emblèmes de leurs amours, il n'avait pu anéantir leurs places, et il les voyait toujours. Plus à plaindre encore qu'Isaure, il ne pouvait

vint aveugle *par amour*. Grâce à l'habileté du docteur, elle fut parfaitement guérie en quelques mois.

bannir de son cœur un amour pur et légitime, et il était de plus violemment tourmenté par des remords plus puissans que l'ambition et la vanité.

La veille du jour fixé pour la grande cérémonie, toutes les personnes invitées, et en grand nombre, accoururent au château ; la marquise leur fit l'accueil le plus aimable ; elle était plus sémillante que jamais ; elle prenait l'air sombre de Pamphile pour des rêveries sentimentales. A souper, les deux futurs époux se placèrent à côté l'un de l'autre ; la galanterie ranima un peu Pamphile, qui dit plusieurs mots ingénieux : dès ce temps, on prenait facilement l'esprit pour du sentiment, et la vanité de la marquise y fut trompée sans effort. Au dessert, la marquise prit sa guitare, elle chanta avec tant de succès, qu'elle remonta un peu la tête refroidie de Pamphile. En sortant de table, on entra dans une salle de bal, décorée de guirlande de fleurs et des chiffres de la marquise et de Pamphile; ce dernier, oubliant que c'était par ses ordres, tressaillit à cette vue ; le souvenir d'Isaure vint le troubler de nouveau, et cependant il ignorait encore son malheur, et que l'amertume de son chagrin avait fini depuis deux

jours par la rendre entièrement aveugle ! . . .
La marquise, toujours abusée et triomphante, ouvrit le bal par un menuet avec Pamphile ; elle dansa ensuite avec un applaudissement universel, une sarabande et un passepied.

Pamphile, qui craignait mortellement de se retrouver seul avec lui-même dans sa petite chambre, resta avec l'assemblée jusqu'à deux heures du matin, circonstance qui fut encore prise pour une preuve d'amour ; car il fallait être le lendemain matin à neuf heures à l'église.

Le coupable et malheureux Pamphile, en mettant le pied dans sa chambre, fit poser sur une table la bougie qu'on portait devant lui, et renvoyant aussitôt son valet de chambre, il tomba accablé dans un fauteuil ; il ne pouvait plus se reconnaître, ni se concevoir ; ses remords l'éclairaient enfin sur ses vrais sentimens ; quelques petites circonstances avaient infiniment contribué à dévoiler à ses yeux la marquise ; il avait nouvellement découvert que presque tous ses cheveux étaient faux, qu'en outre elle était rousse, qu'elle les teignait, qu'elle mettait du blanc et qu'elle cachait son âge, car elle avait été forcée, pour le mariage, prêt à se conclure, de produire son extrait de

baptême. Pamphile désanchanté, rendu à ses premières amours, se trouvait trop avancé pour pouvoir reculer, surtout avec la parfaite sécurité de la marquise. Il m'était facile de rompre, disait-il, avec l'obscure et douce Isaure; mais la chose est bien différente avec une grande dame de Paris, une dame de la cour, et qui me préfère à tant de grands seigneurs, à des ducs peut-être. . . . . L'ambition et la vanité m'égarèrent, mais du moins la cupidité n'entra pour rien dans mes erreurs ; de vils spéculations pécuniaires n'auraient pu me faire manquer à des engagemens si sacrés et si chers. . . . . . Grand Dieu! poursuivait-il, c'est dans quelques heures qu'il faudra prononcer un serment désavoué par mon cœur! Je suis libre encore; mais comment faire pour me dégager? Dirai-je que je ne connaissais pas la fausseté de cette femme artificieuse, dont la jeunesse et la beauté ne sont que des mensonges, dont l'amour n'est que de la vanité et les talens que de la charlatanerie? Elle n'a que des attraits de mode et de convention, tandis qu'Isaure charmerait également dans les champs et dans les cours tout ce qui a de l'âme, du goût et des yeux. Ah! que je suis malheureux!...

Ces tristes pensées l'occupèrent jusqu'à quatre heures du matin : il était d'autant plus à plaindre, que toutes ses peines étaient son ouvrage, et qu'il avait les plus justes reproches à se faire; enfin il se coucha. L'excès de son accablement le plongea dans une espèce d'assoupissement, qui, loin de lui procurer le repos, était souvent interrompu par des tressaillemens et des convulsions. A huit heures, on entra dans sa chambre pour le réveiller; il voulut donner quelques ordres; mais quels furent son étonnement et son effroi, lorsque faisant de vains efforts pour proférer une seule parole, il reconnut avec un saisissement inexprimable qu'il était devenu complètement muet! ...... *. Il pensa aussitôt que c'était

* Ce fait est aussi exactement vrai que la cécité d'Isaure. Cet événement si extraordinaire est arrivé, comme je le conte, il y a environ deux ans, la veille d'un mariage (mais sans aucune espèce de parjure), au jeune parent d'un de mes amis, qui était au fond d'une province éloignée de Paris. Cet étrange accident, qui ne fut annoncé par aucun mal physique, fit en effet manquer le mariage. J'ai seulement supposé qu'il fut la punition d'un parjure. Quelques mois après, ce jeune homme, toujours muet, vint à Paris pour se faire traiter, mais inutilement. Il retourna dans sa province, où au bout de quelques mois, sans faire un seul remède, il recouvra la parole.

une punition du ciel qui prévenait un parjure ; il ne ressentait aucune douleur, et l'on n'apercevait pas dans l'intérieur de sa gorge la plus légère enflure ou la moindre inflammation. Le bruit de ce surprenant malheur se répandit aussitôt dans toute la maison. Pamphile écrivit à la marquise pour le lui apprendre avec détail, et pour lui dire que dans l'état où il était, il ne prétendait plus à sa main, et qu'il lui rendait sa parole : sa lettre était convenable et respectueuse, mais rien n'y décelait les regrets amers de l'amour. La marquise, après avoir lu ce billet, se rappela l'air sombre et la tristesse de Pamphile ; elle vit clairement qu'elle n'était point aimée ; elle imagina que cette aventure merveilleuse n'était qu'une fable grossière, inventée soudainement par l'inconstance de Pamphile pour se soustraire à un engagement qui, depuis plusieurs jours, avait cessé de lui plaire.

Outrée de dépit, d'humeur et de colère, l'orgueilleuse marquise prit une plume et de l'encre, et fit une réponse remplie d'ironie, de reproches pleins d'aigreur et de la hauteur la plus insultante. Ensuite, elle fit mettre des chevaux et quitta le château sur-le-champ,

sans voir son infortuné maître et sans lui donner une seule marque d'intérêt.

Cette conduite, qui faisait si bien connaître l'humeur altière et le caractère égoïste de la marquise, loin d'affliger Pamphile, fut une sorte de consolation pour lui; il vit aussi, que le seul amour-propre avait formé l'espèce de sentiment qu'elle avait eu pour lui, et il se félicita d'être délivré d'un hymen dont l'estime et l'amour n'auraient pu lui faire supporter les remords. Il se représenta la vertueuse et sensible Isaure avec tous ses charmes, sa jeunesse, sa beauté sans art, son ingénuité, ses qualités attachantes; il plaça cette douce image à côté de celle de l'impérieuse marquise, et il remercia le ciel de l'infortune qui, du moins, le rendait à lui-même. Espérant tout de la pitié d'Isaure, mais n'osant implorer son pardon, il résolut néanmoins d'aller se jeter à ses pieds, et de lui faire hommage, sans délai, du repentir le plus douloureux et le plus sincère. N'ayant aucune communication avec elle, il ignorait entièrement que l'excès du chagrin l'eût rendue aveugle. Je devais aujourd'hui, se disait-il, passer devant son château pour aller à l'église, afin d'y consommer mon infidélité; mais,

grâce au ciel, la justice et la sévérité de la providence me rendent au devoir et à moi-même.

Pamphile, ne pouvant plus parler, écrivit sur-le-champ le billet qu'il voulait déposer aux pieds d'Isaure, et qui contenait ces mots :

« C'est un coupable repentant et puni que le » ciel ramène à vos genoux! . . . . . . J'ai perdu » pour jamais la parole qui devait trahir mes » premiers sermens ; et avant cet événement » miraculeux, j'étais déjà désabusé! . . . . . . » Ah! que j'ai mal connu mon cœur! Comment » ai-je pu croire un instant qu'il fût capable » de se détacher de vous! Je le calomniais par » une fausse inconstance ; ne l'accusez point ; » ne méprisez en moi que la vanité funeste qui » m'égara, qui m'a perdu!...... et même, en » n'écoutant qu'elle, ne devais-je pas la placer à faire le bonheur d'Isaure! Je suis devenu indigne de cette gloire si touchante, et » même il m'est défendu d'y prétendre. Oh! » dans quel déplorable abaissement je suis » tombé! . . . . . . Je ne puis jouir désormais » que de votre compassion et de mon repentir ; et ma douleur la plus déchirante est » d'avoir manqué ma destinée, et de ne pouvoir plus vous rendre heureuse. Alors même

» que vous m'offririez mon pardon, me serait-
» il possible de l'accepter? La reconnaissance
» même m'en prescrirait le refus. Non, non,
» les jours brillans de la jeunesse d'Isaure ne
» doivent point s'unir à ceux d'une coupable
» victime des vengeances célestes! Et com-
» ment, même avec le temps, pourriez-vous
» oublier mon crime, quand chaque instant
» de notre vie vous le rapellerait; quand la
» communication des pensées et les délicieuses
» conversations de l'intimité la plus pure nous
» seraient pour jamais interdites?...... Rece-
» vez-moi du moins une fois à vos pieds; que je
» voie couler vos larmes, qu'elles se confondent
» avec les miennes, que je puisse lire dans
» vos beaux yeux l'expression angélique de la
» clémence et de la pitié! Soyons encore unis
» durant quelques minutes par les regrets et
» la douleur!...... Ensuite, je vous dirai
» un éternel adieu, et j'irai m'ensevelir pour
» jamais dans une profonde solitude et jus-
» qu'au terme de ma triste existence; je n'y
» vivrai que pour vous et pour le ciel, que je
» prierai sans relâche, afin qu'il répande sur
» vous seule la félicité qu'il nous réservait, et
» dont je suis, hélas! si équitablement privé!...»

Pamphile, ayant atteint l'âge de sa majorité, fit aussi un testament olographe en quelques lignes, et dans lequel il assurait à Isaure toute sa fortune après lui. Il se mettait par là dans l'impossibilité de se marier, et c'est surtout ce qu'il voulait. Il comptait remettre cet écrit, dans la matinée même, à la grand'mère d'Isaure. C'était une expiation qu'Isaure eût rejetée, mais que sa grand'mère et sa tutrice ne pouvaient refuser pour elle. Toutes ces choses étant faites, Pamphile, sans différer, mit dans un portefeuille la lettre et le testament pour les emporter avec lui. Il quitta son château et prit le chemin de celui d'Isaure.

Tandis que Pamphile n'était occupé que du soin d'expier son égarement, Isaure croyait que cette matinée allait achever de le rendre irréparable, et elle s'abandonnait à la plus vive douleur : voulant prendre la seule vengeance qu'elle pût se permettre, elle avait, de son côté, écrit à Pamphile ; mais privée de la vue, elle n'avait pu tracer que ce peu de lignes à peine lisibles :

« La malheureuse Isaure, par l'effet de la
» plus cruelle révolution, devenue aveugle,
» du moins désormais ne pourra voir des in-

» grats et des parjures ; mais soyez heureux,
» s'il est possible, elle vous pardonne. . . . . »

La noce, pour aller à l'église, aurait dû nécessairement passer derrière le château, dans l'angle droit duquel se trouvait une grosse tour d'une extrême élévation. Isaure, quoiqu'elle n'entendit point les cloches de la paroisse, se rendit, suivie d'une femme de chambre de confiance, à la tour gothique et à l'heure indiquée, la veille au prône, pour la célébration du mariage ; comme il n'y avait qu'une seule fenêtre à la tour, Isaure se la réserva, et elle plaça la femme de chambre à la lucarne d'une espèce de petit cabinet voisin, en la chargeant de l'avertir quand elle verrait Pamphile prêt à passer sous la fenêtre de la tour.

Isaure attendit près de trois heures; mais dans de certaines occasions qui demandent une extrême patience, rien n'en donne comme une grande passion ; enfin la femme de chambre crie qu'elle voit Pamphile, qu'il est seul en avant, et qu'il va passer sous la fenêtre de la tour ; Isaure aussitôt veut lui jeter son billet : dans son empressement, elle oublie que cette fenêtre, étroite et longue, n'a ni balustre, ni balcon ; et, en lançant de toute sa force sa

lettre, elle s'élance elle-même, et tombe évanouie, de soixante pieds de haut, aux pieds de Pamphile. Que devint à cette vue l'infortuné Pamphile? Il crut d'abord qu'Isaure était morte et qu'elle venait de commettre un suicide. Saisi d'épouvante, éperdu, désespéré, Pamphile s'aperçoit pourtant que sa victime respire encore; il la prend aussitôt dans ses bras, et, ne pouvant appeler, il pousse de lamentables cris qui ressemblent à des hurlemens. La femme de chambre, restée au sommet de la tour, seule spectatrice de cette lugubre scène, en répand la nouvelle dans tout le château : on accourt à la hâte, et la surprise est au comble, en voyant Isaure, sans mouvement, sans connaissance, et baignée de sang, dans les bras du désolé Pamphile, seul, et sans aucune suite, même à quelque distance....... Enfin les domestiques pressent Pamphile d'entrer dans le château; il les suit en tenant toujours Isaure dans ses bras; on le conduit dans une salle basse, où il déposa Isaure sur un long sofa de tapisserie; toutes les femmes de la maison l'entourent, à l'exception de la comtesse de Blossange, la vieille grand'mère que, pendant ce temps, on instruisait avec précaution de ce

tragique événement; enfin elle-même arriva bientôt, et en entrant dans la salle, le spectacle qui frappa ses regards la rendit immobile de saisissement, de douleur et d'effroi; elle voyait Pamphile, inondé de pleurs, à genoux devant Isaure, couverte de sang, immobile, les yeux fermés et sans connaissance. La comtesse adresse quelques paroles entrecoupées à Pamphile, et sa surprise est extrême de ne pouvoir en obtenir un seul mot de réponse; mais il se rappelle qu'il a écrit une longue lettre à Isaure; tout à coup il la tire de son sein, la décachète et la présente à la comtesse, qui la lit aussitôt avec autant de surprise que d'attendrissement. Cependant Isaure rouvrit les yeux, et ce fut pour Pamphile un nouveau sujet de saisissement; ignorant qu'elle était aveugle, et ne le pouvant soupçonner à ses yeux qui étaient aussi beaux que jamais, il fut confondu en la voyant jeter sur lui le plus indifférent regard, et qui n'exprimait même pas un léger étonnement. Isaure, en recouvrant sa connaisssance, versa d'abondantes larmes; ce fut une sorte de consolation pour Pamphile, qui pensa que du moins elle se repentait de son prétendu suicide; enfin la

comtesse, ayant lu la lettre de Pamphile, expliqua ces tristes mystères aux deux malheureux amans, qui firent éclater à la fois les transports les plus vifs de la reconnaissance et de la douleur, l'un par ses démonstrations et ses sanglots redoublés, et l'autre par ses exclamations et ses discours, en apprenant que Pamphile repentant était à genoux à côté d'elle. Isaure oublia, sans effort, tous ses égaremens, et de premier mouvement elle lui tendit au hasard une main tremblante qu'il saisit avec ravissement, et qu'il baisa mille fois en la baignant de ses larmes. La comtesse avait lu tout entière, à haute voix, la lettre de Pamphile à Isaure; tout était éclairci; Pamphile se trouvait heureux d'être le seul coupable, et que la pieuse Isaure, conservant son caractère au comble de l'infortune, n'eût point commis le crime d'attenter sur ses jours; lorsqu'elle apprit qu'il était muet, elle l'assura avec une parfaite sincérité qu'elle s'en affligeait davantage que lorsqu'elle-même était devenue aveugle; Pamphile ne répondait que par des gémissemens; mais ce langage du cœur était entendu. . . . . . . Pamphile ayant obtenu un crayon, demanda avec instance qu'on envoyât

sans délai chercher un chirurgien; qu'en attendant, on pansât les plaies d'Isaure : pour donner à cet égard toute facilité, il se leva précipitamment et courut s'enfermer dans une chambre voisine. La comtesse, qui savait panser des plaies, examina avec ses femmes celles d'Isaure, qui n'en avait pas une seule inquiétante ou même considérable : on s'empressa d'aller porter cette bonne nouvelle à Pamphile, qui, tranquillisé sur ce point, voulut posséder le billet que lui avait écrit Isaure ; on alla le chercher sur le grand chemin, au pied de la tour; on le trouva et on le rapporta aussitôt à Pamphile, qui le lut avec une émotion impossible à décrire : ces caractères que la douleur traça dans d'éternelles ténèbres, ces reproches amers et déchirans, ce pardon généreux, tout en était touchant et terrible. Pamphile se promit de garder toujours cet écrit. Il était bien certain qu'en le relisant quelquefois, il ne laisserait jamais vieillir son repentir.

On mit Isaure au lit; elle ne dormit point, mais elle se trouvait cependant bien moins à plaindre que la surveille : Pamphile était libre et il revenait à elle..... Elle fut en état de se lever et de passer dans le cabinet de sa grand'mère,

elle y trouva Pamphile un crayon à la main, il venait d'écrire et de signer le serment de s'unir à la généreuse Isaure, si elle daignait y consentir. La comtesse était dépositaire de ce papier, qu'elle remit à Isaure : oui, dit-elle, il sera mon guide en toute chose, et je lui servirai d'interprète ; nos maux nous deviendront chers, puisqu'ils nous rendront plus nécessaires l'un à l'autre ; nous ne pourrons plus nous séparer sans perdre indépendamment des sentimens du cœur, une partie essentielle de nous-mêmes : nous devoir réciproquement les facultés que nous avons perdues, c'est mieux que les recouvrer effectivement. Pamphile écoutait avec ravissement ces touchans discours ; il ne pouvait écrire que ces paroles : Ah ! que je suis heureux de vous entendre ! que je suis à plaindre de ne pouvoir vous répondre ! . . . . .

La journée entière se passa dans un enchantement d'amour, d'attendrissement et de reconnaissance ; la singularité de situations semblait y ajouter un charme de plus.

On envoya chercher à Toulouse le notaire de la comtesse, qui vint aussitôt ; le contrat fut passé, le jour du mariage indiqué, et les deux amans s'acheminèrent à pied vers l'église pour

y recevoir la bénédiction nuptiale, huit jours après la rupture de Pamphile et de la marquise. Comme on voulait se marier sans éclat, on n'avait invité personne ; ainsi la noce n'était composée que de la jeune épouse donnant d'un côté le bras à sa bonne grand'mère, et de l'autre à son futur, qui

« S'enivrait en marchant du plaisir de la voir *. »

Sept ou huit domestiques, tant hommes que femmes, formaient toute leur suite : on n'était plus qu'à cent pas de l'église, on cotoyait un petit bois, lorsque tout à coup on en vit sortir dix hommes bien armés et dont le chef était masqué ; trois d'entre eux se jetèrent sur Pamphile, lui lièrent les mains derrière le dos, lui mirent un bâillon dans la bouche et le retinrent immobile sur la place, malgré tous ses efforts pour rompre ses liens et pour leur échapper ; pendant ce temps, on s'emparait de la tremblante Isaure, on la mit dans une chaise de poste attelée de six chevaux ; elle y trouva une femme de chambre inconnue qui la reçut dans ses bras, et l'on partit aussitôt au grand galop. Isaure, privée de la vue, ne concevait rien à son aventure ; elle savait

* *Andromaque* de Racine.

seulement qu'on venait de l'arracher à Pamphile, et c'en était assez pour s'affliger à l'excès. Elle questionna la personne qui se-trouvait avec elle; ayant reconnu à sa voix douce, basse et timide, que c'était une femme, Hortense, c'était son nom, lui tint ce discours : Rassurez-vous, mademoiselle ; le sentiment le plus passionné, mais le plus pur, est seul cause de la violence qu'on vient de vous faire ; ainsi vous ne devez craindre ni pour vos jours, ni pour votre honneur.—Mais quel droit avait-on, repartit Isaure, d'attenter à ma liberté, de m'arracher à ce que j'aime, et de me faire manquer à mes sermens? La nouvelle compagne d'Isaure ne répondit rien, elle soupira; c'était donner du moins un signe de compassion. Isaure en fut touchée; elle lui prit la main, la serra fortement, et fondit en pleurs. On ne s'arrêta point pour dîner; on offrit à Isaure, dans la voiture différens alimens; elle n'accepta qu'un morceau de pain et un verre de lait. On courut la poste toute la journée et toute la nuit, avec une extrême rapidité; le lendemain à midi, on arriva par des chemins de traverse à une jolie maison de campagne située à Bagneux, près de Paris.

Isaure était si faible, si accablée de douleurs et de fatigue, qu'on s'empressa de la mettre au lit ; elle n'y trouva ni le repos ni le sommeil, et ne voulut prendre qu'un bouillon pour toute nourriture ; elle témoigna seulement le désir de garder auprès d'elle Hortense. Cette dernière l'assura qu'elle ne la quitterait point, et que même elle avait fait dresser un lit portatif dans sa chambre, afin de ne point s'éloigner d'elle durant les nuits. Ah! lui dit Isaure du ton le plus touchant, que je vous aimerais, si vous vouliez quitter ce cruel silence, qui achève de me percer le cœur! — Je ne le puis, reprit Hortense, mon devoir, et un devoir impérieux, s'y oppose.... — Comment, cela se pourrait-il, quand vous êtes complice d'une affreuse injustice? — Si vous connaissiez mon étrange situation, vous en conviendriez. — Non, non ; si j'étais à votre place, je ne songerais qu'à devenir la libératrice d'une infortunée sans appui, victime de la plus odieuse violence. — Il m'est possible d'adoucir votre sort, mais je ne puis le changer. Au reste, je vous le répète, vous n'avez rien à craindre désormais ; je suis, il est vrai, complice du malheur que vous éprouvez, mais

une complice généreuse et bienfaisante; car je n'ai consenti à me charger d'un tel rôle, que dans l'espoir de vous servir, et avec la certitude bien fondée de vous être utile. — Votre langage n'annonce point une basse extraction; vous n'êtes point une femme de chambre? — Non, mais je serai la vôtre; vous en avez encore une autre ici qui ne vous approchera point, et qui même n'entrera dans cette chambre que lorsque je l'appellerai par votre ordre.

Isaure désolée cessa des questions inutiles. Une seule chose adoucissait sa peine déchirante, c'était la promesse formelle que lui faisait Hortense de ne pas la quitter; mais ne pouvant penser habituellement qu'à cet amant inconnu et mystérieux qui l'avait enlevée, et aux chagrins mortels que devaient éprouver sa grand'mère et Pamphile, elle versait des ruisseaux de larmes, et elle tressaillait au moindre bruit, croyant toujours que son ravisseur entrait dans la chambre, et qu'elle allait entendre sa redoutable voix. Elle resta trois jours dans cette anxiété. Pendant ce temps, elle demanda à Hortense de lui faire une description exacte de sa chambre, et elle fut édifiée de tout ce qu'elle lui dit. Cette

chambre était remplie de tableaux dont tous les sujets, sans exception, étaient tirés de l'Écriture-Sainte; le plus beau de tous représentait *une sainte famille*, au pied de laquelle la pieuse Isaure se faisait conduire chaque jour, pour dire à genoux toutes ses prières. Hortense l'assurait que d'ailleurs il n'y avait pas un seul objet profane dans la chambre, qui, en outre, était pleine de reliques et de bénitiers. Hortense ajouta que cette chambre était celle de la mère de l'amant inconnu, qui, vivant habituellement en province, et qui, faisant de temps en temps de petits voyages pour sa santé ou pour ses affaires, venait s'établir dans cette maison aux environs de Paris.

Ces détails rassuraient un peu Isaure, mais ne pouvaient la consoler d'une douloureuse absence, ni dissiper ses inquiétudes sur le dénouement de cette surprenante aventure. Enfin, un matin, elle entendit distinctement qu'un homme s'avancait doucement dans la chambre, et qu'il s'approchait du sopha sur lequel elle était couchée. Le premier mouvement d'Isaure fut de saisir la main d'Hortense, et de la presser fortement dans les siennes. L'amant inconnu (car c'était lui) mit un genou

en terre, et d'une voix douce et sonore, il adressa ce discours à sa belle captive : « O généreuse Isaure, vous qui avez pardonné sans hésiter la plus noire et la plus inexcusable infidélité, refuserez-vous de l'indulgence à l'emportement d'un amour aussi tendre que passionné, et qui, pour la seconde fois, avait perdu toute espérance? Ma naissance est égale à la vôtre; je suis mon maître; j'ai vingt-six ans; j'ai perdu mon père dans la dernière guerre; sa mort a illustré sa vie après des prodiges de valeur; il a été tué à la tête de son régiment. Ma mère, dont je suis la seule consolation, approuvera mon choix, sachant bien qu'il sera toujours conforme à l'honneur et à la vertu; ma fortune est honnête; j'ai vingt mille livres de rente avec de grandes espérances. Il y a plus de deux ans que je vous aime, vous ayant vue par hasard à Toulouse dans une grande solennité religieuse; et tout ce qu'on m'a dit de vous acheva de me charmer. J'écrivis à votre grand'mère pour lui demander votre main; sa réponse m'ôta toute espérance; elle me mandait que vous n'étiez plus libre, et que vous aviez donné votre cœur à Pamphile, vicomte de Burnère,

auquel votre main était promise; mais quand j'appris qu'il vous avait si indignement trahie pour la marquise d'Urzelles, je renouvelai sur-le-champ ma prière, qui fut encore rejetée. Peu de temps après, on s'empressa de m'instruire de l'inconcevable changement du vicomte Pamphile, et du pardon non moins surprenant qu'il avait obtenu de vous. Ne pouvant me persuader que ce pardon fût sincère, et croyant qu'il vous était arraché par l'impérieuse volonté de la comtesse de Blossange, je pris la résolution de vous soustraire à cette tyrannie, et je vous enlevai!...

Ainsi, repartit aussitôt Isaure, ainsi, vous allez me rendre ma liberté, quand vous apprendrez par moi-même que j'aime Pamphile depuis mon enfance, et que je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir. D'ailleurs, songez que le ciel même a pris soin de le punir; il est devenu muet, et il m'a retrouvée aveugle. Et moi, reprit l'amant mystérieux, je vous aime en silence et sans retour depuis deux ans, et le malheur qui me prive de l'espérance de voir se fixer sur moi vos beaux yeux, ne m'a point fait changer; mais je vous rendrai votre liberté dans un mois, c'est-à-dire, quand vous

aurez eu le tems de réfléchir au parti que vous devez prendre. D'ici là, je ne viendrai qu'une fois par jour vous voir et m'entretenir avec vous pendant une heure; et dans ces conversations, je ne vous parlerai jamais de mes sentimens; car je ne veux vous les montrer que par ma conduite. Adieu, poursuivit-il en se levant; je craindrais de vous importuner par une plus longue visite. Je dois seulement, avant de vous quitter, vous dire mon nom : je suis le chevalier d'Esselac, de Toulouse, dont vous avez dû entendre parler, et que vous avez rencontré deux ou trois fois. A ces mots, le chevalier se leva; Isaure l'entendit traverser la chambre, ouvrir la porte et la refermer. Le voilà parti, dit Isaure à sa nouvelle confidente, qui, silencieuse, était toujours restée assise à côté d'elle. Il faut convenir, continua Isaure, que ce chevalier d'Esselac est un singulier personnage. Quelle passion violente pour une personne à laquelle il n'avait jamais parlé, et qu'il enlève au moment où, devenue aveugle, elle allait s'unir à son rival aimé! — Il croyait, répondit Hortense, que vous ne l'épousiez que pour obéir à votre grand'mère. — Mais que son langage calme et raisonnable

s'accorde mal avec cet amour impétueux! — Les effets de l'amour sont inexplicables. — Il en est bien la preuve. Au reste, je me ressouviens très-bien de l'avoir rencontré, que l'on m'a dit son nom; et quoique je ne l'aie pas beaucoup regardé, je me rappelle qu'il a une jolie figure!... — Oh! oui, il est beau comme un ange. — Comme un ange, c'est beaucoup dire... — Certainement sa figure est infiniment plus belle que celle de Pamphile.... — Qu'en savez-vous, puisque vous ne connaissez point Pamphile? — Pardonnez-moi : au moment de votre enlèvement, je l'ai très-distinctement aperçu du fond de la voiture, où je vous attendais; et d'ailleurs, je puis assurer que, malgré la violence qu'il a exercée à votre égard, il a un caractère parfait. — Je connais celui de Pamphile; il n'en est point qui puisse me convenir autant. Isaure prononça ces dernières paroles avec une sécheresse qui faisait assez connaître que cette discussion ne lui plaisait pas. En effet, elle en conserva une espèce de rancune qui lui donna quelques doutes sur la franchise d'Hortense. Elle aperçut même pour la première fois de l'affectation dans le son toujours si bas de sa voix, et dans

sa manière de parler avec un accent languedocien communément très-remarquable, et qui, quelquefois, ne l'était pas du tout. Toutes ces choses lui donnèrent une sorte de défiance vague, mais que dissipèrent bientôt presque entièrement les soins et les caresses d'Hortense.

Aussitôt après l'accident qui priva Isaure de la vue, la comtesse de Blossange écrivit au plus célèbre médecin de Paris, pour le consulter sur ce malheur, et sans lui en cacher la cause, qui le rendait encore plus extraordinaire. Le médecin répondit sur-le-champ, en envoyant le détail d'un régime à suivre et de quelques remèdes à faire. Isaure avait par hasard dans sa poche *, le jour de son enlèvement, sept ou huit petits paquets de différentes poudres prescrites par le médecin, dont elle devait prendre plusieurs prises par jour, et elle avait mis cette provision dans un petit porte-feuille qu'elle portait toujours sur elle. Elle n'avait point parlé de ce détail à Hortense, dans la crainte qu'on en prît le prétexte de la garder

* Car, dans ce temps d'*ignorance*, toutes les femmes portaient des poches.

assez long-temps dans cette maison, et à portée des plus grands médecins, pour que son espérance fût réalisée ou détruite. Ainsi, elle prit les remèdes qu'elle avait apportés, mais n'en parla point. Cependant, le nouvel amant qui montrait à Isaure tant d'amour, de douceur et de discrétion, revenait régulièrement chaque jour causer avec elle une heure ou deux. Il affichait constamment des sentimens si nobles, si délicats, et tant de piété, qu'il gagna, sinon son cœur, du moins toute son estime. Un soir, il lui dit qu'il aimait passionnément la musique, et qu'il chantait en s'accompagnant du théorbe. Hortense se récria sur la supériorité de son talent, et il promit d'apporter son théorbe le lendemain. Quand d'Esselac fut parti, Hortense dit encore qu'il jouait de plusieurs instrumens avec une égale perfection. C'était un mérite aux yeux d'Isaure, qui avait un goût décidé pour la musique; mais son admiration, même pour un nouvel objet, ne pouvait nuire à Pamphile. Elle lui avait pardonné son infidélité, et loin d'être tentée de la justifier par la sienne, elle trouvait un plaisir inexprimable et une grande consolation à lui donner l'exemple d'une cons-

tance à toute épreuve. Sa plus grande peine était de ne pouvoir lui écrire avec une entière sûreté, ni à sa grand'mère. On s'était bien chargé d'une lettre pour la comtesse de Blossange, à condition que la lettre ne dirait ni le lieu où elle était, ni le nom de la personne qui l'avait enlevée; qu'elle se bornerait simplement à protester qu'elle n'avait rien à craindre, et qu'on lui rendrait son entière liberté dans un mois, si elle le désirait encore à cette époque. Mais, étant aveugle, elle n'avait pu écrire cette lettre de sa main, et tout le monde pouvait imiter sa signature barbouillée et si peu lisible. Son caractère ingénu et loyal repoussait toute idée de supercherie; mais elle n'avait pas cette confiance d'estime qui donne une parfaite sécurité. Elle se désolait chaque jour davantage, en pensant que, dans la supposition la plus favorable, elle ne recouvrerait sa liberté que dans un mois. Elle passa ainsi plusieurs jours, triste, inquiète et répandant des larmes, malgré toutes les consolations que cherchait à lui donner Hortense.

Un soir, après avoir beaucoup pleuré, elle se coucha, comme de coutume, entre dix et onze heures; sa nuit fut assez tranquille; elle

se réveilla à six heures du matin; on était au mois d'avril; il faisait grand jour. Hortense venait de sortir pour un moment; Isaure était seule; quelle fut sa surprise, en ouvrant les yeux, de discerner distinctement tous les objets!.... Elle n'était plus aveugle. Elle remercie Dieu avec transport; elle jette un coup d'œil avide sur tout l'intérieur de la chambre, et un nouvel étonnement la rend immobile, en voyant qu'elle a éte trompée sur tout ce que cette chambre contient!... Au lieu de ces peintures si pieuses dont on lui a fait une si belle description, elle ne voit que des tableaux profanes dont tous les sujets sont tirés de la mythologie; elle découvre avec une espèce d'horreur la prétendue sainte famille posée vis-à-vis de son lit, au pied de laquelle, tous les matins et tous les soirs, conduite par Hortense, elle allait faire ses prières!.... Ce tableau représentait Vénus dans les bras d'Adonis et entourée des amours!.... Grand Dieu! s'écria Isaure indignée, saisie d'effroi, où suis-je? Quel piége affreux doit être au fond d'une telle imposture!... Du moins, je puis dissimuler sans recourir au mensonge; je n'ai besoin, pour feindre, que du silence; je ne par-

lerai point de mon heureuse guérison, je me tairai!... Ici elle s'arrêta; elle entendait ouvrir la porte; elle comprit que c'était Hortense qui rentrait. Que devint-elle, en reconnaissant à l'instant, dans son artificieuse compagne, la marquise d'Urzelles, sa rivale! Cette dernière s'approcha d'Isaure avec les démonstrations ordinaires d'une vive affection. Isaure frémit, tressaille et pâlit. La perfide marquise lui prend tendrement la main, en lui exprimant du ton le plus doucereux de l'inquiétude sur sa santé. Vous êtes changée, lui dit-elle; vous frissonnez; n'êtes-vous pas malade? Il est vrai, répondit Isaure, que je ne suis pas bien. — Que sentez-vous? — Un dégoût mortel, une oppression subite. — Je vais envoyer à Paris chercher un médecin. — Ses soins me seraient inutiles : mon mal vient de ma situation. Plus j'y réfléchis, plus elle me paraît affreuse. En disant ces paroles, elle retira sa main, que tenait toujours la fausse Hortense; car il lui semblait qu'en la laissant dans les siennes, elle participait à son odieux caractère, et qu'en quelque sorte, elle imitait sa trahison. Elle s'enfonça tristement dans son lit; elle ferma les yeux, pour ne plus voir un objet

qui le privait de toute la joie qu'elle devait naturellement ressentir d'avoir recouvré la vue.

La marquise ne vit, dans son abattement, qu'une douleur physique qui, par des raisons purement personnelles, lui causa quelques inquiétudes; car, de toute manière, il eût été fâcheux pour elle qu'Isaure fût tombée dangereusement malade. Elle envoya, sur-le-champ, chercher, à Paris, un médecin célèbre, qui la rassura, le jour même, en lui protestant que le pouls de la jeune malade était très-bon, quoiqu'il décélât une grande agitation; il promit de revenir le lendemain et il tint parole. Sa physionomie ouverte plut à Isaure, qui résolut de le prendre pour confident. Ayant aperçu sur une table, de l'encre, des plumes et du papier, elle se promit de profiter de cette découverte; elle se leva, et dans un moment d'absence de sa gardienne, elle traça, à la hâte, un petit billet qui donnait son adresse, et elle cacha ce billet dans son sein. Aussitôt après le dîner, le prétendu chevalier d'Esselac entra dans la chambre, et Isaure resta pétrifiée en voyant en lui une figure qui lui était absolument inconnue. Cet amant pseudonyme était suivi d'un musicien qui, croyant

Isaure privée de la vue, entrait furtivement sur la pointe des pieds et sans souliers. Le faux chevalier dit à haute voix, qu'ayant un peu mal à la gorge, il ne chanterait point; mais que pour amuser Isaure, il allait jouer sur le violon des variations de sa composition. Alors, il fit signe au musicien qui se mit à jouer du violon. Pendant ce temps, la marquise et son complice exprimaient de mille manières, par leurs gestes, leurs physionomies et leurs rires étouffés, la gaîté que leur inspiraient des fourberies qui, jusqu'alors, leur avaient si bien réussi.

On faisait encore de la musique lorsque le médecin l'interrompit par son arrivée. L'amant inconnu se retira avec son accompagnateur incognito. La marquise, en riant, le conduisit trois ou quatre pas hors de la chambre. Isaure saisit ce moment pour donner au docteur le billet qui contenait son adresse et celle de sa grand'mère; en faisant cette action, elle lui dit rapidement tout bas ces paroles : *Prenez pitié de l'infortunée victime de la plus noire duplicité.* Le médecin, pénétré de la plus vive compassion, sut se contraindre pour que la marquise, en rentrant, n'aperçut aucune

trace d'émotion sur son visage. En se retirant, il dit, en particulier à la marquise, qu'Isaure n'était pas aussi bien que la veille, et qu'il était nécessaire qu'il revînt encore plusieurs fois. La marquise lui engagea fortement; il en fit la promesse formelle en la quittant.

Le docteur ne revint qu'au bout de huit jours; il avait voulu attendre la réponse de la comtesse de Blossange, qui exprimait les plus déchirantes inquiétudes et le plus profond chagrin. Elle mandait, d'ailleurs, que l'on croyait généralement dans la province que le chevalier d'Esselac était l'auteur de l'enlèvement, parce que jadis il avait demandé, sans succès, la main d'Isaure; qu'enfin il était parti pour l'Italie, et que le malheureux Pamphile, au comble du désespoir, s'était mis aussitôt sur ses traces, décidé à le poursuivre, à l'atteindre et à délivrer Isaure. La comtesse promettait en outre, dans cette lettre, de ne rien faire que par l'avis du docteur, et de se laisser entièrement guider par lui.

Cette lettre, qui ne fut rendue à Isaure qu'avec les précautions et le mystère qu'exigeait la prudence, ne fut lue par elle que furtivement et à bâtons rompus. Souvent elle

fut obligée de s'interrompre et de s'arrêter dans les endroits les plus intéressans ; mais ces interruptions mêmes, soutenues par l'espérance, n'étaient pas sans quelque charme ; elle aimait à deviner en silence les phrases dont le sens était suspendu, et ces douces rêveries lui faisaient supporter l'extrême impatience qu'elle éprouvait de les lire. En effet, jamais situation ne fut aussi bizarre que la sienne. Après avoir été trompée par les plus infâmes artifices, ses oppresseurs étaient devenus ses dupes ; et sans qu'elle fût obligée de mentir pour les tromper, il lui suffisait, comme on l'a dit, de garder le silence, et de se contenir assez pour ne jamais montrer de surprise. Comme cette idée l'occupait sans cesse, elle eut toujours cet empire sur elle-même, malgré les occasions fréquentes qu'on lui donnait continuellement de se trahir à cet égard. Souvent elle voyait sur une table des lettres commencées de la marquise, qui ne contenaient que des moqueries sur *l'idiote captive ;* c'est ainsi qu'Isaure y était désignée. Ces lettres s'adressaient au jeune Blondel, que la marquise appelait, tantôt *mon jeune ami,* tantôt

mon cher Blondel. Elle savait qu'un acteur de la comédie italienne portait ce nom; et l'imposteur qui, chaque jour dans la chambre d'Isaure, se faisait appeler le chevalier d'Esselac, était en effet ce comédien. Ce n'était pas assez pour la méchante et vindicative marquise, de rendre Isaure infidèle, il fallait encore qu'elle réussît à l'avilir. Elle ne doutait pas qu'Isaure ne finît promptement par préférer, à un amant muet et coupable envers elle, un jeune homme dont elle se croyait adorée avec une constance rare, et dont elle devait admirer les nobles sentimens, les principes et les talens universels et supérieurs. A l'égard du consentement de la comtesse de Blossange et du mariage d'Isaure (dont l'espoir avait fait consentir Blondel à seconder toute cette fourberie), elle ne s'en inquiétait point; elle avait composé un plan de dénouement tellement rempli de faussetés et de mensonges, qu'elle le croyait infaillible; car les fourbes et les menteurs comptent toujours fermement sur le succès de leur duplicité, qu'ils ne manquent jamais de trouver extrêmement ingénieuse. Et c'est un bonheur, parce que cette confiance est immanquable-

ment leur juste punition, en les engageant dans des démarches d'une imprudence qui va jusqu'à la folie.

Laissons maintenant Isaure livrée sans défense entre les mains d'une femme impie et d'un jeune homme sans mœurs, n'ayant pour elle que son innocence. Mais le ciel la protége : que pouvons-nous craindre pour elle? Revenons au malheureux Pamphile, prenant la route d'Italie, et croyant aller sur les traces d'Isaure. Il s'arrêta à Grenoble, où il apprit que le chevalier d'Esselac était retenu, parce qu'en entrant dans la ville, sa voiture avait versé en se brisant, et que les glaces, en se rompant en mille morceaux, avaient blessé grièvement le chevalier. Cet événement avait fait du bruit dans la ville; tout le monde prenait intérêt à ce jeune homme, si malheureusement arrêté dans son voyage, et chacun, en donnant l'adresse de son auberge, assura Pamphile qu'il était seul dans sa voiture. Pamphile imagina que, par égard pour l'innocence d'Isaure, il l'avait envoyée en Italie avec une femme âgée, dans une autre voiture, avec ordre à sa conductrice de l'attendre dans une ville désignée par lui. Pamphile lui sut gré

de cette décence : il l'avait poursuivi jusqu'alors avec le projet de se battre avec lui, s'il était forcé d'en venir à cette extrémité, pour arracher Isaure de ses mains. Cependant, il méprisait le duel, comme homme raisonnable et comme chrétien; mais, en général, la jeunesse est tellement imbue de cet indigne préjugé, qu'elle croit qu'il est des cas où elle ne peut se dispenser d'y céder.

Pamphile se fit conduire à l'auberge du chevalier d'Esselac, où il apprit que ce jeune homme était hors de danger, mais encore fort souffrant. Il demanda à le voir, et fut introduit sur-le-champ. Il trouva dans la chambre du malade un vénérable ecclésiastique assis au chevet de son lit, dont la vue lui fut d'autant plus agréable, que non-seulement elle éloignait toute idée de duel, mais qu'elle était le garant d'une réponse sans détour sur Isaure. D'ailleurs, il n'en pouvait douter, puisqu'il était reçu. Il connaissait le chevalier, il l'avait rencontré souvent; mais il n'avait jamais été lié avec lui, sachant qu'il avait eu le désir d'épouser Isaure. Aussitôt que le chevalier l'aperçut, il le remercia de l'intérêt qu'il lui témoignait; alors Pamphile, tirant de sa poche un

morceau de papier et un crayon, écrivit à la hâte ces paroles : *Je suis sûr d'avance que vous me répondrez avec sincérité : qu'avez-vous fait d'Isaure, que vous avez enlevée?* Il lui donna ce billet; le chevalier, après l'avoir lu, sourit et lui dit, en lui montrant l'ecclésiastique : « Oui, ce respectable personnage vous répondra de ma parfaite franchise; rien dans ma vie n'a dû me faire soupçonner d'un exécrable sacrilége, et songez que nul intérêt humain n'a pu me porter à l'être. J'étais mourant, loin de tous mes compatriotes, et je ne vous attendais pas. Je n'ai point enlevé Isaure, et j'ignore le nom de l'auteur de cet attentat». Ici, l'ecclésiastique prit la parole, et dit : « Il vient de vous déclarer l'exacte vérité ». A ces mots, Pamphile, entièrement persuadé, et ne pouvant exprimer par des paroles ce qu'il éprouvait, tomba à genoux comme pour expier son injuste accusation. Le chevalier, qui avait entendu parler du malheur de Pamphile, tira l'ecclésiastique de son extrême surprise, en lui apprenant que Pamphile était muet, et Pamphile pria par écrit le chevalier de conter à ce digne prêtre son histoire, et de lui apprendre comment il était devenu muet. Le

chevalier ajouta à ce récit, qu'il fit rapidement, l'aveu de son ancienne rivalité avec Pamphile, et il convint que cette circonstance avait dû donner lieu aux conjectures de Pamphile sur l'enlèvement d'Isaure. « Je puis vous assurer, poursuivit le chevalier en s'adressant à Pamphile, que depuis l'instant de votre malheur, qui paraissait être un coup de la Providence, j'ai pris à votre sort et à celui d'Isaure, devenue aveugle, un véritable intérêt. J'avais depuis long-temps perdu toute espérance, et par conséquent, je n'étais plus votre rival. J'applaudis de bonne foi et même avec enthousiasme au généreux pardon que vous accorda la constante Isaure, et je partis pour l'Italie le jour même de votre mariage; ce qui fit croire à tous mes contemporains que j'avais enlevé Isaure. Mais quel est l'auteur de ce crime? Voilà ce qu'il importe de savoir, et je vous servirai de tout mon pouvoir dans cette recherche.

Pamphile exprima à sa manière la plus vive reconnaissance. Les sentimens vrais se font toujours entendre, et sans avoir recours au crayon et au papier, le chevalier le comprit à merveille et fut profondément touché de tout

ce qu'il devina. Le vénérable prêtre, témoin de cette scène, prit à son tour la parole; il exhorta les deux jeunes gens à former ensemble une liaison intime; il les assura qu'ils étaient faits pour s'apprécier mutuellement et pour s'aimer toujours, et la suite vérifia cette prédiction, faite par l'expérience et par l'étude et la connaissance du cœur humain.

Il fallut mettre fin à cet entretien, dont la vivacité causa au chevalier un grand redoublement de fièvre. Pamphile, qui l'avait poursuivi avec l'intention de se battre avec lui, venait de prendre des sentimens si opposés à la colère et à la vengeance, qu'il voulut le veiller durant toute la nuit. Au point du jour, le chevalier se trouva si mal, que, d'après l'avis même de son médecin, il renvoya chercher l'ecclésiastique qui l'avait déjà préparé la veille à recevoir ses sacremens. Le saint prêtre accourut sur-le-champ. Le chevalier, après avoir rempli avec autant de piété que de courage tous les devoirs d'un chrétien mourant, parut subitement calme et tranquille. Il s'aperçut que Pamphile pleurait; il lui tendit la main en lui disant : « Je meurs tranquille, puisque j'ai conquis un cœur si noble et si

tendre. Je n'emporte qu'un regret; c'est que l'amitié n'ait pas toujours été la seule passion d'un ami si bien fait pour elle!..... » Pamphile était forcé de garder le silence; mais il exprima ce qu'il éprouvait par un redoublement de pleurs. C'était répondre! Il se reprochait si amèrement d'avoir fait empirer l'état dangereux du chevalier par l'émotion que lui avait causée sa conversation, qu'il pensait beaucoup plus à lui qu'à Isaure même; et comme le chevalier le pressait vivement de le quitter pour continuer ses recherches, Pamphile lui écrivit qu'il lui promettait avec serment de ne s'éloigner de lui que lorsqu'il serait en pleine convalescence. Le chevalier lui répondit à son tour, par écrit aussi, qu'il s'engageait de même *avec serment*, s'il recouvrait la santé, de ne le quitter que lorsqu'il aurait retrouvé Isaure.

Au bout de trois jours, le chevalier fut hors de tout danger; les forces, à cet âge heureux, se rétablissent si promptement, que le chevalier eut bientôt recouvré les siennes. Alors, renonçant au voyage d'Italie, il se plut à répéter à Pamphile qu'il se consacrait entièrement à lui. Une reconnaissance mutuelle for-

mait entre eux la liaison la plus tendre, et dont plusieurs circonstances romanesques augmentaient encore le charme.

Après avoir reçu tous les deux la bénédiction du vertueux ecclésiastique, ils quittèrent Grenoble. Pamphile voulut retourner dans son château près de Toulouse, espérant que, pendant son absence, on aurait pu y acquérir, et chez la comtesse de Blossange, quelques lumières nouvelles sur l'enlèvement d'Isaure. Ils voyagèrent à très-petites journées, par ménagement pour la convalescence du chevalier. Ils s'arrêtèrent d'abord à Toulouse, où le père et la mère du chevalier, le baron et la baronne d'Esselac, possédaient l'une des plus belles maisons de la ville. Ces deux personnes furent étrangement surprises de voir revenir leur fils avec son rival Pamphile, et leur attendrissement fut extrême, lorsque Pamphile, avec la plus sincère effusion de cœur, leur présenta le papier sur lequel, d'avance, il avait écrit l'histoire intéressante de leur réconciliation. Ils passèrent deux jours à Toulouse; et comme la vérité, avec un peu de temps, perce toujours, plusieurs personnes leur dirent que le bruit commençait à se répandre qu'Isaure avait

été enlevée par sa rivale; ce qui ne parut point sans vraisemblance à Pamphile, mais ce qui l'effraya beaucoup sur la situation d'Isaure; car il se rappelait avec terreur le caractère hautain, artificieux et vindicatif de la marquise.

Nos deux voyageurs se rendirent sans délai dans le château de la comtesse de Blossange, à laquelle Pamphile donna l'explication par écrit de sa liaison si tendre avec son nouvel ami. L'un et l'autre ne pouvaient arriver plus à propos : la comtesse venait de recevoir la lettre du médecin d'Isaure, qui lui apprenait le lieu qu'habitait près de Paris cette jeune personne, qui se trouvait au pouvoir de la marquise d'Urzelles, et qui n'était plus aveugle. « Ah! m'aimera-t-elle toujours, » s'écria Pamphile en apprenant cette dernière nouvelle? « N'en doutez pas, repartit la comtesse, puisque c'est elle-même qui me charge de vous l'apprendre, par ce petit billet qui se trouvait dans la lettre du médecin. » A ces mots, la comtesse remit à Pamphile une petite feuille déployée de papier, qu'il saisit avec précipitation. Il reconnut la belle écriture d'Isaure, et il lut avec ravissement ce qui suit :

« Ma chère bonne maman, le généreux doc-
» teur qui se charge de ce billet vous instruira
» de tout. Vous vous empresserez de consoler
» notre cher Pamphile, en lui communiquant
» ce billet, qui vous prouvera à tous les deux
» que je ne suis plus aveugle. Ah! qu'il se hâte
» de me délivrer et de me rendre au bonheur,
» en me remettant dans vos bras. En arrivant
» à Paris, qu'il s'adresse avant tout au bien-
» faisant docteur. »

« Partons, partons, » s'écrièrent à la fois les deux amis. La comtesse approuva du fond de l'âme ce transport. On demande à grands cris des chevaux de poste, qui arrivent au bout d'une demi-heure. Pamphile, le chevalier prennent congé de la comtesse et partent précipitamment. Ils allèrent sans s'arrêter (car le chevalier le voulut ainsi) jusqu'à Paris; ils se firent conduire rue Traversière, chez le médecin, qui n'avait pas oublié d'envoyer son adresse. Comme il était à peine sept heures du matin, ils espéraient le trouver chez lui : ils ne se trompaient pas. Ce premier entretien fut du plus vif intérêt : le chevalier s'indignait qu'on eût pris faussement son nom; Pamphile ne revenait pas de son étonnement, en appre-

nant tous les détails de cet étrange événement, ainsi que les artifices, les stratagèmes et les mensonges inouïs de la marquise. « Admirez aussi, lui dit le médecin, la prudence prématurée de mademoiselle de Blossange, qui a eu assez de présence d'esprit pour lui cacher qu'elle avait recouvré la vue ; ce qui lui a donné la possibilité de découvrir toutes ses fourberies et de vous les faire connaître. Du moins, dit le chevalier, elle sait à présent que ce n'est pas moi qui suis le coupable du rapt. Je ne prétends plus à son amour ; mais l'estime de l'épouse de Pamphile me sera toujours chère. Celui qui a pris votre nom, interrompit le médecin, n'a consenti que par ambition à se charger de ce rôle romanesque et coupable ; il sera facile, avec un peu d'argent et beaucoup de menaces, de l'engager à faire tout ce que vous voudrez, et je crois que c'est par lui que vous devez commencer à préparer le dénouement, si vous ne craignez pas de faire un prodigieux éclat, en employant la force ou des voies judiciaires pour remettre en liberté l'intéressante captive. Non, s'écria le chevalier, nous ne craignons point l'éclat, qui ne pourra que déshonorer les coupables et dévoiler

les plus infâmes impostures! Un comédien oser prendre mon nom pour séduire l'innocence et l'entraîner dans un piége affreux!...... Une femme vindicative, dit à son tour Pamphile, une femme sans mœurs et sans principes m'arracher celle que j'aime, et pour la perdre!...»

Le sage et bon médecin interrompit ces violentes exclamations, pour demander à être chargé de la négociation auprès du comédien. «Il faut pour cela du sang-froid, dit-il, et vous n'en avez ni l'un ni l'autre. Il me vient une idée singulière qui, je crois, réussira, et qui fera retomber sur l'auteur de cet horrible complot tout le mal qu'elle voulait faire. Mais, poursuivit le docteur, permettez-moi de ne point vous communiquer mon idée. J'agirai dès aujourd'hui; je réussirai, je n'en doute pas. Demain, vous saurez tout, et vous verrez Isaure; mais, jusqu'à ce moment si prochain, tenez-vous tranquille, et ne faites aucune espèce de démarche.»

Les deux amis, envisageant le dénouement le plus désirable, n'hésitèrent point, malgré la brûlante impatience de Pamphile, à prendre formellement l'engagement qu'on exigeait d'eux, et ils tinrent scrupuleusement parole. Le doc-

teur avait acquis, depuis sa dernière lettre à la comtesse de Blossange, de nouvelles preuves de la duplicité de la marquise et de la profonde noirceur de ses desseins. Comptant toujours fermement sur l'entière cécité d'Isaure, elle ne prenait aucune espèce de précaution. Le comédien, se donnant pour le chevalier d'Eslac, venait régulièrement tous les jours passer deux heures avec Isaure. Il faisait d'abord un peu de musique, tantôt s'accompagnant (disait-il) de la viole d'amour, du clavecin, et tantôt de la harpe et de la guitare. Isaure ne pouvait s'empêcher de sourire, en le voyant suivi de deux ou trois musiciens portant à la main leurs souliers pour ne pas faire du bruit, et afin de prêter leur talent à leur ami, ainsi qu'à d'autres égards cela se pratique encore souvent de nos jours. Comme on comptait entièrement sur son aveuglement physique et moral, on en était venu à un tel degré d'imprudence, qu'on ne se gênait plus en rien. Isaure conjecturait que le comédien était amoureux de la marquise, parce que souvent il se jetait à ses genoux, saisissait ses mains, les baisait avec de si grands transports, que, plus d'une fois, Isaure entendit distincte-

ment le bruit de ses baisers passionnés. La marquise ne réprimait point avec sévérité ces transports d'un amour téméraire, qui auraient naturellement dû, tout principe à part, offenser une personne de son rang, et se contentait de montrer en riant Isaure à cet acteur présomptueux, et qui ne répondait à ce signe que par un geste dédaigneux pour Isaure, à laquelle, en effet, il préférait la marquise, malgré la beauté, la fraîcheur et la pureté d'Isaure; ce qui ne doit point étonner, car, communément, les cœurs corrompus préfèrent les artifices d'une coquette surannée au charme touchant de la douce innocence. Cependant, ce comédien désirait ardemment l'exécution de la promesse qui l'avait engagé à se faire le héros de ce mystère d'iniquité; c'est-à-dire qu'il voulait de bonne foi, mais seulement comme moyen de fortune, épouser Isaure; et de son côté, la marquise, calculant sur la séduction et le déshonneur véritable d'Isaure, pensait que Pamphile renoncerait pour la seconde fois à cette malheureuse jeune personne; qu'alors la comtesse de Blossange ne refuserait point son consentement, sous la condition que le comédien, après avoir quitté sans retour le théâtre

et changé de nom, viendrait s'ensevelir pour jamais dans son château, et d'autant plus qu'on ne doutait pas qu'en apprenant le ridicule mariage, Pamphile ne vendît ou n'affermât le sien. Ce plan si noir était combiné avec assez de vraisemblance; mais il y manquait la protection du ciel, sans laquelle nul projet humain ne peut pleinement réussir. L'imprudence qui éclaira le mieux Isaure fut celle de la marquise, qui laissait continuellement sur une petite table à écrire des lettres commencées ou finies adressées au comédien, dans lesquelles se trouvaient parfaitement expliqués tous les détails du complot, avec les moqueries les plus amères sur l'*ineptie* et la *duperie* d'Isaure. Ces lettres, du moins de l'écriture de la marquise, prouvaient la parfaite innocence de cette victime de tant de fourberies. Isaure eut l'adresse de soustraire la plus importante de ces lettres par son extrême clarté, et de trouver un prétexte naturel et plausible à cette soustraction. Comme on était en hiver, elle sut persuader à la marquise que, sentant des papiers sur une table, elle les avait saisis pour les insinuer doucement sous une bûche, parce que le feu s'étei-

gnait tout-à-fait. La marquise gronda fortement Isaure sur l'extrême imprudence de toucher au feu quand on est aveugle et seule. Isaure promit formellement de ne plus s'exposer ainsi ; elle s'excusa sur le garde-feu de fer-blanc, qui la séparait du feu presque entièrement éteint. Isaure avait pris en même temps une lettre décachetée du comédien, dans laquelle il se moquait avec les plus indignes plaisanteries du rôle pieux et moral qu'il jouait tous les jours auprès d'Isaure pour gagner sa confiance et son cœur. Elle remit à la dérobée ces deux lettres au secourable médecin, qui l'assura qu'il en tirerait le plus grand parti. Cette promesse calma les inquiétudes et la terreur qu'elle éprouvait, surtout depuis qu'elle connaissait toute l'immoralité et la profonde dépravation de la marquise et de son complice, et enfin l'infamie de leurs projets sur elle. Elle avait eu mille fois le dessein de s'évader et de fuir ; mais la marquise ne la quittait jamais la nuit, et seulement quelques instans durant le jour. Isaure ne savait jamais quelle serait la longueur de ses courtes absences, qui, très-souvent, n'étaient que de cinq ou six minutes, et ne passaient jamais un petit quart d'heure. Le docteur

trouva le moyen, deux ou trois jours avant l'arrivée de Pamphile, de l'instruire furtivement qu'il avait envoyé à la comtesse de Blossange des copies des importantes lettres qu'Isaure lui avait confiées; mais la comtesse ne reçut ce paquet qu'après le départ des deux amis.

Le jour de l'entretien avec le docteur, le chevalier et Pamphile se rendirent chez le comédien, qui n'était pas chez lui; ils y retournèrent le lendemain. Ils le trouvèrent seul, et ils eurent avec lui une longue conversation, dans laquelle le chevalier commença par lui déclarer son nom et celui de son ami. Le comédien ne put s'empêcher de montrer une très-grande frayeur. « Rassurez-vous, lui dit le chevalier, nous ne voulons point vous perdre. Nous savons tout; nous possédons deux lettres, l'une de vous, et l'autre de madame d'Urzelles : je les ai sur moi, et je puis vous les montrer. La comtesse de Blossange n'en possède que des copies. » A ces mots, le chevalier, tirant de sa poche les deux lettres, les montra effectivement au comédien, que la surprise rendait immobile. « Un seul mot, poursuivit le chevalier, vous expliquera cet événement : l'innocente, la vertueuse Isaure

n'est plus aveugle depuis un mois ! Elle a tout vu, et le docteur ***, devenu son confident, a été témoin des faits les plus importans de cette étrange histoire. Celui qui peut légitimement prétendre à sa main n'a point recouvré la parole ; mais, s'il en est besoin, il peut écrire, et je pourrai parler pour lui, si vous aviez l'extravagance de nous forcer de recourir à des voies judiciaires. Nous avons toutes les preuves de vos crimes : vous seriez condamné d'une manière honteuse à l'unanimité. Que vouliez-vous? de la fortune; nous venons vous en offrir une plus considérable et plus sûre. Vous n'épouserez jamais une jeune personne parfaitement pure qui vous connaît, qui vous méprise, et que vous n'aimez pas. Ce qui vous convient, c'est une femme sans mœurs, sans principes, remplie de fausseté, et plus riche qu'Isaure, et cette femme est madame d'Urzelles. » A ce nom, le comédien fit un nouveau geste d'étonnement. « Oui, reprit le chevalier, et nous sommes sûrs de l'y contraindre (si vous nous introduisez chez elle), en la menaçant de la déshonorer publiquement par la déclaration judiciaire de tous ses attentats.

Le comédien, entièrement dévoilé, voyant

entre les mains de ses ennemis naturels les preuves les plus irrécusables de sa complicité dans une affaire si grave, ne balança point à préférer au sort le plus ignominieux un accommodement qui satifaisait mieux sa cupidité, son ambition et son goût particulier. Le nom que portait madame d'Urzelles, ce nom qu'elle avait avili déjà d'une si déplorable manière, était d'ailleurs plus connu, plus brillant que celui d'Isaure. Ainsi, la vanité du comédien gagnait encore à l'échange qu'on lui proposait; il l'accepta, et promit de vive voix et par écrit tout ce qu'on voulut.

On était à la fin du carnaval; il fut convenu que le surlendemain, qui était le jour du mardi-gras, *les trois rivaux*, guidés par celui qui n'avait jamais été rival de cœur, se rendraient masqués à Bagneux, et que d'ici là, le comédien préviendrait Isaure et la marquise qu'elles le verraient arriver à la tête de cette mascarade, qu'il annoncerait comme une galanterie de son invention pour amuser Isaure et la marquise, l'une par les plaisanteries des masques, l'autre par ces mêmes plaisanteries et l'originalité des déguisemens. Ce projet fut ponctuellement exécuté : l'intérêt du comédien

répondait de sa scrupuleuse discrétion et de sa fidélité, et dans tous les temps, c'est la meilleure des garanties.

Les deux amis engagèrent le docteur *** à faire partie de la mascarade, qui, d'ailleurs, ne fut composée que des domestiques, au nombre de six ou sept, des deux amis. Le mardi-gras, la mascarade arriva à Bagneux dans deux voitures, sur les dix heures du soir. L'ordre était donné de la laisser entrer : parvenue au dernier anti-chambre, le chevalier ordonna aux domestiques d'y rester. Les déguisemens étaient allégoriques : le médecin, vêtu de blanc, et tenant une *pierre carrée*, représentait la Vertu ; Pamphile, habillé à la grecque, et tenant une balance, offrait l'image de Thémis ou de la Justice; le chevalier portait tous les attributs de la Vérité, et le comédien ceux de la Fable. Le médecin entra le premier, suivi de *Thémis;* ensuite parurent la Vérité et la Fable. Ils s'arrêtèrent dans l'ordre qu'on vient de décrire, formant une petite haie au milieu du salon, où les attendaient Isaure, avec un trouble inexprimable, et la marquise, ne se doutant absolument de rien. Leur vue n'excita d'abord que de longs

éclats de rire. Après un moment de silence, le médecin se démasqua ; aussitôt, le chevalier, sans se démasquer, arracha le masque du comédien, déguisé sous les traits de la *Fable* ou du *Mensonge ;* au moment même, Pamphile et le chevalier laissèrent tomber leurs masques. A cette vue foudroyante, la marquise fit un cri de surprise et d'épouvante ; Isaure même, quoiqu'elle fût prévenue, exprima naïvement une émotion qu'elle n'avait plus d'intérêt à contraindre ; elle prononça le nom de Pamphile avec la plus touchante exclamation ; ce qui mit au comble les justes frayeurs et l'étonnement de son indigne rivale, qui apprit en frémissant qu'Isaure, au bout de trois semaines de captivité, avait recouvré la vue. Pour compléter ce terrible dénouement, Pamphile éprouva un tel saisissement, qu'il se fit en lui une révolution soudaine ; il recouvra la parole ! Il courut se précipiter aux pieds d'Isaure en prononçant aussi son nom, qui fut le premier mot qui sortit de sa bouche. « O généreuse Isaure, s'écria-t-il, les remords m'avaient ravi la parole, la reconnaissance vient de me la rendre ! » A ces paroles, Isaure fondit en larmes, et tout le monde resta comme pé-

trifié! Au bout de quelques minutes, le chevalier s'élança vers Pamphile et l'embrassa, en le félicitant du fond de l'âme. Isaure versait toujours les plus délicieuses larmes qu'on puisse répandre; la marquise, attérée, se couvrait le visage avec ses deux mains, et le comédien reconnaissait qu'il existe une Providence!....

Le chevalier tira la marquise de sa stupeur en lui répétant tout ce qu'il avait dit précédemment la veille au comédien. La marquise fit éclater le plus violent désespoir; elle accablait le comédien de reproches sur ce qu'elle appelait sa perfidie; mais il fallut céder, et le comédien ne la quitta qu'après lui avoir fait signer une promesse de mariage en présence des trois respectables témoins; la marquise obtint seulement que le comédien changerait de nom, qu'il quitterait sur-le-champ le théâtre, et que le mariage demeurerait secret pendant un an. Les deux amis emmenèrent Isaure qui, après une si rude épreuve, jouissait avec transport de son bonheur. Isaure, le médecin, Pamphile et le chevalier montèrent tous dans la même voiture. Isaure ne se lassait point du ravissant plaisir d'entendre par-

ler Pamphile ; elle le questionnait sans relâche, tandis que le médecin expliquait doctement au chevalier les causes physiques de ce grand événement.

Le comédien n'osa rester à Bagneux ; il voulut laisser à la marquise le temps de se remettre de sa violente agitation et de sa colère contre lui ; il la quitta brusquement, monta dans son cabriolet, et retourna à Paris très-satisfait d'une journée qui assurait sa fortune.

La route de Bagneux à Paris fut un véritable enchantement pour Isaure et Pamphile ; lorsque ce dernier, pour jouir de la faculté qui lui était rendue, prévenait les questions, coupait sans cesse la parole quand on la lui adressait, et lorsqu'il ventait l'excès de son bonheur, Isaure répétait je suis encore plus heureuse que vous, car vous me répondez et je vous vois !.... On passa le reste de la soirée chez le médecin : un intérêt nouveau y attirait le chevalier. Le docteur avait une nièce âgée de dix-neuf ans, et charmante par sa figure, son esprit et son éducation. Le chevalier avait remarqué avec beaucoup d'intérêt cette jeune personne, qui s'appelait Émérance. On soupa très-gaiement ; le chevalier, qui était

assis à côté d'Émérance, fut charmé de sa conversation; Émérance ne le fut pas moins de la sienne. Le médecin, prévoyant tout ce qui devait arriver, applaudissait du fond de l'âme à l'intelligence qui s'établissait entre Émérance et le chevalier; il est inutile de dire à quel point Isaure et Pamphile étaient profondément pénétrés de leur bonheur mutuel. Comme l'heure de la grande poste était passée, Isaure, qui logeait chez le médecin, n'écrivit à sa grand'mère que le lendemain matin; elle lui rendait compte de son heureuse délivrance, et de ce qu'elle devait au généreux docteur *** ; elle ajoutait qu'elle irait se mettre à ses pieds avec Pamphile, dès qu'elle aurait accompli un vœu qu'elle avait fait durant sa captivité : celui d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse, et aussitôt qu'elle aurait trouvé une compagne. Cette compagne fut Émérance : on n'en pouvait choisir une plus sûre et plus vertueuse. Émérance était fille de la sœur du médecin; sa mère avait épousé un bon gentilhomme de nos provinces méridionales, et qui avait de la fortune; en outre, le médecin qui s'était chargé de l'éducation d'Émérance, et qui l'aimait pas-

sionnément, lui avait assuré toute la sienne, montant à plus de vingt mille livres de rente, et, comme tous les médecins en vogue, il possédait d'ailleurs un superbe mobilier. Isaure fut bientôt intimement liée avec Émérance, et, secrètement inspirée par Pamphile, elle s'occupait vivement auprès d'Émérance des intérêts du chevalier; un penchant réciproque secondait parfaitement toutes les convenances; enfin la ville de Toulouse était la patrie du médecin; ainsi l'accord fut bientôt fait. Le chevalier demanda en règle la main d'Émérance, qui lui fut accordée. Le lendemain même, les articles du contrat furent passés, et l'on convint que le mariage se ferait aussitôt qu'on serait revenu du pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse.

Cependant la marquise était toujours livrée à la plus violente colère; Pamphile ayant perdu et recouvert si subitement la parole, n'était à ses yeux qu'un imposteur qui n'avait employé cette feinte que pour rompre ses derniers engagemens. La marquise, également vaine et vindicative, ne supportait qu'avec désespoir la confusion, l'humiliation dont elle était couverte et le triomphe de sa rivale; elle avait

même le chagrin de la voir admirée et de l'entendre louer par ce même comédien, avec lequel elle s'en était tant moquée. Une victime n'avait été pour lui qu'une imbécile; mais Isaure adorée de Pamphile, Isaure heureuse et l'emportant enfin sur la marquise, lui paraissait aussi spirituelle que charmante: que de gens jugent ainsi!

Quoique la marquise ne fût plus pour le comédien ce qu'elle avait été dans le temps du succès de ces noirs stratagèmes, quoiqu'il la vît telle qu'elle était en effet, c'est-à-dire passée, surannée, mettant du blanc, *du rouge en couleurs naturelles*, affectant des aversions qu'elle n'avait point, celle des chats, des chauves-souris, et mentant de la manière la plus effrontée; en la comparant à la jeune, naïve et charmante Isaure, il regrettait vivement cette dernière; mais l'ambition lui faisait toujours désirer avec ardeur la main de la marquise, et voyant qu'elle cherchait à éluder ses promesses, il mit tout à coup ouvertement les menaces à la place des projets de séduction; ce qui fit perdre entièrement à la marquise l'espèce de fantaisie qu'elle avait eue pour lui. Il fallut opter entre

cet ignominieux amant et le cloître où les familles, justement irritées, font mettre pour la vie, par lettres de cachet, les femmes qui se déshonorent *. La marquise fut enfin forcée d'indiquer un soir très-prochain pour la célébration du mariage secret; le comédien ne manqua pas d'en avertir les deux amis et le médecin, qui devaient servir de témoins; ils se rendirent tous les trois à l'église désignée, qui, après le dernier service divin, était fermée depuis une heure. La marquise parut à l'autel pâle, tremblante, et dans un tel état de défaillance, qu'elle fit pitié même à Pamphile! Elle succombait sous le poids de l'humiliation de contracter sous ses yeux un hymen qu'elle avait destiné comme une vengeance à l'innocent objet de sa haine! Cette punition si juste l'accablait si visiblement, qu'on aurait pu prendre pour des remords la douleur violente et concentrée qu'elle éprouvait; les trois témoins pensèrent que, dans cet instant, elle expiait tous ses crimes : ils se trompaient; la vanité déçue, révoltée, causait seule l'état où

* On suppose que tous ces événemens se sont passés long-temps avant la révolution.

elle était. Pamphile se conduisit avec la générosité qui lui était naturelle; il évita de la regarder, et son maintien fut toujours simple et modeste. Après la cérémonie, le chevalier s'approcha d'elle et lui dit tout bas : rappelez-vous, madame, qu'avec de la religion et de nobles sentimens, on peut trouver le bonheur, ou du moins la tranquillité, dans toutes les situations. Le soir même, Pamphile envoya au nouveau marié la somme qu'il avait promise dans le cas où il épouserait la marquise. Ce jeune homme, de son côté, remplit ses engagemens; il quitta sans retour le théâtre; il acheta une petite maison de campagne à quinze lieues de Paris; il en prit le nom (elle s'appelait Verbois); il y mena sa nouvelle épouse, et l'y laissa pour retourner à Paris se hâter de l'oublier, se divertir et jouir à son gré de sa fortune. Sa malheureuse femme, victime de ses propres artifices et de son manque absolu de principes, resta confinée dans cette demeure champêtre, séparée pour jamais de la cour, de la ville, de sa famille et du grand monde. Quant à des amis, elle n'en avait eu de sa vie, n'ayant cherché que des liaisons ou des conquêtes brillantes; n'ayant connu que

des plaisirs frivoles et bruyans, toujours mêlés de contrainte et de tant d'ennuis! les bals, les spectacles, les visites et les assemblées. Rien n'est plus triste qu'un cœur tout neuf sans innocence et que les seuls souvenirs de l'amour-propre, surtout dans une situation tout-à-fait déchue!.... et quelles consolations lui restaient! La musique n'avait jamais été pour elle qu'un moyen de briller, et le chant qu'une espèce de *minauderie;* elle ne jouait bien d'aucun instrument; elle croyait s'accompagner à merveille et avec une expression ravissante, en levant les coudes et les yeux en l'air, mais sa voix commençait à s'éteindre: elle en avait déjà perdu deux ou trois tons dans le haut. Enfin, elle ne pensait pas qu'un talent pût amuser sans spectateurs. Elle n'avait jamais aimé la lecture, n'ayant lu que quelques mauvais romans. Elle ne connaissait la campagne que par les maisons de princes, Chantilly, Villers-Cotterets, l'île Adam, et, étrangère aux plaisirs simples, aux beautés de la nature et à toute occupation sédentaire, il lui fallait du monde, de la pompe, des diamans, de la parure, une conversation décousue et malicieuse. Délaissée, abandonnée par

celui-même qu'elle croyait qui aurait dû être enivré de son bonheur, elle passait dans cette solitude ses journées entières de la manière la plus monotone, la plus ennuyeuse, et dans une accablante oisiveté; elle trouva même des sujets de peine qu'elle n'aurait jamais pu prévoir; par exemple, dans cette petite maison achetée par Verbois (et toute meublée) à une personne pieuse, elle subit un nouveau châtiment des mensonges impudens qu'elle avait faits à la crédule Isaure; elle y trouva partout des tableaux saints, des saintes familles et des Magdelaines, qui surtout la firent frissonner; car elle n'avait nulle envie de se convertir. Lorsqu'elle vit défaire ses malles et passer sous ses yeux pour les aller serrer dans des armoires, ses beaux habits de cour brodés en paillettes, garnis de réseaux d'or et d'argent ou de fleurs, et sur d'immenses paniers; son écrin aussi la fit frémir; ces belles chaînes de pierreries, ces colliers de perles, ces superbes girandoles, tous ces monumens d'orgueil et de grandeur mondaine, lui rappelaient un temps dont le souvenir lui perçait le cœur! Toute cette magnificence lui devenait inutile; elle n'avait plus besoin que de vertus, et malheu-

reusement elle n'en avait pas cultivé une seule!

Lorsqu'au bout de huit ou dix jours, son mari (que nous n'appellerons plus que Verbois) revint passer quelques momens avec elle, il la trouva seule dans un salon, tristement assise dans un fauteuil, et parfilant; il se mit à rire; quoi! dit-il, vous avez repris l'unique occupation que vous eussiez à Paris? Eh! je n'en puis avoir d'autre en ces lieux, répondit-elle languissamment. Ensuite, lui montrant ses riches habits brodés: Et que ferais-je ici, poursuivit-elle, de toutes ces belles choses? elles ne sont plus pour moi que des superfluités, ainsi que mes diamans. Vous avez raison, reprit Verbois; il faut s'en défaire; je vous vendrai tout cela à Paris: à ces mots, pour toute réponse, elle soupira. Mais le lendemain, Verbois retournant à Paris, n'oublia pas de lui demander des *gâteaux* de parfilage et son écrin; sa malheureuse femme, en se séparant des objets de sa plus constante affection, ne put s'empêcher de profaner la douleur et les larmes; elle pleura avec amertume. Verbois même, qui n'avait pas une grande noblesse de sentimens, en fut indigné; il se moqua d'elle en termes peu délicats; ensuite, saisissant le parfilage et

l'écrin, il disparut brusquement et la laissa suffoquée de colère, et anéantie par des regrets tardifs et des peines déchirantes.

Pendant que se consommait ainsi le malheur de cette infortunée, Pamphile et son ami s'acheminaient à grands pas vers le bonheur le plus pur et le plus durable; et la seule vertu produit celui-là. Trois jours après le mariage de la marquise, ils étaient partis tous les quatre, Isaure, Émérance, Pamphile et le chevalier, pour le pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse. Isaure acquitta son vœu, et elle implora le ciel pour le bonheur de son amie : ses prières furent exaucées. On retourna à Paris, et peu de jours après, le consentement en bonne forme de la comtesse de Blossange étant arrivé, les quatre jeunes amans reçurent à l'autel, presqu'en même temps, la bénédiction nuptiale. Ils partirent sans délai dans la même voiture, comblés de toutes les bénédictions du bon docteur, qui promit formellement de faire tous les ans un voyage à Toulouse, afin d'y respirer l'air natal (que la Providence nous rend si salutaire), et d'y revoir ses enfans, ses compatriotes et ses amis. Il ajouta qu'au bout de trois ans, il s'y fixerait tout-à-fait et ne re-

viendrait plus à Paris. Il est impossible de décrire les transports de joie avec lesquels furent reçus au château de Blossange et à Toulouse nos jeunes époux. La conversation ne tarit pas pendant plus de quinze jours; que de choses on avait à se dire, à se conter! que de questions à se faire! Souvent l'horloge du château sonna minuit avant que l'on songeât à se séparer, et l'on se couchait ordinairement à dix heures.

La destinée de la rivale d'Isaure fut bien différente; devenue la fable de la cour et de la ville, et l'objet du mépris universel, personne au monde n'avait eu la tentation d'aller lui faire une visite; elle n'avait que des parens très-éloignés; tous s'empressèrent de renier, en quelque sorte, cette parentée; aucun d'eux ne voulût l'aller voir ou lui écrire. L'opprobre dont elle était couverte éteignait à son égard la curiosité qui, communément, a tant d'empire sur les gens du monde. Les uns disaient qu'elle était seulement la maîtresse de Verbois; d'autres, mieux informés, assuraient qu'elle l'avait épousé: dans l'une ou l'autre supposition, elle était à jamais bannie de la société. Pour comble de disgrâce, Verbois,

même, la négligeant contre toute bienséance, venait tout au plus dîner ou souper avec elle une fois par mois : elle prit pour une grande passion le dépit mortel d'amour-propre que lui faisait éprouver une semblable conduite. Sa santé se ressentit bientôt du trouble affreux de son âme; elle ne faisait point d'exercice; elle avait gardé sa petite chaussure, ses hauts talons; la promenade ne pouvait être pour elle un plaisir: elle ne marchait guère que pour aller de son lit à son canapé, et de son canapé à son lit; violente et remplie d'humeur et de caprices, elle ne parlait que pour gronder ses gens, pour s'emporter contre eux et souvent pour les renvoyer. D'un autre côté, Verbois ne lui rendait point compte de la vente de ses diamans; elle fit l'un de ses gens l'espion de son mari; elle le paya pour l'instruire de tout ce qu'il faisait loin de ses yeux; elle apprit avec une colère inexprimable qu'il se ruinait avec des courtisanes; que d'ailleurs il était devenu joueur, et qu'il avait perdu au jeu des sommes considérables : l'infortunée ne put contenir la véhémence de son ressentiment : elle fit à Verbois de sanglans reproches de vive voix et par écrit : il ne répondit point,

mais il cessa entièrement de la voir. Alors, au bout d'un an de ce funeste mariage, succombant à tant de honte et de chagrins déchirans de tout genre, la jaunisse la plus douloureuse commença ses maux physiques; elle perdit tous les restes de beauté qu'elle avait conservés jusqu'à cette époque; une couleur uniforme et d'un jaune foncé répandue sur sa personne et sur tous ses traits, semblait venger la nature qu'elle avait outragée en souillant son visage par tant de blanc, de rouge et d'autres peintures artificieuses *. Une hydropisie générale lui ravit sa belle taille; elle devint en peu de semaines tellement méconnaissable, qu'elle craignit mortellement de revoir Verbois dans cet état. Cependant, instruit par un domestique qu'elle était dangereusement malade, il revint au moment où on l'attendait le moins, et il la vit dans toute sa difformité; il en fut épouvanté; il le témoigna, et la quitta précipitamment en disant qu'il allait chercher un médecin. En effet, il en envoya un le lendemain, mais il ne revint

* Du *noir* pour peindre les sourcils et les cheveux, du *bleu* pour dessiner des veines.

plus ; sa malheureuse femme, ayant involontairement, sans résignation et sans mérite, cruellement expié ses honteux dérèglemens, languit encore quelques mois, et mourut ensuite dans toutes les convulsions du désespoir, en maudissant les passions et surtout l'orgueil qui l'avait entraînée dans cet abîme, n'éprouvant que les angoisses et les tortures des remords, sans recevoir les grâces attachées au repentir!.... Verbois prit le deuil avec ostentation, voulant que tout le monde sût qu'il était veuf de la marquise d'Urzelles ; il acheva de se ruiner en peu de temps, et, malgré *la dignité de son veuvage*, il fut forcé, n'ayant plus d'autre ressource, de rentrer à l'Opéra-Comique *; mais ayant perdu presque tout son talent et la moitié de sa voix, il ne reparut sur le théâtre que pour être hué ; il s'enrôla en province, où, à l'aide de son ancienne réputation, on le trouva admirable ; il fit de tels efforts pour mériter cette faveur qu'il en devint poitrinaire, et il mourut au bout de dix-huit mois.

* Auquel était alors réunie la comédie italienne. Ce fut là que parurent d'abord les chefs-d'œuvre de Monsigny, de Grétry, etc.

Tandis que la Providence vengeait ainsi la vertu persécutée, les héros de cette histoire jouissaient du seul vrai bonheur qu'on puisse goûter sur la terre, celui que procurent la piété, les affections légitimes et l'accomplissement de ses devoirs. Pamphile fit réunir les deux châteaux gothiques par des berceaux et des arcades de treillages couverts de pampres comme dans les environs de Gênes ; une grande rotonde, ornée des plus brillantes fleurs, occupait le milieu des berceaux ; on y dansait, mais seulement lorsque le chevalier d'Esselac et sa compagne venaient au château de Blossange visiter leurs amis. Ces deux châteaux gothiques, emblème touchant de l'union parfaite de Pamphile et d'Isaure, le devinrent aussi de leur heureuse vieillesse ; tous les jours fortunés de leur existence si pure s'écoulèrent délicieusement dans cette belle solitude, à l'exception du très-petit nombre qui épuisa, comme on l'a vu, tout le malheur qui leur était réservé ; ils n'éprouvèrent d'ailleurs que celui de perdre la comtesse de Blossange, mais dans l'âge le plus avancé. Isaure, comme pour payer un tribut de maternité, fit une fausse couche, ensuite elle eut successivement six enfans,

qui, par la suite, firent ses délices, et qui s'allièrent avec les enfans d'Émerance ; ces deux familles ayant les mêmes opinions, les mêmes principes, vécurent toujours dans la plus grande intimité.

Un ancien Romain qui, cinq ans avant de mourir, se retira des affaires et du monde pour aller terminer ses jours à la campagne, dans une jolie retraite, ordonna, lorsqu'il vit sa dernière heure approcher, que l'on mît sur son tombeau cette épitaphe :

Ci-gît Similis, qui a passé soixante-et-dix ans sur la terre, et qui n'en a vécu que cinq.

Les héros de notre nouvelle (à l'exception de six semaines d'égaremens de Pamphile) auraient bien pu faire mettre sur leurs tombes que leur carrière s'étant écoulée au sein de la religion, de l'amitié, de la bienfaisance, de l'étude, de la culture des beaux-arts, des plaisirs champêtres : *ils vécurent tout le temps qu'ils passèrent sur la terre.*

(M. de *** cesse de lire, reploie son manuscrit et le remet dans sa poche.)

LA MARÉCHALE.

Quoi, déjà !

M. ***.

Voilà un reproche bien obligeant.

LE CHEVALIER.

Et bien naturel.

M. ***.

L'invention ne m'a pas coûté un grand effort d'imagination, puisque tous les faits qui produisent des situations si neuves sont exactement vrais.

LE CHEVALIER.

Mais il n'est nullement facile de coudre ensemble et d'arranger d'une manière vraisemblable des faits réels avec ceux qu'on invente, et de tirer le meilleur parti possible de l'*historique*. Aussi, je pense que les romans historiques bien faits sont toujours supérieurs aux romans de pure imagination, et surtout parce que des héros imaginaires ne peuvent inspirer autant d'intérêt que des héros *authentiques* consacrés par l'histoire.

LA MARÉCHALE.

Cependant le roman historique de *Clélie* est bien ennuyeux.

LE CHEVALIER.

C'est que mademoiselle de Scudéry a peint

tous ces anciens républicains païens d'après les personnages de la cour de Louis XIV, et rien ne ressemble moins à Brutus que les ducs de Guiche et de Larochefoucauld *.

LA COMTESSE.

Il me semble qu'il y a toujours un grand défaut dans ces espèces de romans.

M. ***.

Et lequel?

LA COMTESSE.

C'est qu'en les lisant, les gens qui ne sont pas profondément instruits, et plus encore ceux qui ne le sont pas du tout, confondent très-naturellement les traits historiques avec les détails d'invention.

* Si Walter-Scott eût fait des *romans historiques* de ce genre, il n'aurait certainement pas tourné toutes les têtes anglaises et françaises; mais il a pensé où se passaient tous les événemens qu'il raconte; il a été peintre fidèle et vrai, ce qui, en littérature, demande une si grande réunion de talens, et il a charmé ses compatriotes, justes appréciateurs du vrai mérite. Il ne faut pas juger Walter-Scott sur des traductions qui ne donnent même pas l'idée de ses ouvrages; il faut, pour l'apprécier tout ce qu'il vaut, savoir parfaitement l'anglais, et lire les originaux de ses ouvrages.

LE CHEVALIER.

Cet inconvénient ne me paraît pas bien grave.

LA MARÉCHALE.

On peut même en tirer un heureux résultat, en donnant à la jeunesse un motif de plus, de commencer ses lectures d'une manière utile et solide, c'est-à-dire immédiatement après l'Écriture sainte, par les livres d'histoire profane, ancienne et moderne. Il en résulterait que la jeunesse aurait l'esprit et le goût mieux formés, et qu'elle ne ferait point la confusion dont vous parlez*.

L'ABBÉ.

Pourquoi n'a-t-on jamais fait dans aucun ouvrage imprimé cette objection contre les romans historiques?

LE CHEVALIER.

C'est qu'aucun homme de lettre n'envie la

* L'auteur de ces soupers a trouvé un moyen très-simple d'empêcher cette confusion, par des notes au bas du texte, quand le mot *historique* suffit, ou renvoyées à la fin du volume, quand elles demandent beaucoup ou même un peu de détails. Ce moyen fut employé pour la première fois dans le roman historique intitulé : *les Chevaliers du Cygne, ou la cour de Charlemagne*. Ce moyen, que proposait l'auteur, fut universellement adopté, et l'a toujours été depuis.

réputation et les succès de *la Calprenède* de mademoiselle de Scudéry, et même de madame de Tencin, auteur du *Siége de Calais*....

LA MARQUISE DE *****.

Je suis bien aise qu'un jeune homme qui ne passe pas pour être austère, ne fasse aucun cas de ce roman, dans lequel on ne trouve ni morale ni vraisemblance.

LE CHEVALIER.

Et qui d'ailleurs est fort mal écrit.

LA COMTESSE.

Dans toutes ces femmes auteurs, vous ne mentionnez point mademoiselle de Lussan. Je demande grâce pour elle; car j'aime beaucoup les anecdotes de la cour de Philippe-Auguste.

LA MARÉCHALE.

Et moi aussi.

M. DONÉZAN.

Et *la Reine de Navarre* de madame de Gomez.

LE CHEVALIER.

Il y a dans cet ouvrage quelque chose de dramatique, de varié et d'amusant, qui en rendra toujours la lecture agréable.

M. ***.

Puisque ces dames aiment les nouvelles, je leur en proposerai encore une, dont le sujet est tiré d'*une anecdote de la cour de Louis XIV*.

TOUTES, à la fois.

Ah! oui, et bientôt.

LA MARÉCHALE.

Demain, par exemple.

M. ***.

Il n'y a qu'un petit inconvénient, c'est que je n'ai pas encore fini cette nouvelle.

LA COMTESSE.

Quel titre lui donnez-vous?

M. ***.

Le portrait, titre qui se rapporte au principal trait, qui est véritable.

LA MARQUISE.

A présent, tout ce que nous pouvons désirer, c'est que vous alliez tout de suite vous enfermer chez vous, pour travailler d'arrache-pied à cette nouvelle, qui, j'en suis sûre, sera charmante.

M. ***.

Voilà une prévention favorable qui m'effraie; je crains de ne pas pouvoir la soutenir.

LA MARÉCHALE.

Vous viendrez toujours demain à la même heure, sans aucun retard?

M. DONÉZAN.

Après l'invitation, la promesse est inutile.

FIN DU TREIZIÈME SOUPER.

QUATORZIÈME SOUPER.

Les mêmes, la duchesse de Grammont, madame la baronne du B****.

LA COMTESSE.

Eh bien! notre nouvelle?

M. ***.

Il me faut encore plusieurs jours pour la terminer.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

J'espère qu'il me permettra d'assister à cette intéressante lecture.

LA BARONNE DU B****.

Et à moi aussi.

M. ***.

A condition que ces dames voudront bien

entendre encore *l'Aveugle et le muet par amour*.

LA BARONNE DU B****.

Il est assurément très-nouveau de promettre une récompense pour une grâce qu'on accorde.

M. ***.

Ce qui n'est pas nouveau, madame, c'est la grâce qui se trouve dans tout ce que vous faites et dans tout ce que vous dites.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Et même dans ses vers; chose dont ne se piquent pas tous les poètes. Mais, à propos de poètes et d'auteurs, madame la maréchale a-t-elle entendu parler des tragiques prédictions de monsieur Cazote?

LA MARÉCHALE.

Monsieur de La Harpe m'en a dit quelque chose.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

J'y étais, ainsi que lui. Il y avait d'ailleurs à ce dîner beaucoup de gens de lettres, messieurs de La Harpe, Condorcet, Diderot, Champfort et plusieurs autres.

LA COMTESSE.

Ainsi, ce dîner fut très-philosophique?

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Et très-poétique; on y dit beaucoup de vers.

L'ABBÉ.

Et, sans doute, le fameux vers de Diderot sur les rois et sur les prêtres; il n'aura certainement pas manqué d'exprimer si noblement en vers ce charitable vœu de pouvoir :

« Des boyaux du dernier des prêtres
» Étranglez le dernier des rois. »

LA BARONNE DU B****.

Quelle horreur infâme et grossière! Conçoit-on qu'elle puisse entrer dans la tête d'un homme qui se dit moraliste?

LA MARÉCHALE.

Revenons aux prophéties de Cazote.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Après cette odieuse citation, on s'émancipa sur la religion d'une manière si peu mesurée, que nous autres femmes, qui ne sommes jamais si philosophes que les hommes, nous ne pûmes nous empêcher d'imposer silence.

M. DONÉZAN.

Qu'en arriva-t-il?

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Qu'on acheva tout bas ce qu'on avait commencé tout haut, avec de longues acclamations d'applaudissement et de joie.

LA MARÉCHALE.

Et Cazote était-il au nombre de ces bruyans personnages?

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Point du tout; il gardait un si profond silence, il avait l'air si sérieux, qu'on lui demanda la cause de sa tristesse; il répondit en soupirant qu'elle venait de sa prévoyance.

LE CHEVALIER.

Apparemment des maux que causeraient les philosophes?

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Précisément.

LE CHEVALIER.

J'avoue que cette pensée-là ne m'a jamais attristé.

L'ABBÉ.

C'est peut-être que vous en étiez distrait par beaucoup d'autres.

LE CHEVALIER.

Cela est possible. Cependant, si les philosophes disent de mauvaises choses, ils en disent aussi de bonnes et de fort utiles : l'un compense l'autre.

L'ABBÉ.

Permettez-moi de vous représenter que les *choses bonnes et utiles* se trouvent infiniment meilleures dans les livres saints, ou dans les ouvrages religieux offrant l'*unique et véritable base de la morale*, que dans les écrits philosophiques, où ils ne sont jamais que d'horribles inconséquences, en y comprenant même ceux des anciens païens, quoiqu'ils n'eussent néanmoins ni arrière-pensées, ni desseins formels de produire une révolution *.

* J'ai fait, il y a plus de cinquante ans, un livre dont les éditions se succédèrent rapidement, et qui avait pour titre : *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*. Je trouve bien satisfaisant de pouvoir, sans me contredire, répéter la même phrase à quatre-vingt-deux ans! Mais cette phrase ne pourra jamais s'appli-

LE CHEVALIER.

Vous croyez réellement que nos philosophes ont le projet de faire une révolution?

L'ABBÉ.

Eux-mêmes n'en disconviennent pas.

LE CHEVALIER.

Ils disent qu'il est vrai qu'ils veulent établir *le règne de la raison;* mais c'est une figure que l'on peut comprendre sans s'alambiquer l'esprit.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Cazote prétend que ce n'est point du tout *une figure*, et que dans une trentaine ou une quarantaine d'années, on ne verra plus à Paris et dans toute la France une seule de nos églises, et qu'elles seront toutes remplacées par des *temples de la raison, ou des écuries.*

M. DONÉZAN.

Cela est vraisemblable. (*On rit.*)

quer qu'à la religion chrétienne, la seule qui soit entièrement exempte de toute espèce d'inconséquence morale, l'une des plus grandes preuves (parmi tant d'autres) de sa divinité.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Ce n'est pas tout; Cazote, de plus, a prédit que nous irions tous sur l'échafaud.

LE BARON.

Ceci passe la plaisanterie.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Enfin, il a prédit à monsieur de La Harpe qu'il se convertirait.

LA MARÉCHALE.

Dieu le veuille! et je n'en serais pas étonnée; il a toujours eu une sorte de respect pour la religion.

LA BARONNE DU B****.

Il est certain qu'il n'a jamais eu l'effronterie des quatre chefs *.

LE CHEVALIER.

Ce pauvre Cazote, qui a fait de si jolis ouvrages **, avait-il déjà donné des marques de démence?

* Voltaire, Diderot, d'Alembert, Helvétius.

** Des *Poésies fugitives*, *Olivier*, *le Diable amoureux*, *le Lord impromptu*, etc.

L'ABBÉ.

Jamais; et, au fait, ces prédictions-là ne sont pas plus étonnantes que celles de monseigneur l'évêque de l'Escar et de l'abbé de Beauregard *.

LE BARON.

Et Cazote a-t-il aussi donné son horoscope?

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Ainsi que nous tous, il finira par une mort violente **.

* Il semble que, dans le siècle dernier, le seul mérite de prévoir combien les *philosophistes* feraient de mal, ait suffi pour donner à quelques-uns le don de prophétie. M. Delille, qui n'était qu'un agréable chansonnier, se trouvant à Chanteloup, chez le duc de Choiseul, l'ex-ministre, vingt ans avant la révolution, fit une chanson satirique contre la philosophie moderne, dans laquelle il dit qu'on finira par ôter tous les saints du calendrier, et qu'à leur place, on mettra des *oignons*, des *carottes*, des *poireaux*, etc. Cette chanson eut un grand succès, et fut universellement répandue. L'auteur de cet ouvrage a pu enfin se procurer cette chanson extraordinaire qui n'a jamais été imprimée, et que, dans la société, peu de personnes possèdent, l'une desquelles aussi obligeante que spirituelle, l'a recherchée, retrouvée dans ses papiers, et donnée à l'auteur, qui la place à la fin de ce volume.

** C'est en effet ce qui est arrivé; mais, avant cette époque, son angélique fille, au moment où il allait succomber sous les coups des assassins, le tira de leurs mains, et lui sauva la vie

LA MARQUISE DE *****.

Il faut convenir que ses visions ne sont pas gaies.

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

Elles nous ont pourtant bien fait rire. Il y a des choses qui sont trop ridicules pour faire horreur ou seulement pour effrayer.

LE BARON.

Madame la maréchale croit-elle qu'avec le progrès des lumières, une révolution soit possible, et que, même s'il y en avait une, elle fût sans innovations ?

LA MARÉCHALE.

Oh ! cela non ; la raison aujourd'hui est tellement dominante dans tous les esprits, que je suis persuadée que nous finirons par abolir la guerre.

au péril de la sienne ; elle se jetta entre lui et les meurtriers, en s'écriant : *Vous n'atteindrez son cœur qu'après avoir percé le mien.* Le peuple, presque toujours sensible et généreux, quand on ne cherche point à l'égarer, sut apprécier cette belle action : on enleva Cazote, et, suivi de sa fille, on le porta en triomphe jusque dans sa maison. Mais, peu de temps après, les Jacobins *réparèrent* cette clémence populaire, en faisant périr Cazote sur un échafaud. Il mourut en héros chrétien.

L'ABBÉ.

Voilà, du moins, de douces illusions; et cette raison qui va nous rendre l'âge d'or, à qui la devons-nous?

LA DUCHESSE DE GRAMMONT.

D'abord à la religion, ensuite à nos grands écrivains.

L'ABBÉ.

J'ai déjà eu l'honneur de répondre à cette objection; morale, règles de conduite dans toutes les classes, tout ce qui est essentiellement utile à l'homme, se trouve sans inconséquences et sans contradictions dans les livres saints.

L'ÉVÊQUE.

Il est certain que le plus grand des écrivains de ce siècle (M. de Buffon), et, peut-être, le seul en prose que l'on puisse comparer, pour le style, aux Bossuet, aux Pascal, aux Fénélon, etc., a rendu quelques services à la religion, en dédaignant d'entrer dans la conjuration des philosophistes, en reconnaissant le déluge comme miraculeux, l'immortalité de l'âme, et que l'intelligence des animaux, qui n'a nul besoin d'apprentissage et qui ne

perfectionne rien, n'est qu'un pur instinct machinal. Mais je ne pense pas qu'on puisse soutenir ou croire que Diderot, Helvétius, Damilaville, et même J.-J. Rousseau, aient été utiles à la religion.

LA BARONNE DU B****.

Cette pensée serait beaucoup plus folle que toutes celles de Cazote ....

L'ABBÉ.

Nul pays ne peut se passer de mœurs, de morale, de tranquillité, et conséquemment de religion; ainsi, l'on doit regarder tous les impies qui font gloire de leurs opinions, comme les perturbateurs du repos public.

LA BARONNE DU B****.

Et c'est ce qu'ils sont en effet.

LA MARÉCHALE, regardant à sa montre.

Je n'ose pas vous dire l'heure qu'il est. (*A M.* ***.) Croyez-vous que la nouvelle soit finie d'aujourd'hui en huit?

M. ***.

Si ce n'est celle-là, ce sera sûrement une autre.

LA MARÉCHALE.

Comment une autre!....

M. ***.

Oui; j'en ai toujours plusieurs commencées, c'est-à-dire, dont le plan est fait; et quand cet important travail est fini, on peut dire que l'ouvrage l'est aussi.

LE CHEVALIER.

Ah! ah! c'est comme Racine, qui disait : *Ma tragédie est faite, le plan est terminé, je n'ai plus qu'à la mettre en vers.*

M. ***.

Et en vers *raciniens!*....... Quel énorme talent!.......

L'ABBÉ.

On commence à ne plus faire de plans; il en faut pourtant dans tous les genres d'ouvrages, et, surtout dans le dramatique, l'art des préparations l'exige absolument dans les drames; il est vrai qu'il est plus difficile de faire un bon plan qu'un joli dialogue; l'un ne demande que de l'habitude et de la facilité, l'autre exige de vastes combinaisons unies à l'imagination.

M. ***.

C'est pourquoi Racine a excellé dans cet art, ainsi que dans celui des préparations, pour lequel cet art semble fait.

M. DONÉZAN.

Il est vrai qu'on ne peut *préparer* sans avoir fait un plan; car il faut, avant tout, savoir ce qu'on dira, afin de rendre vraisemblables les caractères et les événemens.

LA MARÉCHALE.

Vous parlez tous à merveille, mais vous bravez les avertissemens sur l'heure; il faut néanmoins finir par se rendre à la raison.

LE CHEVALIER.

Cela est dur.

LA MARÉCHALE.

Et nous séparer.

LE CHEVALIER.

Cet ordre est si dur qu'on a peine à croire qu'il soit raisonnable.

FIN DU QUATORZIÈME SOUPER.

QUINZIÈME SOUPER.

La maréchale, la duchesse de Lauzun, la baronne du B****, la princesse de C**, la marquise de Barbantanne, l'abbé de Vauxelles, M. Donézan, le président de Périgny, le comte de Durfort *.

LA MARÉCHALE.

Eh bien! quelle est notre nouvelle?

M. ***, tirant son manuscrit de sa poche.

C'est : *l'Argent n'est pas tout.*

LA BARONNE DU B***.

Ah! que j'aime ce titre là!

LA MARÉCHALE.

Et moi aussi.

* Qu'on appelait *le grand Durfort*, pour le distinguer du chevalier de Durfort, du Palais-Royal, et des autres.

LE PRÉSIDENT.

Si monsieur *** parvient à nous prouver cela, il sera bien habile.

M. ***.

« J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris. »

LE COMTE.

Nous sommes prêts.

M. ***.

Tout le monde est-il arrivé?

LA MARQUISE.

Le vicomte de Noailles nous manque.

LA MARÉCHALE.

Tant pis pour les paresseux.

M. ***.

Il est excusable; on a si bien de quoi attendre patiemment ici!

M. DONÉZAN.

Madame la maréchale a-t-elle lu le dernier numéro de l'*Année littéraire?*

LA MARÉCHALE.

Oui, et quoiqu'il soit comme de coutume

très-spirituel, il ne me plaît pas; son ironie est trop amère et trop sérieuse.

M. ***.

Il est remarquable que tous les anciens aient fait un usage semblable de la figure de l'ironie, et même dans les ouvrages du genre le plus noble, dans l'*Iliade*, dans l'*Odyssée* et dans leurs tragédies, et toujours d'une manière sanglante; tandis que nous la consacrons presque toujours à la plaisanterie. Cependant Corneille l'a plus d'une fois employée dans ses pièces, et d'une manière très-originale dans *Nicomède*, dont le rôle n'est d'un bout à l'autre qu'un persiflage noble. Racine, admirable imitateur des anciens, a fait aussi un bel usage de l'ironie, surtout dans le rôle d'Hermione; tout le monde sait par cœur cette belle tirade :

« Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifices, etc. »

L'ironie, chez les anciens, exprimait beaucoup moins le mépris que la haine et la passion, ou, pour mieux dire, elle n'était que le dédain simulé d'une colère concentrée, comme dans le rôle d'Hermione, et c'est alors qu'elle est véritablement théâtrale. Plus elle est injuste, et plus elle produit d'effet, parce qu'elle

décèle les tourmens secrets d'une âme qui veut cacher ce qu'elle éprouve; l'ironie comique, au contraire, n'est bonne que lorsqu'elle est sans animosité, et qu'elle ne s'exerce que sur les choses qui méritent d'être tournées en ridicule.

(On annonce le vicomte de Noailles.)

LA MARQUISE.

Ah! nous allons donc commencer.

LE VICOMTE.

Et moi, je devrais ne *pas finir* en excuses.

LA MARÉCHALE.

Nous sommes trop pressés d'entendre monsieur ***, pour perdre du temps à vous sermonner et à vous gronder.

LE VICOMTE.

Ainsi, il me procure à la fois mon pardon et le plaisir de l'entendre.

(M. *** déploie son manuscrit et lit tout haut.)

L'ARGENT NE FAIT PAS TOUT.

Ce que j'ai reçu de mes ancêtres passe à d'autres ; ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu ; ce que j'ai donné, je l'emporte avec moi.

(*Traduction d'une épitaphe anglaise.*)

Dans la rue de Grenelle, au faubourg Saint-Germain, se trouvaient deux hôtels magnifiques et presque voisins ; l'un était occupé par le baron, la baronne de Linange, et leur fils, le comte Jules de Linange, âgé de vingt-deux ans ; l'autre hôtel était habité par une octogénaire, la vicomtesse de Flavy, qui jouissait d'une fortune immense. Elle avait conservé toutes ses facultés intellectuelles ; elle était complètement sourde, mais elle n'avait pas d'autres infirmités corporelles. Le jeune comte Jules allait souvent chez sa vieille voisine, muni de son cornet ; il s'en faisait parfaitement entendre, pourvu qu'il fût tête à tête

avec elle. Jules était bon, spirituel, sensible et naturellement raisonnable; il se rappelait avec reconnaissance tous les bals d'enfans que jadis lui avait donnés la vicomtesse, et tous les bonbons et les jolis joujous dont elle l'avait comblé. Il s'était établi entre eux une confiance que des personnes de cet âge n'ont jamais l'une pour l'autre, et la surprise qu'elle causait à tout le monde l'augmentait encore. Ce petit mouvement d'un amour-propre si permis acheva de rendre leur intimité aussi parfaite qu'elle était singulière. La mère de Jules, jeune encore, brillante et mondaine, perdait sa vie dans une extrême dissipation; elle passait ses journées à faire des visites, à courir les bals parés, les fêtes, les spectacles, à donner de grands soupers, ou à faire le chemin de Paris à Versailles, et de Versailles à Paris; elle consacrait l'été aux maisons de princes, et l'automne à Fontainebleau. Son mari menait à peu près le même genre de vie; il y ajoutait de plus la chasse, que sa femme remplaçait par la toilette et par ses conférences particulières avec mademoiselle Bertin *. Le mari et

* Fameuse marchande de modes de ce temps.

la femme attribuaient une partie de ces choses à la tendresse paternelle et maternelle : on n'avait point d'ambition personnelle; c'était toujours, disait-on, pour Jules, qu'on faisait si assiduement sa cour; c'était pour lui que l'on cultivait avec tant de soin les ministres; c'était pour lui que l'on ne manquait pas une fête et qu'on en donnait tant. Et la monotonie de cette agitation, qui recommençait tous les ans, n'était nullement amusante; madame de Linange en était souvent excédée, et même malade; mais, dans le grand monde, l'habitude est quelquefois plus entraînante encore que la passion.

La bonne vieille octogénaire avait toujours aimé à s'occuper; elle ne s'était jamais laissé entraîner par le fracas du grand monde; elle savait s'occuper : la lecture était une nourriture nécessaire à son esprit, et, par conséquent, elle préférait l'entretien d'un ami aux conversations bruyantes de la société, qui, en général, ne sont remplies que de lieux communs également insipides et faux. Elle aimait Jules comme s'il eût été son fils : elle l'avait vu naître; il était charmant pour elle et lui montrait la plus grande confiance. Elle se flat-

tait d'avoir contribué à son éducation, et elle n'avait qu'à s'en applaudir : Jules était cité comme le modèle de tous les jeunes gens, quoiqu'on l'accusât assez généralement de *sauvagerie* et de singularité; reproches qui, dans la bouche des gens du monde, sont toujours des éloges.

Un matin, Jules vint chez la baronne de meilleure heure que de coutume; il lui dit que ses parens voulaient enfin avec autorité le marier. « Je connais, dit-il, la jeune personne qu'on me propose; sans me tourner la tête, elle me plaît assez : elle a de la simplicité, de la douceur; elle n'a pas beaucoup de talens, mais elle a eu beaucoup de maîtres; ce qui, pour une infinité de gens, revient au même. Mais elle est fille d'un financier, et si riche, qu'il sera bien possible de croire qu'on ne l'épousera que pour sa fortune. — Que vous importe, si elle vous convient personnellement? — Je n'aimerais pas qu'on eût de moi cette pensée. — On ne l'aura point, si vous rendez cette jeune personne heureuse. — Ah! certainement, si je l'épouse, je mettrai tous mes soins à faire son bonheur, et je serai sédentaire et fidèle. — Alors, ne vous contraignez

point dans votre choix. — Ce mariage, d'ailleurs, offre les plus grands avantages. Octavie, la jeune personne, est fille unique, et son père, après M. de Montmartel, est le plus riche particulier de France. Ah! mon ami, s'écria la baronne en poussant un profond soupir, nous nous sommes moqués, il y a longtemps, de ce *lieu commun* si peu réfléchi et si généralement reçu, que *l'argent fait tout*. — Non, sans doute, *il ne fait pas tout*, puisqu'il ne peut donner la paix de l'âme et la santé. — Ni rendre la force physique et la jeunesse. — Ni consoler dans les peines de cœur, ni même préserver de l'ennui. — Il n'est donc nécessaire à rien de ce qui peut être utile au bonheur; et de plus, une très-grande fortune n'est que trop souvent qu'un obstacle au bonheur. J'ai cent cinquante mille livres de rente; je n'ai que des collatéraux; ils sont riches, et n'ont nul besoin de mes dons; cependant ils s'emparent de ma maison, de mon cuisinier et de mon argent; ils donnent des fêtes chez moi; ils prétendent que c'est pour m'amuser. Mon âge ne me permet pas d'y assister d'un bout à l'autre; je n'en éprouve guère que la gène et la contrainte, qui, com-

munément, me sont insupportables. Mes amis s'arrogent fréquemment le même droit; on accourt en foule ici comme à la maison la plus brillante de Paris. Tout le monde, excepté moi, s'y divertit. Oui, reprit le comte Jules, je sens bien, madame, qu'à votre âge, cette grande fortune peut être un grand inconvénient : elle met véritablement à la merci de tous les désœuvrés; mais, lorsque l'on est obligé de remplir les devoirs d'une place, qu'on a des occupations bien fixées, il me semble qu'on peut facilement échapper à cette espèce de tyrannie — Oui, mais il ne reste plus de temps alors pour s'instruire, pour faire des cours et pour acquérir des talens; et d'ailleurs, la compagne qu'on s'est associée devient naturellement la victime de cette usurpation des gens du monde; car, si elle fait défendre sa porte, on l'accusera d'impolitesse, ou bien on la soupçonnera d'avoir une intrigue.— Sans doute; j'ai déjà un peu pensé à tout cela; mais je suis dans une position embarrassante. Si je n'épouse pas une personne excessivement riche, je serai forcé de rester chez mes parens; ils voudront me loger et me nourrir : si je n'écoutais que mon cœur, c'est bien ce que j'ai-

merais le mieux; néanmoins, vous savez, madame, que ce n'est pas ainsi que je pourrais échapper à tout l'excès de la dissipation. Ce n'est que par vos entretiens, en prenant sur mes nuits, que j'ai pu acquérir, non une véritable instruction, mais du moins sortir d'une ignorance honteuse. — Eh bien, étudiez la jeune personne qu'on vous destine : si elle a de l'esprit et de la raison, si elle ne se marie pas uniquement pour avoir une belle corbeille et un magnifique écrin, et pour paraître avec éclat dans le grand monde, épousez-là; soyez à la fois dans votre maison un maître ferme sans tyrannie, un mari tendre sans faiblesse, et vous serez heureux. » Le comte Jules promit de profiter de ces excellens conseils; et, en effet, il revit Octavie. Elle lui plut davantage encore, et l'on commença à parler tout-à-fait sérieusement de mariage. Tout allait s'arranger d'une manière irrévocable, lorsque tout à coup le père d'Octavie éleva des difficultés inattendues. On vit bientôt qu'il cherchait des prétextes pour rompre, et, peu de jours après, il rompit effectivement. Jules apprit qu'Octavie aurait pu empêcher cette rupture, qu'elle ne l'avait pas voulu. Jules trouva de la

fausseté dans sa conduite avec lui, et il ne la regretta point. Le jeune duc de Sumonville, devenu maître d'une grande fortune par la mort de son père, voulut épouser la plus riche héritière de France; il demanda la main d'Octavie, et l'obtint; car celle-ci, charmée de devenir duchesse, et d'acquérir par cette union la possession de l'une des plus belles terres de la France, n'hésita point à sacrifier Jules, qui fut consolé par la promesse que lui fit sa vieille amie, de l'en dédommager, en lui cherchant elle-même une épouse.

Un soir, sur la fin de février, Jules, sortant de chez la vicomtesse, allait rentrer chez lui, lorsqu'il aperçut, à la lueur douteuse et vacillante de la lanterne, une femme voilée, assise sur une borne : cette nouveauté le frappa; il s'approcha de cette figure en lui demandant quel malheur la retenait là; tous, répondit-elle, à l'exception néanmoins des seuls réels : la perte de l'innocence et l'oubli de la vertu. Ces paroles, prononcées avec un son de voix enchanteur, intéressèrent vivement Jules. Quoi, reprit-il, vous n'avez plus d'asile? — Non. — Suivez-moi, s'écria-t-il, je vais vous en procurer un également sûr et respectable

chez la vicomtesse de Flavy. A ces mots, l'inconnue se leva, et, s'appuyant sur le bras que lui offrait le comte Jules, elle le suivit : il la mena dans l'hôtel qu'il venait de quitter; on le laissa entrer sans difficulté comme à l'ordinaire : il était huit heures du soir. La vicomtesse de Flavy montra beaucoup de surprise en le voyant revenir si promptement avec cette femme mystérieuse, qui ne releva point son voile en paraissant à ses yeux. Jules expliqua rapidement ce qui venait de lui arriver. Il suffit, dit la vicomtesse, cette intéressante inconnue a sans doute des raisons qui l'obligent à se cacher; elle donnera peut-être plus facilement sa confiance à une personne de son sexe et de mon âge; je me charge d'elle, si elle accepte mes services; vous serez toujours son véritable libérateur; allez mon cher Jules. A ces paroles, Jules ému, attendri, ne répondit rien; il fit une profonde révérence et se retira sans délai. Rentré chez lui, il s'enferma dans sa chambre et ne put penser qu'à l'inconnue voilée; il brûlait de connaître son âge, sans savoir pourquoi; il aimait à la supposer jeune. Il se coucha de bonne heure, et le lendemain, à neuf heures, il était chez sa vieille amie. Il se

hâta de la questionner sur l'inconnue. Je sais tous ses secrets, dit la vicomtesse, et son histoire est aussi intéressante que sa personne. Permettez-moi, interrompit Jules, de contribuer à la bonne action que vous faites, en la recueillant et la retirant de sa détresse : voici un rouleau de cinquante louis que je vous supplie d'accepter pour elle : ainsi, poursuivit-il en souriant, malgré nos réflexions philosophiques, l'argent vaut quelque chose. Oui, repartit la vicomtesse, mais seulement de cette manière, et alors même il n'est pas *tout* comme le vulgaire le dit et le croit. Mais d'ailleurs, reprit la vicomtesse, je ne puis recevoir vos cinquante louis, parce que cette jeune personne appartient à une famille que je connais, et même à laquelle la mienne a des obligations : je ne fais qu'un acte de justice en me chargeant de son sort. — Comment ne s'adressait-elle pas à vous ? — Tout cela vous sera expliqué quand il me sera permis de vous tout dire ; au reste, comme vous ne la connaissez pas, tout ceci n'a pour vous qu'un intérêt de roman. — Mais quelquefois c'en est un très-vif. — Au reste, vous verrez *l'héroïne*, et tout à l'heure, car elle reste ici et ne me quittera plus.

Depuis cette assurance, Jules eut toujours les yeux tournés vers la porte; il éprouvait une ardente curiosité et un désir passionné de voir paraître cette inconnue; il n'avait pas osé demander si elle était jolie, cependant la vicomtesse avait dit que sa figure était intéressante; ainsi du moins il avait la certitude qu'elle n'était pas laide. Enfin la porte s'ouvrit doucement, et Jules devint immobile de surprise en apercevant la plus charmante jeune personne qu'il eût jamais vue: elle s'avança modestement, les yeux baissés, et s'approchant de la vicomtesse, elle lui baisa la main et s'assit à côté d'elle. Jules la regardait avec saisissement; il épiait un premier regard; il l'obtint au bout d'un demi-quart d'heure, et ce regard les fit tressaillir l'un et l'autre. Jules remarqua le trouble de Célénie (c'était le nom de la jeune personne), et le sien s'en accrut encore. Jules s'oublia tellement dans cette visite, que la vicomtesse fut obligée de le renvoyer. Il prit congé d'elle avec une complète distraction; en lui disant adieu, il ne voyait que Célénie. Il retourna tous les jours, pendant plus de trois semaines, chez la vicomtesse, et surtout pour y revoir Célénie; il était de plus en

plus charmé de sa raison et de son esprit, et, ne pouvant plus se faire illusion sur ses sentimens, il confia à la vicomtesse qu'il était éperdument amoureux de cette jeune infortunée. « Et quelle est votre espérance, lui dit la vicomtesse? — Hélas! je n'en ai que dans vos conseils et dans votre amitié. — Mais une union d'où dépend tout le bonheur de la vie, vous ne la ferez point sous les funestes auspices de la desobéissance filiale, et jamais vos parens ne consentiront à un tel mariage. — Et jamais je ne disposerai sans leur consentement de mon cœur et de ma main. — Il faut donc cesser de voir l'objet d'un sentiment qui ne pourrait que faire votre malheur à l'un et à l'autre. » A ces mots, Jules mit ses deux mains sur son visage et ses larmes coulèrent...... « Que je vous plains, reprit la vicomtesse, que je vous plains, car vous étiez aimé! mais faites votre devoir; le ciel veillera sur vous, et dès cette vie vous serez récompensé. »

Jules, trop agité pour être en état de répondre, se leva précipitamment et se hâta de quitter la vicomtesse. A la porte de l'antichambre, il rencontra Célénie; adieu, lui dit-il, en fondant en pleurs, adieu, oubliez-moi,

et ne faites pas le même souhait pour le malheureux Jules ; il serait inutile. En prononçant ces paroles, il s'élança vers le corridor et disparut.

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'introduction de Célénie chez la vicomtesse, et depuis, quatre l'ambitieuse Octavie avait épousé le jeune duc de Sumonville ; elle s'en repentait déjà avec amertume. Son mari l'avait conduite avec pompe dans sa belle terre de Normandie ; elle y arriva triomphante avec lui. Le même jour et le lendemain, une quarantaine de personnes invitées y survinrent ; on joua des proverbes, on fit de la musique, on dansa, on passa les nuits à jouer au biribi. Octavie ne pouvait contenir la joie qu'elle éprouvait de se voir à la tête de cette brillante société, et de faire les honneurs de ce beau château : il fallait toute la vanité dont elle était capable pour lui faire supporter l'extrême fatigue de ces bruyans amusemens. Le quatrième jour, le duc retourna à Paris, en annonçant qu'il reviendrait dans le cours de la semaine prochaine, mais on l'attendit vainement ; il voulait joindre aux delassemens d'un grand seigneur les succès éclatans d'un homme à bonnes fortunes.

Avant de quitter sa terre, il avait perdu au 30 et 40 environ soixante mille francs; il en dépensa à peu près autant en arrivant à Paris, avec une danseuse à la mode, en attendant qu'il eût séduit la femme d'un de ses amis : il poursuivit cette double carrière de galanterie pendant dix-huit mois. Sa femme, qu'il avait reléguée dans sa terre, revint à Noël, mécontente et surtout humiliée de l'avoir attendu inutilement pendant plus d'une année : elle le revit froidement; il la reçut mal. La mésintelligence se mit entre eux; Octavie se vengea en perdant sa propre réputation; le désordre de leur conduite établit dans leurs procédés une indulgence mutuelle qui acheva en peu d'années de ruiner leurs affaires.

Pendant ce temps, le comte Jules, afin d'être fidèle à l'engagement qu'il avait pris, de faire tous ses efforts pour oublier Célénie, cessa pendant plus de quinze jours d'aller chez la vicomtesse; mais il lui écrivait tous les matins; il lui dépeignait si naïvement l'état de son âme, qu'il lui montrait une de ces passions qu'il est toujours dans notre pouvoir de vaincre, mais dont on croit de bonne foi ne pouvoir jamais triompher; et voilà ce qu'on ap-

pelle *une grande passion.* Une plus grande illusion, une imagination plus exaltée, des sentimens plus purs, en font toute la réalité. Les parens de Jules lui proposèrent enfin une nouvelle alliance : c'était une personne d'un très-beau nom, mademoiselle de Néflis, dont la mère, veuve depuis plusieurs années, avait eu la raison de ne jamais quitter la Bourgogne, où elle était née. Son mari, qui fut aussi son compatriote, avait partagé ses sentimens : tous deux aimèrent mieux, avec quarante mille livres de rente, se fixer dans leur belle province, pour y tenir un grand état et y faire un bien immense, que venir à Paris perdre tous les ans un temps précieux et contracter des dettes. Jules retourna chez la vicomtesse ; il n'y revit plus Célénie. Comme il n'y allait qu'à des heures données, il imagina facilement que Célénie, prévenue, se tenait alors dans sa chambre. Il exprima sans contrainte à la vicomtesse tout le chagrin qu'il éprouvait de se marier ; elle ne lui cacha point qu'elle avait proposé le mariage. Née aussi dans la belle province de Bourgogne, et possédant une terre près de Dijon, elle connaissait et elle aimait depuis long-temps madame de Téflis, dont la

fille, dit-elle, serait une épouse parfaite. « Ah! s'écria Jules, il n'en existe qu'une seule sur la terre qui puisse l'être pour moi! Songez, poursuivit-il avec feu, songez à toutes les perfections de notre incomparable Célénie! à son esprit, son instruction, sa modestie, sa douceur angélique, enfin à tous ses charmes et à toutes ses vertus. — Mais elle n'a point de talens. — Que sont les talens auprès des qualités éminentes du cœur et de l'esprit? — Ils ajoutent aux preuves de l'immortalité de l'âme; ce sont eux surtout qui nous distinguent des animaux les plus intelligens; leur culture achève de remplir les desseins du Créateur sur nous. Dieu, qui ne fait rien en vain, ne nous a point donné des dispositions particulières pour les tenir enfouies; et d'ailleurs, les talens distingués peuvent être utiles et bienfaisans, quand c'est la religion et non la vanité qui nous enseigne à diriger leur usage. Enfin, vous aimez les arts. — J'aime mille fois mieux Célénie. — Je veux vous faire entendre mademoiselle de Téflis; ses parens me l'envoient presque tous les soirs; je veux que, sans la voir, vous l'entendiez chanter les plus beaux airs de *Castor et Pollux* et de *Pygmalion*. Nous serons dans

ce salon, où j'ai mis mon clavecin, qui, j'ose le dire, est le meilleur Rucker de Paris. — Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez; mais ce sera, dans cette circonstance, avec bien de la distraction. »

Le lendemain matin, un billet de la vicomtesse invita Jules à venir le soir même entendre mademoiselle de Téflis; il s'y rendit en effet, quoique avec beaucoup de répugnance. A peine fut-il placé dans le cabinet, qu'il entendit une voix délicieuse chanter, en s'accompagnant du clavecin :

« Fatal amour, cruel vainqueur,
» Quels traits as-tu choisis pour me percer le cœur!... »

Cette voix, ces paroles, l'expression sublime du chant, tout porta au comble l'étonnement et l'admiration de Jules, et rien ne froidit cette impression tant que le chant se prolongea, ce qui dura près d'une heure. Quand la voix cessa de se faire entendre, il tomba dans un fauteuil, en s'écriant : « Ah! si elle avait ce talent, c'est ainsi qu'elle chanterait.... »

Le malheureux Jules, rendu a lui-même par le silence, se repentit de son admiration comme d'une infidélité, et craignant qu'on ne lui fît

voir cette merveilleuse chanteuse, il se hâta de sortir du cabinet et de la maison : il retourna chez lui, s'enferma dans sa chambre, et il expia par des torrens de larmes le plaisir involontaire qu'il venait de goûter. Ses parens recommencèrent à le persécuter, afin de prendre le jour pour l'entrevue avec mademoiselle de Téflis ; et le jour fatal arrivé, il se trouva dans le salon de ses parens à l'heure indiquée. Madame et mademoiselle de Téflis n'y étaient point encore : il n'y trouva qu'un notaire, le baron et la baronne de Linange, et la vicomtesse de Flavy ; ce qui le surprit, car il savait à quel point sa mère aimait le monde et l'éclat. La vicomtesse, l'appelant auprès d'elle, lui dit : « Voilà des tablettes que je suis chargée de vous remettre; mais il faut d'abord vous expliquer ce que c'est. Contre l'usage reçu, mademoiselle de Téflis, afin de vous faire connaître son talent pour la peinture, a voulu vous faire présent de ces tablettes, et, n'osant vous les offrir elle-même, elle m'a priée de vous les donner. Vous verrez qu'elle peint comme un artiste; et, ayant rencontré chez moi une personne dont elle sait que vous aimez la figure, c'est elle qu'elle a voulu peindre, et

voici ce portrait, dont je crois que vous serez content». A ces mots, elle lui présente les tablettes. Jules, par un pressentiment indéfinissable, les reçoit d'une main tremblante; il les ouvre avec émotion et découvre le portrait; et quels sont sa surprise et son saisissement, en reconnaissant aussitôt Célénie!..... Il reste confondu, pétrifié; dans ce moment, les deux battans de la porte du salon s'ouvrent avec bruit, et on annonce à haute voix madame et mademoiselle de Téflis. Jules, en tressaillant, lève les yeux et reconnaît encore Célénie, plus belle que jamais, brillante de bonheur, de parure et de joie; il tombe à genoux en s'écriant: «O ciel! n'est-ce point une illusion? Non, non, s'écrie-t-on de toutes parts. Mademoiselle de Téflis est cette Célénie que vous regrettiez avec tant d'amertume. Oui, c'est elle, reprit la vicomtesse; voilà l'épouse que je vous réservais depuis long-temps; et sachant qu'elle était décidée, du consentement et même par l'ordre exprès de sa mère, à n'épouser que celui dont l'affection pour elle ne serait point équivoque, nous avons tous de concert composé ce petit roman. Je lui ai montré successivement tous les billets que vous m'avez

écrits; elle a connu avec certitude qu'en épousant mademoiselle de Téflis, vous vous immoliez à l'obéissance filiale; elle a vu avec attendrissement l'expression de vos regrets, de votre douleur, et ne pouvant douter qu'elle ne soit aimée pour elle-même, elle vous donne sa foi avec autant de satisfaction que vous pouvez en éprouver en la recevant.

Rien ne peut donner une idée des transports qu'excita dans l'âme du jeune amant cette heureuse explication; le reste de la soirée fut un enchantement qui se passa en questions réitérées et en exclamations. L'heureux comte Jules épousa l'aimable et sensible Célénie: on n'avait pas recherché pour lui, comme la première fois, la plus riche héritière; le baron de Linange avait enfin appris que *l'argent ne fait pas tout*, et d'autant plus, que la riche Octavie, ruinée, perdue de réputation, était reléguée dans un couvent, et que son mari, victime de toutes les passions honteuses, était enfermé à Saumur. Madame de Téflis avait proposé à sa fille un riche étranger, possesseur de deux millions de rente, jeune et d'une figure agréable; Célénie prit beaucoup d'informations sur lui; elle n'en apprit qu'une seule

chose qui lui suffit pour le refuser : c'est qu'il se mourait d'ennui et qu'il avait tous les symptômes de la consomption, quoiqu'il eût vainement cherché dans la dissipation tous les moyens de s'égayer et de se distraire. Eh! que ne les cherchait-il, dit-elle, dans la bienfaisance et dans la pitié; il les eût trouvés sans doute : c'est le seul parti heureux et raisonnable que l'on puisse tirer d'une fortune immense. Elle refusa avec fermeté d'unir son sort à celui d'un homme dont les sentimens avaient si peu de rapport avec les siens.

La destinée du comte Jules et de sa femme fut ce qu'elle devait être, également douce et pure; leur confiance mutuelle, leur parfaite sincérité, leurs principes religieux, les préservèrent des égaremens des passions sans frein, et du goût désordonné pour le faste et la magnificence. Ils mirent toujours en pratique les sublimes préceptes de l'Écriture sainte, sur l'amour filial, l'amitié, l'aumône; ils ne *s'ennuyèrent* jamais, et ils purent se dire à la fin de leur carrière : Ce que j'ai reçu de mes ancêtres, passe à d'autres; ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu; ce que j'ai donné, je l'emporte avec moi.

NOTE SUR ISAURE ET PAMPHILE.

Comme je l'ai déjà dit, j'ai composé cette nouvelle de trois événemens véritables; l'un ancien, et les deux autres arrivés dans le même temps, il y a environ dix-huit mois.

Un homme de lettres de beaucoup d'esprit (ce qui ne se trouve pas toujours nécessairement réuni), et que je n'avais pas l'honneur de connaître, me fit celui de m'écrire de Toulouse, il y a trois ou quatre ans, pour me proposer un sujet de nouvelle: c'était une anecdote ancienne, reconnue authentique dans la province, sur un château gothique situé aux environs de Toulouse. Ce château était habité par une jeune personne engagée par ses parens et par son inclination à épouser très-prochainement un de ses voisins qu'elle aimait depuis l'enfance; mais il devint inconstant. Il donna sa foi à une autre, et comme, pour aller à l'église, la noce devait passer à pied devant le château de la jeune personne délaissée, celle-ci, au désespoir, l'attendit à une fenêtre, et lorsqu'elle aperçut son parjure amant, elle le laissa s'avancer, et ensuite elle s'élança volontairement par la fenêtre, et elle tomba morte à ses pieds!....

J'ai toujours eu de l'horreur et du mépris pour les suicides, et je n'ai point voulu souiller l'innocence de mon héroïne par cet acte de frénésie. Ainsi, j'ai supposé qu'elle était tombée involontairement en voulant seulement lancer une lettre.

Voici le second événement. Mon ancien ami, le docteur Alibert, reçut à l'hospice royal de Saint-Louis une jeune fille devenue tout à coup aveugle par une révolution subite, causée par l'amour, c'est-à-dire par l'abandon total et l'infi-

délité d'un amant parjure. Au bout de sept ou huit mois de traitement, elle recouvra tout à coup la vue comme elle l'avait perdue. Je tiens ce fait de la bouche même du docteur Alibert J'ai vu depuis un jeune homme qui, en s'éveillant, se trouva aveugle; et qui, deux mois et demi après encore, en se réveillant, trouva sa cécité complètement guérie.

Voici enfin le dernier événement :

Un de mes amis a un parent établi dans une de nos provinces, et qui, le matin du jour où il devait se marier, se réveilla complètement muet, sans que cet accident eût été annoncé par la moindre incommodité ou le plus léger mal de gorge. Ce malheur en produisit un autre; la future ne voulut point épouser un muet, et le mariage manqua. Le jeune homme vint à Paris pour consulter des médecins et des chirurgiens, qui l'examinèrent et ne trouvèrent aucune trace qui pût indiquer la cause de cet étrange événement. Il retourna tristement dans son pays, mais par un autre chemin. Il passa devant le château où peu d'années auparavant son père était mort : il s'y arrêta, et coucha dans la chambre et dans le lit même où son père, qu'il avait tendrement aimé, rendit le dernier soupir. Cette funeste idée le tint éveillé toute la nuit. A la lueur d'une lampe, il considérait ce lit funèbre, et cette triste contemplation produisit en lui la révolution la plus surprenante : quand on entra dans sa chambre, il n'était plus muet. Il fut radicalement guéri, et pour toujours. Trois ans se sont écoulés sans qu'il ait eu l'apparence d'une rechute. D'ailleurs, l'infidélité, le parjure projeté, tous les événemens sont de mon invention, ainsi que les personnages, Pamphile, Isaure, la marquise d'Urzelles, le chevalier d'Esselac, Émérance, le médecin, la comtesse de Blossange. J'ai lié et cousu ensemble les trois sujets que je viens de décrire; mais je n'ai point inventé les phénomènes du muet et de l'aveugle.

CHANSON

FAITE PAR M. LE COMTE DE LILLE,

A CHANTELOUP,

DIX-SEPT ANS AVANT LA RÉVOLUTION

Vivent tous nos beaux esprits
Encyclopédistes,
Du bonheur français épris,
Grands économistes.
Par leur soin, au temps d'Adam
Nous reviendrons; c'est leur plan.
Momus les assiste,
O gué,
Momus les assiste.

Ce n'est pas de nos bouquins
Que vient leur science;
En eux ces fiers paladins
Ont la sapience.
Les Colbert et les Sully
Nous paraissent grands; mais, fi!
C'était ignorance,
O gué,
C'était ignorance.

On verra tous les états
Entre eux se confondre,
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre.
Des biens on fera des lots
Qui nous rendront tous égaux.
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

Du même pas marcheront
Noblesse et roture;
Les Français retourneront
Aux droits de nature.
Adieu parchemins et lois,
Et ducs, et princes et rois.
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

Pour devenir vertueux
Par philosophie,
Les Français auront des dieux
A leur fantaisie.
Nous reverrons un ognon
Au vrai Dieu damer le pion.
Ah! quelle harmonie,
O gué,
Ah! quelle harmonie!

Alors, d'amour sûreté
Entre sœurs et frères ;
Sacremens et parenté
Seront des chimères.
Chaque père imitera
Noë, quand il s'enivra.
Liberté plénière,
O gué,
Liberté plénière.

Plus de moines langoureux,
De plaintives nonnes ;
Au lieu d'adresser aux cieux,
Matines et nonnes,
Nous verrons ces malheureux
Danser, abjurant leurs vœux.
Galante chaconne,
O gué,
Galante chaconne.

A qui nous devrons le plus,
C'est à notre maître,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.
Ah ! qu'il faut aimer le bien,
Pour de roi n'être plus rien.
J'enverrais tout paître
O gué,
J'enverrais tout paître.

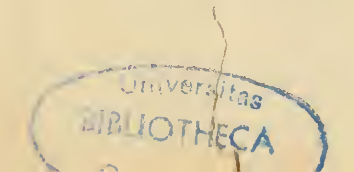
Puisse des novations
La fière séquelle
Nous rendre des nations
Le parfait modèle.
A cet honneur nous devrons,
Grâce aux méditations,
La France immortelle,
O gué,
La France immortelle.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

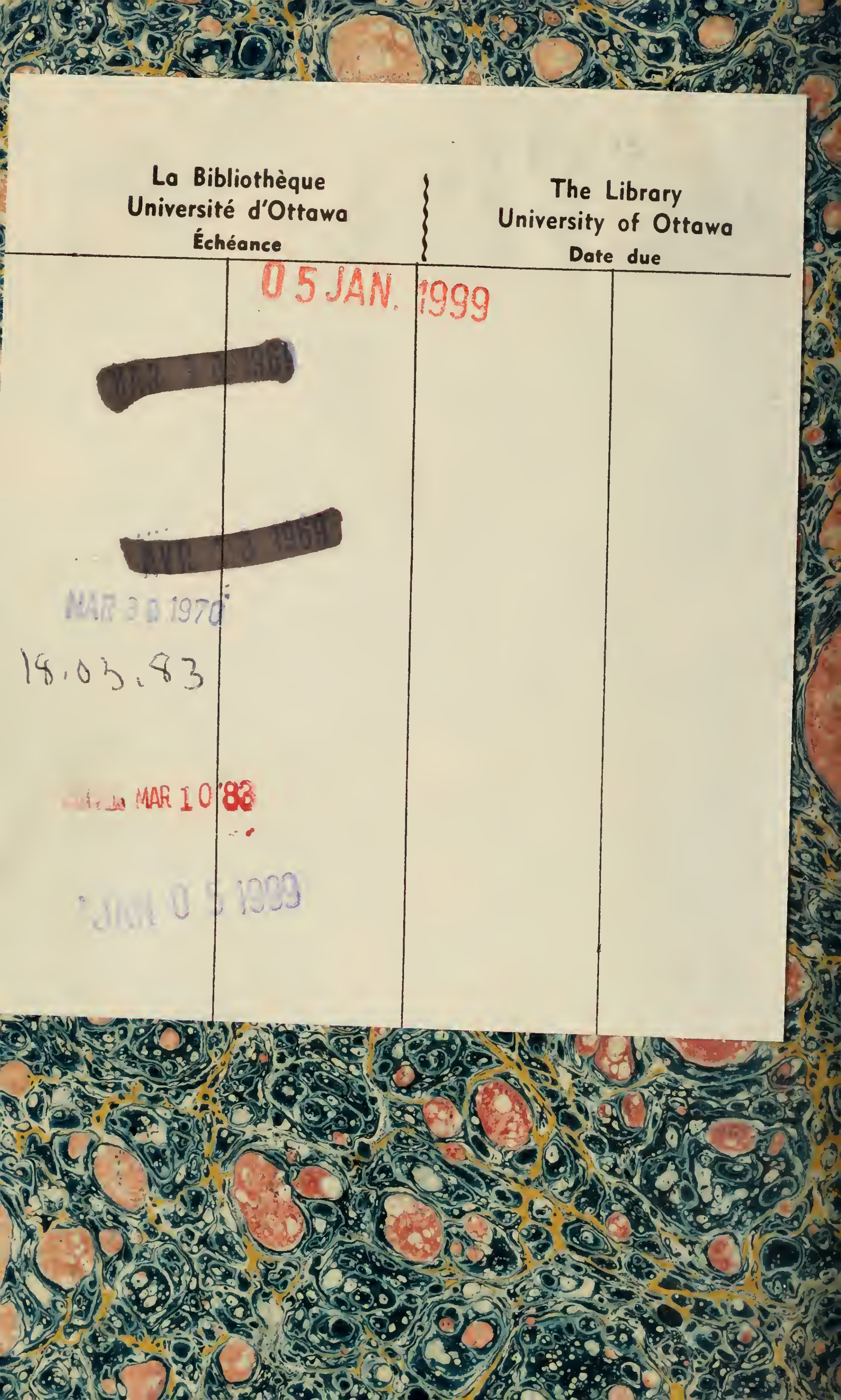
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



Par un malentendu mêlé de distraction, on n'a point suivi dans cet ouvrage, comme dans tous ceux de madame de Genlis, l'orthographe de l'Académie, et c'est sans le vouloir et sans son consentement qu'on a pris celle de M. de Voltaire *.

* Une chose très-peu connue et certaine, c'est que l'orthographe qui porte le nom de M. de Voltaire n'est point de lui ; elle a été inventée long-temps avant sa naissance : elle fut, peu de temps après, défendue par le Roi qui régnait alors. Je n'ai point sous la main le Dictionnaire où j'ai trouvé cette anecdote, mais je sais où prendre ce volume, et si l'on me contestait ce fait, je citerais l'ouvrage et la page. Au reste, cette orthographe si vantée, surtout de nos jours, comme toutes les innovations, n'a jamais été adoptée par l'Académie, quoique, dès lors, elle eût un grand désir de plaire à M. de Voltaire, et même les Encyclopédistes la rejetèrent, et par de très-bonnes raisons qu'ils détaillèrent dans l'article *Néographe* de ce volumineux et monstrueux ouvrage.




a39003 002238086b
CE PQ 1985
.G5A747 1828
COO GENLIS, STEP SCUPERS DE
ACC# 1341505

